

le meurtre du christ



Titre original : *THE MURDER OF CHRIST : the Emotional Plague
of Mankind*

©1953 by the Orgone Institut,

renewed © 1981 by the Wilhelm Reich Infant Trust.

“Published by arrangement with Farrar, Straus and Giroux, LLC, New York.

All rights reserved”

Traduit de l'anglais des États-Unis.

Wilhelm Reich

le meurtre du christ

le fléau émotionnel
de l'être humain

Traduction de
Christian Isidore
Angelliaume

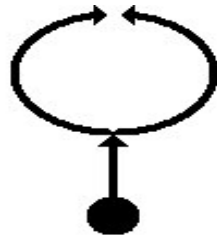
©2006 à l'écluse d'aval
pour la traduction française

ÉDITIONS à l'écluse d'aval
19 rue de Ris
91170 Viry-Châtillon

pour les parutions de notre maison, consultez la page
<http://aleclusedaval.free.fr>

à l'écluse d'aval
Viry-Châtillon
2006

L'amour, l'œuvre et la connaissance sont les inépuisables
ressources de notre existence : qu'elles la régissent donc.



AUX ENFANTS DE L'AVENIR



Wilhelm Reich (1952)

Introduction :

LA CRISE SOCIALE QUE nous traversons est essentiellement due à l'incapacité des gens dans leur ensemble à prendre en main leur destinée. C'est sur cette incapacité que se sont développées, au cours des trente dernières années, des conduites dictatoriales barbares, dépourvues de toute finalité sociale rationnelle.

De toutes parts, des hommes et des femmes sincères se sentent profondément touchés par les malheurs qui menacent d'étouffer nos vies, notre bonheur, qui risquent de causer une catastrophe à nos enfants. Ces hommes et ces femmes exigent une vérité sans ambages. Ils veulent une vérité sans ambages sur les manières d'être et de faire des gens, et sur leurs réactions émotionnelles. C'est avoir une haute opinion de leurs responsabilités sociales que de leur dévoiler sans fard la vérité qui les concerne. Les problèmes exposés dans *Le Meurtre du Christ* sont des problèmes sensibles qui touchent notre société d'aujourd'hui. Néanmoins les solutions qui y sont proposées manquent de maturité ou d'achèvement, elles sont émotionnellement floues, insuffisantes. C'est donc uniquement comme source de matériau historique, extrait des archives de l'« Orgone Institute », que *Le Meurtre du Christ* est ici publié.

L'expérience Oranur, commencée en 1947, a fortuitement apporté quelques solutions élémentaires aux problèmes émotionnels et sociaux de l'humanité, solutions qui avaient été jusqu'ici inaccessibles. Nous préparons une publication plus conséquente sur les implications émotionnelles de l'expérience Oranur. *Le Meurtre du Christ* peut opportunément servir d'introduction biographique pertinente à cette expérience.

« Dieu » est Nature et le Christ est la réalisation de la Loi Naturelle. Dieu (la Nature) a créé les organes génitaux de tous êtres vivants. Il a ainsi fait pour qu'ils fonctionnent en accord avec la loi naturelle, divine. En conséquence, ce n'est ni un blasphème ni un sacrilège que d'attribuer au messager de Dieu sur terre une vie amoureuse naturelle, divine. Au contraire, il s'agit de l'enracine-

ment de Dieu dans les profondeurs les plus claires de la nature humaine. Une telle profondeur se présente dès le premier balbutiement de la vie. Lors de la puberté, la fonction de reproduction vient par surcroît se joindre à la génitalité. L'amour génital divin précède de beaucoup la fonction de reproduction ; c'est pourquoi l'étreinte génitale n'a pas été créée par la Nature et par Dieu dans l'unique but de la seule reproduction.

Orgonon, le 3 novembre 1952

Il revint ensuite vers ses disciples, et les ayant trouvés endormis, il dit à Pierre : Simon, vous dormez ? Quoi ! n'avez-vous pu seulement veiller une heure ?

Veillez et priez que vous n'entriez point en tentation ; l'esprit est prompt, mais la chair est faible.

Il s'en alla pour la deuxième fois et fit sa prière dans les mêmes termes. Et, étant retourné vers eux, ils les trouva endormis, car leurs yeux étaient appesantis de sommeil, et ils ne savaient répondre.

Il revint encore pour la troisième fois et leur dit : Dormez maintenant, et vous reposez, c'est assez : l'heure est venue : le Fils de l'homme s'en va être livré entre les mains des pécheurs ;

Levez-vous, allons ; celui qui doit me trahir est près d'ici.

(Marc XIV, 37-42)

Les soldats du gouverneur menèrent ensuite Jésus dans le prétoire ; et là, ayant rassemblé autour de lui la compagnie, ils lui ôtèrent ses habits, et le revêtir d'un manteau d'écarlate ; Puis ayant fait une couronne d'épines entrelacées, il al lui mirent sur la tête, avec un roseau dans la main droite. Et se mettant à genoux devant lui, ils se moquèrent de lui en disant : Salut au roi des Juifs. Et lui crachant au visage, ils prenaient le roseau qu'il tenait et en frappaient sa tête.

Après s'être ainsi joué de lui, ils lui ôtèrent ce manteau d'écarlate ; et lui ayant remis ses habits, ils l'emmenèrent pour le crucifier.

(Matthieu, XXVII, 27-31)

Note du traducteur : Les citations de la Bible qui figurent dans cet ouvrage ont été empruntées à la traduction de Louis-Isaac Lemaître de Sacy.

Le traducteur remercie énormément Annie Ribaud et Hervé Denès.

Chapitre 1

La trappe

« L'HOMME EST NÉ LIBRE et partout il est dans les fers. Tel se croit le maître des autres, qui ne laisse pas d'être plus esclave qu'eux. Comment ce changement s'est-il fait ? Je l'ignore. »

Il y a quelques deux cents ans, Jean-Jacques Rousseau a posé cette question au tout début de son « Contrat social ». Il est peu utile de composer de nouveaux contrats sociaux avant d'avoir trouvé une réponse à cette question fondamentale : *Depuis un grand nombre de générations, quelque chose agit au cœur de la société humaine qui rend impuissante la moindre tentative de trouver une solution à la grande énigme*, bien connue de tous les grands guides de l'humanité au cours de ces derniers millénaires : *L'homme naît libre et assurément il traverse la vie en esclave.*

Aucune réponse n'a été trouvée à ce jour. Il doit y avoir dans la société humaine quelque chose d'agissant qui occulte l'énoncé correct de la question, qui permettrait de trouver la bonne réponse. Toute la philosophie humaine est embrumée du cauchemar de cette vaine recherche.

Quelque chose de bien tapi fonctionne de sorte à ne pas permettre de poser la bonne question. C'est pourquoi ce quelque chose réussit résolument et efficacement à *dériver toute attention* vers l'accès qu'il cache consciencieusement et vers lequel cette attention devrait se tourner. Le moyen qui sert à ce quelque chose aux apparences parfaitement dissimulées pour détourner l'attention loin de l'énigme en-soi cardinale est la FUIITE de l'humain face à la vivacité de la Vie. Et ce quelque chose de bien caché est LA PESTILENCE ÉMOTIONNELLE DE L'ÊTRE HUMAIN.

De la formulation judicieuse de l'interrogation dépendra l'adéquation de la focalisation de l'attention, de laquelle dépendra à son tour l'éventuelle découverte de la réponse correcte à la question qui est de savoir comment il est

possible à un être humain en tous lieux né libre, de se constater lui-même être, en tous lieux, soumis à l'esclavage.

Il ne fait aucun doute que les contrats sociaux, lorsqu'ils sont honnêtement élaborés pour le maintien de la vie dans la société humaine, remplissent une mission essentielle. Mais aucune sorte de contrat social ne pourra jamais résoudre le problème de l'angoisse humaine. Au mieux, le contrat social n'est rien de plus qu'un expédient favorable au maintien de la vie. Jusqu'ici, aucun d'eux n'a été capable de dissoudre l'angoisse existentielle. Voici donc les éléments de ce grand mystère :

L'humain naît égal à l'humain mais il ne grandit pas égal à l'humain.

L'humain a édifié de grandes doctrines, mais chaque doctrine particulière a été l'instrument de son asservissement.

L'humain est le « Fils de Dieu » créé à Son image, mais l'humain est un « pécheur », une proie pour le « Démon ». Comment peuvent coexister Démon et Péché, si Dieu seul est le créateur de tous les êtres ?

L'humanité, en tenant compte du fait qu'un DIEU parfait a créé le monde et l'humain, n'a jamais réussi à répondre à la question de savoir comment peut exister le MAL, ce mal qui les régente.

L'humanité n'a pas réussi à instaurer une vie morale en correspondance avec son créateur.

L'humanité a été ravagée par des guerres et des meurtres de toutes sortes depuis le commencement de l'Histoire écrite. Aucune tentative pour remédier à ce fléau n'a jamais trouvé de succès.

L'humanité a développé plusieurs formes de religions. Chaque religion en particulier s'est inversée en élément d'oppression et de misère.

L'humanité a tissé plusieurs systèmes de pensée pour affronter la Nature. Mais, la Nature, fonctionnelle, ainsi qu'elle est réellement et non pas mécanique, lui a glissé d'entre les doigts.

L'humanité a couru après chaque brindille d'espoir et de connaissance. Mais, après trois millénaires de recherche, d'inquiétude, de chagrin, d'assassinat pour cause d'hérésie, de persécution pour cause de non-conformité, elle est arrivée à un peu plus qu'un semblant de confort pour un petit lot de l'humanité par des automobiles, des avions, des réfrigérateurs et des radios.

Après des milliers d'années d'attention soutenue portée sur l'énigme tournant autour de la nature de son être, l'humanité se constate être exactement au point d'où elle était partie... avec la confession de son entière ignorance. La mère sera désappointée face au cauchemar qui tourmente

son enfant. Et le médecin sera désappointé face à cette petite chose qu'est un rhume banal.

Que la science ne révèle pas de vérité permanente est un lieu commun. L'univers mécanique de Newton ne répond pas à l'univers réel qui n'est pas mécanique mais fonctionnel. L'image du monde de Copernic, décrivant des cercles « parfaits », est fautive. Le cheminement elliptique des planètes décrit par Kepler est inexistant. Les sciences mathématiques ne sont pas révélées être ce que leur ton si assuré nous promettait d'être. L'espace n'est pas vide ; personne n'a jamais vu d'atomes ou de germes aériens d'amibes. Il n'est pas vrai que la chimie puisse approcher le problème de la matière vivante, et les hormones n'ont pas plus tenu leur promesse. L'inconscient refoulé, supposé être le dernier mot de la psychologie, s'est révélé un artifice issu d'un bref moment, fruit d'une civilisation d'un type mécano-mystique. La pensée et le corps, fonctionnement d'un seul et même organisme, sont toujours dissociés dans l'entendement humain. Les sciences physiques, pourtant perceptiblement exactes, ne sont pas si exactes, tout comme une personne sainte n'est pas si sainte. Découvrir encore plus d'étoiles, de comètes ou de galaxies n'apportera pas davantage ; et guère plus les formules mathématiques. Philosopher sur la signification de la Vie est inutile aussi longtemps qu'on ne sait pas ce qu'est la Vie. Et, si « Dieu » est Vie, ce qui est certain, ce qui est un savoir immédiat commun à tout un chacun, il est peu utile de rechercher ou de servir Dieu tant qu'on ignore qui on sert.

Tout semble converger vers cet unique et simple fait : *Il y a quelque chose de fondamentalement et décisivement faux dans la trame entière des procédés humains visant à l'acquisition d'une connaissance de lui-même.* Le point de vue mécano-rationaliste a complètement fait faillite.

Locke, Hume, Kant, Hegel, Marx, Spencer, Spengler, Freud et d'autres encore, furent vraiment de grands penseurs ; mais ils laissèrent, somme toute, le monde vide, la masse humaine demeurant hors d'atteinte de tout ce labour philosophique. Pas davantage ne réussit-on à atteindre la vérité par la modestie : ce ne sera souvent qu'un subterfuge de plus, visant à dissimuler le point crucial par une échappatoire. Aristote, qui a régné sur les pensées durant plusieurs siècles, s'est révélé être fallacieux et la sagesse d'un Platon, ou d'un Socrate, est à peine plus utilisable. Épicure n'a pas plus réussi qu'un simple saint anonyme.

La tentation de rejoindre le point de vue du catholicisme est puissante après l'expérience néfaste du grand effort dernier de l'humanité, produit

en Russie et entreprit pour prendre son sort en main. L'effet dévastateur d'une telle tentative s'est révélé d'une manière par trop extrême. Où que nous nous tournions, nous trouvons un humain en train de courir en rond, comme s'il était tombé dans un piège à mâchoires, cherchant en vain et avec désespoir une issue à cette embûche.

Il est possible d'échapper à un piège. Cependant, pour s'échapper d'une prison, on doit d'abord admettre que l'on *est dans une prison. L'embûche est située dans la structure émotionnelle de l'humain, sa structure caractérielle.* Il y a peu de chose à retirer des inventions des systèmes de pensée penchés sur la nature du piège, car la seule chose à faire en vue d'en sortir est de le reconnaître et d'en trouver l'issue. Procéder d'une autre manière est absolument inutile : chanter des hymnes à la louange de la souffrance éprouvée dans le piège, comme le font les Nègres réduits en esclavage ; composer des poèmes sur la beauté de la liberté *extérieure* à la trappe, rêvée *de l'intérieur* du piège ; ou bien évoquer la promesse d'une vie à l'extérieur de l'embûche après la mort, tel que le promet le catholicisme lors de ses congrégations ; ou confesser, comme ces philosophes résignés, son *semper ignorabimus* ; ou encore élaborer un système philosophique touchant au désespoir de la vie à l'intérieur du piège, tel Schopenhauer ; ou inventer, à la manière de Nietzsche, un surhomme qui serait très différent de l'humain pris au piège, pour en arriver, lui-même capturé par un asile de fous, à écrire finalement la pleine vérité sur soi-même – trop tard...

La première chose à faire est de trouver l'issue menant hors du piège.

La nature de l'embûche ne présente plus aucun intérêt devant ce point crucial : OÙ SE SITUE LE DÉGAGEMENT DU PIÈGE ?

On peut orner l'espace d'un piège pour y rendre la vie plus confortable. C'est ce qui a été fait par des Michel-Ange, des Shakespeare, des Goethe. On peut inventer des quantités d'artifices, d'expédients pour s'assurer une plus longue vie dans l'embûche. C'est ce qui a été fait par les grands savants et médecins, les Meyer, les Pasteur, les Fleming. On peut inventer un grand art dans la guérison des os broyés du fait d'être tombé dans la trappe.

Le point crucial sera et demeure : trouver le dégagement de l'embûche. OÙ EST SITUÉE L'ISSUE DANS CE LIBRE ESPACE SANS BORNES ?

La sortie demeure cachée. C'est la plus grande énigme qui soit. La plus ridicule, autant que la plus tragique chose qui soit est celle-ci :

L'OUVERTURE EST CLAIREMENT VISIBLE AUX YEUX DE CEUX QUI SONT ENCAGÉS DANS LA FOSSE. MAIS PERSONNE NE SEMBLE LA REMARQUER.

TOUT LE MONDE SAIT OU SE SITUE LA SORTIE. MAIS PERSONNE NE SEMBLE ENTREPRENDRE DE MOUVEMENT VERS ELLE. PIRE : QUICONQUE SE DIRIGE VERS LA SORTIE, OU QUICONQUE POINTE LE DOIGT VERS ELLE, EST DÉCLARÉ FOU, CRIMINEL, OU PÊCHEUR, PROPRE À ÊTRE CONSOMÉ EN ENFER.

Ceci montre que le problème ne se situe pas dans l'embûche, ou même dans la découverte de l'issue. Le problème se situe *dans les capturés eux-mêmes.*

Vu de l'extérieur du piège, tout ceci semble incompréhensible à un esprit sans complication. C'est même quelque part insane. *Pourquoi donc ne la voient-ils pas, ne se meuvent-ils pas vers l'issue clairement visible ?* Dès qu'ils se sentent proches de l'issue, ils se mettent à crier et s'en écartent en courant. Dès que quelqu'un parmi eux essaie de s'en sortir, ils le tuent. Seul un très petit nombre s'immisce hors du piège, lors des nuits noires, lorsque tout le monde est assoupi.

C'est la situation dans laquelle Jésus-Christ s'est lui-même trouvé. Et c'est aussi la conduite des victimes de l'embûche, lorsqu'ils ont voulu le tuer.

Le fonctionnement de la vivacité de la Vie se montre tout autour de nous, à l'intérieur de nous, dans nos sens, devant nos nez, limpide visible chez tout animal, arbre ou fleur. Nous le sentons dans notre corps et notre sang. Mais, pour les capturés, il demeure la plus grande, la plus impénétrable énigme de toutes.

Et pourtant la Vie n'a rien d'une énigme. L'énigme c'est : comment l'énigme a-t-elle pu demeurer, sur un si long écoulement de temps, irrésolue. Les grands problèmes de la biogénèse et de la bioénergie sont aisément accessibles à l'observation directe. Le grand problème de la Vie et de l'origine de la Vie est un problème d'ordre *psychiatrique* ; c'est un problème relatif à la structure caractérielle de l'Homme qui a si longtemps réussi dans l'évitement de sa solution. Le fléau carcinomateux n'est pas le problème énorme qu'il semble être. Le problème se situe dans la structure caractérielle des pathologistes du cancer qui, avec tant de maestria, l'ont obnubilé.

Le problème de l'humain réside dans SON ÉVITEMENT, COMME FONDAMENT DE COMPORTEMENT, DE L'ESSENTIEL. Cette fuite et cette propension à s'évader est un aspect de la profondeur de la structure humaine. S'écarter en courant de la sortie du piège est le résultat de la structure humaine. L'humain craint et hait le dégagement de la trappe. Et c'est dans la cruauté qu'il met en garde quiconque tente d'en découvrir l'issue. C'est ici que se situe la grande énigme.

Tout ceci résonne certainement d'une manière folle aux êtres vivant dans l'embûche. Cela vaudrait une condamnation à mort certaine à celui qui énonce de si folles choses s'il était en captivité avec eux dans le piège : soit par celui qui serait membre d'une Académie savante qui dépense tant de temps et d'argent à l'étude consacrée aux détails de la constitution des murs du piège ; soit par celui qui serait membre d'une congrégation ecclésiastique qui prie, dans la résignation ou le désespoir, en vue de s'extraire du piège ; ou bien par cette personne qui serait responsable d'une famille uniquement préoccupée par le seul apport de biens matériels dans le cadre du piège ; ou encore par un employé, ou un industriel doté d'une responsabilité, qui ferait en sorte d'apporter à la vie dans le piège le plus de confort possible. Cela lui vaudrait la mort, sous une forme ou une autre, par l'ostracisme, par l'emprisonnement du fait d'avoir violé quelque loi, ou, sous les formes appropriées, par la chaise électrique. Les criminels sont des gens qui ont trouvé le dégagement de la trappe et qui s'y sont rués, en faisant violence à leurs contemporains d'embûche. Les fous, qui pourrissent dans les asiles, à qui on provoque des soubresauts, comme aux sorcières du Moyen Âge, ici au moyen de chocs électriques, sont des humains, eux aussi pris au piège, qui en ont vu l'issue, mais n'ont pu outrepasser l'horreur communément éprouvée à son approche.

En dehors du piège, à portée de main, est la vitalité de la Vie, environnant chacun, présente dans chaque chose sur laquelle se porte le regard, chaque chose que l'ouïe peut entendre, que l'odorat peut sentir. Pour les victimes, être dans la trappe est une angoisse sans fin, une tentation de Tantale. Tu la vois, tu la perçois en toi, tu en sens l'odeur, tu en es éternellement désireux, mais tu ne pourras jamais, jamais passer au travers de l'embrasement du piège. S'extraire de ses mâchoires est tout simplement devenu une impossibilité. Ce n'est que dans les rêves, les poèmes, la grande musique et les chefs d'œuvres picturaux que cela t'est possible, quoique pour peu de temps, au vu de ton aptitude au mouvement. Les clefs du dégagement sont bétonnées dans la cuirasse intime de ton caractère, dans la rigidité mécanique de ton corps et de ton âme.

C'est là que se situe la grande tragédie. Et il est arrivé au Christ d'en prendre connaissance.

De vivre trop longtemps dans une cellule ténébreuse vous amènera à haïr la lumière du soleil. Il sera même possible que vos yeux perdent le pouvoir d'en supporter la clarté. C'est ainsi que naît la haine pour la lumière du jour.

Pour accoutumer leur descendance au mode de vie du capturé, les êtres vivants pris au piège mettent au point des techniques élaborées afin de l'abaisser au rang d'un vécu étrié, au niveau vital amoindri. Il n'y a pas suffisamment d'espace dans le piège pour de grandes ondulations de pensées ou d'actions. Chaque mouvement y est de toutes parts étreint. L'effet, dans le long cours du temps, a été d'estropier les véritables organes de la vivacité de la Vie. Le sens de la vie elle-même, comme plénitude, a délaissé les créatures du piège.

Au surplus, demeure un désir ardent et profond de joie de vivre et demeure la mémoire qu'il fut une Vie heureuse dans un lointain passé, avant la capture. Mais le désir et la mémoire ne peuvent être vécus dans la vie réelle. En conséquence, la *haine pour la Vie* a crû avec ce rétrécissement.

Il s'agit de répertorier toutes les manifestations de cette haine contre la Vie sous le commun dénominateur de « MEURTRE DU CHRIST ». Jésus-Christ a succombé en tant que proie de la *Haine de la Vie* éprouvée par ses contemporains. En soi, son sort tragique se présente comme une leçon semblable à celle que nos générations futures rencontreront lorsqu'elles voudront rétablir les lois de la Vie. Leur tâche essentielle achoppera sur la malignité humaine (le « Pêché »). L'histoire du Christ sera chargée d'une tragique gravité aussi longtemps que nous poursuivrons cette recherche, tentant de saisir la vision furtive des avenir possibles, bons ou mauvais.

Le secret du « Pourquoi Jésus-Christ devait mourir » demeure encore irrésolu. Et nous devons toujours éprouver cette tragédie, vieille des deux millénaires passés et dont les conséquences sont sans mesure sur la destinée de l'humanité, en tant que *nécessité* logique inhérente au domaine de l'humain cuirassé. La véritable issue au meurtre du Christ est restée sans atteinte sur une période de plus de deux mille ans, en dépit des innombrables livres, études, vérifications et enquêtes qui ont été l'objet de ce meurtre. L'énigme du meurtre du Christ est restée cachée dans une sphère totalement éloignée de la vision et de la pensée de maints hommes et femmes assidus ; et ce fait même est une partie du secret. Le meurtre du Christ est la représentation d'une énigme qui harasse l'existence humaine depuis au moins la période de l'histoire écrite. C'est LE problème de la structure caractérielle humaine *cuirassée*, et non pas seulement celui du Christ. Le Christ est devenu la victime de cette structure caractérielle humaine parce qu'il a développé les qualités et les manières de faire qui agissaient sur la structure caractérielle cuirassée comme la couleur rouge

sur le système émotionnel d'un taureau sauvage. C'est pourquoi nous pouvons dire que le *Christ présente les principes de la Vie* en soi. La forme de cette vie est déterminée par la culture juive et les lois romaines du moment. Il importe peu que le meurtre du Christ ait eu lieu en 3000 avant JC ou en 2000 après JC. Le Christ aurait été assassiné, à n'importe quelle époque et dans n'importe quelle culture, à partir du moment où les conditions sociales qui créent le conflit entre le *principe de vie* (OR) et la *pestilence émotionnelle* (EP) sont semblables à ce qu'elles étaient au temps du Christ dans la vieille Palestine.

Une des caractéristiques fondamentales *du meurtre de la Vivacité par l'animal humain cuirassé* est de se camoufler sous des formes diverses et des manières variées. La superstructure de l'existence sociale humaine – tels que ses dispositions économiques, sa propension guerrière, ses mouvements politiques et ses organisations sociales irrationnelles qui ne servent qu'à la suppression de la Vie – qui construit l'animal humain dans un flot de ce que nous pouvons appeler ratiocinations, faux-fuyants et fuites devant la véritable sortie, submerge la tragédie originelle ; et on doit, de plus, tenir compte de la logique parfaite et de la rationalité cohérente uniquement valides *à l'intérieur* d'un cadre où la loi s'oppose au crime, l'état aux gens, la morale au sexe, la civilisation à la nature, la police au criminel, et ainsi de suite, en suivant la ligne descendante de la misère humaine. Il n'y a aucune chance qui soit de ne jamais se dépêtrer de ce borborygme à moins de se mettre soi-même en dehors de cet holocauste et de s'être rendu inaccessible à tout cet énorme tintamarre. Nous devons tout de suite assurer au lecteur que nous ne considérons pas ce bruit et cette vide occupation affairée comme purement irrationnels, ou comme un néant, mais plutôt comme une activité sans objet et dépourvue de sens. C'est une caractéristique essentielle de la tragédie que le non-sens soit de règle, *plein de sens et nécessaire*, bien que cela se passe dans son seul royaume et sous certaines conditions préétablies de la conduite humaine. Et ici, cette irrationalité pestilentielle repose sur un fond rocheux solide. Même le silence qui a englouti la fonction de l'orgasme, la fonction vivante, le meurtre du Christ et d'autres questions identiques primordiales sur l'existence humaine pour un millénaire, conquit de l'entendement auprès de la prudente étude du comportement humain.

L'espèce humaine ira à la rencontre du plus grand et du plus important désastre ravageur en allant à la confrontation de toute la connaissance de la fonction de la vie, de la fonction de l'orgasme ou du secret du meurtre

du Christ, dans un choc, dans sa globalité. On trouve une excellente raison et une rationalité irréfutable dans le fait que le genre humain ait refusé de prendre connaissance de la profondeur et de la véritable dynamique de sa misère chronique. Une telle soudaine rupture dans la continuité de la connaissance rendrait toute chose impotente, et détruirait toute chose qui fait avancer, vaille que vaille, la société humaine en dépit des guerres, des famines, des meurtres de masse émotionnels, de la misère infantile, etc. Le summum de l'aliénation mentale serait d'impulser des projets de première importance tels que « *Les enfants du futur* » ou « *Citoyenneté du Monde* » en dehors de la compréhension de ce comment a été possible que toute cette misère perdure depuis des millénaires sans ébranlement, sans reconnaissance, sans défi ; pourquoi pas une seule de toutes ces brillantes tentatives d'élucidation et de délivrance n'ont abouti ; comment à chaque pas tourné vers l'accomplissement du grand rêve, la misère s'est approfondie pour devenir plus prégnante ; pourquoi pas une seule des religions créées n'a réussi dans la réalisation de ses objectifs en dépit de ses bonnes intentions ; pourquoi, par exemple, le socialisme et la fraternité des syndicats ouvriers, chacun pris dans le sens d'une action de grande volonté, sont présentés comme une menace pour l'humanité et se changent en système étatique et d'oppression humaine de la pire espèce. En bref, mettre en mouvement d'aussi graves projets en dehors d'un premier regard d'ensemble et d'une approche instructive sur ce que l'humanité a tué au cours du temps, serait criminel. Ce serait ajouter misère sur misère. Pour le moment, toute investigation portant sur le meurtre du Christ est de loin plus importante que de s'occuper à faire grandir les plus jolis enfants qu'il soit. Tout espoir de ne jamais un jour assécher le borborygme de la misère éducative doit être délaissé pour toujours, irrémédiablement, tant que cette neuve tentative, si pleine d'encouragement, d'établir une nouvelle manière d'élever les enfants ne se voit dans l'impossibilité de tourner court et ne puisse se changer en son contraire, comme il en a été des espoirs antérieurs n'ayant jamais pris forme dans les âmes humaines. Et il ne doit demeurer ici aucun malentendu à ce propos : *la réorganisation de la structure caractérielle humaine, qui passe par un changement radical de l'aspect global et de la pratique entière de l'éducation des enfants, a un rapport intime avec la Vie elle-même*. Les plus profondes émotions de l'animal humain ne pourront jamais se manifester en dehors d'un dépassement de toutes les autres formes d'existence, tant en portée, profondeur qu'en inéluctabilité. Dès que la tentative décisive échoue et dégénère, la misère qui s'ensuit va conséquemment en s'approfondissant

et en s'accroissant. Il n'y a rien de plus dévastateur que la Vie qui a été irritée et qui a essuyé un échec dans un espoir frustré. Ceci ne devra jamais être oublié.

Nous ne pourrions nous employer à résoudre ce problème d'une manière parfaite, académique et détaillée. Nous ne pourrions faire plus qu'examiner minutieusement le paysage afin de voir où sont cachés des trésors pour leur usage futur possible, où sillonnent les animaux sauvages dans cette campagne, où sont posées les chausse-trappes destinées à tuer l'envahisseur, et comment tout cet ensemble fonctionne. Nous désirons éviter une impasse qui serait due à notre propre impatience, à la routine de notre quotidien, au fait de porter notre intérêt sur ce qui n'a rien à voir avec le problème de l'éducation. Il y a plusieurs années, au cours d'une conférence des éducateurs organologistes, il a été souligné que l'éducation sera un problème pour quelques siècles encore. Il est vraisemblable que les prémices générationnelles des Enfants du Futur seront incapables de résister aux multiples confrontations avec le harcèlement émotionnel. Ils auront certainement à céder sur tel ou tel point ; nous en ignorons les modalités. Mais un espoir *existe* qu'une conscience générale de la Vie se développe lentement chez ces enfants d'un genre nouveau pour s'étendre à l'ensemble de la communauté humaine. L'éducateur qui espère tirer du profit d'un système éducatif ne sera pas intéressé par celle que nous préconisons. Défions-nous de ce type d'éducateur.

L'éducateur du futur fera systématiquement (et non pas mécaniquement) ce que chaque authentique, bon éducateur fait aujourd'hui : il *sentira* les qualités de la vitalité de la Vie dans l'enfant ; il *reconnaîtra* ses qualités intrinsèques et facilitera leur développement vers leur plénitude. Aussi longtemps que demeurera l'actuelle orientation sociale qui s'étend avec tant d'excessive puissance, c'est-à-dire aussi longtemps que cette société *agira à l'encontre* de ces qualités enfantines d'expression de vive émotion, le véritable éducateur aura deux tâches : il devra reconnaître les expressions émotionnelles naturelles qui varient selon chaque enfant, et il devra apprendre à maîtriser l'environnement social immédiat ou plus lointain, de sorte qu'en soient prémunies ces qualités vivantes. Dans un imprévisible futur, lorsqu'une telle éducation de la conscience des enfants sera mise sur pied loin de cette sévère contradiction existant entre la culture et la nature, lorsque la structure bioénergique de l'humain et sa vie sociale auront cessé d'être en opposition l'une vis-à-vis de l'autre pour se supporter mutuellement et que finalement elles se compléteront et progresseront ensembles

– alors seulement cette tâche perdra son aspect de dangerosité. Nous devons nous préparer à la lenteur de ce processus douloureux qui requerra moult sacrifices. Plusieurs victimes sombreront dans la pestilence émotionnelle.

Notre tâche suivante sera de mettre en évidence les aspects fondamentaux et typiques de l'opposition entre, d'une part les expressions émotionnelles innées, immensément variables de l'enfant et d'autre part les singularités de la structure humaine mécanisée, cuirassée qui, généralement, hait et se bat contre ces qualités.

Eu égard aux innombrables variations du comportement humain, l'analyse caractérielle a finalement mis en évidence des schémas fondamentaux et des successions pertinentes dans les réactions humaines. L'analyse caractérielle a grandement puisé dans le point de vue des névroses et des psychoses. Nous n'essayerons pas de procéder de même dans la considération de la dynamique singulière de la *pestilence émotionnelle*. Une description spécifique des réactions pestiférées individuelles devra se voir amplement complétée en vue d'équiper les éducateurs et les médecins de la connaissance détaillée nécessaire.

Dans le monde chrétien et dans les cultures directement ou indirectement influencées par le christianisme, la contradiction entre « l'humain coupable de péchés » et son « Dieu » est explicitement montrée du doigt. L'humain était né « à l'image de Dieu ». On le convie à devenir « semblable à Dieu ». Mais, il est « coupable de péché ». Comment est-il possible que le « péché » advienne à ce monde si ce monde a été créé par « Dieu » ? LA SILENCIEUSE LUMINESCENCE ? L'actuelle conduite humaine contient à la fois sa ressemblance au divin et sa peccabilité. Le « semblable à Dieu » a été assurément la première de ces conduites, tandis que le « péché » a surgi dans son existence. Le conflit entre l'idéal de Dieu et la réalité du péché provient d'une catastrophe ayant transformé le divin en diablerie. Ce schéma est valable tant pour l'histoire sociale passée que pour le développement proprement dit de chaque enfant, depuis que les qualités « semblables à Dieu » présentes dans l'humain ont été submergées par une civilisation mécano-mystique. L'humain naquit du paradis et il en a gardé l'ardente nostalgie. Quelque part l'humain a émergé de l'univers et il aspire à y retourner. Ce sont là des réalités incontestables dès lors que vous avez appris à lire le langage de ses expressions émotionnelles. L'humain est fondamentalement bon, mais il est aussi une brute animale. La transformation du divin en « bestialité » s'opère chaque jour chez chaque enfant en

particulier. Dieu est par conséquent AU-DEDANS DE l'humain et n'a pas à être seulement recherché au-dehors. Le Royaume des Cieux est le Royaume de la grâce et de la bonté intérieures et non pas un « au-delà » mystique doté d'anges et de démons, vers lequel la brute présente dans l'animal humain s'est orientée pour y perdre le paradis.

Le cruel persécuteur et acerbe meurtrier du Christ, Saül de Tarse, a clairement, mais en vain, posé une distinction entre le « CORPS », qui possède le don de dieu et la bonté, et la « CHAIR » qui est la cache-du-diable et du mal, qui devra être brûlée au bûcher un millénaire plus tard, lorsqu'il devint Paul, la personne fondatrice d'Églises. La distinction entre le « *corps* » et la « *chair* » que nous présente le Christianisme naissant, nous montre avant l'heure une distinction organologique entre les conduites naturelles innées, « primaires » (« Dieu ») et les conduites « secondaires », perverses, diaboliques (le « Diable », le « Pêché »). Ainsi l'humanité a toujours été plus ou moins consciente de sa condition biologique fondamentale, de sa dot naturelle, aussi bien que de sa dégénérescence biologique. Dans l'idéologie chrétienne, l'antithèse aiguë entre « DIEU » (le corps spiritualisé) et le « DIABLE » (le corps dégénéré en chair), cette tragédie est distinctement reconnue et décrite. Dans l'humain réel, l'étreinte génitale comme « don de dieu » s'est changée en un rapport sexuel mâle-femelle pornographique.

LE PÉCHÉ ORIGINEL – UN MYSTÈRE

La vie est plastique : elle s'adapte à toutes les conditions de l'existence avec plus ou moins de protestation, en subissant une plus ou moins grande déformation, avec ou sans révolte. Cette plasticité de la vivacité de la Vie, un de ses plus grands avantages, sera une des chaînes de son esclavage quand la Pestilence Émotionnelle apprendra à abuser de la malléabilité de la Vie à ses propres fins. Une seule et même Vie se présente, sous des aspects différents, aux tréfonds des océans et sur la crête d'une haute montagne. Elle est différente encore dans l'obscurité d'une grotte et différente toujours dans un vaisseau sanguin. Elle était différente dans les Jardins d'Éden et est dissemblable dans le piège qui a capturé l'humanité. Dans les Jardins d'Éden, la vie ne sait rien des pièges ; elle vit seulement de sa manière paradisiaque, innocemment, joyeusement, sans mention pour une autre forme de vie. Elle refuserait d'écouter quoi que soit d'une vie prise dans un piège ; et si elle écoutait cette vie, elle l'entendrait uniquement avec son « cerveau », non pas avec son cœur. La vie au paradis est pleine-

ment adaptée aux conditions de vie du paradis.

À l'intérieur de la trappe, la Vie vit la vie des âmes capturées par un piège. Elle s'ajuste promptement et complètement à une vie dans une trappe. Cet ajustement s'opère si rapidement que rien ne vient rappeler, une fois que la Vie est tombée dans l'embûche, même d'une incertaine mémoire, ce qu'a été la Vie au paradis. De l'agitation, de la colère, de la nervosité, une pointe de nostalgie, le rêve d'un lointain passé – cependant encore présent quelque part – tout cela semblera normal. Pas le plus petit soupçon d'une faible réminiscence de la Vie passée dans le paradis ne vient troubler la paix de l'âme des captifs. L'adaptation est entière. Elle dépasse en dimension les limites de l'entendement.

La Vie dans la trappe se refermera bientôt complètement sur elle-même, telle que la Vie dans une prison est supposée l'être. Certains types de caractères se développeront, qui appartiendront à la Vie dans le piège et qui n'auraient aucun sens là où la Vie pose librement son pas sur le monde. Ces caractères, modelés par les étauçons de la Vie en captivité, se différencieront grandement l'un l'autre. Ils désapprouveront et se disputeront avec chacun des autres caractères. Chacun, de la manière qui lui est propre, proclamera la vérité absolue. Ils auront UNE seule caractéristique en commun : *Ils se rassembleront uniment et tueront ensemble qui osera poser la question fondamentale : « COMMENT, AU NOM D'UN DIEU MUNIFICENT, NOUS SOMMES-NOUS EN DÉFINITIVE ARRANGÉS POUR ABOUTIR À L'HORRIBLE SITUATION DÉSASTREUSE DE CE CAUCHEMAR DE TRAPPE ??? »*

POURQUOI L'HUMAIN A-T-IL PERDU LE PARADIS , et

QUE PERD-IL VRAIMENT LORSQU'IL TERRASSE UNE PERSONNE VICTIME DU PÉCHÉ ?

Au long de millénaires, l'humain captivé a créé un grand livre : la BIBLE. Ce livre est l'histoire de ses combats, de ses angoisses, de ses gloires, de ses espoirs, de ses nostalgies, de ses souffrances et de ses péchés au cours de sa captivité. Il a porté à la réflexion et été traduit dans une multitude de langues par beaucoup de peuples différents, dans des lieux du monde très épars, tant par écrit que dans la mémoire orale de l'être humain. Ces faits ont été le lot de tous, quelle que soit la considération donnée au passé, ayant traversé des époques lointaines fort différentes, lorsque l'humain était tombé dans les griffes du diable, du péché et de la laideur.

Les bibles du monde entier relatent les combats de l'humain contre le péché humain.

Il y a tant de choses, dont la Bible parle, qui concernent la vie dans l'em-

bûche, et *si peu à propos de savoir comment les hommes se sont fourvoyés dans le péché*. Il est évident que l'issue menant *hors* de la trappe est exactement la même que l'entrée menant *dans* la trappe, à travers laquelle ils ont été poussés hors du paradis. Pourquoi donc dans la Bible, personne ne dit un mot sur ce sujet, excepté dans un très petit nombre de paragraphes, qui sont en proportion d'un pour un million au reste de ce livre, et dans un langage voilé tel qu'on lui prête l'intention de dissimuler la signification des choses ?

La chute d'Adam et d'Ève est de toute évidence, au-delà du moindre doute, due à quelque chose qu'ils ont commis contre les Lois de Dieu, du point de vue *génital* :

Adam et sa femme étaient alors tous deux nus, et ils n'en rougissaient point.
(Genèse, II : 25)

De ceci il s'ensuit, qu'au paradis, l'homme et la femme n'avaient ni conscience ni honte de leur nudité, et qu'il s'agissait ici du vouloir de Dieu, d'une manière d'être conforme à la Vie. Donc, qu'est-il arrivé ? La Bible raconte :

Or le serpent était le plus fin de tous les animaux que le Seigneur Dieu avait formés sur la terre. Et il dit à la femme : Pourquoi Dieu vous a-t-il commandé de ne pas manger du fruit de tous les arbres du paradis ?

La femme lui dit : Nous mangeons du fruit des arbres qui sont au paradis ; Mais pour ce qui est du fruit de l'arbre qui est au milieu du paradis, Dieu nous a commandé de n'en point manger, et de n'y point toucher, de peur qu nous ne fussions en danger de mourir.

Le serpent répartit à la femme : Assurément vous ne mourrez point ; Mais c'est que Dieu sait qu'aussitôt que vous aurez mangé de ce fruit vos yeux seront ouverts, et vous serez comme des dieux, en connaissant le bien et le mal. La femme considéra donc que le fruit de cet arbre était bon à manger, qu'il était beau et agréable à la vue. Et en ayant pris, elle en mangea et en donna à son mari, qui en mangea aussi.

En même temps leurs yeux furent ouverts à tous deux, ils reconnurent qu'ils étaient nus, et ils entrelacèrent des feuilles de figuier et s'en firent de quoi se couvrir.

Et comme ils eurent entendu la voix du Seigneur Dieu qui se promenait dans le paradis après midi, lorsqu'il se lève un vent doux, ils se retirèrent au milieu des arbres du paradis, pour se cacher de devant sa face.

Alors le Seigneur Dieu appela Adam, et lui dit : Où êtes-vous ?

Adam lui répondit : J'ai entendu votre voix dans le paradis, et j'ai eu peur, parce que j'étais nu ; c'est pourquoi je me suis caché.

Le Seigneur lui répartit : Et d'où avez-vous su que vous étiez nu, sinon que vous avez mangé du fruit de l'arbre dont je vous avais défendu de manger ?

Adam lui répondit : La femme que vous m'avez donnée pour compagne m'a présenté du fruit de cet arbre, et j'en ai mangé.

Le Seigneur Dieu dit à la femme : Pourquoi avez-vous fait cela ? Elle répondit : Le serpent m'a trompée, et j'ai mangé de ce fruit.

Alors le Seigneur Dieu dit au serpent : Parce que tu as fait cela, tu seras maudit entre tous les animaux et toutes les bêtes de la terre. Tu ramperas sur le ventre, et tu mangeras la terre tous les jours de ta vie.

Je mettrai une inimitié entre toi et la femme, entre sa race et la tienne. Elle te brisera la tête, et tu tâcheras de la mordre par le talon.

Dieu dit aussi à la femme : Je vous affligerai de plusieurs maux pendant votre grossesse, vous enfanterez dans la douleur. Vous serez sous la puissance de votre mari, et il vous dominera.

Il dit ensuite à Adam : Parce que vous avez écouté la voix de votre femme, et que vous avez mangé du fruit de l'arbre dont je vous avais défendu de manger, la terre sera maudite à cause de ce que vous avez fait, et vous n'en tirerez de quoi vous nourrir pendant votre vie qu'avec beaucoup de travail.

Elle vous produira des épines et des ronces, et vous vous nourrirez de l'herbe de la terre.

Vous mangerez votre pain à la sueur de votre visage, jusqu'à que vous retourniez en terre d'où vous avez été tirés ; car vous êtes poudre et vous retournerez en poudre.

Et Adam donna à sa femme le nom d'Eve, parce qu'elle était la mère de tous les vivants.

Le Seigneur Dieu fit aussi à Adam et à sa femme des habits de peau, dont il les revêtit.

Et il dit : Voilà Adam devenu comme l'un de nous, sachant le bien et le mal. Empêchons donc maintenant qu'il ne porte la main à l'arbre de vie, qu'il ne prenne aussi de son fruit, et qu'en mangeant il ne vive éternellement.

Le Seigneur Dieu le fit sortir ensuite du jardin délicieux, pour travailler à la culture de la terre dont il avait été tiré.

Et l'ayant chassé, il mit des Chérubins devant le jardin de délices, qui faisaient étinceler une épée de feu, pour garder le chemin qui conduisait à l'arbre de vie.

(Genèse III : 1-24)

Il y avait au paradis un serpent « plus délié que toutes les bêtes du vaste champ de la création que Dieu avait faites ». Pour le commentateur chrétien, le serpent, dans sa forme paradisiaque, ne correspond pas à l'image d'un reptile rampant. Originellement, le serpent était « la plus belle et la plus subtile des créatures ». Des traces de cette beauté lui sont restées en dépit de sa malédiction (ultérieure). Le plus petit mouvement du serpent est gracieux et plusieurs espèces d'entre eux sont magnifiquement colorées. Originellement, Satan prenait dans la forme du serpent celle d'un ange de lumière. Ainsi, le serpent est le symbole de la Vie en soi et du mâle phallus.

Cependant, soudainement, comme surgit de nulle part, frappe le désastre. Personne ne sait, ou n'a jamais su découvrir le comment et le pourquoi de ce qui advint : le plus beau serpent, « l'Ange de Lumière », la « plus subtile des créatures », « moins cependant que l'homme », est maudit et devient « l'image de Dieu dans la nature de l'effet du péché » : il se transforme de « la plus belle et la plus subtile des créatures en un reptile de nature repoussante ».

Et, à la manière d'un conseil spécial réuni pour voiler le plus dramatique, le plus diabolique et le plus désastreux évènement qui advint dans l'histoire de la race humaine, pour lui en ôter à jamais la moindre emprise de l'intellect ou du cœur, cette catastrophe devient mystérieuse et intouchable ; elle devient une partie du grand mystère de la captivité humaine ; elle contient sans aucun doute la solution à l'énigme de savoir pourquoi l'homme en embûche refuse tout simplement de s'extraire de la trappe, en utilisant l'embranchement à travers laquelle il était entré dans l'embûche. L'interprète biblique lui-même dit sur ce point : « le plus profond mystère du pardon est, ici, dans toute son intimité », c'est-à-dire, dans cette transformation du serpent de « la plus belle et la plus subtile des créatures en un reptile répugnant ».

Et pourquoi tout cela ? Laissons-nous entendre.

Il y avait un arbre particulier dans les Jardins d'Éden, et Dieu a dit à l'humain du paradis : « Tu ne devras pas manger des fruits de tous les arbres ».

La femme lui dit : Nous mangeons du fruit des arbres qui sont au paradis ; Mais pour ce qui est du fruit de l'arbre qui est au milieu du paradis, Dieu nous a commandé de n'en point manger, et de n'y point toucher, de peur qu nous ne fussions en danger de mourir.

(Genèse III : 2,3)

Est-ce que quelqu'un a pu jamais, au cours des six mille ans passés, expliquer la présence de cet arbre ? Jamais personne ne l'a fait. Pourquoi ? Le mystère de cet arbre est une partie du mystère de la captivité humaine. Une solution au mystère de l'arbre apporterait vraisemblablement une réponse à cette conjoncture malheureuse de l'homme en captivité. La solution au mystère de l'arbre interdit indiquerait certainement l'entrée de la trappe qui, utilisée dans l'autre sens, deviendrait le seuil de la *sortie* de la trappe. En conséquence, personne n'a jamais pensé à une résolution de l'énigme de l'arbre interdit, et chacun – de l'intérieur de la trappe, à l'aide de millions de livres contenant des myriades de mots, au cours de millénaires de scolastique, talmudisme et exorcisme – s'est occupé de cette position fâcheuse d'être enceint dans une trappe, avec pour fond de pensée l'unique objectif : *faire obstacle à la solution de l'énigme de l'arbre interdit*.

Le serpent, si magnifique et subtil, était plus au fait : « Et le serpent dit à la femme : 'En toute certitude, tu ne mourras pas : Mais Dieu sait que du jour où vous en mangerez, vos yeux s'ouvriront et qu'alors vous serez comme des dieux, qui connaîtront le bien et le mal.' »

Donc, puisque le magnifique serpent porte ainsi la cause de la chute de l'humain, à la lumière du bon sens, que cela signifie-t-il :

Si, au paradis, l'humain, vivant heureux dans les vues de Dieu, mangeait du fruit d'un certain arbre, devenant alors semblable à Dieu, alors ses yeux s'ouvriraient et il « connaîtrait le bien et le mal ». *Dans le Jardin de Dieu, comment un si diabolique arbre peut-il occuper la première place ?*

Et si tu manges du fruit d'un tel arbre, qui porte les fruits de la *connaissance*, et que tu deviennes semblable à Dieu lui-même, pourquoi donc devrais-tu *perdre* le paradis ? La Bible, à ma connaissance, n'en parle pas. Et le fait que personne n'ait jamais posé une telle question laisse incrédule. La légende ne semble pas apporter plus de compréhension : si l'arbre est l'arbre de la connaissance, l'arbre qui fait connaître la différence entre le bon et le malveillant, en quoi donc peut-il être nocif d'en manger les fruits ? Si tu en mangeais les fruits, alors tu pourrais *bien mieux* suivre les vues de Dieu, et non pas les suivre en pire. Une fois encore, tout cela n'a pas de sens.

Sinon, dans le paradis même, *en quoi est-il interdit de connaître Dieu et de lui être semblable* – ce qui veut dire de *vivre* selon les vues de Dieu ?

Ou alors, tout ceci est une fantaisie concoctée par l'humain captif contemplant au travers d'une nébuleuse mémoire un temps lointain passé en dehors de la trappe. Cela n'a pas de sens. L'humain, au long des âges, est

hanté par la quête de la connaissance de Dieu, celle de suivre les Vues de Dieu, de vivre l'amour et la vie de Dieu ; et lorsqu'il commence sérieusement à y procéder, en mangeant du fruit de l'arbre de la connaissance, il en est puni, il est expulsé du paradis et condamné à la misère éternelle. Cela n'a tout simplement aucun sens, et nous craignons qu'aucun représentant de Dieu sur Terre n'ait jamais posé cette question, ou n'est jamais osé orienter sa pensée dans cette direction.

La femme considéra donc que le fruit de cet arbre était bon à manger, qu'il était beau et agréable à la vue. Et en ayant pris, elle en mangea et en donna à son mari, qui en mangea aussi.

En même temps leurs yeux furent ouverts à tous deux, ils reconnurent qu'ils étaient nus, et ils entrelacèrent des feuilles de figuier et s'en firent de quoi se couvrir.

(Genèse III : 6,7)

Lorsque, pour la première fois, l'humain est tombé dans le piège, la confusion a obstrué son entendement. Il ne comprenait pas pourquoi il était tombé dans cette embûche. Il sentait qu'il avait dû faire quelque chose de mauvais, mais il ne connaissait pas *la nature* du mauvais qu'il avait commis. Il ne se sentait nullement honteux d'être nu et puis, soudainement, il eut honte de ses organes génitaux. Il avait mangé du fruit de l'arbre de la « connaissance » interdit qui, dans le langage biblique, signifie « avoir connu » Ève, qu'il a *étreint avec amour la génitalité d'Ève*. À cause de cela, dorénavant, il a été expulsé des Jardins d'Éden. Émanation de Dieu, le serpent le plus beau les a séduits ; le symbole de l'ondulation de la vivacité de la Vie et de l'organe sexuel mâle les a séduit.

Dès ce moment, il y eut un large, un profond fossé dans la compréhension des choses pour la vie en captivité. Dans ses ajustements à la vie de captivité, la Vie a développé de nouvelles formes d'existence et de pensées ; formes et pensées qui étaient inutiles aux Jardins d'Éden, mais qui devinrent cruciales pour la vie en captivité.

La masse silencieuse, souffreteuse, rêveuse et laborieuse de l'humanité coupée de la Vie de Dieu, a construit de larges fondations sur lesquelles se sont haussés les prêtres et les prophètes qui sont contre les prêtres ; les rois et les rebelles qui sont contre les rois ; les grands guérisseurs de la misère de l'humanité dans l'embûche, et avec eux, les grandes « sommités » cancanières et doctes, les traumatologues et les occultistes. Avec les empe-

reurs vinrent les colporteurs de liberté, et avec les grands organisateurs de la masse humaine naquirent les prostitués politiques, les Barrabas et la vermine chapardeuse des chevaliers de carnaval ; le Pêché et le Crime contre la loi et les juges du Pêché et du Crime, et les exécuteurs de leur jugement ; la suppression de la liberté invivable dans le piège et les Associations pour la Liberté Civique dans le piège. Au surplus, de ce bourbier crûrent de grands corps politiques nommés « partis », dont le dessein des uns comme des autres est de conserver ce qu'ils nomment le « statu quo » dans la trappe ; les bien-nommés « conservateurs » (depuis qu'ils ont essayé de préserver la loi et l'ordre qui a été établi pour empêcher que ne s'évade la vie de la trappe) ; et, s'y opposant, les ainsi-nommés « progressistes » qui se disputent, souffrent et meurent au gibet pour s'être faits les avocats de plus de liberté dans la trappe. Ici ou là, de tels progressistes ont conquis le pouvoir sur les conservateurs et ont commencé de mettre sur pied la « Liberté dans la Trappe ! » ou « DU PAIN ET DE LA LIBERTÉ dans la Trappe ! ». Mais, su qu'il n'y a personne qui puisse « donner » à l'étendue du troupeau humain du pain et de la liberté, puisqu'il doit *œuvrer pour cela*, les progressistes deviendront bientôt eux-mêmes des conservateurs, qui auront pour tâche de maintenir la loi et l'ordre, exactement de la même manière que s'y étaient auparavant employés leurs sempiternels ennemis, les conservateurs. Plus tard, un nouveau parti fera son apparition qui pensera que la *masse* elle-même de l'humanité souffrante dans la trappe doit gouverner la Vie dans l'embûche, et non pas les prêtres, les rois ou les *duces*. Ils essayeront avec fougue de mettre la masse du peuple sur ses jambes et de la porter à l'action ; mais, mis à part quelques assassinats et la destruction de quelques maisons de riches dans la trappe, il adviendra peu de choses. L'ample masse de l'humanité répétera seulement ce qu'elle a entendu et vu par de-là les millénaires, et rien ne sera modifié ; seule la misère s'amplifiera lorsqu'un parti très ingénieux prendra forme pour promettre à l'humanité une « LIBERTÉ DU PEUPLE DANS LE PIÈGE » et provoquera l'enfer, ici et là, par l'utilisation de tous les slogans éculés et éphémères jadis utilisés par les rois, les *duces* et les tyrans. Au début, et jusqu'à ce que leurs vrais desseins soient mis à découvert, les partis de la liberté du peuple auront un franc succès. Leur slogan d'une liberté « POPULAIRE » dans le piège, en tant que distincte des autres libertés dans le piège, et l'usage des vieilles méthodes des anciens rois, fonctionneront correctement, puisque les leaders de ce parti proviendront eux-mêmes, comme petits colporteurs de liberté, du troupeau des humains capturés. Et

lorsqu'ils auront obtenu un pouvoir sur une petite région du monde, ils seront abasourdis de constater combien il était facile de pousser quelques boutons pour voir la police, les armées, les diplomates, les juges, les académies scientifiques et les représentants des pouvoirs étrangers réagir en fonction des pressions et pesées brèves, ponctuelles, actionnées dans l'ordre adéquat, sur ces boutons. Les petits colporteurs de liberté étaient si friands de ce jeu de poussée-du-bouton-du-pouvoir qu'ils en oublièrent tout ce qui regardait « LA LIBERTÉ DU PEUPLE DANS LE PIÈGE » et se réjouirent simplement d'eux-mêmes en poussant des boutons partout où ils le pouvaient, dans les palaces de ces vieux gouvernants qu'ils avaient auparavant assassinés. Ils désiraient seulement s'abreuver de pouvoir avec cette joie provenant de la pression exercée sur les boutons des tables des machines à pouvoir. Mais ils ne purent le faire longtemps et furent rapidement remplacés par de bons vieux décents pousseurs-de-boutons-du-pouvoir, les bons vieux conservateurs qui avaient encore gardé quelque décence et quelque maintien dans leur âme, une mémoire pâlisante des jours paradisiaques.

Ils se disputent et querellent tous les uns les autres, se bousculant les uns les autres ici et là, tuant leurs adversaires dans le cadre, ou en dehors, de la loi ; en bref, ils donnent une image véritable du péché de l'humain et de l'accomplissement de sa malédiction des Jardins d'Éden. La masse de l'humanité captivée ne participe pas à l'holocauste de la Vie tourmentée-par-la- peste dans la Trappe. De la masse d'au moins deux milliards d'âmes humaines, pas plus d'un millier ne participe au tumulte. Le reste ne fait que souffrir, rêver et attendre... QUOI ? Le rédempteur, ou quelque chose d'inouï qui surgisse pour les libérer ; la délivrance de leur âme de ce piège nommé corps ; la réunification d'avec la grande âme du monde ou d'avec l'enfer. Car de rêver, de travailler dur et d'attendre est la préoccupation centrale du troupeau de l'humanité à l'écart des tourbillons des turbulences politiques. Eurent lieu aussi de grands massacres, une sorte de tribut, lors de grandes guerres dans l'espace de la trappe, avec des ennemis changeant d'année à l'autre, comme une personne va empocher de l'argent à son guichet de banque. Il n'importe pas davantage que la vérité soit blessée. La masse de l'humanité en souffrance attendait sa délivrance d'une vie pécheresse, quelles qu'en soient les modalités, et le petit nombre de faiseurs-de-bruits ne rentrent pas vraiment en ligne de compte, observés de la perspective de la Vie ou de « Dieu » dans l'Univers.

Et la Vie de Dieu naît chez des milliards d'enfants aux quatre coins de la

trappe pour être aussitôt tuée dès que pressentie par les gens de la trappe qui, les uns comme les autres, ne reconnaissent pas la Vie de Dieu présente dans leurs enfants, ou sont mortellement effrayés par la vision de la vitalité, de la mouvance, de la décence, de la naïveté de la Vie. Et c'est ainsi qu'il advient que l'humain perpétue sa propre captivité. Ces enfants, laissés à eux-mêmes comme Dieu les a créés, auront tôt fait de trouver la sortie de l'embûche. Mais il n'est pas permis que cela s'accomplisse. Au cours du règne de la liberté « DU PEUPLE » dans l'espace du piège, cette interdiction était particulièrement tenace. Toute loyauté devait s'orienter vers la *trappe*, et non pas vers les nourrissons, sous peine d'être punis de mort par le « Grand Leader et Ami de Tous les Captifs ».

Chapitre 2

Le royaume des cieux sur terre

LE MYTHE DE JÉSUS-CHRIST nous présente, d'une manière sensiblement proche du parfait, les qualités de « Dieu », autrement dit de l'Énergie, innée et naturellement donnée, de Vie. Ce qu'il *ne* révèle *pas* ni ne reconnaît, c'est que le Mal, le Diable, est un Dieu perverti qui s'est développé de l'ÉTOUFFEMENT de ce qui est Divin. Cette lacune de la connaissance est une des pierres angulaires de la tragédie humaine.

À l'Orgonomic Infant Research Center (Centre orgonologique de recherches pédagogiques) nous avons vu ces caractéristiques « divines » chez de jeunes enfants, caractéristiques qui ont été considérées jusqu'ici comme l'objectif idéalisé et inaccessible de toutes sortes de religions et morales. À l'inverse, toutes les religions qui se sont développées dans les grandes sociétés asiatiques ont sans cesse dépeint l'animal humain comme indubitablement mauvais, peccable, méchant. Tous les philosophes religieux n'ont visé, à travers toute l'histoire humaine, qu'un seul objectif : pénétrer le brouillard, découvrir la réponse à l'origine du Mal et trouver un remède contre le Mal présent dans l'humain. Tous les efforts et les pensées philosophiques se sont toujours fondamentalement orientés vers l'énigme du Mal et son élimination.

Comment le Mal peut-il provenir d'une création de Dieu ? Ici et maintenant, chez tout enfant nouveau-né, la présence de Dieu peut être touchée, vue, sentie, aimée, protégée, développée. Et pourtant, aujourd'hui encore, chez chaque enfant nouveau-né, Dieu était écrasé, entravé, étouffé, puni, exécré avec horreur. Ce n'est là qu'un des aspects de la chronicité du Meurtre du Christ. *Le Péché (le Mal) a été créé par l'homme lui-même.* C'est ce qui est resté caché.

Le Royaume de Dieu est *au-dedans* de vous. Il est né avec vous. Mais vous

faillissez à Dieu, ainsi que le disent toutes les religions ; vous ne le reconnaîtrez pas, vous le trahissez, vous vous défaussez de lui et vous demeurez pleinement peccables aussi longtemps que vous ne retournerez pas à Dieu. Et du même temps, vous resterez soumis aux tentations du Diable et vous devrez prier Dieu afin d'échapper à la tentation. Comment se fait-il que l'humain ait échoué à voir Dieu en face ?

Les qualités du fonctionnement sans restriction d'un système organique vivant, ainsi que l'observation d'enfants s'épanouissant librement dans leurs droits naturels, confirment que cette piété mystifiée est proche d'une vérité fondamentale. Soulignons que nous ne sommes pas intéressés ici par l'exégèse d'une croyance religieuse ou par l'approbation d'une vie religieuse. Ce qui nous intéresse au plus haut point est de savoir jusqu'à quel point l'Homme, dans le cours du temps, a eu connaissance de la vérité biologique et, à partir de ce point, jusqu'où il a osé la prendre en compte face à sa peur et sa haine de la vie. Le Christ représente cette connaissance pour l'humain. En conséquence il doit *mourir*.

Les Enfants de l'Avenir émergeront du passé. La rapidité et l'efficacité du changement dépendront dans une large mesure de la qualité de l'anticipation d'un futur plus heureux à partir des rêves du genre humain et de la mise en échec du mouvement conflictuel mettant en opposition le Diable et les morales. Tant qu'une telle orientation fondamentale n'aura pas trouvé consistance, il n'y a aucune perspective qui soit pour un système éducatif. Découvrir l'humain requiert la prise de conscience du secret d'un être cuirassé : *la haine de la Vivacité*.

Jésus savait que les enfants pressentaient « CELA ». Il aimait les enfants et ressemblait lui-même à un enfant ; il était fin et pourtant naïf ; en confiance et pourtant prudent ; débordant d'amour et de gentillesse, et pourtant capable de frapper dur ; il était doux et pourtant fort, comme le sera l'enfant du futur. Ce n'est pas une idéalisation. Nous sommes pleinement conscients du fait que la moindre idéalisation de ces enfants équivaudrait à demander de voir la réalité dans un miroir où elle ne peut pas être appréhendée.

Ressembler à un Dieu n'est pas simplement être vindicatif et sévère, ni être simplement bon et humble, à continuellement présenter l'autre joue à ses ennemis. C'est connaître *toutes* les expressions de la vie. Les émotions organiques sont bienveillantes et douces là où la bonté et l'humilité sont de mises. Elles sont dures et cognent fort là où la Vie est trahie ou offensée. La vie est capable d'un courroux sévère, comme elle l'a démontré lors de

l'expulsion hors du temple de Dieu des changeurs de monnaies. *Elle ne condamne pas le corps* et elle comprend même la prostituée et la femme qui a été infidèle à son mari ; elle ne persécute ni ne condamne l'une ou l'autre. Lorsqu'elle parle d'« adultère », il ne s'agit pas de celui auquel pense un animal humain à la sexualité de Danaïdes, malveillant, endurci et sclérosé qu'on rencontre dans quelque grande ville surpeuplée.

Dieu est Vie. Son symbole dans la religion chrétienne, Jésus-Christ, est une créature pourvue d'un rayonnement intense. Il attire les gens qui s'attroupent autour de lui et l'aiment. Cet amour est en réalité une faim et une soif d'amour ; il se change facilement en malignité lorsqu'il reste sans gratification.

Les créatures rayonnantes et pleines de vie sont nées pour guider les gens. Elles sont nécessairement leaders, sans effort, sans qu'elles se proclament elles-mêmes leaders ainsi que le font les leaders atteints du fléau émotionnel.

Les enfants rayonnants de bonheur sont aussi nés pour guider les autres enfants. Ceux-ci se serrent autour d'eux, les aiment, les admirent, et attendent d'eux éloges et conseils. Cette propension de l'enfant qui guide à coordonner les autres enfants s'installe spontanément à partir de leurs jeux et de leurs conversations. L'enfant des temps futurs est gentil, aimable, donnant librement et avec plaisir. Ses mouvements sont harmonieux et sa voix est mélodieuse. Ses yeux étincellent d'un doux feu et il pose sur le monde un regard calme et profond. Il y a de la douceur au toucher de ses mains. Il peut caresser d'une caresse telle que l'on commence à rayonner de sa propre énergie de vie. C'est là le « pouvoir curatif » de Jésus-Christ, si mal interprété. La plupart des gens, y compris les petits enfants cuirassés, sont froids et moites, leur champ énergétique est étreint, ils ne rayonnent pas, ils ne communiquent aucune force aux autres. Ils ont eux-mêmes besoin de force et s'en imbivent où ils le peuvent. Ils se gorgent eux-mêmes de la force et de la beauté rayonnante du Christ, tels des hommes et des femmes dans l'agonie de la soif s'imbibent de l'eau d'une fontaine. Le Christ donne librement. Il peut donner librement puisque son pouvoir d'absorber l'énergie vitale de l'univers est sans limite. Le Christ n'a pas l'impression d'accomplir des prouesses en donnant sa force aux autres. Il le fait avec plaisir. Mieux, il a besoin de ce don de soi ; cette force le comble au surplus. Il ne perd rien lorsqu'il donne somptueusement aux autres. Au contraire, en donnant aux autres il augmente sa puissance et sa richesse. Non pas simplement à cause du plaisir de donner : il resplendit en don-

nant du fait que son énergie se métabolise plus rapidement, et plus il prodigue force et amour, plus il acquiert de nouvelles forces de l'univers, plus puissant et intime est son propre contact avec la nature qui l'environne, plus aiguisée est sa conscience de Dieu, de la Nature, de l'air, des oiseaux, des fleurs, des animaux, de tout ce qui lui est familier, les appréhendant à l'aide de son Premier Sens organique ; plus il est sûr de ses réactions, plus il est harmonieux dans son auto-régulation, indépendant de tous les suranées « fais ceci » et les obsolètes « ne fais pas cela ». Il n'est pas conscient du fait que les « fais ceci » et les « ne fais pas cela » vont par la suite le fracasser d'une manière des plus tragiques et vont assassiner dans chaque unique enfant le Christ qui s'y présente.

Le « pouvoir curatif » du Christ, qui reçut plus tard tant de déformations de la part des humains cuirassés, jusqu'à en faire un mercenaire de médiocrité, est en réalité une qualité *parfaitement explicable et facilement observable* chez tous les hommes et toutes les femmes dotés des qualités de chefs naturels.

La puissance de leurs champs d'énergie d'orgone est capable de stimuler les systèmes énergétiques léthargiques, « morts » du « malheureux » et du misérable. La provocation d'une excitation du système vital affaibli est ressentie comme un relâchement de la tension et de l'angoisse par l'expansion qu'elle induit au système nerveux : cela procure une lueur tranquille, aimable et charmante de vrai amour dans un organisme par ailleurs gonflé de haine. L'excitation de la bioénergie d'une personne affaiblie est capable d'en dilater les vaisseaux sanguins, d'apporter une meilleure provision sanguine aux tissus, d'accélérer la guérison des plaies, de contrecarrer les effets défraîchissant, dégénérescents de l'énergie vitale stagnante.

Le Christ ne se formalisait pas de ses qualités de guérisseur. Aucun grand médecin ne pérorait de savoir guérir. Aucun enfant en bonne santé n'a conscience de son pouvoir de rédimmer. C'est un fonctionnement vivant qui est en œuvre. C'est une partie intégrante de l'expression de la vie du Christ chez l'enfant, chez le médecin authentique, de Dieu lui-même. Le Christ ira jusqu'à admonester ses disciples mystiques et ses admirateurs stupéfiés d'avoir révélé à autrui ses pouvoirs de guérison. Cela fut interprété plus tard par quelques historiens du christianisme comme une « dissimulation à ses ennemis » ou « la conscience d'une accusation possible de sorcellerie ». Non, il n'y a rien ici qui ait une relation avec des ennemis ou de la sorcellerie. Encore qu'à partir de ces points d'appui, le Christ fut aussi la proie de la peste. Réellement et vraiment, le Christ n'accorde aucune atten-

tion à ses pouvoirs de guérison. Ils sont enracinés en lui et ils font tant partie de lui-même qu'ils ne méritaient pas une attention spéciale et n'induisaient pas plus de fierté que le simple fait de marcher, d'aimer, de manger, de penser ou de donner. C'est une partie de l'intégrité de son être. C'est là un des traits caractéristiques du CARACTÈRE GÉNITAL.

Le Christ dit à ses disciples : Le royaume du Ciel est précisément situé au fond de vous-mêmes. Il est aussi en dehors de vous, de toute éternité. Si vous en prenez conscience et vivez en accord avec ses lois et sa signification, vous sentirez Dieu et vous le *connaitrez*. Là est votre rédemption, là est votre sauveur.

Quoi qu'il en soit, ils ne comprennent pas le Christ. De quoi parle-t-il ? Où sont les « signes » ? Pourquoi ne leur dit-il pas s'il est oui ou non le Messie ? *Est-il le Messie ?* Il doit le prouver par l'exécution de miracles. Il ne parle pas. Il est lui-même un mystère. Il doit être révélé : son secret doit être exposé au grand jour.

Le Christ n'est pas du tout un mystère. Il ne dit rien parce qu'il n'a rien d'importance à leur dire qui puisse satisfaire leurs aspirations mystiques. Le Christ *est*. Il vit simplement sa vie. Mais, à commencer par là, il n'a pas conscience du fait qu'il est encore bien plus différent de tout un chacun. Pour le Christ, qui est lui-même nature, la Nature et Dieu ne font qu'un. Les enfants le sachant, il parle à des amis. Et il croit qu'ils sont tous Enfants en Dieu. Pour lui, Dieu *est* Croissance et la Croissance *est* Dieu.

Ils ne se rendent pas toujours compte de quoi parle le Christ. Pour eux, Dieu est un père barbu, courroucé, violent. C'est pourquoi le Christ leur semble parler par paraboles voilées. Pour eux, Dieu *fait* la croissance. Pour eux, ils ne sont pas les Enfants en Dieu, mais les sujets d'un Dieu courroucé. Pour eux, la Nature a été créée par Dieu en sept jours à partir de rien. Dès lors, comment Dieu lui-même peut-il être la Nature ?

Le Christ a connaissance de la morale innée et de la socialité naturelle de la Vie. Dans ses prêches, il évoque la bonté foncière des pauvres et des malheureux. Les pauvres ressemblent aux enfants. La foi est une force. La foi peut déplacer des montagnes. La foi donne de la force. La foi, c'est la sensation de Dieu ou de la Vie en soi-même. Elle est confiance en soi, force, pouvoir de mouvement.

Ils ne savent pas de quoi il parle. Ils sont pitoyablement isolés de la nature qui est en eux. Ils doivent être contenus par la menace afin d'observer les lois de la morale et du fait social. Ils ont perdu le Royaume de Dieu et ont pour toujours la nostalgie du paradis. Leur conception du paradis est une

terre où l'on ne travaille pas pour élever des abeilles afin d'avoir du miel. Le miel y afflue en larges rivières et vous n'avez pas besoin d'y bouger le petit doigt. De même le lait, cela va de soi, ne demande pas de travail et lui aussi coule en rivière.

S'il est vrai que Dieu se soucie de chaque moineau de l'univers, dès lors il devrait aussi bien prendre soin d'eux au paradis. Pas de travail, pas d'effort, pas de soucis, seulement du lait et du miel coulant à flots. Et la manne aussi tomberait en pluie, droit du ciel sur la terre. Il leur suffirait de se courber, de la ramasser et de l'introduire dans leur bouche. Mais, c'est ainsi, la manne ne tombe pas du ciel et il faut travailler dur pour obtenir du lait et du miel. C'est que Dieu n'avait pas encore envoyé son Messie pour les racheter. Moïse avait promis un pays où le lait et le miel couleraient à grands flots. Mais ce qui était un rêve finit par se transformer en cauchemar avec l'autorité romaine, ses soldats, ses taxes, son esclavage, ses persécutions. Puis, le Messie est arrivé ; cependant, si différent d'eux. Il tient un langage et vit une vie qu'ils ne comprennent pas. Cela les conforte dans leurs convictions qu'il *est* le Messie venu pour les rédimer. Les gens craignent ou admirent ce qu'ils ne peuvent avoir en leur pouvoir. Les gens se sentent mieux lorsqu'ils sont proches de lui. Les enfants l'aiment et s'attroupent autour de lui comme s'il était Dieu en personne. Ils n'avaient pas encore développé l'habitude d'envoyer des petits enfants en habit blanc porter des fleurs aux personnages d'État. Cette coutume s'implantera quelques deux mille ans plus tard.

Le Christ ne réalise pas tout à fait ce qui lui arrive. Il ne se révèle pas de lui-même parce qu'il n'a rien à révéler. Il se contente de vivre au-devant d'eux. Et comme il sent et voit combien ils sont malheureux et différents de lui, il essaie de leur porter secours. Il essaie de leur inculquer ses propres sentiments de simplicité, de franchise, d'intimité avec la nature. *Il aime les femmes* : il s'entoure de femmes comme il s'entoure d'hommes, il vit son corps « dans le corps » tel que Dieu l'a créé. Il ne vivifie pas la chair mais le corps. Il sent et vit de Dieu sans commune mesure avec ce que les scribes et les talmudistes ont de sens et de vie. Ceux-ci ont perdu Dieu en eux et ils recherchent maintenant Dieu avec frénésie, pressant Dieu de se manifester dans leurs litanies, l'implorant, autant que faire se peut, Lui-qu'ils-n'ont-jamais-connu, de se révéler Lui-même. En vain : ils ne peuvent y arriver. Aussi haïssent-ils toute chose qui leur rappelle Dieu tel que Dieu est, véritablement. Ils sont obligés de *prêcher* la foi parce qu'ils n'ont pas la foi. Ils sont obligés de *prêcher* l'obéissance aux lois et aux vues de Dieu,

parce que les humains ont perdu la divinité en eux. Dieu, pour eux, est un Dieu étrange, courroucé, dur. Jadis, il les a fustigés et les a chassés du paradis. Il a mis son ange pour en garder l'entrée, parant à un retour, avec un glaive enflammé. Ils sont devenus les victimes des démons.

Le Diable, c'est la maladie, la concupiscence de la chair, l'avidité, le meurtre, la déloyauté à l'égard de ses semblables, la tricherie, le mensonge, la poursuite de l'argent. Ils ont perdu Dieu et ne le connaissent plus. Pendant des siècles, plusieurs prophètes les ont exhortés à revenir à Dieu, mais personne n'a osé reconnaître Dieu tel qu'il vit et œuvre en l'humain. La chair a totalement gommé le corps. Même les nouveau-nés, résidence du Divin, ont été rendus pâles, malades et malheureux dans un giron contracté, froid et défraîchi.

Évidemment, Dieu était toujours en eux ; mais il se trouvait enfoui et si malheureusement déformé que personne ne put plus désormais le reconnaître. Sentir en soi la présence de Dieu renoue intimement avec une angoisse intense. En a découlé leur croyance qu'il ne fallait pas connaître Dieu. D'une certaine manière, ils en étaient arrivés à croire qu'il n'est pas permis de connaître Dieu, en dépit du fait que la Loi commande au peuple de le connaître et de vivre selon Ses desseins. Comment pouvez-vous vivre en quelque chose que vous ne connaissez pas et que vous ne connaîtrez jamais ? Personne ne le leur a dit. Personne ne *peut* le leur dire. Tout ce qui se rapporte à Dieu est transposé dans un avenir lointain, dans un grand espoir d'une force impressionnante, autour d'un mirage vers lequel les hommes étirent leurs bras de désespoir. Et pourtant, Dieu est au fond de leur être, inaccessible, protégé de leur hideuse passion, par la frayeur et l'angoisse. Les anges sont protégés d'eux-mêmes par un ange effrayant.

Le Christ sait que les gens sont malheureux ; pourtant il n'a pas une conscience exacte de la nature de ce malheur puisqu'il est si différent d'eux et qu'il ne le connaît pas. Il croit qu'ils sont semblables à lui. N'est-il pas leur frère ? N'a-t-il pas grandi parmi eux ? N'a-t-il pas, petit garçon, joué avec eux, partagé leurs joies et leurs chagrins ? Assurément si ; aussi, comment pouvait-il savoir qu'il était si différent d'eux ? En eut-il pris conscience que cela l'aurait mis à l'écart des autres, que cela l'aurait rendu solitaire, le forçant à l'isolement, l'empêchant de s'unifier à tous les enfants de Dieu dans leurs petites joies et dans leurs petits soucis.

Pourtant, il était si différent de tous que seul le manque flagrant en eux de ce qu'il possédait en abondance rend possible la reconnaissance de ce en quoi il était différent.

Le Christ ne se faisait pas passer pour un saint. Il vivait simplement selon les rêves que ses contemporains concevaient comme étant une manière de vivre vraiment sainte. Une fleur vit-elle « comme si » elle était une fleur, un cerf « comme si » il était un cerf ? Une fleur ou un cerf, se proclament-ils être une fleur ou être un cerf ? Ils sont ce qu'ils sont. Ils le vivent. Ils le font fonctionner. Ils existent sans solution dans la continuité de la réalité d'être, qu'ils représentent sans plus y penser ou sans plus d'étonnement. Si quelqu'un voulait dire à une fleur ou à un cerf : « Écoutez, vous êtes merveilleux, vous êtes une fleur, un cerf », ils regarderaient leur interlocuteur avec un regard tout amusé. À quoi pensez-vous ? Je ne comprends pas. *Évidemment*, je suis une fleur, un cerf. Que voulez-vous que je sois d'autre ?

Et les admirateurs mystiques ne comprendraient pas ce que le cerf et la fleur ont tenté de leur dire. Ils seraient muets d'admiration devant ce miracle. Ils aimeraient *être comme* la fleur et le cerf. Et finalement, ils cueilleraient la fleur et tueraient le cerf. Connaissant l'agencement général des choses, c'est inévitable.

Ils aiment Jésus parce qu'il est ce qu'*ils ne* sont *pas* et ne pourront jamais être. Ils tentent de s'imbiber de sa force, de sa beauté simple et spontanée. Mais ils n'y parviennent pas. Ils ne peuvent ressembler au Christ, ni l'intégrer. Par un simple regard jeté sur lui, en l'écoutant quand il leur parle, en prêtant l'oreille à la simple et étrange vérité qui sort de sa bouche et qui frappe juste à chaque instant, ne manquant jamais son but, ils peuvent se sentir meilleurs, plus forts, plus sages, différents de ce qu'ils étaient et sont. Le Christ ne passe jamais à côté de la question, parce qu'il a un étroit contact avec ce qui se passe autour de lui. Il peut voir ce qu'ils ne voient jamais parce qu'il n'est pas dissocié du fait de voir. Il regarde un paysage et il voit l'unicité de son ensemble. Il ne voit pas, telle leur manière de voir, des arbres seuls, des montagnes seules, des lacs seuls. Il voit les arbres, les lacs et les montagnes tels qu'ils sont en réalité : les éléments faisant partie intégrante d'un courant global, unitaire d'événements cosmiques. Il voit, il entend et il touche avec la totalité de son être, déversant sa force vitale dans tout ce qu'il touche, et s'abreuvant en retour des arbres, des fleurs, des montagnes de la même force qui lui fait écho, cent fois plus forte. Il ne retient pas, ni ne se cramponne à sa force. Il la dispense en abondance, sans jamais se demander si oui ou non, il s'appauvrirait davantage en donnant. Il ne devient pas plus pauvre mais plus riche en donnant. La vie rend par des courants métaboliques très riches ce qu'elle reçoit. Prendre ou

donner ne sont pas des actes à sens unique. C'est donner *et* prendre, un va-et-vient.

Une fois encore, ils ne savent pas de quoi il parle. Pour eux, dispenser c'est s'appauvrir. Prendre c'est comme amasser des forces, remplir un vide, combler un trou béant au fond de son être. Ils ne peuvent que prendre et ne peuvent donner. Celui qui donne est à leurs yeux un fou ou quelqu'un qui doit être saigné jusqu'à plus soif, sur qui on doit prendre un avantage. Ainsi, ils découragent plus d'un être généreux, ils repoussent dans la solitude plus d'une âme aimante. Et le monde se démet une fois encore de sa richesse.

Le Christ, qui aime ses semblables, vit seul. Eux, qui se détestent tous autant les uns que les autres, vivent seuls et abandonnés au milieu de la grande foule. Ils sont prodigieusement effrayés les uns par les autres. Ils se tapent réciproquement dans le dos et se sourient des grimaces d'amitié ; ils doivent se duper mutuellement pour éviter de se couper réciproquement la gorge. Et chacun d'eux sait que chacun d'eux est un tricheur. Aujourd'hui ils organisent des conférences, comme ils le faisaient il y a deux mille ans, en vue d'obtenir la « paix définitive », sachant fort bien qu'ils se trompent les uns les autres par la fraude et le cérémonial. Personne ne dit jamais ce qu'il pense vraiment. Le Christ dit ce qu'il pense. Il n'est pas cérémoniel, il ne triche pas et il ne fait pas d'effort sur lui-même pour ne pas tricher. Il ne trompe tout simplement pas. Il peut se taire, mais il ne ment pas par intention et malice. À l'opposé, les autres ne peuvent simplement pas prononcer la vérité parce que la vérité ne peut être dite : l'organe servant à énoncer la vérité s'est desséché en eux lorsqu'ils ont perdu la mouvance de la Vie et l'immédiate vivacité.

C'est alors qu'on en arrive à vouer un culte à la vérité et à vivre dans le mensonge. La vérité est indissolublement liée aux courants de la Vie dans l'organisme et à sa perception. La vie n'est pas véridique parce qu'elle doit être vraie ou parce qu'elle est tenue d'être vraie. Elle prononce la vérité au travers de chacun de ses mouvements. L'expression du corps ne peut pas mentir. Vous pouvez lire la vérité si vous savez lire le langage expressif des mouvements de la face et de la démarche de chaque être humain. Le corps énonce la vérité alors même qu'il dit habituellement mentir et qu'il s'est recouvert d'un vernis de vraisemblance pour cacher le mensonge. Ainsi, de même que l'Homme a rêvé d'un Jésus-Christ capable de lire les signes, la Vie « lit les signes ». Néanmoins, dans certains contextes particulièrement graves où l'existence même de toute la race peut être impliquée, on com-

prend aisément que la vérité ne puisse être énoncée et qu'elle demeure cachée.

Le grand singe dans l'être humain se manifeste rarement. Cela provient de la manière de fonctionner des êtres vivants segmentés comme les vers annelés. Au-delà de l'histoire d'un événement, il y a toujours quelque chose qui présente cette immédiateté, que l'on se doit de connaître anatomiquement et physiologiquement pour bien comprendre certaines vérités dépassant de loin les simples possibilités et domaines humains. L'entendement cosmique du Christ, que les hommes lui ont attribué d'une façon mystique, réside dans son expression véridique de la Vitalité, dans l'accord parfait régnant entre corps et émotions, dans l'immédiateté de son contact avec les choses. Ainsi, il se place au-delà des possibilités des gens qui, au travers de leur cuirasse, se voient confinés dans un domaine strictement « humain ». C'est ce confinement, par la cuirasse, des affaires strictement humaines, qui est responsable de la séparation de l'humain d'avec son accès à l'univers, d'avec une compréhension de la vie qui l'environne et de celle présente chez les nouveau-nés, qui l'empêche de modeler sa société conformément à un savoir qui dépasse de très loin sa propre biologie. Ainsi confiné, il est obligé de se réfugier dans des rêves et des utopies qui n'entreront jamais dans une possibilité de réalisation.

Aujourd'hui, c'est de *l'intérieur* de ce confinement que l'humain doit expérimenter toutes choses, et il sera incapable de juger de son existence autrement que dans les termes d'une réalité misérable opposée à une mystique transcendante. Il sera donc incapable de changer la première et de se rendre compte de la véritable nature de la seconde. La vie fonctionnant en dehors de son confinement sera appréhendée comme incompréhensible et inaccessible.

Des explorations, à l'aide de l'analyse caractérielle, des structures profondes de l'humain, nous savons que c'est son trouble génital fondamental, son impuissance orgastique, qui le gardent dans son confinement. Dès lors, il est tout à fait logique qu'il n'y ait rien qu'il persécute et réprouve avec plus d'âpreté, qu'il ne déteste avec autant d'évidence et sans contestation possible que les aspects pleins de grâce de la puissance orgastique, c'est-à-dire la Vie, ou le Christ, ou encore sa propre origine cosmique et ses potentialités actuelles. Dans cette logique cohérente, il fera une fausse interprétation de la première sous la forme d'un accouplement dépourvu d'amour, et les secondes seront à jamais reportées dans des rêves à la satisfaction inassouissable.

De cette confusion sans espoir s'ensuit le Meurtre du Christ. La voie qui y mène est longue ; les formes dans lesquelles ce meurtre s'opère sont légions ; et finalement, jusqu'à ce xxème siècle, l'assassinat n'a encore jamais manqué d'avoir été commis. C'est une de ses caractéristiques fondamentales qu'il soit resté si secret et si peu accessible.

Le noyau bioénergétique de la vie et sa signification cosmique demeurent la fonction de l'orgasme, c'est-à-dire la convulsion involontaire de tout l'organisme vivant lors de l'étreinte mâle et femelle au moment de la décharge de la bioénergie de l'un(e) dans l'autre. S'il n'y avait aucun autre moyen d'assimiler la fonction de Vie à la fonction de l'orgasme, se serait dans l'identité de leurs destinées au cours de l'histoire écrite du genre humain. Si nous passons outre la manière de comprendre, la persécution et les punitions qui ont entouré sa manifestation, les réactions caractéristiques les plus typiques, aussi bien que les moins acceptables, de l'humain cuirassé sont la transformation mystique de la conscience de leur importance et l'horreur soulevée par la perspective d'entrer en étroit contact avec elles.

L'ensemble syntactique des comportements lors de l'étreinte génitale de la Vie et de ceux de la Vie cuirassée permettra de mieux faire comprendre le sens de la haine et du meurtre du Christ qui en découlent. Le Christ a imagé le Royaume du Paradis dans une parabole dont la profonde signification biologique ne saurait manquer de clarté à quiconque se penche sur les profondeurs de la bioénergie humaine :

Alors le royaume des cieux sera semblable à dix vierges qui, ayant pris leurs lampes, s'en allèrent au devant de l'époux et de l'épouse.

Il y en avait cinq d'entre elles qui étaient folles, et cinq sages.

Les cinq qui étaient folles, ayant pris leurs lampes, ne prirent point d'huile avec elles. Les sages au contraire prirent de l'huile dans leurs vases avec leurs lampes.

Et l'époux tardant à venir, elles s'assoupirent toutes, et s'endormirent.

Mais sur le minuit, on entendit un grand cri : Voici l'époux qui vient, allez au-devant de lui.

Aussitôt toutes ces vierges se levèrent, et préparèrent leurs lampes,

Mais les folles dirent aux sages : Donnez-nous de votre huile, parce que nos lampes s'éteignent.

Les sages leur répondirent : De peur que ce que nous en avons ne suffise pas pour nous et pour vous, allez plutôt à ceux qui en vendent, et achetez-en ce

qu'il vous en faut.

Mais pendant qu'elles allaient en acheter, l'époux vint ; et celles qui étaient prêtes entrèrent avec lui aux noces, et la porte fut fermée.

Enfin les autres vierges vinrent aussi, et lui dirent : Seigneur; Seigneur, ouvrez-nous.

Mais il leur répondit : Je vous dis en vérité que je ne vous connais point.

Veillez donc, parce que vous ne savez ni le jour ni l'heure.

(Matthieu XXV : 1-13)

Chapitre 3

L'étreinte génitale

LE DÉsir ARDENT DE fondre avec un autre organisme dans l'étreinte génitale est aussi fortement marqué dans l'organisme cuirassé que dans l'organisme non cuirassé. Dans l'organisme cuirassé, il évolue même en plus violent avec le temps puisque la pleine satisfaction lui est entravée. Là où la Vie simplement aime, la vie cuirassée « tringle ». Là où la Vie fonctionne librement dans ses relations d'amour, comme elle le fait en toutes choses, elle laisse ses fonctions de déployer lentement, depuis les premiers balbutiements jusqu'aux sommets de la plénitude joyeuse, qu'il s'agisse de la croissance d'une plante qui passe du stade de sauvageon à celui d'arbre en fleur, puis à celui d'arbre porteur de fruits, ou du développement en liberté d'un système de pensées : de la même manière, la Vie fait lentement mûrir ses relations d'amour du premier bref coup d'œil jusqu'à l'abandon complet lors de l'étreinte palpitante. La Vie ne se précipite pas sur l'étreinte. Elle n'est pas pressée, sauf lorsqu'une longue période de continence totale rend impérative une décharge instantanée de l'énergie vitale. L'humain cuirassé par contre, enfermé dans la prison de son organisme, va droit au coït. Son affreux langage trahit déjà ses dispositions émotionnelles : il veut « se la faire » contre sa volonté que ce soit par la force ou par la séduction. Il semble impensable qu'on puisse se trouver seul, pendant un certain laps de temps, avec une personne de l'autre sexe dans une chambre sans qu'ait eu lieu un « essai » pour voir si « il pouvait l'avoir » ou sans qu'elle craigne d'être l'objet d'une agression durant la nuit. C'est ainsi que s'explique la disgrâce de la dignité humaine sous la forme du chaperon. Elle est aujourd'hui en train de se déliter puisque la génitalité naturelle commence à préoccuper l'esprit du public. S'il n'y a eu vers elle-même de déploiement spontané, la Vie peut même

partager son lit avec un camarade sans songer à l'étreinte. La Vie ne commence pas par l'accomplissement ; elle se développe dans l'accomplissement. Elle le fait par amour, pour l'amour, comme elle se comporte dans tous les autres domaines de son fonctionnement. La Vie n'écrit pas un livre à seule fin d'avoir « aussi » écrit un livre ; elle n'accomplit pas sa tâche pour se trouver sur les manchettes des journaux ; elle n'écrit pas « pour les gens » mais *à propos de processus et de faits*. La Vie construit en toute prudence un pont pour enjamber le bouillon d'une rivière et non afin d'obtenir une récompense au prochain congrès annuel de la Société des Ingénieurs.

De la même manière, la Vie ne songe pas d'abord, quand elle rencontre un(e) camarade, à l'étreindre. La Vie fait une rencontre parce qu'elle fait une rencontre. Elle peut quitter son partenaire, elle peut faire avec lui un bout de chemin et ensuite s'en séparer ; ou bien la rencontre peut aboutir à une fusion plénière. La Vie n'a aucune idée préconçue de ce que peut lui réserver l'avenir. La Vie laisse les choses aller leur cours naturel. L'avenir se développe à partir du courant continu du présent, tout comme le présent est, à son tour, une émergence du passé. Certes, il peut y avoir des pensées, des rêves, des espoirs concernant l'avenir ; mais l'avenir ne gouverne pas le présent comme il le fait dans le domaine de la vie cuirassée. La Vie, lorsqu'elle s'épanouit librement, s'intéresse à son propre fonctionnement et développe lentement certaines adresses qui lui permettent de bien fonctionner. C'est à partir de l'utilisation de certaines fonctions qui vont leur cours que le biologiste, ou le médecin, développe naturellement leur compétence. La vie cuirassée rêve d'être un grand médecin, un chirurgien au grand renom admiré des foules, qui fera tout pour obtenir des articles élogieux sur sa grande clinique dans les grands journaux d'un grand pays ; et pour finir, elle encaisse de grands honoraires. C'est l'idée du « succès » de l'humain cuirassé. On peut varier cet exemple *ad libitum*, du grand führer de la nation ou d'un grand leader du peuple, en passant par l'illustre père des illustres Russes dans le plus grand pays du globe. C'est ainsi, et cela rappelle une sempiternelle musique : il s'agit de cette même manière de devancer ce qui devrait se développer organiquement, ou de commencer par la fin. L'ancienne compréhension de la pathologie du cancer a commencé par l'intention de résoudre l'énigme de l'origine de la cellule cancéreuse et elle s'enlisa dans l'impasse des germes aériens. L'énigme fut résolue précisément là où on l'a le moins cherchée : dans l'observation d'un tout bête brin d'herbe trempé dans un peu d'eau toute bête. La Vie,

en écrivant un livre, ne commence pas par le titre et la préface. La préface et le titre sont les derniers à être écrits, puisqu'ils résument le tout, et nul ne peut avoir une vue d'ensemble d'un ouvrage avant qu'il ne soit achevé. On n'entreprend pas de construire une maison par le mobilier, mais par les fondations. Mais la disposition des fondations doit être précédée de l'idée générale de ce à quoi l'intérieur de cette maison devra finalement ressembler.

Tout rêve de mariage romanesque débute par la défloration lors de la nuit des noces et se termine dans l'égout de la misère maritale. Une fois de plus, c'est l'humain cuirassé qui empêche les gens de reconnaître que le mariage s'épanouit lentement, comme la graine va au fruit. Et pour qu'un arbre porte des fruits, les ans doivent passer. L'amour conjugal n'a rien à voir avec la *licence* conjugale. Le développement de l'amour conjugal est simple. Il peut aisément se réaliser. L'épanouissement en lui-même de cet amour, la pérenne expérience d'en être à un nouveau stade, la découverte d'une nouvelle manière de regarder, la révélation d'un autre détail dans la manière d'être de son partenaire, qu'elle soit plaisante ou non, sont en soi de grandes joies. C'est ce qui vous maintient en mouvement. C'est ce qui maintient le changement de vos propres tendances naturelles dans leur développement. C'est ce qui contribue à l'embellissement de votre physique mieux que tous les savons vantés par la publicité ne pourront jamais le faire, c'est ce qui conserve à votre visage sa capacité de rougir au bon moment. Il faudra plusieurs mois, parfois des années, pour apprendre à connaître votre partenaire d'amour par le corps. La découverte du corps de votre bien-aimé(e) vous procurera une gratification de première grandeur. Il en est de même des victorieux dépassements des premières difficultés inhérentes à l'unisson de deux organismes vivants. L'homme peut ne pas être suffisamment doux lors des moments de haute excitation et la femme peut prendre peur devant la pleine douceur de s'abandonner à l'involontaire. L'homme peut au début être trop « rapide », la femme trop « lente », ou bien ce peut être le contraire. La quête de l'expérience commune du délice suprême par la fusion complète de deux systèmes d'énergie en mouvement, que nous sommes amenés à nommer mâle et femelle — cette quête elle-même ainsi que la mutuelle et silencieuse recherche du moyen de parvenir aux sensations et au véritable frémissement cosmique de l'aimé(e), sont de purs délices, limpides comme l'eau d'un ruisseau de montagne, délicieux comme le parfum d'une magnifique fleur à l'aube d'une journée printanière. Cette cordiale et permanente expérience de l'amour, du

contact, de l'abandon réciproque, du délice des corps est un esclavage digne qui accompagne tout mariage s'épanouissant naturellement. L'étreinte génitale surgit comme une élévation de ce délice ininterrompu, comme le pic d'une montagne au cours d'une excursion qui vous permet de retourner encore et encore dans les vallées, dans les nuits noires et dans la tempête. Vous savez que vous allez au-devant de nouvelles cimes loin au-dessus des sombres vallées. Et à chaque fois que vous cherchez une autre cime, cela se passe toujours différemment de toute ancienne expérience, puisque la vie n'est jamais tout à fait la même, fusse dans l'intervalle de quelques secondes, au cours de la même opération. Votre ambition n'est pas d'être « au pinacle » pour regarder en bas dans les vallées, pour raconter à d'autres combien vous avez escaladé de sommets en une quinzaine de jours. Votre attitude fondamentale est le silence. Vous continuez simplement votre chemin et vous vous réjouissez de chaque nouvelle élévation atteinte après une ascension régulière. La préparation de l'ascension est presque autant pleine de délice que l'ascension elle-même. Le repos, après avoir atteint le sommet, est aussi beau que le premier frisson d'excitation éprouvé lorsque vos yeux et tout votre corps découvrent le paysage. Lors de ces préparatifs, et au cours de l'ascension, vous ne vous demandez pas anxieusement si vous atteindrez jamais le sommet. Et vous n'inventez pas une combine spécialement conçue pour vous permettre de franchir les derniers cent mètres. Vous n'étranglez pas le cri de plaisir qui monte à vos lèvres lorsque vous atteignez la cime, vous n'êtes pas pris de crampes lorsque que pointe le régal. Simplement, vous vivez en toute plénitude les différentes phases de l'expérience. Vous savez au fond de vous-même que ce n'est pas si difficile d'atteindre le sommet lorsque vous vous êtes entourés de toutes sortes de précautions. Vous êtes sûr de vous-même, puisque vous avez déjà auparavant escaladé d'autres cimes et que vous avez déjà pris connaissance avec le goût d'une ascension. Vous ne permettez à personne de vous entraîner vers le sommet et vous ne songez pas non plus à ce que votre méchant voisin pourrait penser ou dire de ce que vous êtes en train de faire. Vous les laissez loin derrière vous, à faire la même chose ou à désirer faire la même chose.

Dans sa parfaite naturalité, l'étreinte ressemble à une telle ascension ; elle ne se distingue pas dans son essentiel de toute autre activité vivante, qu'elle soit ou non d'une grande importance. Vivre pleinement c'est s'abandonner pleinement à toute sorte de manière de fonctionner. Peu importe qu'on travaille, qu'on parle avec des amis, qu'on élève un enfant, qu'on

écoute une conversation, qu'on peigne un tableau ou qu'on fasse quoi que ce soit d'autre.

L'étreinte génitale se développe naturellement du fort désir qui se développe de la globalité du corps, progressivement, de se fondre avec un autre corps. On peut facilement remarquer cette caractéristique fondamentale par l'observation des oiseaux, des crapauds, des papillons, des escargots, des cerfs en rut et d'autres animaux vivant en liberté. Le plaisir final de la décharge totale d'énergie dans l'orgasme est l'aboutissement spontané de l'accroissement continu de petits plaisirs. Ces petits plaisirs ont la faculté de procurer du bonheur tout en créant le désir d'en désirer plus. Ces délices n'anticipent pas toujours le plaisir suprême. Deux papillons, un mâle et une femelle, peuvent jouer ensemble pendant des heures et se séparer ensuite sans s'être étreints. Ils pourraient même aller plus loin en se superposant sans s'accoupler. Mais lorsqu'ils ont mélangé les systèmes énergétiques de leur être, ils réalisent jusqu'à son aboutissement ce nouveau système énergétique. Ils ne se frustreront pas l'un l'autre, à moins qu'ils ne soient interrompus par un collectionneur de papillons ou par un oiseau affamé. La totale excitation de l'organisme précède la particulière excitation génitale. La puissance orgastique émane du délice plénier des corps et non des organes génitaux. C'est bien *après* que se soient depuis longtemps mélangés les deux champs d'énergie orgonale qu'ils fusionnent dans leur dernier accomplissement duquel les organes génitaux sont les organes de la seule interpénétration physique. Le contact est avenant. Il n'est pas question de saisir ce contact, de l'empoigner, de s'y agripper, de le serrer, de le pousser, de le faire s'essuder, de le pincer. Ce contact va aussi loin que ce qu'en permet l'approche particulière ; et pas plus loin. Un homme peut tendrement aimer une femme pendant des mois, la désirer au plus profond de tout son être, la rencontrer tous les jours sans aller plus loin que lui serrer chaleureusement la main ou l'embrasser sur les lèvres. Lorsque qu'en chacun d'eux se fera sentir la nécessité de l'étreinte, celle-ci aura lieu, inévitablement, et tous deux, sans dire un mot à l'autre, en reconnaîtront le moment lorsqu'ils seront prêts. Dès lors la nature déploiera ses pouvoirs les plus miraculeux d'unification sur deux êtres vivants.

De même que ces organismes ont permis à leur amour de grandir organiquement et progressivement jusqu'au point auquel il voulait parvenir, de même qu'ils ont su esquisser au bon moment le geste qu'il fallait, pareillement leurs corps savent exactement comment se rencontrer dans l'étreinte. Chacun d'eux recherchera les sensations de l'autre et se délectera de leurs

découvertes. À chaque instant, ils découvriront les courbes du corps de l'autre et le degré du don mutuel, d'une manière inévitablement sûre. Ils ressentiront que leurs corps sont prêts pour cette fois-ci à aller jusqu'à un certain point et pas au-delà. À moins que la fusion génitale n'émerge de ce qui l'a précédée, ils ne se mélangeront pas et se sépareront pour de bon ou pour quelques jours seulement. Ils « charpenteront » leur expérience réciproque et s'habitueront l'un à l'autre en vue de préparer des accomplissements plus grandioses. Ni trace de possession du partenaire, ni la nécessité d'avoir à prouver sa propre puissance ne viennent obscurcir le plaisir. Il n'est pas question ici de « preuve », de « réussite » ou d'« obtention ».

Le mélange agréable se réalise ou ne se réalise pas. Il peut par moment advenir et à nouveau s'évanouir. Il ne peut être forcé ou être obtenu par force. À moins qu'elle ne se soit auparavant manifestée et ait crû, l'étreinte ne se développera pas vers une fusion génitale. Si l'union génitale se produit finalement sans le développement correspondant des sensations de douceur et de mixité, les partenaires la regretteront par la suite ; leur plaisir s'en trouvera obscurci et pourrait en être ruiné pour toujours. Ainsi, avoir le souci du plénier plaisir suprême est la meilleure garantie d'un comportement autorégulateur lors de la superposition organique du mâle et de la femelle.

L'orgasme lui-même advient quand il doit advenir et non quand lui ou elle le « veut ». Vous ne pouvez pas « vouloir » un orgasme et « l'obtenir » comme vous obtenez une bouteille de bière au comptoir.

L'orgasme, dans son sens biologiquement exact, est le résultat de l'établissement progressif de vagues d'excitations, et non pas une chose prête à l'emploi qu'on peut obtenir après un rude travail. Il est la convulsion unitaire d'une seule entité énergétique qui bien auparavant de la fusion en constituait deux et qui, après la fusion, se scinde à nouveau en deux existences individuelles. Du point de vue de la bioénergie, l'orgasme se présente comme la véritable perte de sa propre individualité dans un état de l'être entièrement différent : il ne s'agit pas que lui ou elle obtienne d'elle ou de lui l'orgasme, comme voulait bien le croire la pensée malade des humains du 1er comme du 20ème siècle. La preuve en est dans le fait qu'un tel « accaparement » de l'orgasme disparaît complètement après un traitement médical, tandis que la véritable fusion bioénergétique ne disparaît pas mais au contraire se renforce. Ce sont là des faits d'une portée primordiale. L'orgasme est un événement qui *advient* à deux organismes vivants et non pas quelque chose destiné « à être achevé ». Il est semblable à la soudaine

poussée en avant du protoplasme dans les mouvements d'une amibe. Un orgasme ne peut être « obtenu » avec tout un chacun. La fornication est possible avec tout le monde puisqu'il suffit de la seule friction des organes génitaux pour obtenir la décharge du fluide séminal ou la sensation d'une forte démangeaison. Mais un orgasme est bien plus qu'une simple démangeaison et s'en distingue essentiellement. On ne peut « obtenir » l'orgasme en griffant ou en mordant. Le mâle et la femelle qui se griffent ou se mordent recherchent péniblement le contact bioénergétique par tous les moyens, tandis que le contact orgasmique *arrive* à l'organisme. On n'a pas besoin de le « fabriquer ». Il se produit spontanément au contact de certains autres organismes et est absent dans la plupart des autres circonstances. C'est pourquoi il est à la base de toute morale sexuelle authentique. L'organisme « rentre-dedans » doit « faire au plus vite » pour en « finir ». Il finit par « se la faire juter » ou en « ayant baisé ». L'organisme aimant se laisse submerger par le flot des sensations et se laisse dériver sur ce courant dans chacun de ses mouvements comme un maître, tel un canoëiste expérimenté mène dans un parfait contrôle son embarcation dans la descente d'un torrent mouvementé. Le cavalier expérimenté qui sait monter un pur-sang se laisse emporter par sa monture tout en gardant la pleine maîtrise. L'organisme endurci travaille pour y parvenir, comme un coureur dont les pieds seraient empêtrés dans une entrave. Il ne peut seulement que clopiner avec effort. À la finale, il est exténué et ce n'est plus qu'un misérable en train de courir. L'organisme coïtant garde la tête froide tout au long de l'acte » (ce mot est à lui seul révélateur). Il peut « le faire », « y aller », « l'accomplir », « y arriver » partout et à tout moment comme un taureau ou un étalon frustré et furieux qui a été écarté de toute femelle pendant des années. C'est ainsi qu'il y a des techniques spéciales, pleines d'astuces, développées pour approcher une femme et pour la séduire. La valeur vitale d'une telle activité n'équivaut guère plus qu'à pousser une automobile en panne au moyen d'une remorqueuse, les deux roues en l'air. Chez chaque personne, les dispositions internes de la fonction d'amour déterminent sa manière de faire dans toutes les autres activités. L'adepte du coït voudra à chaque moment y arriver, pousser des coudes, faire du dedans-dehors, posséder des techniques spéciales pour atteindre son objectif d'une manière efficace ; le type souffreteux restera une victime des entreprises que le « rentre-dedans » exercera sur lui ou sur elle. D'un autre côté, le caractère génital laissera toujours les choses fonctionner et arriver selon leur cours : il se noiera activement dans quoi qu'il entre-

prenne, tant aimer une femme ou un homme que dans l'établissement d'une organisation ou l'exécution d'un travail.

Le rentre-dedans et le souffreteux tourneront autour du caractère génital pour apprendre comment lui ressembler. C'est à partir de cette première impulsion de l'organisme structuré par sa cuirasse d'imiter le libre fonctionnement du Christ, que s'ensuit avec une logique dure comme fer, la tragédie. Il n'y a aucune échappatoire à la tragédie finale pour aucun des deux, autant pour le Christ que pour le rentre-dedans et le souffreteux, à aucun moment, dans aucun pays, dans aucune strate sociale, aussi longtemps que se confronteront ces deux manières de vivre. C'est dans le *no-man's-land* séparant les deux camps que les Enfants du futur devront trouver à se développer. Découvrir une réponse à la question de savoir comment les protéger de la peste émotionnelle résultant de cette tragédie, est de prime urgence à l'établissement de toute éducation rationnelle future. Que ce soit pour l'immédiat ou pour le lointain, il n'y a pas de problème d'éducation qui ne dépende plus ou moins de cette structure et de ses conséquences, ensemble qui mènent au Meurtre du Christ.

Pour le caractérologue orgonologiste du XX^{ème} siècle, le Christ a toutes les spécificités du caractère génital. Il ne lui aurait pas été possible d'aimer les enfants, les gens, la nature, il n'aurait pas pu sentir la vie et avoir agi avec tant de grâce, s'il avait souffert de frustration génitale. Une image du Christ, telle qu'elle nous est parvenue, dotée des signes bien connus de la frustration génitale – pensées obscènes, lascivité, cruauté nue ou sous prétexte moral, fausse douceur – semble absurde ; si bien qu'une conclusion à cette énigme, qui est de savoir pourquoi personne n'a jamais saisi cet aspect des choses auparavant, se présente spontanément à notre attention. Cela correspond parfaitement avec le fait qu'aucun biologiste n'a jamais mentionné les ondulantes, orgonales pulsations présentes dans les choses vivantes et qu'aucun hygiéniste mental n'ait jamais mentionné les ravages de la frustration génitale lors de la puberté.

Le Christ n'aurait jamais pu être aussi limpide qu'une eau de source et aussi perceptif qu'un cerf s'il avait été rempli des immondices d'une sexualité perversie du fait d'être frustré de l'étreinte naturelle. Il ne peut subsister aucun doute : *le Christ connaissait l'amour du corps et les femmes aussi bien qu'il connaissait les autres choses de la nature*. Sa concorde, son plein contact rayonnant, la compréhension qu'il avait de la faiblesse humaine, de la femme adultère, des pécheurs, des prostituées et des lents d'esprit ne pouvaient correspondre à une autre image biologique du Christ que celle du Christ.

Nous savons que des femmes — honnêtes, belles, pleinement féminines — aimaient le Christ. Ici se précise à nouveau un point important dans la compréhension du meurtre final du Christ. Donner une autre orientation à sa pensée apparaît être complètement en dehors des choses possibles. Des écrivains indépendants, tels que Renan, ont clairement exprimé cet avis et toute personne compétente possédant une pensée claire des perspectives du Christ, en reconnaît le secret.

Le plus étonnant dans cette affaire est cette énigme qu'une religion, émergeant de son existence et contrairement à ses origines, a banni le cœur même du fonctionnement naturel de son domaine et n'a jamais davantage persécuté l'amour du corps. À cela, encore, nous trouvons une réponse rationnelle.

Chapitre 4

La séduisante position de chef

LE CHRIST POSSÈDE, EN accord avec l'harmonie de son organisme, la puissance de la FOI : il est relié à ses sens. Il a un contact constant avec ce qui se passe autour de lui ; il a une pleine sensation de son corps et ne traîne pas avec lui, dissimulée, une chair frustrée et pernicieuse. Il ne « tente » pas de faire les choses, il les FAIT. Il détient en pleine puissance la force de Vie reçue de Dieu. Il comprend les oiseaux et il sait comment distinguer un grain de seigle d'un grain de blé.

Le Christ connaît le Royaume de Dieu qui est le Royaume de la Vie et de l'Amour sur terre. Cet amour est ici, immédiatement tangible dans chaque fleur, présent chez chaque moineau, dans chaque arbre, dans chaque rameau d'olivier. Ses compagnons n'ont pas conscience de Dieu. Ils ne sentent pas la Vie. Ils changent de l'argent, fornicquent de maigre manière, ignorent ce qu'est l'amour. Ils paient de lourds impôts et obéissent à des empereurs stupides, vaniteux, voraces, hideux. Ce sont des gens exploités et émotionnellement dépendants, malléables sous la main du premier escroc venu, qui ressentent la Vie comme l'ambition chauvine de devenir eux-mêmes empereurs. Le Christ le voit, le sait et en souffre. Il vient du milieu des pauvres, où l'on est comme des enfants, encore en intimité avec Dieu, pas encore complètement pervertis et dénaturés, qui connaissent encore l'amour. Les pauvres sont comme les enfants, leur manière de connaître et de sentir est celle des enfants. Ils vivent à l'écart du vacarme, n'y prenant aucune part, bien que ce vacarme trouve son existence dans le fait qu'ils n'y prêtent pas attention.

Il y a les Barrabas et les Macchabées, malveillances nécessaires. Vous ne pouvez rien faire en dehors d'eux. Ce sont ceux qui, avec leur glaive, chassent les empereurs du sol occupé. Qui, sinon eux, pourrait combattre et

mourir sur les champs de bataille ? Le Christ ne combat pas les empereurs. Il donne à César ce qui appartient à César et à Dieu ce qui revient à Dieu. Le Christ ne veut pas combattre César. Il sait qu'il ne lui est pas possible de se rendre maître de César. Mais il sait aussi que César sera depuis longtemps oublié quand ce que sent le Christ dans son corps, et qui vibre dans ses sens à l'unisson de l'univers, mènera le monde vers le bien pour tous les humains de la terre. Adviendra indubitablement le Royaume de Dieu sur terre, qui est cette sensation et cette vibration de la vivacité de la Vie tant chez le Christ que dans tout être humain sur la terre. Il doit advenir, quelqu'en soit le moment. Il ne peut manquer d'advenir une fois encore. C'est si évident qu'il doit être sur le point de surgir du coin de la vie. Que le Royaume du Ciel sur la Terre ne soit pas encore vraiment présent semble plutôt un mauvais rêve. Il doit y avoir une raison à ce retard puisque cette manière d'être semble si évidente, tant on la sent, tant cette forme d'existence est accommodante et aimable.

Ainsi au début, le Christ ne se considère pas lui-même comme quelqu'un de spécial. Il est seulement comme il est. Pourquoi n'en est-il pas pour tout le monde ainsi ? Cette manière d'être, vous l'avez en vous ; il suffit de plonger suffisamment profond en vous-mêmes pour la trouver. Pourquoi l'avez-vous perdu ? Comment cela est-il possible ? Dieu n'a pas abandonné ses enfants. C'est l'humain qui a dû abandonner Dieu. Mais pourquoi ? Comment ? Quand et où cela s'est-il passé ? À ce jour, nous ne le savons pas. Mais Jésus sait exactement *ce* qu'ils ont perdu et assurément *ils* ignorent ce qu'ils possèdent en leur for intérieur. Il n'a pas encore connaissance, mais il apprendra amèrement qu'ils ne sentent pas Dieu parce qu'ils n'ont de cesse de le tuer toute seconde de toute minute de toute heure de chaque unique jour de l'année au long de milliers d'années. C'est quelque chose de trop absurde pour pouvoir être regardé comme un fait réellement existant. Pourquoi l'humain tuerait-il la Vie en lui-même ? Quelle parfaite monstruosité que de penser qu'une telle chose ait été possible !

Au surplus, cette monstruosité est exactement ce qui constitue le domaine de l'adversité de la Vie-Dieu : le paganisme et le péché diabolique. L'humain a perdu sa liberté depuis si longtemps, continuant de serrer les nœuds de la résille qui l'enserme, tandis qu'il se lamente sur son triste sort et rêve à la venue du Messie.

Pour avoir perdu la sensation de Dieu en eux, ils ont commencé à s'attrouper autour des personnes rayonnant de Vie, sans pour autant qu'elles possèdent la même force que le Christ. Ils entouraient ces Christ *manqués*, les

politiciens de toutes époques pour obtenir d'eux de la force. Les Christ manqués étaient promus au plus haut et ils ont commencé à se réjouir de ce fait que les gens s'amassaient autour d'eux. Ils appréciaient l'admiration qu'on leur témoignait, et ils ressentaient une vague de chaleur aux louanges, aux chants, aux danses adressés en leur honneur et à l'appel à la position de chef par l'humain appauvri. C'est ainsi que furent installés les premiers chefs de tribu, les rois, les ducs, les fùhrer, les généraux, les sergents, les Staline, les Hitler et autres Mussolini qui furent créés et portés au pouvoir par le peuple lui-même pour des raisons parfaitement rationnelles : *Ils avaient besoin d'une force extérieure pour remplacer la force, la foi et le sentiment de sécurité intérieurs qu'ils avaient perdus*. Ayant perdu la spontanéité d'un fonctionnement portant à la vie, ils avaient besoin, et obtinrent, des béquilles leur permettant de fonctionner mais sans que cela ne provienne d'eux ; et il en est ainsi aujourd'hui encore. Mais pourquoi cela dure-t-il donc depuis tant de millénaires ? Pourquoi les hommes n'ont-ils pas découvert par eux-mêmes la cause de leur détresse ? Pourquoi a-t-il toujours été strictement interdit d'atteindre le fléau ? Vous ne devez pas connaître Dieu et vous ne devez pas connaître la Vie. C'est ici que commence la plus sacrée et la plus puissante loi qui soumet l'humanité à esclavage . Incroyable, ridicule, mais vrai...

Les petits chefs ont perdu le sens de la Vie en grande partie pour sombrer davantage dans cette quémance des gens. Ils n'ont pas suffisamment les pieds sur terre, comme le Christ et ils ne sentent pas suffisamment, comme le Christ, la pourriture de l'ordre établi pour s'abstenir d'une telle position de chef. Ils assument la gouvernance qui est *nécessaire, cruciale* pour l'existence immédiate. Les lourds impôts doivent être bannis, les vieilles coutumes religieuses doivent être maintenues et protégées, il faut conclure un accord avec l'empereur païen pour assurer les offices du Temple, même si ces offices ne sont plus guère que l'ombre cadavérique d'une religion jadis vivante et étincelante. Et cette religion est absolument nécessaire à leur existence. Sans elle, ils perdraient l'équilibre, l'orientation, l'espoir, le support de leurs âmes infortunées, et le Diable, dont l'action se trouve entravée par des lois morales, régnerait aussitôt sans restriction aucune.

Tout cela, le Christ le sent plus qu'il ne le sait. Lui aussi a été choisi pour être un leader, un sauveur, un combattant pour leur bonheur. La tragédie réside dans le fait que, ce que le Christ veut et vit est d'une nature si différente d'avec ce qu'ils veulent et vivent qu'il n'y a aucune chance pour que les deux manières de vivre ne se rencontrent jamais.

Quand le Christ parle du Royaume du Ciel sur Terre, il pense à la liberté intérieure de l'animal humain, qui fait partie de la liberté légitime de toute la création. Lorsque le Christ leur dit qu'il est le Fils de l'Homme ou, ce qui revient au même, le Fils de Dieu, il pense à une réalité authentique, vraie, essentielle : il est le descendant de la Vie, de la force cosmique qu'il connaît si bien et qu'il sent si nettement en lui. Eux, de toutes manières, ne le comprennent pas. Ils le pressent de se révéler et de faire la démonstration de son pouvoir divin. Ils réclament des signes de sa divinité. C'est là l'origine de la mystification future du Christ.

Aux sens des tourmentés-par-la- peste, le Fils de Dieu aurait dû être différent de ce à quoi Jésus ressemblait. En réalité, le Fils de Dieu devrait ressembler à Jésus : doux, aimable, compréhensif, toujours généreux, toujours secourable, empli de compassion pour les pauvres, aimant les enfants et étant aimé d'eux. Il devrait marcher avec autant de grâce qu'en manifestait le Christ, et il devrait posséder son profond et grave regard dans les yeux. Il ne devrait jamais prononcer de plaisanteries déplacées, non pas en vertu d'un principe, mais parce qu'il ne lui viendrait jamais à l'esprit de dire des choses inconvenantes. Sa tête devrait être radieuse, tout comme celle de Jésus, illuminée d'un rayonnement doux et invisible qui se transformera plus tard, sur les icônes, en un quartier de lune brillant, jaune et affreux entourant celle-ci conformément à l'idée mystique et parcimonieuse du champ d'énergie orgonal du corps que se font les humains tourmentés par la peste. Seuls les plus grands artistes, dans les siècles qui succédèrent, surent sentir la frémissante, douce et subtile qualité de ce rayonnement orgonal et tentèrent, sans grand succès, de l'exprimer dans leurs tableaux. L'expression du Christ a la qualité d'une prairie inondée de soleil par un beau matin de printemps. Vous ne pouvez pas la voir, mais vous la sentez qui vous traverse, si vous n'êtes pas tourmenté par la peste. Vous l'aimez, elle vous inonde doucement de son rayonnement, vous n'en riez pas comme ricanerait le cerveau desséché, rusé, insensible d'un fasciste rouge ou d'un petit-bourgeois sentimental. Pouvez-vous imaginer un Molotov et un Malenkov au milieu d'une prairie en train de regarder brouter des cerfs dans la lumière matinale d'un soleil printanier ? C'est impossible. Le Christ est comme une fleur radieuse et brillante et il connaît la radiance et la brillance de cette fleur, il l'aime et essaie d'en transmettre naïvement la sensation à ses compagnons chez qui elle fait manifestement défaut. Il sait qu'ils sont malheureux de ce manque, qu'ils l'ont tué en eux, mais il n'a pas conscience du fait qu'ils la haïssent autant qu'ils languissent de sa présence

plus que tout dans la Vie. Il ignore aussi qu'ils la tuent dans chaque nouveau-né aussitôt après sa naissance par la mutilation de ses organes génitaux, en versant des gouttes acides dans ses yeux, en lui administrant une claue sur les fesses comme premier geste de gratification à sa venue en ce monde. Il faudra des millénaires de misère, des saints brûlés sur le bûcher par centaines et autant de montagnes de cadavres éparpillés sur toute sorte de champs de bataille, pour qu'ils commencent à s'en rendre compte. C'est la fatalité du Christ de l'ignorer. Il croit que ses compagnons sont simplement ignorants, ou que la faim et le dur labeur les ont rendus gourds. Il croit qu'ils profiteront de sa connaissance comme un assoiffé de l'eau d'une fontaine. À la fin, ils le tueront, ils *devront* le tuer.

Ses disciples se précipitent sur sa Force Vitale comme un assoiffé vers l'eau d'une fontaine. Ils la boivent à longs traits, les yeux exorbités et les joues congestionnées. Ils se sentent revivre, ils rayonnent d'une douce lumière, il leur arrive même d'être parfois traversés par des éclairs de pensées brillantes ; ils sont capables de poser des questions intelligentes, ce qui permet au Maître de donner plus encore d'abondance. Tous y boivent et tous s'y abreuvent. Et le Maître ne se lasse pas d'y pourvoir, continuellement à profusion, puisqu'ils s'attourent autour de lui sans fin pour boire la limpidité cristalline des mots sortant de ses lèvres, la force rayonnante de son corps, sa consolation, ses conseils, sa grande sagesse. Sa renommée de grande générosité se répand au-delà des contrées. Et le nombre ne cesse de croître d'hommes et de femmes assoiffés qui viennent regonfler leurs vaisseaux desséchés de la véritable sève de Vie, de la grâce radieuse de sa simplicité et de sa plénitude de vivant.

Ils l'accompagnent dans ses promenades matinales à travers champs et l'écoutent lorsqu'il dit de belles choses sur la création de Dieu. Il semble comprendre le chant des oiseaux, les animaux n'ont pas peur de lui. Il n'y a en lui pas la moindre esquisse du mouvement d'un meurtrier. Sa voix est mélodieuse et pleinement expressive. Elle naît directement de son ventre et non pas de lèvres serrées ou d'une poitrine raide. Il peut rire et crier de joie. Il ne s'impose aucune contrainte dans l'expression de son amour ; en s'abandonnant à ses compagnons, il ne perd pas une once de sa dignité naturelle. Quand il marche, ses pieds s'appuient fermement sur le sol, comme pour y prendre racine à chaque pas, s'en séparant pour s'enraciner de nouveau. Il ne marche pas tel un prophète, un sage ou un professeur de mathématiques supérieures. Simplement il marche. Quand vous le voyez marcher, vous vous demandez : Qu'est-il ? Qui est-il ? Il est si peu sem-

blable aux autres. La démarche de chacun de ses compagnons exprime quelque chose, quelque chose qui n'a réellement rien à voir avec le fait de marcher. L'un marche avec humilité. L'autre marche plongé dans de profondes pensées. Le troisième marche comme s'il courrait pour échapper à un frayeur. Le quatrième marche comme un roi. Le cinquième comme un obéissant serviteur du Maître. Le sixième comme un cerf. Le septième comme un renard. Le Maître simplement marche et pas même comme un cerf. Il marche.

Sa marche solitaire est un défi à toutes sortes de scolastiques, qu'elle soit la Sophistique, le Solipsisme, le Talmudisme ou l'Existentialisme. L'intégrité de son comportement entre tant en contradiction avec toute sorte d'« ismes » que même une personne habituée à « cataloguer » les humains ne saurait dire où le situer. Cela inquiète le commun des mortels, puisque chacun se doit d'appartenir à quelque chose, *doit* se réclamer de quelque chose sous peine d'être suspecté d'activités subversives. Il doit être membre d'une guilde, du Sanhédrin, d'une classe de prêtres, de la légion des sauveurs de la patrie, de la ligue des héros du pays natal. Le Christ est bien connu comme conférencier et professeur. Mais même ainsi il est difficile de le classer. C'est qu'il pose d'emblée des questions trop franches. C'est déplaisant. Ses réponses aux questions les plus compliquées sont très simples, même à celles qui, pendant des millénaires, ont donné du fil à retordre à des milliers de sages sans qu'ils trouvent à les résoudre. Il est donc le leader populaire né. Le peuple s'en rend compte. Le peuple continue à lui poser la même question, toujours : Qui êtes-vous ? Qu'êtes-vous ? Nous avez-vous été envoyé par Dieu ? Pour nous sauver ? Êtes-vous le Messie ? Si oui, dites-le ! Nous vous couvririons d'honneurs. Nous vous suivrions. Nous vous porterions au pouvoir pour que vous puissiez dominer nos ennemis. Révélez-vous. Donnez-nous un signe, accomplissez un miracle pour montrer qui vous êtes !

Sur ce qu'il est et d'où il vient, le Maître garde le silence. Il se promène avec eux dans les champs, visite avec eux de nombreux villages. Il continue de donner des réponses simples aux questions compliquées, de leur octroyer la force de répandre autour d'eux la sagesse sans avoir jamais touché un livre d'érudition.

Il *doit* être l'envoyé du ciel, pensent-ils. Il n'est pas seulement différent des autres, il garde encore un silence mystérieux sur sa vraie nature et ne dit rien sur sa mission. Il doit bien posséder quelque mission ! Il est venu pour porter secours aux gens du peuple, aux pauvres, pour arracher la

nation de l'esclavage. Ainsi, ont-ils composé *leur* image viciée du Fils de Dieu, qui est le Fils d'une Force Vitale Cosmique non corrompue. Il garde le silence parce qu'il n'a rien à répondre à leurs questions de quintessence, de mission, de visions, de signes, de pouvoirs. Il perçoit évidemment qu'il est différent d'eux, sinon ils n'agiraient pas ainsi. Mais il ne distingue pas pourquoi ils lui demandent des signes en provenance du ciel, pourquoi ils lui demandent de leur révéler le mystère de son être qui, pour lui, n'a rien de mystérieux. Il se sent tel un fils des cieux, mais il ne se sent pas avoir été pressenti par Dieu. Tout du moins, il n'en touche pas un mot. Il ne se sent pas investi d'une mission particulière. Cette idée lui est incidemment suggérée par son entourage, par ses admirateurs, ses adeptes, ses disciples. Au début, il ne songe à aucune mission. Il exécute des travaux de charpentier, de microscopie, il soigne les plaies des gens ou cultive les champs. Ce sont eux, les affamés du salut, les affamés d'amour qui infusent en lui les germes du mythe dont il finira par mourir, et après lui beaucoup, et encore plus, d'hommes, de femmes, d'enfants. Il ne fait que travailler différemment, vivre autrement, parler et marcher d'une autre manière qu'eux. C'est tout. ET IL AIME LES GENS. Il connaît leurs maux. Et chaque jour qui passe lui apprend à mieux les connaître. Il n'a pas la moindre idée de comment les guérir. Mais peu à peu, il se rend compte qu'il EST en train de les soulager : qu'il est doté du pouvoir de reconforter et de consoler les gens. Cela devient peu à peu une obligation. Si les gens souffrent, vous devez les aider, faire un maximum pour eux, leur donner de ce que vous avez en abondance, vivre chichement en vous contentant du strict nécessaire. Ce que vous sentez comme une grâce divine et vous inonde, est si facile à sentir et à vivre : elle vous comble et enrichit tant chaque chose que vous touchez, qu'il serait intolérable de NE PAS en faire profiter vos frères et sœurs. Ainsi, la grâce divine et le désir humain de consolation se rencontrent. L'un se situe dans le don, les autres prennent, boivent, aspirent, se remplissent.

L'idée fondamentale du bénéficiaire de la grâce divine et naturelle, c'est-à-dire de la Vie non corrompue, est simple : toute âme, à lui ou à elle, contient en son for intérieur la grâce divine qui l'implique. Ceux-là, qui sont en état d'inanition, laissez-les boire ce que j'ai d'abondance et ils commenceront à se raffermir et ainsi à en dispenser aux autres ; et ces autres, étanchés à leur tour de leur soif émotionnelle, s'orienteront vers d'autres encore. C'est là que notre Maître commet sa première erreur fatale. Il croit en toute logique, l'ayant dégagé de sa Vie propre, que l'homme comblé

deviendra à son tour une personne qui comblera. Le maître qui donne ne sait pas que la famine chronique a rendu incapables de largesse les receivers de ses dons. Ils sont devenus comme des routes à sens unique ne menant qu'à des impasses. Ils ont véritablement perdu tout leur suc. Et c'est précisément cela qui conduira à l'assassinat du maître généreux.

Le bon terreau produit le grain. Il reçoit le semis et lui permet de croître pour produire un nouveau grain, en prodiguant nourriture, sels minéraux, eau et énergie vitale à chacune de ses fibres, chaque seconde de chaque jour. Une fois la graine mûre elle est emportée par le vent, récoltée par l'humain ou grappillée par l'animal et le sol s'enrichit en gardant la paille. Le sol ainsi enrichi donne une nouvelle vie à un nouveau grain. Et la nouvelle graine donnera nouvelle vie à une autre Vie.

Dans l'union déterminée par Dieu du mâle et de la femelle, un mammifère recueille la semence et produit ainsi sa descendance à son image pourtant différente de lui. Il déverse sa force de Vie dans son rejeton jusqu'à ce que celui-ci puisse l'acquérir de lui-même. Devenu grand, celui-ci vivra et agira d'une manière identique.

L'univers tout entier est régi par ce cycle qui alterne donner et prendre, résorber et réfléchir, s'épanouir et mourir, concentrer la puissance cosmique et la dissiper ensuite dans l'immense océan cosmique.

Si une source tarit à la suite d'une longue sécheresse d'été, elle doit attendre qu'il pleuve à nouveau pour recueillir l'eau. Qu'elle en regorge et elle recommencera à prodiguer de son eau à la terre qui l'environne et aux ruisseaux éloignés qui, de leur côté, rendront la sève de Vie à la vie.

De cette manière la Vie se reproduit, se maintient et croît sans cesse. Il n'en va pas de même de l'humain cuirassé. Il s'est transformé en « route-à-sens-unique-menant-à-une-impasse » quand il a tué en lui Dieu, quand il a perdu le paradis. C'est souvent le représentant même de Dieu sur terre qui obstruera l'entrée de ce domaine où la réponse à l'énigme de savoir pourquoi l'humain a perdu son paradis doit être trouvée. Cette *interdiction* est une partie de la peste qui, depuis tant d'années, ravage sans merci l'humanité. Vous n'avez tout simplement pas le droit de connaître Dieu ou la Vie, de la manière dont vous en ressentez la présence dans votre corps. Sinon, cela vous conduirait inévitablement à découvrir pourquoi vous avez égaré Dieu. En conséquence, vous l'ignorerez à jamais. Et tout ce non-sens d'être prêché dans des milliers de lieux par des maîtres éminents dans l'art du faux-fuyant, dans des milliers d'universités sur toute la terre. Permettez-moi de le répéter : vous devez chercher Dieu et la Vie, obéir à

Dieu et à la Vie, offrir des holocaustes à Dieu et à la Vie, construire des temples et des palais au nom de Dieu et de la Vie, écrire des poèmes et composer de la musique à la gloire de Dieu et de la Vie ; mais jamais, sous peine de mort, vous ne devez *connaître* Dieu en tant qu'Amour. Aucune exception à cette règle n'a eu cours au long de ces derniers millénaires. Pire: *Aucun homme, aucune femme n'a jamais posé à haute voix la moindre question au sujet de ce non-sens.*

Connaître Dieu en tant qu'Amour, c'est confirmer l'existence de Dieu, c'est Le rendre accessible, c'est mettre l'humain à même de vivre aujourd'hui ce qu'il est dans la totale incapacité de vivre présentement : ce serait combler, une à une et pour chacune en particulier, les demandes de toutes les religions, constitutions, lois, codes moraux et éthiques, valeurs, idéaux et rêves. Mais NON ! Vous ne devez jamais connaître Dieu ou la Vie en tant qu'amour du corps.

Qu'il en soit ainsi provient du fait qu'il n'existe qu'une seule approche menant à la connaissance de Dieu et de la vivacité de la Vie : L'ÉTREINTE GÉNITALE, voie bannie et écartée de tout contact. N'Y TOUCHEZ JAMAIS ! Tout enfant a traversé cette angoisse. *Ne touchez jamais* – nommément : au domaine génital.

Et c'est ainsi que l'homme ressent depuis toujours la nostalgie de Dieu et de la Vie, qu'il boit Dieu et la Vie où que cela puisse se faire, qu'il dessèche Dieu et la Vie, qu'il tue Dieu et la Vie en lui et autour de lui. Mais jamais, jamais l'humain ne peut répandre Dieu ou la Vie. Il ne sait comment se ressentent Dieu ou la Vie lorsqu'ils agissent. Il n'a de Dieu et de la Vie qu'une expérience passive, il peut les accueillir, s'en remplir, s'en réjouir, les utiliser à des fins diverses : pour se sentir mieux, pour se guérir, pour s'en enrichir, pour devenir puissant, pour influencer les gens, pour tricher. Mais jamais, jamais un humain rigidifié de froid ne peut répandre Dieu ou la Vie. Cette faculté est inséparablement liée AU DON D'AMOUR, À L'AMOUR GÉNITAL LORS DE L'ÉTREINTE. Or, celui-ci est interdit, maudit, tué systématiquement dans le nouveau-né.

Ainsi, *l'humain peut seulement prendre l'Amour et ne peut le répandre.* La Force Vitale dont il se gorge sert à des fins autres qu'au don d'amour. En pénétrant dans son corps, elle devient « chair », puisque le corps est devenu guindé et immobile. L'amour divin se change en concupiscence, l'étreinte en coït hideux et grimaçant, en une expression de haine, de cupidité, d'agrippement, d'accaparement, de possession, de déchirure et de pénétration, de décharge brusque, de chatouillement libérateur, d'asservissement

de l'autre, en chantage au devoir conjugal avec son cortège de rackets, d'avocats, de reporters, de diffamation publique, d'amour filial écartelé, de vengeance, de pensions alimentaires, d'acrimonie.

En vertu d'une logique cruelle et impitoyable, le reste conduit jusqu'à la crucifixion du Christ.

Chapitre 5

La mystification du Christ

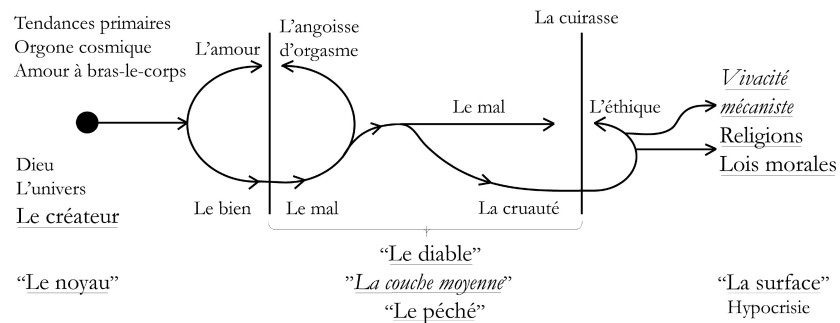
LISEZ LENTEMENT, AVEC ATTENTION et réflexion, la *prière sur les montagnes*. Remplacez « Père », qui est « Dieu », par « Force de Vie Cosmique ». Pensez le « Diable » comme la tragique dégénérescence des instincts naturels humains. Gardez ancré dans votre pensée cet enchevêtrement des conduites *primaires, naturelles* avec celles qui sont *secondaires, perverses*. Conservez limpide le fait que ce que l'on nomme « nature humaine » contient ce diable « diabolisant », c'est-à-dire la cruauté qui germe douloureusement des frustrations des besoins primaires d'amour et de la gratification de l'amour lors de l'union dans l'étreinte. Concentrez votre attention sur ce « diable », semblable au dragon qui défend à l'humain l'accès à son Divin amour présent en lui. Et maintenant relisez la prière sur la montagne :

<i>Notre Père qui êtes aux cieux,</i>	<i>Notre Vie-Amour qui est aux cieux,</i>
<i>Que votre nom soit sanctifié</i>	<i>Que ton nom soit sanctifié</i>
<i>Que votre règne arrive.</i>	<i>Que ton règne arrive</i>
<i>Que votre volonté soit faite</i>	<i>Que ta volonté soit faite</i>
<i>Sur la terre comme au ciel</i>	<i>Sur la terre comme au ciel.</i>
<i>Donnez-nous aujourd'hui notre pain</i>	<i>Donne-nous aujourd'hui notre pain</i>
<i>de chaque jour.</i>	<i>de chaque jour,</i>
<i>Et remettez-nous nos dettes</i>	<i>Et pardonne-nous nos travers</i>
<i>Comme nous les remettons à ceux</i>	<i>Comme nous pardonnons à ceux</i>
<i>qui nous doivent.</i>	<i>qui nous ont offensés</i>
<i>Et ne nous abandonnez point à</i>	<i>Et ne nous laissez pas dans la</i>
<i>la tentation ;</i>	<i>déformation de l'amour</i>
<i>Mais délivrez-nous du mal [diable].</i>	<i>Mais délivrez-nous de nos perversions.</i>
<i>(Matthieu VI : 9,13)</i>	

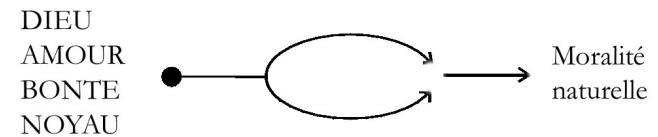
Le Père-Dieu est l'énergie cosmique fondamentale de laquelle tous les êtres sont issus et qui flue et reflue dans notre corps, aussi bien qu'au travers de toute chose existante. Mais il est aussi l'inaccessible réalité de l'AMOUR MATÉRIEL, PHYSIQUE, mystifié et idéalisé dans les Cieux lointains. *La mystification consiste dans l'acte d'adorer dans un miroir qui la reflète, l'image de cette réalité qui, avec chacun en son for intérieur, reste une relation inaccessible, tentatrice, impraticable, invivable, inabordable et, en conséquence, intimement insupportable.*

L'humanité

1. *ne fait pas* de distinction entre la nature humaine primaire et la nature humaine secondaire, ni ne les dissocie ;
2. *ne comprend pas* que le Malin diabolisant (la « Pestilence Émotionnelle », le « Pêché ») est le résultat premier de la frustration de l'AMOUR-VIE-DIEU-BIEN (*en incluant l'ÉTREINTE GÉNITALE AMOUREUSE*) ;



3. *ne sais pas*, en conséquence, comment le diable peut exister bien que le créateur soit bon ;
4. *ne détient pas* le pouvoir de se démêler du Diable et de la dichotomie mécano-mystique ;
5. *ne promulgue pas* de lois, *non pas* celles qui sont morales *mais* celles qui protègent l'amour primaire, divin, somatique contre la pestilence émotionnelle que l'on nomme « pêché » ;
7. *n'atteint pas* Dieu, le Bien, l'Amour fraternel par l'ouverture des portes cloisonnant la trappe où le fondement biologique de l'humain se trouve lui-même piégé ;
8. *ne rend pas* accessible le noyau-corps de sorte à court-circuiter la pestilence de la couche médiane (le « pêché »), afin d'arriver à ceci :



Dès le moment où il est rendu inaccessible, l'amour émanant du noyau donne forme à l'essence de la mystification de Dieu.

S'ensuit subséquemment, au cours des âges, dans une inflexible logique, le meurtre du Christ, Christ qui représente l'amour Divin du corps.

C'est ainsi que la Vie ne peut être uniquement conçue que comme une chose qui relève du divin, inaccessible, tel un au-delà, échappant à la connaissance humaine. Dès lors, à travers les âges, chaque expérience singulière humaine en relation avec la vivacité de la Vie sera perçue comme dans un miroir, comme une *Fata Morgana*. Dès lors, l'humain utilisera toutes ses forces, son talent, sa créativité à maintenir la réalité de la vie dans un lointain et à transformer chaque aspect de cette réalité (exception faite de ce qui est dépourvu de vie, la machinerie de la mécanique) en image mystique qui lui permet de *ne pas* s'en saisir. Il sentira la Vie mais de très loin, comme au travers d'un mur ou d'un brouillard. Il percevra que quelque chose de divin existe (qu'importe qu'il le nomme Dieu ou Éternité, la plus Haute Destinée de l'Humanité ou l'Éther ou l'Absolu ou l'Esprit du Monde) mais, avec soin, il fermera tout accès à sa connaissance, à sa transmission, à son développement. Cette soustraction du Christ véritable, réel, vivant, n'a pas eu lieu qu'en une unique occasion, qu'au seul commencement de l'ère chrétienne. Elle eut lieu bien longtemps avant que le nom du Christ n'apparaisse dans l'histoire de l'humanité ; et elle continua longtemps après que le Christ fut assassiné. Le Christ ne fut que le représentant le plus prépondérant de cette chronicité tragique. Davantage : le Christ devint le symbole de la souffrance et de la rédemption du pêché de l'Homme du fait que personne avant lui, et personne après lui, n'a incarné les qualités de la vivacité de la Vie aussi clairement que lui jusqu'à nen être assassiné d'une manière aussi odieuse, aussi honteuse. *Au travers de la légende du Christ, l'humain a tenté, en vain, de comprendre et de résoudre l'énigme de sa misérable existence.* Il a essayé, mais sans succès encore à ce jour, puisque, ni avant ni après le Meurtre du Christ, il ne put atteindre ce qu'il désire le plus : *parvenir à lui-même.* Il fit du Christ le symbole de son propre mystère et de sa propre souffrance et, parallèlement, en se coupant de ce mystère par une

MYSTIFICATION DU CHRIST, il a scellé précautionneusement tout accès à la compréhension du Christ. À voir le Christ uniquement dans le reflet d'un miroir, dans une image vraie mais inaccessible, l'humain s'est rendu à lui-même inaccessible. On comprend maintenant pourquoi plusieurs milliers de livres ont été écrits sur le Christ sans faire la moindre allusion au fait que c'est *l'humain lui-même qui a tué le Christ* parce que Jésus représentait la Vie. Mais le même humain qui a tué le Christ, et qui en a fait plus tard son Dieu le plus chéri, doit avoir pressenti quelque part l'erreur tragique et logique perpétrée à travers les âges. Non qu'il ait manqué de la montrer dans la construction de magnifiques églises, dans le grand art, dans la plus belle des musiques, dans les plus élaborés des systèmes développés en l'honneur et pour adoration du Christ. Mais ne peut nous échapper l'impression que cet énorme bruit produit à propos du Christ n'est là que pour noyer le meurtre perpétré, pour effacer jusqu'à la plus petite trace d'un tel meurtre et pour assurer sa pérennité de la post-crucifixion jusqu'à la fin du Moyen Âge avec les croix des bûchers, en passant par le meurtre des Nègres au parlé mélodieux et au corps harmonieux dans le sud des Etats-Unis et le massacre de six millions de juifs, de français et autres désemparés dans l'Allemagne de Hitler.

Avec le meurtre du Christ pour commencement et de ce qu'il en est advenu dans l'assassinat des Nègres de Cicéro (États-Unis), des pacifistes d'URSS et des juifs de l'Allemagne de Hitler, une très longue période s'est poursuivie, jalonnée d'événements de première importance. Pourtant, aucune évaluation de ces faits singuliers n'a jamais révélé l'empreinte de la véritable nature du Meurtre du Christ, étant donné que c'est de l'essence même de la peste que de dissimuler le meurtre et ses motifs. Les victimes du meurtre sont différentes et les raisons données varient *post hoc* au crime. Les méthodes assassines varient d'un pays à l'autre et de moment à moment. Il n'est pas important que Danton mourut à la guillotine ou que Lincoln mourut d'une balle dans la tête et il est sans importance que Gandhi reçut une balle dans la poitrine ou que Wilson, ou Lénine, souffrant à l'agonie de voir leurs rêves de vie périr, soient terrassés par une hémorragie cérébrale : il s'agit toujours du fil rouge, identique et fondamental, qui marque la même manière sournoise par laquelle Dreyfus fut dégradé pendant cinq années à cause d'un crime qu'il n'avait pas commis, de ce comportement d'un juge criminel qui envoya un innocent états-unien purger vingt ans de prison sachant dire, en bon chrétien, « merci » avec indulgence, tandis que ce juge et le commissaire de police criminelle

étaient libres ; et qu'importe que des millions de gens en souffrance SAVENT DE QUOI IL S'AGIT mais n'osent prendre la parole parce qu'il y a dans la ville quelque cancanier et de quelque calomniateur malveillants. Le commencement prit réellement forme à la première mystification de Jésus-Christ par ses propres disciples.

Les disciples du Christ n'ont pas vraiment compris ce qu'il leur disait. Ils ne détiennent qu'une vague conscience de la grande promesse qu'il leur offrait. Ils la sentent, ils s'en désaltèrent à grandes goulées mais ne peuvent la digérer. Cela revient à remplir un tonneau sans fond. Les humains vides s'imbibent d'eau comme le sable, se séchant aussitôt et ils en désirent davantage. Ceci, bien sûr, implique une constante souffrance de frustration. Voici le Christ, le rédempteur qui leur fait face, qui les nourrit, les reconforte, les intrigue, leur évoque l'âge du règne de Dieu sur terre, mieux, leur montre les signes du règne de Dieu ici et maintenant, et pourtant... tout cela demeure lointain, inaccessible, frustrant ; ils ne peuvent qu'en capturer l'image, mais la substance elle-même leur échappe. Ils engloutissent la pure fluidité des choses sans qu'elle ne s'attarde en eux. Elle les traverse rapidement, comme un frisson les nerfs, mais elle ne s'y arrête pas ou, pire, elle n'y AGIT en rien. Ils écoutent ses mots les oreilles tendues, mais ces mots n'ont d'autre fin que de les intriguer. Ils tentent d'imiter son langage, mais ce n'est pas vraiment probant. Ou, s'ils l'imitent c'est avec une sonorité creuse, sans profondeur, comme l'écho mécanique provenant d'une lointaine montagne : dès que leurs PAROLES cessent de franchir leurs lèvres, l'écho cesse de répondre de la montagne. ILS SONT ENTIÈREMENT VIDES, IL N'Y A RIEN EN EUX QUI PUISSE RECUEILLIR CES PAROLES ET LES RECRÉER.

Ils ont eux-mêmes la sensation d'être des déserts, des terres incultes. Cette prise de conscience n'est pas évidente et elle est tenue secrète, comme la plupart des expériences qu'ils ont d'eux-mêmes. Mais, indéniablement et douloureusement, cette terrible situation leur est perceptible.

Ils essayent âprement, du mieux qu'ils peuvent, d'apprendre du Christ et de l'imiter. Mais bientôt, ils s'apercevront qu'ils n'y parviennent pas et qu'ils ne peuvent le comprendre. C'est ainsi qu'il semble s'exprimer en paraboles pleines de mystères. Le Christ n'est en rien mystérieux. Il ne fait que leur raconter des bonnes histoires, des histoires émouvantes. Mais puisqu'ils sont aussi hermétiques que des coquilles fermées, ils le ressentent mystérieux, quelque peu obscur, lointain, pas tout à fait présent, étrange, si singulièrement différent, comme à travers un brouillard, une

brume. Le brouillard ou la brume est principalement de *leur* fait, et non du sien. Et s'en rendre compte signifierait inévitablement admettre leur propre vitalité morte. En conséquence, le brouillard semble l'entourer lui et non pas les entourer eux.

Plus les remarques du Christ portent en précision et plus ils se détachent de la sensation qu'ils ont de lui. C'est ici que devient compréhensible ce qu'on observe dans chaque ville de chaque contrée au cours de chaque réunion publique : plus le conférencier parle simplement, et clair est son exposé, plus les prises de paroles sont vides, ou vides les expressions des personnes qui ont part à la discussion, plus s'agrandit la distance entre l'estrade et le parterre et davantage les auditeurs inclinent à une admiration mystique et sans recours de l'orateur qui s'exprime à la tribune.

La séparation bée et ne se referme jamais : *large brèche entre l'impuissance effective de la foule et son identification mystique à l'orateur qui s'exprime à la tribune.* C'est dans cette brèche que les Hitler, les Staline, les Mussolini, les Barrabas et les malfaiteurs de tous les temps et de tous les pays recouvrent leur influence sur le peuple. Ils n'ont pas conscience, bien sûr, de ce qui se passe. C'est d'ici, et d'ici exactement, que la misère s'est accrue, dans notre XXe siècle, au-delà du supportable. Et nul ne le souligne jamais !

La mystification du Christ, qui débute par cette distanciation à jamais béante, ne signifie pas qu'ils ne l'aiment pas vraiment, ou ne l'admirent sincèrement pas, ou qu'ils ne sont pas disposés à mourir pour lui. À ce stade, cela signifie seulement qu'ils sentent ne pouvoir, au grand jamais, ressembler au Christ, bien que le Christ ressente que certains d'entre eux PEUVENT lui ressembler. Ce n'est pas le Christ qui, de lui-même, s'éloigne, mais eux qui, lentement, imperceptiblement, s'en écartent. C'est la première disposition adoptée dans cette mise sur piédestal où il sera finalement posé pour être intouchable, impossible à égaler. Selon leur langage habituel, ils disent qu'il est « un millier d'année en avance sur son temps », formulation pour le rendre inefficace. Ils *essayent* de l'imiter. Ils sont au supplice de s'y consacrer avec tant d'assiduité et de n'y arriver jamais. Et plus ils essayent et plus émerge la sensation de leur propre vanité. C'est de là que se développe lentement une *haine* qui n'est jamais tout à fait manifeste, qui ne submerge jamais vraiment leur amour pour le Christ, qui n'atteint jamais précisément leur conscience, mais la haine est bien présente et perdure au long des temps. Le Christ défie ce qui constitue leur existence même, existence émotionnelle, sociale, économique, sexuelle, cosmique. Or ils sont absolument incapables du moindre changement ou de remet-

tre en cause leurs habitudes. Ils sont rigidement cuirassés, rendus émotionnellement stériles, immobilisés, réfractaires à toute évolution.

En réalité, ils n'ont aucun contact, et ne peuvent établir de contact, avec ses enseignements. Ils ne ressentent que le picotement de la chaleur que contiennent ses paroles. Pour eux, son enseignement est une manière d'obtenir un peu plus de chaleur dans leur froid désert : il n'a pas de signification en lui-même. Ces paroles et ces faits que le Christ leur sert ne leur sont d'utilité, que comme un autre moyen mirifique d'échapper à la réalisation de leur moi véritable, à leur nullité, à leur vacuité. Aussi loin que remonte l'existence de l'humanité, aucune glorification ultérieure provenant de ces « simples pécheurs », de ces « paysans simple-d'esprit », ou encore d'un agent du fisc, ne saurait ou ne sait obscurcir la réalité de la vacuité de ces gens simples et ce que signifie pour chacun d'entre eux la rencontre avec un être vivant tel que le Christ.

Ne pas aborder de front le problème décisif du vide émotionnel des gens et de leur côté routinier est s'exempter de tout espoir de ne changer jamais le sort du genre humain. Il est pathétique de réaliser ce que le peuple fait de ses leaders potentiels, et ce que feront plus tard ces leaders pour rendre la monnaie de sa pièce au peuple : mystification, idéalisation, flatterie, glorification de la souffrance, admiration fautive de la naïveté. C'est ainsi que le leader séduit le peuple en le maintenant tel qu'il est, au lieu de le pousser à se mouvoir ; comment le peuple séduit ses leaders en s'en distançant de sorte qu'ils deviennent incapables de se montrer de réels réformateurs et des radicaux sincères apportant des améliorations fondamentales, améliorations qui sont toujours, et ne peuvent que l'être, liées au déplaisir et à la peine. Cette flagornerie réciproque, baisers doux de pommes aigres, entre le peuple et le leader, induit la laideur de la politique, la vacuité et la futilité de ses gesticulations, et les guerres « finales » qui sont une fois encore le Meurtre du Christ à une échelle de masse.

Puisque les dirigés sont définitivement et profondément incapables de se prendre en charge, le leader doit, pour les secourir, être de la trempe des plus puissants. Puisqu'il est généralement un simple mortel d'entre tous, il se doit d'être élevé à une puissance et une splendeur, même s'il s'agit d'une falsification, mirifiques. Ce pouvoir et cette splendeur fallacieux, portraits officiels, uniformes, médailles et le reste, sont les compléments indispensables à l'impotence et à la vacuité du peuple. Tous deux, le leader et le peuple ensemble, se hissent réciproquement aux hauteurs les plus élevées du faux pouvoir d'État et de la tendancieuse puissance nationale : que l'on

songe au « règne millénaire » des dix années à peine que durèrent le pouvoir hitlérien, ou aux quatre-vingts années du Reich allemand comparé à un simple évènement biologique. Le mystère ne se situe pas dans le pouvoir de l'homme du Kremlin, mais dans la béante nullité et la béance de la vacuité de ses fondations.

La différence entre un Jésus-Christ et un Hitler, ou un Staline, dans cette tragique gouvernance du peuple, se situe ici : le Dictateur malmène et abuse de la détresse du peuple autant qu'il se peut. Il n'hésite à pas le lui dire ouvertement et les gens se mettent à l'acclamer pour cette raison. Il leur répète qu'ils sont insignifiants, sinon que comme victimes à immoler à la gloire de la Patrie, et il obtient leur approbation. Non pas parce qu'il leur parle de mourir, mais parce qu'il est la personne en droit de leur dire : il a suffisamment de magnétisme pour leur permettre de se remplir, satisfaits d'eux-mêmes, de sa force et de sa démonstration de vigueur. Ils s'abreuvent de lui et il leur verse cette mixture autant qu'il en est possible. Bien que cette mixture ne les remplisse jusqu'à la transsudation, le leader les titille, les intrigue de sorte qu'ils éprouvent le besoin d'acclamer, de marcher, de s'exclamer, de hurler, de s'identifier à la grandeur de la nation. Aucun sociologue de ce siècle n'a pourtant osé explorer l'abysse du comportement structurel du peuple. C'est parce que la peste a obstrué et scellé l'issue de la trappe.

Staline emploie du même procédé, plus subtilement et d'une manière plus raffinée. Il se tient caché, tirant malignement les ficelles de derrière un écran. Il laisse ses seuls portraits parler. Son comportement est modeste : il ne porte pas de décorations, et il use exactement de cette trompeuse modestie quand il se montre lors des parades militaires sur la place de Moscou. Sa toile de fond initiale, qui a déterminé sa manière de faire, est différente de celle de Hitler : elle a pour support la grande révolution de 1917. Dans son for intérieur il admire réellement l'action plus rapide et plus efficace d'un Hitler, ce que met en évidence son pacte signé avec Hitler en 1939. Il doit transformer cet étalage en silencieuse malignité. Et il y réussit avec suffisamment d'adresse. Mais c'est le même procédé que celui d'un Hitler : il crée une image pour que le peuple en désarroi puisse s'y identifier, s'abreuver de la force trompeuse du leader, qui l'en remplira jusque l'exsudation.

Tant que les leaders pourront apporter au peuple l'opportunité de s'abreuver, à travers eux, des mystères de l'art de gouverner, ils auront la vie sauve. Ils ne seront pas assassinés. Mais beaucoup de Christ seront assassinés, tel

qu'il le fut, par simple automatisme.

Car il n'en est pas de même pour le Christ. Il ne succombe pas immédiatement aux attraits de la mystification. Il n'accepte pas immédiatement de prendre le commandement ; et quand finalement il succombe à la prière d'être un leader, il le fait de sorte que l'assassinat en soit la conclusion inéluctable. Il accepte de prendre les rênes sans renoncer à sa véritable nature et en conséquence il doit mourir. Ceci dénote l'aspect véritable et cosmique de sa grandeur.

Deux mille ans s'écouleront avant que l'humain pense à s'enquérir du point crucial du Meurtre du Christ, si précautionneusement écarté et caché dans des millions de pages remplies de mots d'admiration, d'exaspération, d'adulation, d'interprétation, de commisération, d'exégèse, de promesse de salut et d'excitation. Deux mille ans s'écouleront avant que, au cours d'une nuit de solitude dans quelque lointain coin du vaste monde, un homme esseulé n'en saisisse le cauchemar, et en dise :

LE SUCEUR

Je suis aussi riche que le gras humus de la glèbe.

Je nourris ce qui suce.

Et le suceur ne sait pas ce dont il s'empare.

Pourtant :

La bonne vieille terre ne se rebelle pas

Lorsque, par bande, le suceur ravage son environnement,

Erode le sol,

Abat chaque arbre de la forêt.

La contrée s'est recouverte de sable

Alors que le sol se délitait.

Sans réciprocité :

Le dégradé rend-il ce qu'il a absorbé ?

Il s'accapare ma connaissance,

Pour guérir l'âme de la maladie,

Le moyen que j'ai élaboré

Pour capturer la véritable essence de Dieu.

Et il a prit mon nom

Pour se l'enrouler autour du cou

En protection du froid glacial

Qui transit sa chair endolorie.

*Il ne prend rien de la grâce
 De l'amour et du bon soin.
 Il n'a pas d'yeux pour voir,
 Pas de main pour toucher :
 Pas de sens pour vivre la grâce.
 Il ne fait que ravager ce qui l'entoure.
 Et la terre qui nourrit ne se rebelle pas,
 Ni ne s'ébroue de cette engeance.
 Elle ne se couvre que de désolation
 Dans laquelle la multitude fait son camp.
 Le bon sol bien riche,
 Qui fut gras et fructifère,
 A disparu
 Car le suceur ne lui a jamais rendu la grâce.
 Il n'a pas d'âme :
 Il donne pour recevoir —
 Il apprend pour tirer profit —
 Il rend un culte pour thésauriser —
 Il n'a jamais, ô jamais, étendu vers l'espace
 Ses bras, son cœur, son cerveau.
 Tout mouvement d'ardeur
 S'est enfuit de sa poitrine
 Sinon que pour s'ACCAPARER.
 Ses lèvres ne peuvent embrasser,
 Son sourire s'est gelé en grimace.
 C'est ce qu'il nomme précisément son « péché »,
 Et pour en être libéré
 Il a cloné son rédempteur
 Sur la croix de la sorcellerie.*

L'importance universelle du Meurtre du Christ réside en ceci :

Cinquante années de technologie, sur les deux cent cinquante dernières années de sciences expérimentales de la nature, ont propulsé l'humain du carrosse à traction animal au vaisseau spatial. Huit mille ans emplis du grave problème de la nature humaine n'ont pas fait avancé d'une ligne la compréhension qu'il a de lui-même.

Il est évident que l'humain a failli dans la compréhension de lui-même du fait qu'il n'ose pas se comprendre lui-même : il s'est coupé de toutes les possibi-

lités d'une connaissance de lui-même. À cela, il doit y avoir une raison. Nous avons abordé certains des aspects qui font que l'humain se dissimule à lui-même. Mais COMMENT S'ARRANGE-T-IL POUR LES CACHER SI LONGTEMPS ET SI EFFICACEMENT ?

Il est peu utile de proclamer qu'il s'avère indispensable de saisir l'aspect fondamental de la nature humaine, de fonder de grandes sociétés consacrées à l'étude de la nature humaine, de se réunir en grands congrès à de telles fins, si l'on ne comprend d'abord que L'HUMAIN RÉALISE TOUTES SORTES DE CHOSES AFIN D'ÉVITER LA COMPRÉHENSION DE SA NATURE.

Parmi celles auxquelles procède l'humain pour échapper à la connaissance de lui-même, il y a les conférences en trompe-l'œil sur la nature humaine. Et son avenir social dépend totalement de savoir si oui ou non il continuera cette fuite en avant, si oui ou non il continuera à assassiner sans répit et en tout lieu le Christ.

En perpétuant le Meurtre du Christ, l'humain scie la branche bioénergétique sur laquelle il est assis et s'éloigne alors davantage des véritables ressources en sa possession. Ceci a été parfaitement reconnu dès les débuts de l'économie sexuelle sociale qui, en réfutant certaines théories de la psychanalyse de la fin des années vingt, montrait que, dans l'histoire, l'aspect premier qui apparaît dans les facteurs sociaux décisifs est la structure caractérielle des gens. Or cette connaissance n'est pas longtemps restée une nouveauté et n'a fait cesser l'Assassinat du Christ, puisque que les sociologues qui se sont accaparés la connaissance de la structure caractérielle, l'ont, encore une fois, entièrement vidée de son essence : *la biogénitalité de l'être humain*. Pour cette raison, ils sont maintenant considérés comme les grands sociologues de leur temps.

Nous savons aujourd'hui que le moteur de l'ensemble de l'existence humaine est mené par la bio(*génitale*)énergie. Nous avons aussi appris que la totale convulsion du corps a été étouffée en l'humain par le cuirassement de chaque enfant nouveau-né dans son cadre social et que, par-là même, l'humain a été séparé de la seule soupape pleinement efficace d'autorégulation sociale et du seul accès émotionnel à sa propre nature. Nous avons aussi appris d'autres aspects moins importants tels que celui-ci : les représentations des idées de dieu et de déesse que se font le bébé et l'enfant durant leur précoce environnement parental sont la continuation de celles qu'ils se sont faites du père et de la mère.

Cependant, tout ceci demeurera purement académique, tant que nous ne saisirons pas la racine de l'horreur qui, de toute évidence, maintient l'hu-

main éloigné de l'entendement et du gouvernement de son propre Moi, comme il a appris avec tant de perfection à maîtriser son environnement mécanique. Avant de songer à *mettre un terme* au Meurtre du Christ, doit être découverte la manière par laquelle il cache cet assassinat ; sinon, le Meurtre du Christ se perpétuera inchangé, malgré toute la connaissance amassée dans les livres et dans les congrès sur la nature humaine. C'est comparable à un mode d'emploi qui exliquerait jusqu'au dernier détail d'un moteur en omettant celui qui dit comment le faire fonctionner. Avant de comprendre comment il lui a été possible de perpétuer pendant si longtemps le Meurtre du Christ, il est absolument indispensable de savoir comment fonctionne l'Énergie de Vie Cosmique, et comment elle fonctionne en l'humain alors qu'elle y est libre, qu'elle est indépendante d'une cuirasse caractérielle.

Il est capital d'apprendre pourquoi l'humain a posté un ange doté d'un glaive flamboyant devant l'entrée du paradis. Pour pénétrer dans le paradis, vous devez non seulement savoir à quoi il ressemble, mais aussi *être capable de pénétrer dans son sanctuaire le plus profond*. Or, voir le plus profond du sanctuaire est interdit : jamais personne d'autre que le grand prêtre de Dieu ne doit s'introduire dans le saint du saint temple tripartite. Moïse n'a pas le droit de regarder la face de Dieu ; Dieu est mystifié dans le credo catholique. Dieu est soustrait de tout contact matériel d'avec le corps et d'avec la pensée humaine et ce contact est sous la garde d'épées flamboyantes et menaçantes. Le véritable gardien est, bien évidemment, l'humain lui-même : IL GARANTIT SA VIE ACTUELLE DU DÉSASTRE. LE DÉSASTRE SUBMERGERAIT L'HUMANITÉ SI L'HUMAIN, TEL QU'IL SE PRÉSENTE AUJOURD'HUI, VENAIT À DÉCOUVRIR ET À CONNAÎTRE DIEU. Il ferait de Dieu ce qu'il a fait de l'amour de la connaissance, de son bébé nouveau-né, du socialisme et de l'échange de biens au travers des âges : un *gâchis*, un abominable *gâchis* de Petit Homme.

Ceci semble plutôt étrange et insensé. En quoi le fait de connaître Dieu et de le toucher en corps et en esprit correspond-il à un désastre social ? Si Dieu est l'Énergie de Vie, celle-ci étant la créatrice de tout ce qui est Vivant, et en dehors du Vivant et avant le Vivant, la créatrice de l'ensemble de l'univers ; en quoi ce qui serait le plus sûr moyen de vivre la vie de Dieu, dès lors qu'on y touche et qu'on en prend connaissance, peut-il s'avérer être un désastre et peut-il être si sévèrement interdit ?

Avant d'en apprendre davantage sur ce sujet, nous devons d'abord nous pencher sur quelques-unes des conséquences des méthodes mises en

œuvre par l'humain pour assassiner le Christ.

Les assassins du Christ persisteront dans leur victoire sur les véritables enseignements et intentions du Christ. Ils tueront sa pensée en la mystifiant ; cela débute par sa disparition du tombeau où son corps avait été déposé après sa crucifixion. Seules deux femmes, Marie-Madeleine et Marie, la mère de Jean, ont vu où il avait été posé. Le matin qui suivit, alors qu'elles revenaient dans l'intention d'embaumer ce corps, celui-ci avait disparu.

La religion chrétienne aurait pu se fonder sur la manière seule dont un leader spirituel tel que le Christ a été crucifié, sur son rayonnement et la sagesse de ses propos, sur sa lutte avec les scribes et les pharisiens, sur son interprétation nouvelle de l'Ancien testament telle qu'elle nous est parvenue dans les Évangiles, sur son grand amour pour le peuple et pour les enfants et sur l'aide qu'il prodiguait aux malades. Rien de miraculeux n'était nécessairement à mettre en relation avec la guérison des pensées malades lorsqu'elle provient d'une personne détentrice d'un grand pouvoir de rayonnement. Tout bon psychiatre du XX^{ème} siècle arrive à de tels « miracles » dans le soulagement de la détresse émotionnelle et même parfois dans le soulagement de souffrances physiques. Il y avait ici en suffisance, prêtes à l'emploi, des expériences à haute charge émotionnelle propres au développement d'une religion.

Imaginons un instant ce qu'une semblable croyance religieuse aurait pu être si la transformation mystique du Christ après sa mort *n'avait pas* eu lieu.

Ses éléments fondamentaux auraient été les principes de doctrine majeurs de la croyance chrétienne actuelle : aimer son prochain et pardonner, c'est à dire *comprendre*, les mobiles de son ennemi. Prodiger le bien autant que dans d'autres religions. Adorer Dieu, qui est la Vie, et être fidèle au créateur de toute chose. Ranimer les éléments encore vivants de la vieille religion juive sclérosée par des prêtres corrompus. Suivre une morale de vie et ne pas succomber aux tentations du mal. Aider le malade et donner au pauvre.

Les principes moraux auraient été les mêmes que ceux que l'on trouve aujourd'hui dans tant d'Églises chrétiennes réformées ou modernisées. Comme Mohamed ou Bouddha, le Christ aurait été perçu comme un Fils de Dieu. Mais ce qui donne à l'Église chrétienne son grand dynamisme ne réside pas dans ces éléments de croyance religieuse qui sont communs à la plupart des religions, ou en varient si légèrement. *La grande force de la foi chré-*

tienne, et ceci se ressent particulièrement dans le catholicisme, provient de la mystification du Christ.

Quelle que soit la forme qu'elle adopte, cette mystification montre clairement un point central duquel émergent et dérivent toutes les particularités de la sonorité chrétienne :

IL S'AGIT DE LA DÉSINCARNATION DE JÉSUS-CHRIST ET DE SA TOTALE SPIRITUALISATION.

La laideur physique de l'ultime agonie est en contradiction hurlante avec la foi pleine de vigueur du Christ. L'estime du corps s'est évanoui. L'esprit s'éleva dans les hauteurs des cieux de Dieu. Les chrétiens refusèrent de prendre en considération qu'un *humain* a été cruellement mutilé. Le corps estropié lui-même a été spirituellement transformé.

Les héritiers du Christ ont conscience de l'existence de l'amour cosmique du corps mais, l'ayant emprisonné, ils exhortent une humanité véhémement de désirs d'atteindre leur Dieu qui est placé derrière des barreaux. Vivez dans votre corps votre Dieu mais ne le touchez jamais : ainsi l'énoncent-ils au genre humain.

Avec cette complète désincarnation et spiritualisation du Christ, le pur amour corporel qu'il vivait a été égaré, pour ne le retrouver jamais. Que l'Église catholique veuille à nouveau inclure le *pur amour du corps* du Christ, compris comme distinct du *perversi* « *péché de la chair* », et elle résoudrait d'un seul trait la plupart des contradictions de ses aspects cosmiques. Tous les artifices imaginés pour exclure le pur amour du corps, tel que la « naissance virginale », la « condamnation de l'amour physique », etc., deviendraient inutiles. La profonde brèche entre les aspects cosmiques du christianisme et la mise à l'index de la porte ouverte à la compréhension de l'origine cosmique de l'être humain, est une dissension criante et une contradiction irréductible et dangereuse. Serait-ce trop demander aux héritiers du christianisme d'ouvrir à nouveau en grand les portails du ciel ? Sinon le « péché » perdurera. Les cieux continueront d'être clos. Une grave erreur continuera de accabler des centaines de millions d'âmes humaines. Et la peste continuera à travers les âges son ravage sur les vies humaines.

C'est une évidence pour quiconque a vu intimement la transformation du désir du corps en idées spirituelles de pureté dans la mentalité malade et dans l'aliéné, ainsi que dans la pensée normale mise sous le stress d'une frustration aiguë : *la transfiguration mystique du Christ provient de l'immense besoin de se sortir du cri et de la noyade provoqués par les terribles implications biophy-*

siques de son être terrestre et de son enseignement. Le simple fait que dans la plus orthodoxe de toutes les Églises, dans le credo catholique, le péché du désir de la chair soit le pivot de toute la morale théologique et de la spiritualité chrétienne, nous dit pourquoi et de quelle manière l'enseignement du Christ DEVAIT être mystifié.

Aurait-on fondé une religion chrétienne *correspondant* à la véritable nature biologique du Christ que cela nous aurait conduit directement là où la connaissance de la bioénergie de l'orgone nous a amené aujourd'hui, en 1952.

C'est ici une déclaration bouleversante aux proportions si importantes qu'elle demande une démonstration, qui est des plus simples, pour prouver son exactitude.

Comme il l'a été dit précédemment, l'existence du Christ a été celle d'un homme simple, pourvu d'un grand pouvoir émotionnel, vécue parmi un peuple simple dans un contexte paysan. Chaque travailleur social, chaque médecin ou éducateur qui a, ou a eu affaire avec ce que l'on nomme les « gens simples » dans sa vie de tous les jours, reconnaît que leur misère génitale constitue le centre de leurs préoccupations et de leurs soucis. Non seulement elle surpasse de loin leurs soucis économiques, mais elle est aussi, dans le monde occidental, infiniment plus générale que leurs soucis matériels et elle est la cause immédiate et la source de la misère économique dans les grandes communautés asiatiques.

Quels que soient les efforts engagés pour soulager la grande misère économique des masses asiatiques, ils ne pourront jamais aboutir, à moins d'avoir précédemment soulagé leur misère émotionnelle et génitale (voir *La révolution sexuelle*). C'est cette misère qui rend cette multitude incapable d'entamer quoi que ce soit contre son indigence, ou même de simplement penser à sa misère économique. C'est une grande souffrance pour cette multitude d'échapper à un esclavage d'un autre âge, enchaînée par la mystification de leur amour physique. Elle énonce un nouveau désastre et les colporteurs de liberté sont prêts à l'exploiter. Mais, face à cette civilisation qui se noie, aucun homme d'État n'osera l'évoquer. Ne pas le voir est, une fois encore, en soi un cas majeur inclus dans le processus fondamental du Meurtre du Christ. Bien peu de pères, de mères, de professeurs ou d'adolescents, en conséquence, vous affirmeraient, droit dans les yeux, qu'il *n'en est pas* ainsi.

La misère économique incommensurable des grandes masses asiatiques ne pourra jamais être approchée en dehors d'une attaque radicale, conscien-

cieuse et des plus résolue de leur misère sexuelle (surpeuplement dû au manque de contrôle des naissances, moralisme cruel, etc.) sur laquelle s'enracine leur grande misère sociale. La structure patriarcale de leurs sociétés forme le cadre à l'intérieur duquel cette misère est continuellement recréée et peut prospérer. Et nulle part ailleurs est plus tangible le Meurtre du Christ que dans les grandes sociétés asiatiques. En conséquence, aucune autre partie du monde n'est plus prédisposée à devenir la proie du Fascisme Rouge, qui est le Meurtre mécanique du Christ, déguisé en système périmé de pensées ratiocinantes, totalement ignorantes de la nature cosmique des émotions humaines.

Chapitre 6

La grande brèche

L'EXPECTATIVE DE L'ÊTRE HUMAIN

LE CHRIST FUT FINALEMENT assassiné en l'an 30 de notre ère. Non pas parce qu'il était bon ou qu'il était mauvais, qu'il était un traître à son peuple ou qu'il défiait les talmudistes du Sanhédrin, non pas parce qu'un gouverneur impérial jaloux, en pensant qu'il était le « roi des Juifs », s'est mépris sur ses paroles, non pas parce qu'il était un rebelle en bute au gouvernement romain, ni parce que son destin était de mourir sur la croix pour racheter le Pêché de l'être humain ; pas davantage parce qu'il était un pur mythe, une pure invention de la hiérarchie catholique, entretenu par elle pour assurer son « rôle d'autorité sur les âmes du peuple ». Le Christ n'est pas le résultat du développement économique à certaine période d'une société ; il aurait pu semblablement vivre dans un temps différent, à un endroit différent, sous des circonstances et des conditions sociales différentes. Il serait de toutes façons mort de la même manière. Il devait mourir quelqu'en fût le lieu et les temps. C'est ici, une fois encore, la signification émotionnelle du Christ.

Le mythe du Christ trouve ses forces dans la cruauté, la réalité méticuleusement dissimulée de l'existence de l'*humain cuirassé*. Pendant ces deux mille ans, l'humain a cherché dans le Christ la clef de sa propre nature et celle de son sort. Dans le Christ, l'humain a trouvé l'accès à une solution possible de la tragédie de l'humanité. Le Christ devait être assassiné longtemps avant qu'il ne naisse. Et depuis, le Christ a continué d'être assassiné à chaque heure, au long de chaque année qui passe. À moins que ne soit pleinement, et d'une manière pratique, compris le sort du Christ, le meurtre se

perpétrera sans discontinuer. Le sort du Christ représente le secret de la tragédie de l'animal humain.

Le Christ devait être assassiné quelle qu'en soit l'époque, et continue de l'être, parce qu'il est la *Vie*. Et il y a en l'humain, maintenant comme hier, une profonde, infranchissable BRÈCHE entre le *rêve* de la Vie et la possibilité de vivre la Vie. Le Christ devait mourir parce que l'humain aime beaucoup trop la Vie relativement à sa structure. Il ne peut tout simplement pas prendre la Vie telle qu'elle a été créée par Dieu, régie par les lois de l'Énergie de Vie Cosmique.

Une femme laide qui se regarde sans fin dans un miroir pour s'y voir belle telle qu'elle rêve de l'être, et telle qu'elle le serait si les conditions de son enfance avaient été différentes, est prête à fracasser l'image que lui renvoie ce miroir. Personne, aucune âme vivante ne peut soutenir de vivre une vie misérable, en ayant continuellement devant les yeux les potentialités virtuelles qui se montrent pleinement dans une personnalité vivante alors qu'elle marche sur deux jambes gracieuses.

Vous pouvez garder l'espoir d'un salut aussi longtemps qu'un salut perdue dans la forme d'une interprétation dévitalisée du Talmud, ou dans l'idée de pureté exprimée dans une chanson religieuse ou une prière. Vous pourrez ainsi jouir de l'espérance elle-même, de l'attente excitante d'un jour à venir où toutes choses deviendraient comme dans vos rêves... qui rêvent de les voir un jour se réaliser. L'espoir vous donne la force, il vous fait rayonner d'une agréable chaleur intérieure ; il est comme un coup de pousse dans la partie escarpée d'une montagne.

Ainsi, avec l'espoir orienté vers un futur éloigné, rien ne vous obligeant à bouger même le petit doigt de sorte à réaliser cet espoir dans les étapes de chaque heure de la vie, c'est à dire *d'orienter cet espoir vers la Vie concrète*, vous pouvez rester pendant vingt, trente ans ou cinq millénaires rivé à l'endroit où vous vous êtes assis.

Rester CAMPÉ SUR SES POSITIONS est la conséquence la plus logique de l'immobilisation de l'être humain. Chacun se prépare tôt dans la vie à demeurer sur ses positions aussi confortablement que possible. Les filles traverseront rapidement la période des rêves prégnants du héros blond sur un cheval blanc qui les délivrera de leur esclavage, ou qui les réveillera d'un sommeil long de mille ans pour les épouser et nager à jamais dans le bonheur... après. N'importe quel film de cinéma vous montre cette ascension jusqu'à la place sécurisante d'où l'on n'a plus à bouger. Un film ne vous montrera jamais ce qui arrive *après* que le garçon a obtenu la fille. Cela pro-

voquerait chez vous une forte *émotion* et avec elle, un *mouvement*.

On peut rester dans l'expectation en tant qu'employé de bureau ou médecin de campagne, comme un agent du fisc ou un blanchisseur chinois même si vous avez immigré de Chine vers les États-Unis, en tant que restaurateur juif proposant des *gelifte fish* à New York ou à Minsk. Camper sur ses positions fait de vous un homme de savoir-faire et d'état, un homme de métier, ce qui revient à accéder à une plus grande sécurité. En fait, tout cela n'est pas si mauvais, c'est éminemment nécessaire. Sans l'acquisition de telles positions, l'humain ne pourrait probablement pas exister, ou dans les circonstances présentes, il serait incapable d'assurer le soutien de sa famille. Hors de toute prise d'état dans la vie, l'humain ne pourrait pas être un ingénieur expert dans la construction des ponts ou un excellent dessinateur. Sans avoir pris l'habitude de se figer sur une position, il ne pourrait pas tolérer le passage de toute une vie comme mineur, fossoyeur, cimentier ou charpentier métallique. L'habitude prise dans la vie de rester figé sur une position se révèle clairement comme une nécessité et une rationalité absolues dans le métier du laveur de carreaux à New York aussi bien que dans celui du coolie chinois, attelé à son pousse-pousse.

Il est en conséquence tout à fait probant de dire que tous les développements sociaux qui ont eu lieu ici ou là sont le fruit d'une perturbation extérieure, guerre ou révolution, qui ont arraché le peuple à son immobilité. Jusqu'à présent, aucun développement de l'humanité ne s'est produit d'un mouvement spontané du peuple. Tous les mouvements sociaux ont été par nature politiques, c'est à dire artificiels, imposés de l'extérieur et non pas de soi-même. Pour se mouvoir vers l'extérieur, l'humain a d'abord besoin *d'être possédé d'une agitation intérieure* en dehors de toute sollicitation extérieure. Dès sa germination, l'impulsion qui vous pousse à bouger, à changer les choses, à mettre fin à l'immobilité sans fin, doit être enracinée dans votre structure et étroitement intégrée comme une caractéristique à part entière à votre être, comme ce fut le cas, de nécessité, des pionniers américains ou des vieux peuples nomades.

Pas un cerf, pas un ours ou un éléphant, une baleine, un oiseau ou un serpent ne pourrait stagner dans l'immobilisme de l'humain. Ils se dessècheraient, et du même coup, iraient à la mort. On peut constater dans les zoos, l'effet que produit l'immobilité sur les animaux sauvages.

Par le cuirassement physique et émotionnel, l'inertie ne rend pas seulement l'humain apte à se rigidifier sur une position, elle le rend aussi *désireux* d'immobilité. Le mouvement devient pénible dans les conditions de la rigidité

de l'âme et du corps. Vous pouvez vivre dans le même voisinage durant une dizaine d'années et voir les mêmes personnes faire les mêmes choses aux mêmes heures de la journée chaque jour de l'année. L'immobilité induit un métabolisme énergiquement bas, elle n'autorise pas les excitations vives. Elle fait qu'il est facile que tout « baigne », qu'on soit l'ami de tous, qu'on puisse prendre les choses comme elles arrivent dans le cours de la routine journalière, de ne pas s'exciter outre-mesure pour les petites ou les grandes choses. L'immobilisme est pour l'humain cuirassé, civilisé, un « juste-à-point ». Rester campé sur ses positions est une des acquisitions et une des habitudes les plus précieuses de l'humanité.

De l'immobilisme de l'humain cuirassé découle la pérennité des nations et des cultures. Depuis des milliers d'années, la Chine est assise sur une seule position avec un air de suffisance, songeuse, comme un océan troublé de temps à autre sur sa surface par des vagues ou par d'intermittentes tempêtes causant des déferlantes hautes de trente ou soixante mètres. Mais que sont de telles vagues comparées à une profondeur de douze kilomètres ? Pas grand-chose. Rien ne peut perturber un océan rêveur, et rien ne peut perturber, ou réellement émouvoir, la maîtrise de soi millénaire de la culture de l'humain cuirassé. À vrai dire, les cultures vont et viennent, les civilisations naissent et périssent tour à tour. Mais à la lumière de la tragédie fondamentale de l'humanité, qui a son paroxysme dans la permanence du Meurtre du Christ, cela n'est pas d'une grande importance. À vrai dire, une civilisation s'effondre dès lors que ses fils et ses filles en ont assez de son sempiternel immobilisme. Qu'ils provoquent de grandes ou de petites révolutions, ou qu'ils fassent la guerre à d'autres nations, cela ne compte finalement pas vraiment pour beaucoup. Ce n'est pas très significatif car, bien que sa chute ait fait grand bruit, une culture vieille de mille ans se vera remplacée dans les dix ou vingt ans qui suivent par une nouvelle nation ou une nouvelle culture qui agira exactement à la manière de ce qu'elle vient de détruire. Songeons au peu de changement fondamental du monde entre la première et la troisième guerre mondiale.

Tout dépend du point de vue sur lequel on se place pour examiner de tels événements. Après tout, dans son ensemble, un oiseau est constitué pareillement à une baleine. Si vous considérez l'oiseau en relation avec l'arbre sur lequel il est né, tout entre en proportion, de la dimension des feuilles à celle du ver de terre dont il nourrit ses oisillons. Du moment que vous le regardez du point de vue de la baleine, ainsi détaillé, le tableau perd de sa grandeur.

Les discussions philosophiques sur la science ou la morale que vous pouvez entendre dans certaines réunions universitaires sont très compliquées et ne manquent pas de grandeur dans leur travail sur l'exactitude des mots et des pensées. Mais comparées au questionnement de l'existence humaine, qu'elles sont déterminées à CONTOURNER, c'est insignifiant. L'écart entre l'ÊTRE et le DEVRAIT ÊTRE *est* important : il est en relation avec les questions se prêtant aux foules, aux massacres de masse. Mais le secret de l'histoire du Christ, qui contient la clef de l'existence cosmique de l'être humain, est considérable car l'ÊTRE et le DEVRAIT ÊTRE dépendent de la solution du questionnement cosmique de l'être humain.

Ces discussions ne diffèrent pas pour l'essentiel des dialogues de Platon ou de Socrate avec leurs disciples. Bien sûr, ils sont quelque part différents, puisque le monde a beaucoup changé au cours des derniers deux mille cinq cents ans. Mais le fond est le même et vous vous apercevez avec amusement que, depuis le commencement de l'histoire écrite de l'humanité, tout reste fixé sur un point d'expectative passive, qui reste le même.

Évidemment il y a une grande différence entre une automobile aux États-Unis en 1950 et le chameau de la Palestine des années 30 après Jésus-Christ. Évidemment, les gens vivaient différemment et pensaient autrement et ils avaient des problèmes, des vêtements et des habitations différents. Néanmoins, ce n'est pas aussi éloigné que ne l'est la surface de la lune. Et la lune elle-même ressemble un peu à ce que sont les Dolomites, en Italie.

Le problème du Christ est beaucoup plus vaste. *Il concerne le conflit entre le mouvement et les structures figées.* Le mouvement en soi est infini. La structure, elle, est finie et étroite. Au fond, la manière dont les gens agissent et le destin qu'ils rencontrent sont identiques. L'histoire est pour ainsi dire figée car l'humain, qui écrit sa propre histoire, est immobile. Le Meurtre du Christ pourrait être perpétré, et est perpétré, aujourd'hui comme il a eu lieu alors. On peut exactement superposer les conflits économiques et sociaux présents à ceux de cette époque : empereurs, gouvernement par des étrangers et nations asservies, charges fiscales écrasantes, haine nationale et zèle religieux, collaboration des leaders des populations subjuguées avec l'envahisseur, tactiques, diplomatie, et tout le reste du grand spectacle. Pour comprendre l'histoire du Christ, il faut adapter sa pensée à ses dimensions cosmiques.

D'une certaine manière le Christ ne s'intègre pas à cet ensemble. Il ne s'y intégrait pas alors, pas plus qu'il y a six mille ans, et ne s'y intègre pas

davantage aujourd'hui. Peut-on imaginer un Christ aussi expressif, qui allait selon son bon vouloir ici et là, qui parlait comme il parlait, vivant et mangeant parmi les pécheurs et les courtisanes comme il le fit, adopter cette manière de vivre dans la Cathédrale Saint-Étienne ou Saint-Pierre ? C'est impossible. Et pourtant ces cathédrales ont été élevées en son honneur. Pourquoi, dès lors, ne peut-il pas vaquer dans de telles cathédrales ? Non pas, comme on le dit, parce que l'humain est dégénéré ou qu'il a égaré le Christ, ou parce que les prêtres sont corrompus. Nous avons de bonnes raisons de croire que le peuple et les prêtres, leurs émotions, leurs espoirs et leurs douleurs n'ont pas beaucoup changé alors qu'ils adoraient le Christ dans son corps et qu'aujourd'hui ils l'adorent en esprit. Ici encore, tout est resté dans l'*immobilisme*.

Non, ce n'est pas à cause de la décadence ultérieure de l'Église que l'humain a perdu le Christ, car il y a aujourd'hui comme alors, des milliers d'années après, un GRAND FOSSÉ entre le grand espoir et le véritable, réel Moi, entre l'idée fantasque du Moi et la réalité de ce Moi, entre l'énergie mobile, productive et l'énergie gélifiée.

Vers l'âge de trente ans, quand le Christ a commencé sa mission, il ne pensait pas déranger êtres ou choses. Il ne faisait que marcher gracieusement parmi des individus qui le voyaient comme un miroir reflétant leur espoir. L'assassinat commença à poindre quand leur propre espoir commença à susciter en eux un mouvement. Le Christ était trop expressif. Et pas uniquement expressif dans le sens d'une vivacité de la Vie. Au contraire, la nette impression qui se dégage des Évangiles à ce moment là, est qu'il était un petit peu trop exigeant dans ses demandes, un tout petit peu trop appuyé sur ses principes. Il se devait de l'être, bien sûr, et il s'aperceva que l'humain développe ? et doit développer ? des principes stricts et une gravité de circonstance face à la vivacité de la Vie lorsqu'elle l'emporte sur l'immobilisme de la nature humaine.

Mais le Christ, dans toute sa naïveté, pensait à un échange par l'exemple. Il se considérait lui-même aussi sérieusement que le cerf se prend lui-même au sérieux : « Je suis la Vie, *évidemment* ! Que puis-je être d'autre ? » l'entendons-nous dire de lui.

Le Christ n'apprécie pas de demeurer inerte chez lui, avec ses frères, sœurs et mère qu'il aimait pourtant tendrement. Il préférerait aller sans but dans les magnifiques alentours, accueillir le soleil à son lever dans le rosé éclatant de l'horizon. Il appréciait aller voir les gens ici ou là, bien qu'il n'ait jamais quitté la Palestine. À propos du début de ses pérégrinations, il n'y a pas

d'indication précise pouvant éclairer le fait que le Christ se soit investi du rôle de sauveur de l'humanité. Cependant, la manifeste évidence résultant de l'histoire de sa vie et du fonctionnement que nous connaissons de l'humain, est qu'il se ressentait différent des autres, et qu'il ressentait les autres différemment par le fait de ne pouvoir pas rester immobile. Il n'avait pas l'intention de passer le reste de sa vie penché sur l'établi du charpentier. Il aimait les gens. Il éprouvait de la bienveillance à leur égard. Sa famille était un domaine trop étroit pour sa souplesse pleine d'entrain, et, nous pouvons le supposer, pour sa vision du monde, elle aussi pleine de vie. Nous savons que sa mère lui reprochera plus tard de ne pas vouloir rester au sein de sa famille. Il n'était pas en si bons termes avec ses frères et sœurs. Et par la suite, ayant accepté d'être séduit par le commandement messianique, il demanda à ses disciples de quitter leurs frères, sœurs, mère et père pour le suivre, lui et sa mission. Il savait que les obligations de la vie familiale tue tout mouvement qui stagne en son sein.

Ceci se comprend quand on tient compte des contradictions sous-jacentes entre la Vie toujours en mouvement et la Vie perpétuellement figée. Si la Vie est vraiment la Vie, elle se meut vers l'avant, vers l'inconnu, mais elle déteste s'y mouvoir seule. Elle n'a pas besoin de disciples, d'adeptes, de béni-oui-oui, d'admirateurs, d'adulateurs. Par contre, ce dont elle a le besoin impérieux, ce dont elle ne peut se passer, c'est de compagnie, de camaraderie, d'amitié, de proximité et d'intimité, de la chaude compréhension d'une autre âme, de la possibilité de s'épancher et de se confier profondément à quelqu'un. Il n'y a rien de surnaturel ou d'extraordinaire à cela. C'est ici une expression du vivant sincère, d'une socialité naturelle. Personne ne veut, ou ne peut, vivre complètement seul sans risquer la démence.

Or, si les amis et les compagnons restent liés à leurs familles, leurs femmes, leurs enfants, leurs professions, ce profond penchant pour la camaraderie est prédestiné à tourner à l'aigre, c'est à dire à se transformer en une quémante, qui est incompatible avec la vivacité de la Vie. Ces liens resserrés agissent sur eux comme des boulets. Ils les traînent encore alors qu'un bond de grande envergure est indispensable. Chaque grand leader d'humains doit faire face à cette situation. Chaque grand leader du peuple demande à ses disciples de tout abandonner pour ne suivre que lui. Il en a été ainsi et il en sera ainsi, tant dans le credo de l'Église catholique que dans celui des Fascistes rouges. Il en est ainsi pour chaque capitaine de navire et son équipage. Cela se rapporte à chaque chef militaire ou à un groupe de

travail ayant une tâche à accomplir, qui doit se mouvoir afin d'aller de l'avant.

La différence entre les exigences du Christ et celles des autres chefs réside en ceci que ces derniers sont déjà pleinement établis dans des formes d'organisations rigides des personnes, organisations qui demandent un abandon de l'inertie dans telle ou telle circonstance, tandis que le Christ n'avait pas initialement l'intention de fonder une Église ou de monter un mouvement politique. Il ne désirait seulement des amis pour aller de-ci de-là avec lui et il les découvrit insignifiants, embarrassants, le ralentissant dans son mouvement, menaçants pour sa joie de vivre. Cela n'aurait pas eu beaucoup d'importance, ou pas autant, s'il n'avait été bientôt piégé par ses disciples dans le rôle de futur Messie. Ce sont eux, ses amis, qui sont devenus petit à petit ses admirateurs et ses disciples. *À l'origine*, ce sont ceux qui sont gouvernés qui déterminent les règles avec lesquelles ils veulent être gouvernés, jamais le contraire. Il n'y a rien qui fasse notre monde social tel qu'il est, et rien d'autre qui ne puisse être, qui ne soit premièrement et fondamentalement déterminé par le caractère et le comportement des gens. Il n'y a aucune exception à cette règle, de quelque manière que nous la tournions.

Pour reprendre : c'est donc les amis du Christ, changés en admirateurs, qui lui ont suggéré de leur demander de quitter leurs familles et leurs travaux, et non pas le Christ lui-même. Ce n'est pas parce que le Christ était à tous égards un être exceptionnel, mais bien parce que la Vie agissante procède de la même manière, quelles que soient les époques ou les conditions sociales et culturelles, lorsqu'elle désire se jeter dans l'inconnu sans s'isoler dans la solitude.

De cette façon, la vie se transforme partout en commandement, rôle, exigence, ordre, restriction, sacrifice dès lors qu'elle se met en marche contre l'expectation de la foule, la « culture », la « civilisation », un point nodal en science, la routine de l'establishment en matière de technologie, d'éducation ou de médecine. Si tous les gens se mettaient à bouger, il n'y aurait aucune raison qu'il en soit ainsi ; et ils porteraient eux-même, et non pas seulement les leaders ou groupes, la charge du progrès.

La grande majorité des êtres vivants de tout âge, ou en dehors de toute phase historique, n'a jamais dépassé dans ses déplacements les limites de son village. Quelques-uns ne les dépassent pas parce qu'ils sont pauvres, mais la plupart des gens ne les dépassent pas parce que c'est une souffrance pour eux. Ils ont juste l'énergie de Vie suffisante pour exécuter les

mouvements qui leur permettent de se nourrir et nourrir leurs fils et filles. Seuls quelques marchands et quelques tsiganes voyagent. Ce n'est qu'au milieu du XX^{ème} siècle que le voyage devient une activité commerciale de masse où les gens commencent à s'aventurer « à l'étranger ». Mais l'immense majorité des gens passent encore leurs étés torrides à New York, Chicago et autres grandes métropoles. Il est faux de parler de voyage *populaire* quand il est l'apanage d'une minorité, parce que c'est la grande majorité des gens qui est responsable de tout ce qui se passe. Et même si une majorité de gens se mettait à voyager, le fait de voyager en solitaire ne change rien à leur structure fondamentale.

Ceux qui aujourd'hui voyagent ne se déplacent pas parce que le voyage est salubre et bénéfique, mais parce de nos jours « on voyage » et que les voisins vous regarderaient de travers si vous n'aviez pas vu ce que les Jones ont contemplé. De plus, on voyage parce qu'on peut en Europe acheter à bas prix avec des dollars. Cette fois encore, on reste dans l'inertie passive. Le Christ ne voyage pas en Europe parce que le dollar permet d'y acheter plus avantageusement qu'aux États-Unis. Il s'y déplace parce qu'il veut rencontrer les Européens. Il visite les musées, comme tout le monde, mais il ne va pas au musée parce que « cela doit se faire » ou qu'on « doit avoir vu tel ou tel tableau ». Il y va simplement pour y voir des tableaux. On ne fait pas réellement ce que l'on fait, tout comme on n'embrasse pas un homme ou une femme pour l'amour de lui ou d'elle, mais pour engendrer des enfants. Cette attitude est étrangère au Christ. Et en conséquence, il sera et devra finalement être assassiné.

L'immobilisme, l'expectation voyage avec le voyageur, où qu'il ou elle se rende. C'est pourquoi les touristes admirent et honorent celui qui se déplace réellement. Bien qu'il rencontre des gens au cours de ses voyages, le Christ reste fidèle à lui-même. Il voyage seul, ou accompagné de quelques compagnons fidèles. Même lorsqu'il est avec ses compagnons, il s'en écarte sensiblement, trente ou soixante mètres en avant, ou bien va quelque part dans un bois pour méditer. Les disciples méditent rarement. La plupart du temps, ils parlent de leur maître, se demandant ce qu'il est en train de faire ou comment il lui serait possible de faire telle ou telle chose. C'est de cette manière qu'ils suivent leur propre image dans ce miroir, l'aspect de ce qu'ils désirent énormément être, mais sans jamais y parvenir. Dans leurs rêves, ils le voient comme leur leader qui, par sa puissance et sa colère divines, chassera en toute certitude un jour les Romains hors de leur ville sainte. Il ne fait qu'attendre son moment et il s'y prépare. C'est que le

jour de la revanche ne saurait manquer de venir. N'est-il pas un leader ? *Leur* leader ? Ils sont prêts à le suivre dans l'épreuve du feu et ils s'embrassent déjà d'avoir à passer avec lui l'épreuve du feu. Finalement, ils l'abandonneront.

Ils tentent de le persuader de réaliser des miracles, de faire la démonstration de son pouvoir divin. Pour eux, ce pouvoir divin c'est le tonnerre et la foudre, le vacarme de milliers de fanfares et de canons, les cieux embrasés et un rideau déchiré dans un temple. Les morts se redresseront dans leurs tombes, le plus grand de tous les miracles apparaîtra alors : les âmes retourneront à leurs corps qui se remettront à marcher de la même manière qu'ils le faisaient un millier d'années auparavant. C'est la moindre des choses qu'il puisse faire pour eux.

Dans leur future religion, le vrai Christ aura complètement disparu, et n'auront été retenus que les seuls tonnerre, foudre, terre qui se fend et retour des morts.

Le Christ ignorait tout de cela. Il n'a jamais parlé, ni n'a promis d'envoyer le tonnerre, la foudre, un tremblement de terre ou de déchirer un rideau. Il vivait et voyageait dans une toute autre optique. Il ne pensait à aucune révolte, ni ne rêvait à aucune rébellion. Le Royaume qu'il ressentait en lui n'est pas de ce monde et il le leur rappellera peu avant son agonie. Mais personne ne comprit le plus petit mot de ce qu'il disait. Ils prenaient ces mots dans leur sens littéral. Un Royaume est un Royaume, n'est-ce pas ? Et un Royaume nécessite un Roi, des défilés, des trompettes, des sièges et des conquêtes de cités. Un leader a du pouvoir et exerce ce pouvoir sur les autres.

C'est ce qu'ils attendent du Christ. Il est seulement en train de se cacher. Il ne veut pas encore se révéler. Et ils le pressent de se révéler, de leur donner un signe, encore et encore.

Le Christ les supplie de ne pas divulguer sa gracieuse influence sur les gens et sur leurs maux. Il n'a jamais parlé de miracle. Mais à la fin, une centaine d'années après sa mort, les miracles occuperont le devant de la scène, et non pas sa réfutation de passer pour un faiseur de miracles.

Le Christ est *contre* la révolte armée. Il refuse de conduire une telle révolte. Il prêche la révolution de l'âme, la rotation vers l'extérieur du plus profond intérieur. Le Christ sait qu'à moins que le plus profond intérieur ne se soit tourné vers l'extérieur, et que cela soit réel, le Jugement dernier s'abattra bientôt sur sa génération. Le Christ ressent plus qu'il ne le sait que l'humain doit retrouver l'amour dans son TRÉFONDS s'il veut réussir à survivre

et à établir le Royaume des Cieux.

Le Christ prend peu à peu conscience du fossé qui sépare ses vues de celles des autres. Il commence douloureusement à réaliser qu'il devra mourir, maintenant ou plus tard, et il commence à préparer ses amis à cet événement. Il sait qu'il doit mourir parce qu'il n'y a pas de place dans ce monde où puisse se reposer un Fils de Dieu, alors que chaque moineau a son nid. En prenant le glaive, tel que le demandent ses disciples, il ne serait pas tué, ou bien alors honorablement, dans l'action, et non pas dans le déshonneur, sur une croix entre deux voleurs. Le Christ sait qu'il doit mourir parce qu'il n'y a pas de place pour lui dans le cœur et la pensée des humains. Ils ne savent simplement pas de quoi il parle. Il ne s'exprime pas sous forme de paraboles mystérieuses. Il parle avec des mots clairs à propos des choses aussi limpides que le cristal. Mais ils n'ont pas d'oreille pour ce genre de mots, pire, ils se méprennent sur le sens de ses paroles et en conséquence il devra mourir.

Il cite Isaïe qui dit :

Ce peuple m'honore des lèvres, mais son cœur est loin de moi.

Et c'est en vain qu'ils m'honorent, enseignant des maximes et des ordonnances humaines.

(Matthieu, XV, 8-9)

Il a connaissance de la catastrophe qui s'abattra bientôt sur lui ; elle *devra* frapper. Et personne, pas la moindre âme, ne pourra venir à son secours ; Isaïe n'a-t-il pas dit :

Vous écouterez de vos oreilles, et vous n'entendrez point, vous regarderez de vos yeux et vous ne verrez point.

Car le cœur de ce peuple s'est appesanti, et leurs oreilles sont devenues sourdes, et ils ont fermé leurs yeux de peur que leurs yeux ne voient, que leurs oreilles n'entendent, que leur cœur ne comprenne ; et que s'étant converti, je ne les guérisse.

(Matthieu XIII, 14-15)

La CUIRASSE est là : ils n'entendent pas, ni ne voient ou ne sentent avec leur cœur ce qu'ils voient, entendent et perçoivent. Jamais, au grand jamais, ils ne comprendront les paroles d'aucun des prophètes qui les ait un jour

admonestés. Les martyres sont morts en vain, les saints ont péri au bûcher pour rien et le Meurtre du Christ continue d'être perpétré.

Tout ce que les cœurs humains ont entrevu, toutes les pensées qu'ils n'ont jamais pensées et tout ce que l'humain souffrant n'a jamais laissé entrevoir à propos de son tragique secret, l'a été en pure perte. Les livres ont été empilés pour toujours dans un coin ou ont été desséchés par une admiration sans contenu. Le désir des humains qui se sentent vides est d'être remplis. *Et le vent ne saurait les combler.* Dieu a été irrémédiablement enseveli en eux. Il ne peut qu'être redécouvert chez leurs fils et filles nouveau-nés, à la condition que leurs mains puissent rester dégagées de toute nuisance à l'égard de leur progéniture. Et le Christ devait mourir parce qu'il est devenu trop familier de leur secret, parce qu'il refusait d'accepter *leur* interprétation erronée du Royaume des Cieux, et qu'il n'en démordait pas.

Et c'est ainsi que finalement ils le livrèrent à ses ennemis :

Il résista aux tentations du mal et au diable. Il résista à la tentation du pouvoir. Une immense douleur apparue avec la recherche d'une voie menant loin de cet ennuyeux problème, de ce dilemme : comment être un leader du peuple et ne pas tomber dans les travers des leaders du peuple. Il savait parfaitement que le pouvoir ne résoudre pas ce problème, ne *pouvait* pas le résoudre.

Le pouvoir est, en fin de compte, le résultat de l'impuissance du peuple. Le pouvoir sur les gens est ou bien arraché de force par les leaders ou bien ce sont les leaders qui sont propulsés par les peuples eux-mêmes sur l'estrade du pouvoir de les régir. Un Caligula, un Hitler ou un Djughashvili s'accapare du pouvoir avec un flagrant mépris pour le peuple, en dehors de toute reconnaissance de ce qu'est le peuple et de ce qu'il fait. Ce type de pouvoir peut se rafler parce que le peuple laisse faire, n'y oppose aucune objection, et même en admire la manière.

L'autre type de pouvoir, *celui qui consiste à séduire les leaders par la position de plein pouvoir qu'on leur concède, est un projet activement accompli par des gens vides, complètement dépourvus de ressource. Les gens transforment les nouvelles vérités libératrices en un pouvoir nouveau de l'humain sur l'humain.* Cela semble incroyable. Cela tombe pourtant sous le sens une fois qu'on s'est débarrassé de toute commisération pour le peuple et de son idéalisation, et pour l'humain en général. Ces commisérations et idéalisations sont les outils de protection indispensables de la peste de masse. Aussi longtemps que vous plaindrez les gens, les caresserez dans le sens du poil, refuserez de les voir tels qu'ils sont, vous serez incapable de trouver la piste cachée menant à la compré-

hension de la montagne énorme de ses misères sans âge. L'histoire du Christ révèle ce secret uniquement à travers l'échec des prières faites au Christ de succomber à la séduction du pouvoir.

Le moyen qu'utilise le peuple pour dévoyer et séduire ces grands leaders jusqu'à l'acceptation des pernicious pouvoirs du diable est celui-ci :

Au début, les gens contribuent aux idées de ce que l'on nomme « progrès », saluant les protagonistes de telles idées, mais tout en restant dans leur immuabilité. S'ils n'ont pas tué la nouvelle idée dans l'œuf, ils entreprendront d'émettre quelques considérations calomnieuses, ou à persécuter à mort le pionnier. Le fossé existant entre la possibilité d'*espérer* et la possibilité de *faire* obligera dans tous les cas le peuple à ressentir la nouvelle idée comme un fardeau, comme le sempiternel rappel de leur immobilité et de leur absence de vivacité. Cette sensation de caparaçon et d'entrave, outre sa nécessité, se transformera en haine pour ce qui est nouveau, pour le mouvant, l'exaltant. Sous cet aspect, la haine pour tout ce qui est en vie est *rationnelle* de la part de l'humain ruiné. L'idée nouvelle, émouvante, bouscule le peuple hors de sa sécurité et de sa sûreté émotionnelles. *C'est ici que le conservatisme trouve sa rationalité.* Cette sécurité, même si elle étouffe les gens, est essentielle à leur existence. Ils en viendraient à périr sans elle. Le grand bruit occasionné par les rustres de la liberté, ces colporteurs de liberté, ne pourra rien contre cet état de fait. Le rustre de la liberté, dans sa parfaite ignorance et sa totale absence de responsabilité, réclame la liberté parce qu'il veut faire ce qu'il lui plaît de faire *de la mauvaise manière* : après avoir tué le conservateur, défenseur du *statu quo*, il échouera complètement dans la sécurisation de l'ensemble du fonctionnement social, et deviendra inévitablement, afin de sauver sa tête, plus cruel, plus sévère encore dans la suppression de la vivacité de la Vie qu'aucun conservateur n'aura jamais osé l'être. Les impérialistes russes du vingtième siècle, pourtant issus du peuple, nous l'ont démontré au prix d'un terrible coût en vie humaine.

Dans certaines conditions données, les gens sont, et se doivent d'être, conservateurs dans leur manière de vivre. Il ne sert à rien de quitter son village pour entrer dans l'inconnu si vous n'avez aucune couverture pour vous garantir du froid, ni de pain à manger. Il vous est plus avantageux de rester fixé à l'endroit où vous êtes, avec votre petit jardin de légumes derrière chez vous. Pour cette raison, les gens haïssent, et se doivent de haïr, celui qui perturbe leur sécurité émotionnelle. Je me fais l'avocat du diable en disant cela, mais il est peu utile d'expulser le diable sans savoir en pre-

mière instance pourquoi il y a des diables dans ce monde.

Celui qui perturbe l'expectative sécuritaire de l'être humain peut succomber aux ovations à sa grandeur et tomber à son tour dans l'inertie passive. On l'a plusieurs fois constaté. Dans ce cas, rien n'aura été de l'avant. Il n'y aura qu'une petite commotion, un semblant de sensation dans la zone génitale ankylosée de quelques femmes et de quelques hommes, mais rien qui n'aura mis en danger la communauté. Observez des orientaux « les bras ballants » et vous comprendrez et *verrez* de quoi il s'agit ici.

Le perturbateur de la sécurité émotionnelle peut ne pas céder à la pression de l'immobilisme humain. Dans ce cas, il sera pourchassé, il *devra* être pourchassé comme un animal sauvage. Ou bien il mourra, et ne gênera pas plus longtemps le boulet du défraîchi. Ici à nouveau, rien n'aura changé de la situation commune, sinon que quelques poussières soulevées sur la route, ou un tapage sans importance dans quelque taverne.

Le danger patent à l'existence humaine se montre lorsque ni l'innovateur ni le prophète n'accepte de demeurer dans l'inactif ou de mourir isolé dans le silence. Le danger réel découle du *succès* du prophète. Voici les étapes de cette catastrophe sociale dans son ensemble :

1. *La masse des humains inertes s'empare du grand espoir que provoque le nouveau message dispersé par le truchement de quelques petits grands hommes ;*

2. *Ces petits grands hommes ne sont pas aussi inertes que l'énorme troupeau humain. Ils sont vifs, enthousiastes, à l'écart du succès et du pouvoir, mais pas pour autant à l'écart du pouvoir sur les gens ;*

3. *Les prophètes qui ont eu à condamner l'existence pécheresse et ont entrouvert des contrées nouvelles, maintiennent leurs promesses sans se rendre compte qu'ils créent les fondements d'une nouvelle puissance nocive qu'ils auraient été les premiers à condamner. À moins qu'ils n'aient atteint un haut degré d'abnégation et de sagacité qui, en l'éclairant de l'éblouissante lumière du jour, le mettent à même de discerner le fossé entre l'espoir humain et l'agissement humain, la catastrophe sociale sera aux limites de l'éclatement ;*

4. *Les petits grands hommes se saisiront de la nouvelle idée. Ils deviendront bientôt ivres des potentialités qu'apporte la nouvelle vision. Ils n'auront ni le savoir-faire, ni la patience pour entrevoir le danger, ni le savoir requis pour prendre en main la nouvelle vision. La nouvelle vision les rendra inévitablement ivres de rêves de pouvoir : l'ivresse du pouvoir jusqu'à la dépendance. Ces petits grands hommes ne voudront pas le pouvoir pour lui-même : l'ivresse du pouvoir est le résultat, certes involontaire, mais encore inéluctable du mélange entre une grande vision et un petit savoir-faire. De*

cette manière, à partir de la vision magnifique d'une rédemption se crée un mal nouveau, et qui est pire. C'est cette transformation d'une vision en ivresse de pouvoir qui est entrée sur la scène sociale, qui s'est développée au cours des âges et au fur et à mesure de l'accroissement du nombre de prophètes et du nombre des gens dans le grand troupeau. *L'expectative humaine, la vision du prophète et le retournement de la vision en dépendance de l'ivresse du pouvoir* chez les petits apôtres des grands prophètes forment le triptyque de la reproduction de la misère humaine.

Ce changement de la vision prophétique en pouvoir sur les gens est inévitable ; elle devra être endurée aussi longtemps que la brèche séparera le grand rêve et l'impuissance factuelle de l'humain. Aussi bien Joseph que Caïphe, Jésus que l'Inquisiteur, surgissent de cette brèche présente dans la nature humaine.

C'est la dynamique de ce cercle vicieux qui a transformé, au cours de la première moitié du vingtième siècle, chaque leader *socialiste* en bureaucrate du pouvoir statique sur les gens. Le déroulement de ces événements est inévitable aussi longtemps que le fossé n'aura pas été comblé. On ne peut imputer la dépendance à l'ivresse du pouvoir à quiconque, car elle est de la responsabilité de tous. *Il n'y a pas de plus grand danger pour l'avenir du peuple que la commisération et la pitié.* La pitié ne referme pas la brèche humaine entre le fait de rêver et le fait d'agir. Elle ne fait que la proroger : *c'est sous cet aspect de la perpétuation de la misère humaine que les socialistes sont des ennemis du genre humain.* Le conservateur ne prétend pas améliorer le sort de l'humanité. Il vous dit franchement qu'il est pour le *statu quo*. Le socialiste apparaît comme un « leader progressiste » menant à la « liberté ». Il est en réalité un créateur d'esclaves, pas dans la foncière intention d'être nocif, mais simplement du fait d'être séduit par la position de chef : il est victime de l'espoir mystique de la masse humaine qui est en fait impuissante.

Les sentiments socialistes sont destinés à mener à l'étatisme. Ils ont toujours mené à l'étatisme, partout où le socialisme, en tant qu'idée, a été pris au sérieux. Tant que le socialisme reste un idéal humaniste, il n'oblige pas ses leaders à l'étatisme, comme dans les régions scandinaves au cours du XXe siècle. Mais il produira des ravages en Angleterre et il apportera la catastrophe en Russie, exactement en rapport avec le sérieux qu'on lui accorda.

Personne ne blâmera le leader socialiste de n'avoir pas entrevu la brèche, ou d'en avoir fait une mauvaise interprétation, entre les espoirs populaires de liberté et la capacité du peuple à entreprendre la construction de cette liberté. Ils doivent par contre se voir reprocher d'avoir usé de la menace,

de l'entrave, du meurtre sur qui veut montrer du doigt le fossé, et propose des mesures, bonnes ou mauvaises, pour la combler. Ceci s'applique en premier lieu aux impérialistes russes. À leurs yeux, l'inertie pathologique des gens signifie un « sabotage » conscient des intérêts de l'État. La cruauté sans fond de l'impérialisme russe envers l'humain est incompréhensible, sinon que de constater le choc dont ont souffert les leaders lorsqu'ils ont été confrontés à l'inertie humaine en prise avec le « ciel sur terre ». Les espoirs de l'humanité ne sont pas plus différents dans le credo de l'Église catholique romaine que dans celui de l'impérialiste russe ; pas davantage la dégénérescence d'une grande doctrine en une piteuse tricherie. Ce qui les distingue les uns des autres est leur positionnement vis à vis de la faiblesse humaine. Du reste, au Moyen-Âge, le catholicisme fut qualitativement identique, et du même gabarit, au fascisme du xxème siècle.

Tout ceci est bien sûr des plus tragiques. Qu'il serait plus inspiré à l'humain de NE PAS prendre au sérieux des idéaux plutôt que le contraire, est tout simplement un paradoxe de plus que crée le profond antagonisme dans la structure humaine, entre le désir et l'inertie.

Le Christ ne cède pas au troupeau, ni à ses séductions tentant d'en faire un leader par sa mise au pouvoir. Durant son existence, il ne réussit pas à créer un large mouvement ; il n'abandonnera même pas le judaïsme. Et il ne transformera pas lui-même sa prophétie en ivresse du pouvoir. Cela reviendra à Paul de Tarse. Ces derniers temps, Staline était à Marx ce que Paul était au Christ. Lénine doit être compté à part. Il succomba au chagrin de voir péricliter ce dont il avait dès le commencement été le témoin, le rêve russe. En conséquence, il fut terrassé par une attaque d'apoplexie, comme Franklin D. Roosevelt en 1945, quand il comprit ce qu'avait fait le Modju de Moscou de ses amitiés. *Le véritable Paul du fascisme rouge est Staline : on retrouve dans le fourbe Modju de la Georgie russe, l'exacte réplique, tant dans les détails du langage, dans l'aspect de doctrinaire pointilleux, que dans la cruauté, de la conversion de Saül en Paul.* Staline a seulement disposé de plus de facilité que Paul dans son accession à la liqueur enivrante du pouvoir. Et il n'y avait pas autant de millions de personnes impliquées dans la catastrophe à l'époque de Paul. Mais la cruauté développée dans les deux cas est bien équivalente. Le Christ n'a jamais monté ou organisé des sections de partis à travers le monde. Il n'avait pas l'intention de convertir les païens au christianisme, il n'a fait que de les inclure dans l'ensemble des enfants de Dieu, et il était loin de l'idée de convertir quiconque contre sa volonté. Il n'apportait pas la chrétienté au peuple. Il attendait, jusqu'à ce que le peuple vienne à lui. Il

leur disait alors que le Royaume des Cieux SUR TERRE est possible et qu'il est proche. Il croyait, tels les libéraux et les socialistes deux milliers d'années plus tard, que l'homme est bon et qu'il est seulement opprimé et interdit par des forces *extérieures* agissant contre l'expression de la vivacité de sa divinité. Il croyait, comme beaucoup le firent après lui, que le Royaume se manifesterait par une prière suffisamment longue, sérieuse et des plus sincères. Il est, comme beaucoup d'autres avant et après lui, la victime de la croyance erronée selon laquelle la multitude peut être tenue sous le joug par quelques empereurs et scribes talmudistes, contre sa volonté. Il n'avait pas le moindre soupçon du fait que *la suppression de la vie est en œuvre chez les gens eux-mêmes*. Des siècles emplis de cruauté, de morts, de désespoir, d'erreurs, de crimes affreux passeront avant qu'on prenne conscience de la maladie émotionnelle de l'humain, et qu'on commence à l'entrevoir un tant soit peu. Et même alors, le peu de gens qui en ont pris connaissance se cramponneront à l'erreur et refuseront de voir la vérité nue, face à face. Ils croiront que la mentalité malade est un mauvais côté de l'hérédité, tout comme leurs prédécesseurs croyaient qu'elle était une possession du démon et devait être passée par le bûcher.

Le formidable rejet du Christ, qui est la Vie, maintiendra les assassinats par milliards au cours des âges. Les gens convertiront des nations étrangères par la force, sans la plus petite idée de ce à quoi pensait le Christ lorsqu'il disait que c'est en vous que se situe le Royaume des cieux. Au nom de la chrétienté, de manière à éviter la profondeur du Christ, le sang coulera par flots, les corps seront pendus aux arbres, des cris rebondiront contre les murs de pierre des prisons, et les aliénés, qui sont en contact avec le Christ, seront enchaînés à vie ; et tout cela au nom au Christ.

Ce cauchemar, passé sous le couvert de l'Antéchrist avec la prétention d'extirper de la foi chrétienne ses cruautés et son ignorance, poursuivra son harcèlement sous un nom différent tout en surpassant tant dans sa méthode que dans le nombre, tout ce que le plus petit inquisiteur n'a pu jamais désirer rêver. Il durera huit ans pour mener Giordano Bruno au bûcher ; il n'aura besoin aujourd'hui que de quelques heures pour passer par les armes des centaines d'hommes et de femmes innocents.

La haine règnera sur le monde et, en concomitance, des lèvres glacées radoteront des mots d'amour et de paix. Le Christ n'avait pas connaissance de la haine structurale présente en l'humain, qui provient de la frustration. Il faudra des centaines d'années et des centaines de saints et de sages pour *cache* le simple fait que l'on peut abrégé le cauchemar en mettant un terme

au Meurtre du Christ dans le giron des milliards de femmes privées d'amour alors qu'elles sont enceintes.

La catastrophe est *trop immense, trop stupide, trop odieuse* dans ses monstruosités pour que même le Christ ait eu conscience de ses dimensions. Il aimait trop le peuple. Il croyait trop en lui. Tre doté en son cœur d'un amour si profond et si sincère, rend impossible la conception de l'humain comme un être aussi malheureusement haineux. L'humain n'affiche pas ouvertement sa haine. Il la dissimule et la laisse subsister clandestinement en maître. Cette haine est trop bien déguisée en haine pour l'éternel ennemi, pour l'empereur, pour un autre calamiteux, de sorte qu'aucune âme confiante et aimante désire, ou puisse désirer, soupçonner sa tangible présence *dans* un honnête homme. C'est pourtant vrai : l'amour poisseux d'une mère pour son enfant est une véritable haine, la fidélité indéfectible de la femme n'est que haine quand elle est bouffie du désir d'un autre homme. La sollicitude pointilleuse de l'humain pour sa famille est une vraie haine. L'admiration de la foule pour ses *führers* bien-aimés est de la haine sans fard, un meurtre possible. Il suffit que le rédempteur tourne le dos à ses ouailles, que le berger abandonne une journée ses moutons, pour que les moutons se mettent à hurler tels des loups et à déchirer leur berger en lambeaux.

Tout ceci est trop incroyable pour être conçu et appréhendé. Et pourtant c'est vrai. C'est à tel point vrai que nous suspectons, avec force raison, que c'est ici le fondement de cette grande fuite devant n'importe quelle vérité, grande ou petite. Pour atteindre la vérité, cette fuite, ce grand mensonge doit d'abord être découvert. De laisser tel quel ce grand mensonge signifie catastrophe pour toute âme qui est impliquée.

La grande haine est bien dissimulée et suffisamment contrôlée en surface pour qu'elle ne cause pas de dommage à son entourage immédiat. Lorsque, au cours de sa petite enfance, un enfant est émotionnellement étranglé par sa mère, on n'en verra pas le résultat avant que, devenu homme, il ne se trouve à même d'aimer une femme, ou devenue femme, elle ne se trouve confrontée au fait d'élever son enfant.

La distorsion de la gracieuseté de la petite fille par une mère frigide, dont les traits ont été déformés par la laideur, ne se montrera pas avant qu'elle n'ait grandi, pour devenir à son tour mère et rendre son homme et son enfant malheureux à vie. La dernière pensée d'une telle mère arrivée sur son lit de mort sera le souci de savoir si sa fille a, ou non, préservé sa virginité.

Ce n'est ici qu'un léger aperçu de l'arrière scène de la misère humaine. La grande haine ne sera visible qu'à l'homme, ou à la femme, qui se battra pour la survie décente de son amour et de sa vie. Elle ne sera accessible qu'au chirurgien compétent en émotions humaines, qui sait comment révéler une âme sans meurtrir le corps par un flot de haine. Tout en se présentant sous des formes et des apparences variées et multiples, la haine se cachera toujours parfaitement bien. En fait, toutes les règles de bonne conduite et de politesse sociales proviennent de la nécessité de cacher cette grande haine. Certaines couches de la société, à diverses époques, mettront au point une étiquette particulière afin de duper son monde pour qu'on oublie l'existence de cette haine structurelle. Les diplomates de la fin de l'ère chrétienne se rendront, prêts à tromper, aux conférences pour la paix pleinement conscients qu'il leur faudra faire face à une haine amère, sachant que la duperie est le seul moyen de se tirer d'affaire d'avec la grande haine. Personne ne fera confiance à personne, et pareillement chacun saura exactement ce qu'il en est de l'autre ; et tous de garder le silence. Dans les réunions d'importance des grandes conventions sur l'hygiène mentale, chaque homme, ou chaque femme, en se basant sur sa propre expérience et à partir de la misère de masse qu'il rencontre dans son cabinet et son centre médical, est au courant de la misère que rencontrent les êtres pubères. Chaque éducateur sait exactement de quoi retourne la délinquance juvénile et quelle est sa signification profonde, qui est CETTE FAIM SEXUELLE AU MOMENT DE L'APOGÉE DU DÉVELOPPEMENT GÉNITAL. Mais tous garderont le silence. La grande haine est située entre la misère juvénile et ceux qui ont la potentialité d'y porter remède. Et tout un chacun de prétendre de ne rien savoir de cette haine, dans une incommensurable duperie de politesses et de socialités, parce que tout un chacun craint son congénère. Et en conséquence, chacun de flatter par une tape dans le dos ce congénère, comme il le ferait d'un animal sauvage, afin de l'amadouer et de le rendre inoffensif.

Tout ceci est l'inévitable conséquence de la chronicité du Meurtre du Christ.

Le Meurtre du Christ est inévitable, non pas parce que les humains le haïssent, mais parce qu'ils *l'aiment* tant qu'*il lui est impossible d'assouvir cet amour*. Le Christ refuse de reconnaître sa grande différence. Son amour pour ses compagnons lui fait oublier la reconnaissance de cette remarquable différence. De ce qu'il a reçu ils n'en ont rien, et les choses qu'il fait avec aisance ils tentent en vain de les accomplir. Il en est ainsi parce qu'il sent et vit la

Vie telle qu'elle se présente à lui dans le cours de son mouvement, tandis qu'ils tuent d'abord la vie en eux, pour essayer ensuite de la faire revenir par la force. Vous ne pouvez forcer un arbre à pousser, c'est un grand fait d'espoir à opposer à tous les pires dictateurs.

Ainsi le Christ reste proche de ses compagnons. Il continue d'être celui qui donne au surplus. Eux, ses compagnons hommes et femmes, continuent de prendre ce qu'il donne et ils s'y habituent tant que grandit en eux, comme une seconde nature, le fait d'être autour de lui, vu ce qu'ils étaient. Sa présence et son intimité continuelle deviendra une raison de le tuer. Se serait-il s'éloigné, ou aurait-il pris ses distances d'un air hautain ou une dignité mensongère, qu'il aurait sauvé sa vie. Mais il est resté proche, humble, simplement présent, d'accès facile pour chacun d'entre eux à n'importe quelle heure du jour ou de la nuit, un homme à part dans la foule. Ils se demandaient secrètement : pourquoi le Maître nous permet-il, à nous qui en savons si peu et faisons si peu pour son message, d'être encore auprès de lui ? Il est beau, certes, mais il est un petit peu assommant. S'entourer sans fin de solennité, et vivre la vie de Dieu à tout instant est une vie de grande noblesse de sentiment, mais une vie trop remuante. Oui vraiment, le Maître plaisante avec nous, il nous taquine alors que nous errons dans les collines et les champs, et nous voyons beaucoup de gens, d'enfants se joindre à nous ; nous éveillons la curiosité des gens, mais nous ne sommes pas ce que nous paraissions être. Nous ne sommes pas saints, pas assez parfaits ; nous ne sommes pas des élèves vraiment dignes de lui. L'avez-vous un jour entendu dire une blague osée, une anecdote salée ? Jamais. Pourtant il fréquente librement les courtisanes et les collecteurs d'impôts. Il est si amical avec tout le monde ; un peu de dignité réservée serait plus convenable. La personne la plus réservée sera vraisemblablement son successeur, et le représentera après sa mort.

Nous ne savons rien de sa vie amoureuse. Il n'en a jamais parlé et il ne nous est pas possible de connaître ses fréquentations. Les femmes l'aimaient, il était attrayant et viril. L'avez-vous vu un jour embrasser une femme ou lui faire l'amour ? Jamais ! Il *doit* provenir du ciel. Il *ne peut pas* être un mortel ordinaire. Les mortels plaisantent, boivent, s'enivrent quelques fois, et se racontent les uns aux autres des histoires salaces à propos de leurs petites affaires amoureuses ; ils b... à droite et à gauche et ils ont leurs petits secrets que tout le monde connaît, et qui sont discutés par tout le monde. Quelques fois ils s'en vont dans des contrées lointaines pour s'y divertir, et en revenir plus vertueux que jamais. Ils ne vivent que pour leurs

femmes et enfants. Oh ! nous le savons, bon nombre déteste ce genre de vie, mais ils s'y cramponnent, ils entretiennent leur jardin, moissonnent leur champ, et par temps de pluie, ils ne s'occupent à rien de vraiment important, ne faisant que parler, ou rêver, s'assoupissant le temps d'une petite sieste. Ils se méfient des autres et se méprisent les uns les autres mais ils sont toujours amicaux les uns envers les autres. Quelques fois ils caillaient une femme parce qu'elle a osé aimer un homme hors mariage, mais dans l'ensemble, ils vivent tranquillement leur vie ordinaire.

Pourquoi le Maître n'a-t-il pas de compagne ? Il a quitté sa famille et demande aux autres de quitter leur famille pour le suivre. Il vit et nous évoque sans cesse ce qui est si éloigné de cette vie qui est la nôtre. C'est quelque part assommant d'intervertir notre monde habituel, bien connu, pour le sien. Nous aimons le frisson qu'il nous procure mais quand se révélerait-il donc, nous guidera-t-il, nous fera-t-il un signe, défera-t-il nos ennemis ? Toujours pas de solution dans son silence. Il est sur le point d'entreprendre quelque chose. Quelque chose de grandiose. Rendre le monde conscient de sa grandeur. Il sera alors beaucoup plus facile, et plus familier à notre mode de vie, d'être de ses disciples. Nous ne pouvons sans fin aller par monts et par vaux, à reconforter les pauvres, à apporter ici et là un peu de joie aux malades. Nous sommes à la poursuite d'une destinée singulière, étrange. Nous avons besoin de quelque chose de grandiose, de bruyant, de quelque chose avec des fanfares et des défilés, des bannières et des hurlements, et qu'on nous laisse dire aux Romains que nous sommes leurs ennemis.

Continuer à aimer, à combler, et à remplir leur ego vide ne suffira finalement pas. Ils ne veulent que *leur* manière de vivre. Et le Christ n'en prend pas conscience. Ils réussiront à lui communiquer une sensation de lui-même selon laquelle il doit réaliser quelque chose de grand, de bruyant, d'impressionnant afin d'être reconnu comme étant le Fils de Dieu. Lui qui résista aux tentations du péché et du pouvoir, il s'autorisera à évoquer une « marche sur Jérusalem ». Et puisque le Christ n'a rien à voir avec un Mussolini lorsque ce dernier se mit en route pour Rome deux milliers d'années plus tard, et puisqu'une telle démarche est en contradiction avec la véritable nature du Christ, il devra mourir misérablement sur la croix.

À cause de tout son amour pour l'humain, le Christ ne réalise pas vraiment ce qu'est l'humain. Il se ressent lui-même comme étant un leader qui se doit de ne jamais abandonner son troupeau d'humains. Il a le pressentiment de l'imminence d'une catastrophe. Il ressent sa vie sans commune

mesure avec le déroulement normal des choses. Il ne connaît rien de la peste qui règne chez l'humain, et durant deux mille ans, personne n'en saura rien. Et il cède. Ses ennemis n'attendent que de saisir une occasion pour le tuer. Il restait sans danger aussi longtemps qu'il vivait la vivacité de la Vie. Dès le moment où il commença à confondre sa vie avec la leur, il était perdu.

Modestement il monte un âne et chevauche en tête de quelques compagnons vers la grande cité où se trouve un grand temple dirigé de main de maître par de puissants prêtres, et vers la forteresse du gouverneur envoyé par l'empereur. Il sait qu'il va à la mort. « Nous allons à Jérusalem, et le Fils de l'Homme sera livré aux princes des prêtres et aux scribes qui le condamneront à la mort. Et le livreront aux gentils, afin qu'ils le traitent avec moquerie, et qu'ils le fouettent et le crucifient ; et il ressuscitera le troisième jour. » (Matthieu xx, 18-19) Il le sait, pourtant il y va. Il leur dit qu'il sera capturé et tué, mais ils ne comprirent rien à ses dires. Il s'agissait encore là pour eux d'une de ses émotions, d'une de ses mystérieuses expressions qui leur permettaient de se remplir de délectables picotements pour un jour ou deux, jusqu'au prochain frisson qui leur sera dû. Personne ne le prévint de ne pas s'y porter. Personne ne le retint. De fait, il est abandonné, quoique personne n'en ait encore conscience. Il ne peut compter sur aucun ami. Des amis auraient compris, n'auraient pas voulu cela. Des amis auraient su que sa destinée n'est pas celle du monde des talmudistes et de la conquête, et que la Vie n'assaille pas une énorme ville en chevauchant un âne. Des amis lui auraient dit combien c'est ridicule et qu'il en était de même pour quiconque ; que la foule se rassemblerait pour regarder cette procession par souci d'une curiosité morbide, comme elle regarderait la parade d'un cirque. Que quelques personnes crient « Hosanna au plus haut des cieux » n'y changerait pas grand-chose.

Deux millénaires plus tard, des politiciens organiseront dans les grandes villes des « marches de la faim » de pauvres, dans le froid de l'hiver, pour montrer le rôle d'avenir que détient le prolétaire dans la société. Quelques-uns chanteront des chants de liberté, d'autres hurleront « À bas les bourgeois » et une ligne tenue de spectateurs indifférents se profilera des deux côtés de la chaussée, regardant la manifestation pour l'abolition de la pauvreté et de la misère. Quelques Marcheurs de la Faim essayeront désespérément d'imiter le défilé d'une grande colonne militaire. Ils se verront même précédés d'un service d'ordre doté d'un habit ressemblant à un uniforme élimé et quelques tambours donneront le rythme de cette misérable

marche. Une police convenablement armée accompagnera sur ses deux flancs cette colonne de sorte à protéger les misérables de la haine courroucée de la majorité. La pitié pour ces pauvres hères sera un jour portée par la nation entière... et son achèvement sera finalement ceci :



et ceci continuera :



Et tout comme le Christ savait pertinemment qu'il allait à la mort, ces « libérateurs » de l'humanité en lambeaux sauront (ils vous le diront sans mâcher leurs mots) qu'il s'agit d'une marche vers nulle part et qu'ils établiront un autre pouvoir, plus cruel, plus misérable encore. Ils participeront aux marches de la misère en pleine connaissance de la futilité de ce qu'elles sous-tendent. Ils entameront ces marches parce qu'ils ne savent pas quoi faire d'autre, puisqu'ils ne peuvent rien faire d'autre que d'agir en conformité aux règles qui régissent la conduite humaine du moment.

Chapitre 7

La marche sur Jérusalem

LA MARCHÉ SUR JÉRUSALEM vise à gommer le récurent rappel que le mode de vie du Christ continue de battre durablement dans les cœurs. Deux mille ans plus tard, le flux et le reflux d'amour et de vie dans le corps sera finalement reconnue et compris. Les gens se rassembleront autour de celui qui connaît la vie fluctuante, ils tenteront d'obtenir de lui la puissance orgastique, de s'en faire déverser par tonneaux, d'aspirer sa présence, de l'obtenir par ce qui est appelé « thérapie ». Mais personne ne sait de quoi il parle puisque personne ne l'a jamais ressentie ou *si* quelqu'un a ressenti la motilité de vie, il l'a ressentie avec horreur. C'est pourquoi les gens voudraient l'obtenir, mais sans la laisser vivre ou s'épanouir de la globalité de leur vécu. Ils travailleront dur au lit pour elle, pour l'» avoir » ; ils étudieront les livres pour « la » découvrir ; ils la chercheront dans beaucoup d'étreintes de haine et de dégoût ; ils se suicideront pour n'avoir pas été capables de l'obtenir, mais ils tueront l'amour authentique au moment où il apparaîtra dans leurs sens, ou bien l'étoufferont dès qu'ils le verront se manifester dans les enfants nouveau-nés. Les mères pousseront des hurlements d'horreur en voyant leurs nouveau-nés : « il bouge ! Il bouge ! Vraiment, quelle horreur ! ».

D'une manière ou d'une autre, tout ceci est su de ceux qui marchent sur Jérusalem, comme le sauront deux mille ans plus tard tous les habitants des grandes villes d'Europe, tous et chacun, car aucun manque ne les rendent aussi misérable que ce manque : il n'y a rien d'autre qu'ils appellent leur Dieu, leur Vie et leur Christ. Cependant ils continuent à assassiner, à craindre cette puissance orgastique, à en faire le sujet de leurs bavardages ou de leurs marches, à la passer par les armes et à la pendre. L'» American Medical Association » ne l'a toujours pas reconnue et le sanhédrin recher-

che toujours les paroles des prophètes pour trouver la signification de la Vie en 1950. Mais ils tueront la Vie, ils *sont obligés* de la tuer, à l'instant même où elle se rend à califourchon sur un âne à Jérusalem, séduite dans la soumission à un style de vie accepté, le style de vie meurtrier. L'humain s'est emparé des voies de Dieu et désormais il tiendra prisonnières les voies de Dieu qui seront maintenues en sûreté à l'écart de toute atteinte par l'esprit et le corps, vénérées de loin dans des litanies machinales, transformées en croix mortes et en cathédrales montant à l'assaut du ciel.

La ridicule promenade à dos d'âne doit être effacée pour toujours.

Ce n'est pas parce qu'ils voyaient en lui la réalité de ce qu'il était ou parce qu'ils avaient compris la vraie signification de son existence qu'ils avaient séduit le Christ en vue de lui faire accomplir cette marche sur Jérusalem. Ils l'avaient séduit à cause de LA SEULE IDÉE QU'ILS SE FONT DE CE QUE DOIT ÊTRE ET FAIRE UN PROPHÈTE. Les livres des prophètes n'annoncent-ils pas ce qui doit être accompli ?

« Dites à la fille de Sion : Voici votre roi qui vient à vous, plein de douceur, monté sur une ânesse, et sur l'ânon de celle qui est sous le joug. »

(Matthieu, XXI : 5)

Ce n'est pas le cheminement du Christ. C'est *leur* cheminement. Ensuite ils annoncent au monde que *c'était* Son cheminement, ce qui n'est pas juste. De fait, leurs rêves sont un fardeau bien trop lourd pour qu'ils puissent le porter eux-mêmes. Quelqu'un d'autre doit rêver leurs rêves pour qu'ils se sentent tout à fait dégagés de toute responsabilité. Le Christ n'a jamais songé à la conquête de Jérusalem. Il n'a jamais été dans cette disposition d'esprit. Il a plusieurs fois porté ses reproches sur les Barrabas et les empeureurs, en vain. Mais il n'y avait pas d'autre issue pour lui.

Deux mille ans plus tard, la force de vie cosmique sera enfin découverte et rendue utilisable pour le genre humain. Elle bouleversera des millénaires de pensée humaine. Elle comblera les béances qui baillaient au milieu des vieilles connaissances humaines emplies d'erreurs. Elle révélera la signification de Dieu que la chimie et la bigoterie avaient toutes deux rendu inaccessible. Elle remplira l'espace cosmique qui avait été déclaré vide. Elle prouvera la légitime harmonie de l'univers. Elle fera s'ouvrir l'âme humaine à ses propres sources de foi et de réconfort. Elle portera un grand pouvoir de guérison selon un mode simple. Elle assiera une nouvelle manière de penser, ni mystique, ni mécaniste, mais vitaliste, en accord avec

la place de l'homme dans l'ordre général des choses. C'est ainsi que procédera l'Énergie Vitale.

Mais ils ne permettront pas que cela se fasse. Ils installeront l'inventeur de l'Énergie Vitale dans un désespérant laboratoire de bactériologie et voudront en obtenir une confirmation de ses découvertes. Ils se précipiteront auprès de physiciens qui occuperont toute leur vie à tuer les moindres traces de l'existence d'une semblable force cosmique et leur demanderont de « contrôler » la découverte de la Vie. Ils exigeront des comptes-rendus dans de vrais journaux où les assassins de la Vie entretiennent l'ignorance de la Vie sur la scène publique.

Les « libérateurs des classes laborieuses » proclameront au public que l'inventeur n'est pas membre de la vraie association psychiatrique qu'ils vilipendent dans la Patrie des Prolétaires. Ils demanderont pourquoi le nom du découvreur de Vie ne figure pas dans les colonnes du *Who's Who* et pourquoi tel fabricant de réfrigérateurs n'a jamais entendu parler de lui. Ils lui demanderont d'organiser une grande conférence à l'Académie de Médecine où l'on n'entend généralement que des causeries sur le « Dolson », un produit chimique présenté à la radio comme étant une panacée.

En bref, ils ne voudront que *l'image* du changement et ils voudront ne retenir en mémoire que ce qu'ils en détestent. Ils enseveliront leur grand espoir avant qu'il ne soit né, tout comme ils tuent la vie des nouveau-nés avant leur naissance pour avoir des bébés tranquilles et disciplinés, faciles à manier.

Ils aspireront à la rédemption sans l'émotion du changement et sans se laisser atteindre par le dérangeant fait de se connaître soi-même. Chaque parole se transformera en un slogan creux, chaque mouvement d'un corps en vie en une succession de mouvements mécaniques. Ils ne prononceront d'autres mots que des cadavres de mots et ne penseront d'autres pensées que des cadavres de pensées. Comme dans leur univers à l'espace vide, dans leurs livres comptables, zéro sera égal à zéro sans que rien n'y soit dit qui concerne les problèmes de faits humains.

Puisque le mouvement de l'amour ne va qu'à eux et jamais n'émane d'eux, ils devront finalement haïr le dispensateur de bonté et le rédempteur. Perdre sa propre source de ressourcement revient à perdre sa propre vie. Retourner à sa vide et désertique existence devient intolérable après être entré en contact avec le Maître. De ces faits, de nombreuses idées, fort répandues et nuisibles pour l'humain, se sont développées et se sont maintenues à travers les âges.

Il y a l'idée prisée selon laquelle l'homme ou la femme ordinaire devrait avoir le droit de circuler librement, de choisir librement sa place au travail, avoir le droit de choisir son métier, d'aller et venir selon son bon plaisir. Or, cette même « personne ordinaire » devenue dictateur n'accordera pas ce même droit au peuple laborieux, et elle refusera ce droit à son leader. Le leader, qu'il soit fonctionnaire de l'État, dirigeant commercial ou chef militaire, ne doit sous aucun prétexte délaissier son troupeau ou le laisser se débrouiller seul. Il doit le surpasser, être son servent public car le capitaine ne doit jamais abandonner le bateau qui sombre. N'importe qui d'autre, à commencer par le héros de la rue, peut évidemment tout abandonner.

De même, surgit de cette mentalité un suceur nécessaire avec l'idéologie du MARTYR. Le besoin de martyrs s'est grandement accru au cours des siècles. L'inventeur *doit* souffrir pour le bien qu'il apporte au peuple. « Il en a toujours été ainsi » signifie, évidemment, que cela continuera toujours dans cette voie : « LE PEUPLE » n'a-t-il pas besoin de quelqu'un qu'il puisse admirer, quelque chose qu'il puisse vénérer, besoin d'être l'émule de quelqu'un ? La souffrance du martyr doit être entièrement visible et parfaitement audible. S'il s'agit d'une souffrance silencieuse bien que reconnue par plusieurs, on s'en fichera. Pour devenir un héros, un enfant doit tomber dans une étroite conduite d'eau, y rester pendant plusieurs jours et être secouru par une grande équipe de techniciens. La nation tout entière restera en haleine. Mais quand des milliers d'enfants souffrent cruellement en silence de leur maturation sexuelle et de la frustration de leurs désirs, tout le monde s'en moque ; il est même interdit de l'évoquer dans les écoles et les universités où les futurs parents et professeurs éclosent par milliers.

Le grand homme doit souffrir. Personne ne blâmera jamais le scone émotionnel qui fait souffrir les grands auteurs. L'homme généreux doit souffrir et ne jamais abandonner sa triste situation, de crainte qu'il ne devienne la proie de la condamnation publique. Le public a besoin que ses héros remplissent le vide de son âme du rougeoiement de l'admiration. Pouvez-vous vous imaginer le Général états-unien, après qu'il eut gagné la deuxième guerre mondiale, refuser d'accepter l'angoisse soulevée par la résolution des chicanes européennes préparant la troisième guerre mondiale ? C'est impossible. Il n'a pas à se reposer, il ne doit pas se retirer, il doit servir le public. S'il refuse, disgrâce et damnation seront son imparable lot.

Un autre idéal qui puise à la même source est le fameux « Aime tes Ennemis ». Nous avons là quelque chose d'extrêmement pratique et utile...

pour l'ennemi. Le Christ n'aime pas ses ennemis. Il maudit les scribes et les Pharisiens en des termes sans équivoque. Il fustige les cambistes, renverse leurs tables en dispersant leur argent sur le sol.

... malheur à vous, scribes et pharisiens hypocrites, parce que vous fermez aux hommes le royaume des cieux ; car vous n'y entrez point vous-mêmes, et vous n'en permettez pas l'entrée à ceux qui désirent d'y entrer.

Malheur à vous, scribes et pharisiens hypocrites, parce que, sous prétexte de vos longues prières, vous dévorez les maisons des veuves : c'est pour cela que vous recevrez un jugement plus rigoureux.

Malheur à vous, scribes et pharisiens hypocrites, parce que vous courez la mer et la terre pour faire un prosélyte ; et après qu'il l'est devenu, vous le rendez digne de l'enfer deux fois plus que vous.

Malheur à vous, conducteurs aveugles, qui dites : Si un homme jure par le temple, cela n'est rien ; mais s'il jure par l'or du temple, il est obligé à son serment.

Insensés et aveugles que vous êtes, lequel doit-on plus estimer, ou l'or, ou le temple qui sanctifie l'or ?

Et si un homme, dites-vous, jure par l'autel, cela n'est rien ; mais quiconque jure par le don qui est sur l'autel est obligé à son serment.

Aveugles que vous êtes, lequel doit-on plus estimer, ou le don, ou l'autel qui sanctifie le don ?

Celui donc qui jure par l'autel jure par l'autel, et par tout ce qui est dessus. Et quiconque jure par le temple jure par le temple et par celui qui y habite. Et celui qui jure par le ciel jure par le trône de Dieu, et par celui qui y est assis.

Malheur à vous, scribes et pharisiens hypocrites, qui payez la dîme de la menthe, de l'aneth et du cumin, et qui avez abandonné ce qu'il y a de plus important dans la loi, savoir la justice, la miséricorde et la foi. C'étaient là les choses qu'il fallait pratiquer, sans néanmoins omettre les autres.

Conducteurs aveugles, qui avez grand soin de passer ce que vous buvez, de peur d'avaler un moucheron, et qui avalez un chameau.

Malheur à vous, scribes et pharisiens hypocrites, parce que vous nettoyez le dehors de la coupe et du plat, et que vous êtes au-dedans pleins de rapine et d'impureté.

Pharisien aveugle, nettoyez premièrement le dedans de la coupe et du plat, afin que le dehors soit net aussi.

Malheur à vous, scribes et pharisiens hypocrites, parce que vous êtes sembla-

bles à des sépulcres blanchis, qui au-dehors paraissent beaux aux yeux des hommes, mais au-dedans sont pleins d'ossements de morts, et de toute sorte de pourriture.

Ainsi au-dehors vous paraissez justes aux yeux des hommes, mais au-dedans vous êtes pleins d'hypocrisie et d'iniquité.

Malheur à vous, scribes et pharisiens hypocrites, qui bâtissez des tombeaux aux prophètes, et ornerez les monuments des justes,

Et qui dites : Si nous eussions été du temps de nos pères, nous n'eussions pas été leurs compagnons à répandre le sang des prophètes.

Ainsi vous vous rendez témoignage à vous-mêmes, que vous êtes les enfants de ceux qui ont tué les prophètes

Achievez donc de combler la mesure de vos pères.

Serpents, races de vipères, comment pouvez-vous éviter d'être condamnés par le feu de l'enfer ?

C'est pourquoi je m'en vais vous envoyer des prophètes, des sages et des scribes, et vous tuerez les uns, vous crucifierez les autres ; vous en fouetterez d'autres dans vos synagogues, et vous les persécuterez de ville en ville ;

Afin que tout le sang innocent qui a été répandu sur la terre retombe sur vous, depuis le sang d'Abel le juste, jusqu'au sang de Zacharie, fils de Barachie, que vous avez tué entre le temple et l'autel.

Je vous dis en vérité que cela viendra fondre sur cette race qui est aujourd'hui. Jérusalem, Jérusalem, qui tue les prophètes, et qui lapide ceux qui sont envoyés vers toi, combien de fois ai-je voulu rassembler tes enfants, comme une poule rassemble ses petits sous ses ailes, et tu ne l'as pas voulu ?

Le temps approche que votre maison demeurera déserte.

Car je vous déclare que vous ne me verrez plus désormais, jusqu'à ce que vous disiez : Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur.

(Matthieu XXIII : 13-39)

L'adéquate « Aimes tes ennemis » du Christ, qui veut dire « comprends tes ennemis », a été déformé, comme tout ce qui tombe entre les mains d'âmes vides est déformé et défiguré. La peste ne pardonnera jamais à ses ennemis : il est bien plus sécurisant et bien plus opportun d'être prêt à donner un coup de pied à son semblable déjà à genoux, et cette victime devra aimer son ennemi. Un procureur pestilentiel fera jeter aux fers un homme en sachant qu'il est innocent ; il écartera des siens un père ou un époux pendant vingt ans en l'emprisonnant dans une forteresse aux fenêtres bardées de fer. Que quelqu'un découvre l'erreur au bout de vingt ans

et il arrive alors parfois que la victime innocente soit libérée. Au fait de sa libération, elle doit dire publiquement ? ceci lui est exigé sous peine de s'exposer elle-même à des poursuites judiciaires surajoutées ? qu'elle ne garde rancune envers personne. Le caractère pestilentiel commettra, sans que personne ne le contredise, un autre crime contre une autre victime qui devra à nouveau aimer ses ennemis et rengainer sa rancœur.

De cette manière, une idée grandiose née d'une grande âme est transformée en objet de meurtre. De ceci, on demandera au leader de ne jamais abandonner son troupeau impuissant à se tirer d'affaire, et après qu'on l'eut cloué sur une croix, surgira une idée encore plus monstrueuse selon laquelle il *se devait* de mourir pour charger sur ses épaules tous les péchés du genre humain. On sait fort bien pourquoi, et c'est exactement la raison pour laquelle jamais personne ne l'évoque, pourquoi personne n'ose toucher cette petite gemme de vérité : *ils peuvent persister dans le péché et le crucifié sera toujours miséricordieux et, dans toute sa grande grâce, il prendra sur lui toute leur peccabilité.*

Quel cauchemar que ce cadre moral ! *Crucifier un homme innocent pour être libéré soi-même de péché.*

Le Christ perçoit tout cela en entrant dans Jérusalem. Mais il est assujéti par son amour pour le peuple. Il est leur prisonnier, ils font de lui selon leur plaisir : un leader doit mourir pour eux. Ce n'est pas la manière d'agir du Christ. Cela n'a absolument rien à voir avec le Christ, sa mission, sa manière de vivre. C'est leur accomplissement. C'est ce qui va le tuer.

Même s'il avait pris connaissance de la manière d'agir de la peste, de sa manière de fonctionner et de capturer ses victimes, il n'aurait rien pu faire contre elle. Il aurait rapidement découvert que la peste sait comment se protéger elle-même de toute attaque ; qu'elle a parfaitement clos de l'intérieur chaque issue de son propre domaine maléfique.

LA PESTE A SON EXISTENCE PROTÉGÉE PAR SES VICTIMES MÊME.

Pendant des milliers d'années, rien n'a été su de la peste qui erre aux contours de toute âme vivante, tuant, calomniant, cancanant, assassinant ouvertement et clandestinement, provoquant des guerres, diffamant, mutilant des enfants, déformant de grandes croyances religieuses, forniquant, empuantissant, volant, trompant, s'emparant des fruits du travail d'autrui, mentant, poignardant dans le dos, souillant tout ce qui est propre et translucide, semant la pagaille dans toute pensée nette, s'arrogeant le pouvoir de détruire la moindre tentative d'améliorer le sort humain, semant la terreur dans le pays, asservissant un peuple libre en esclavage, enfermant les gens

pour qu'ils ne puissent ni parler ni se plaindre, promulguant des lois pour protéger sa propre existence et ses propres méfaits, se pavanant, imposant des uniformes, décernant des médailles, usant de diplomatie, appasant des décorations, cette peste visible à œil nu et pourtant vu de quiconque.

Des âmes vides ne s'enivrent jamais de grandes pensées pour changer en meilleur le monde. Elles s'enivrent de grandes pensées uniquement pour remplir leur âme vide. Et rien n'est jamais fait en ce qui concerne la misère. Elles honorent, à moins qu'elles ne les tuent, leurs grands sages et prophètes non pas pour une amélioration de leur lot, mais pour l'ESPOIR qui réchauffe leurs âmes froides et stériles. Elles ne montreront jamais du doigt la peste qui ravage le pays et leur propre vie devant leur nez. Elles accusent les tyrans, mais non le peuple qui octroie sa puissance aux tyrans. Elles accusent le législateur, mais non le peuple dont le sempiternel immobilisme rend possibles les lois abominables. Elles condamneront l'usurier mais ne feront rien pour mettre un terme à l'usure. Pourquoi s'en faire ? Elles acclameront le Christ pour son attaque contre les changeurs de monnaie, mais elles passent elles-mêmes devant les guinguettes des changeurs de monnaie pendant des siècles sans dire un mot.

La foule étala ses vêtements sur la route, d'autres coupèrent des branches des arbres et les déposèrent sur le chemin que le Christ allait emprunter pour se rendre à Jérusalem. Et la foule hurla : « Hosanna au Fils de David ! Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur ! Hosanna au plus haut des cieux ! ». Lorsque le Christ prendra la route du Golgotha, pas une seule âme ne viendra chanter « Hosanna au plus haut des cieux ! ». POURQUOI ? POURQUOI au nom du paradis en est-il ainsi ; et pourquoi au nom du Diable, n'y a-t-il personne qui n'énonce et ne désigne cette contradiction ? Parce que le peuple scande aisément « Hosanna au plus haut des cieux ! » et tourne tout aussi aisément son dos à la victime de ces psalmodies hurlées lorsque celle-ci sera réduite à l'impuissance. C'est insensé et seul le défenseur de la peste y trouvera un comportement naturel. Ce devrait être, non moins émotionnellement que rationnellement, le contraire.

Lorsqu'un leader est sur un chemin le menant à une possible victoire, il devrait faire face à un silence. On se devrait d'attendre et de voir de quoi il est fait et comment il agit dans des circonstances plus difficiles. Si ce même leader a montré qu'il est sérieux et suffisamment capable et que plus tard il se trouve dans la tourmente, « LE PEUPLE » ne devrait-il *alors* venir à sa rescousse, lui lancer des « HOSANNA AU PLUS HAUT DES CIEUX », le libérer, le supporter ? NON ! POURQUOI ? Le peuple est toujours absent

lorsque le leader, auparavant acclamé sans raison, se trouve en difficulté. C'est cela *le peuple infesté par la peste*. D'être dans cette disposition est entièrement à son désavantage : il se fait du tort, et pas uniquement à son leader.

Ainsi, la peste est protégée contre toute sorte d'attaques. Comme elle réside et agit au sein du peuple, il s'ensuit en toute logique que le peuple ne doit pas être critiqué. N'avez-vous jamais entendu quelqu'un critiquer le peuple ? Non. Oh, bien sûr, vous pouvez le ridiculiser au théâtre ou au cinéma ; généralement vous pouvez dire que le peuple est méchant, au même titre que vous pouvez fulminer contre le péché d'une manière très générale. Mais commencez par être concret, par dire au peuple ce qu'il est *réellement* dans ses grandes lignes et observez ce qu'il en advient. Le peuple ne doit pas être critiqué en cette période de vénération « DU PEUPLE ». Le peuple lui-même ne l'apprécie pas et les politiciens ont suffisamment de puissance pour punir les censeurs du peuple.

Pourtant, rien n'est plus important, rien n'est plus essentiel pour la vie même du peuple qu'il sache dans quelle mauvaise posture il se trouve. C'est le peuple et lui seul qui est responsable de ce qui lui arrive.

Le Christ refusait de prendre en considération ces distinctions et disait aux gens ce qu'ils étaient réellement, et en conséquence il devait mourir. Il n'avait pas choisi une manière autre que d'être séduit par la position de leader. Parmi ces manières de faire il y a celle qui consiste à :

Mépriser le peuple, à ne jamais porter en avant son espoir en lui, à exercer sur lui un pouvoir proprement machiavélique comme l'ont fait Gengis Khan, Hitler, Néron, Staline ;

Adopter les procédés du peuple, les faveurs du peuple, après avoir montré quelques velléités d'indépendance ;

S'abstenir de toute tentative d'amélioration et d'exercer ses seules fonctions d'administrateur du peuple.

Par contre, le Christ persista dans l'adhésion à ses conceptions fondamentales, évitant d'attaquer de front les routines populaires, et il mourut à cause de sa pitié. Il mourut et devait mourir parce qu'il refusait de reconnaître ce fait terrifiant que non seulement Judas, qu'il repéra pendant la dernière cène, mais aussi chacun de ses disciples, désirait sa mort ; un fait que l'on retrouve clairement dans son abandon total duquel il souffrira plus tard. Les foules qui l'avaient acclamé quelques jours auparavant en criant « Hosanna au plus haut des cieux » ne feront que le regarder traîner sa croix jusqu'au Calvaire, sans bouger le petit doigt pour le secourir.

Elles lui refuseront ce qu'elles ont accordé à Barrabas, c'est à dire leur soutien actif.

Jusqu'ici l'Histoire n'a pas montré d'autre voie qui permette d'échapper à ce lourd boulet qu'est l'immobilisme du peuple. Il y a aussi que personne n'a encore essayé de dire au peuple de la terre la pleine vérité sur son propre compte, et du même coup refuser d'accepter d'être leur leader ; en d'autres mots, refuser d'être une proie à la mystification compulsive du peuple, qui ramène toujours au Meurtre du Christ. Les conséquences d'un tel procédé apparaîtront sans aucun doute clairement un jour et révéleront leur propre histoire au moment opportun.

La masse des animaux humains ne tue pas les leaders, ou elle se contente sans malice consciente de les ramener vers l'endroit où elle se tient immobile, ou encore elle n'agit pas expressément dans le désir de tuer. Abstraction faite de quelques-uns, généralement les gens ne sont pas sadiques. Ils sont en toute morosité immobiles ou rassis, mais pas sadiques. Ils ont cependant exercé une influence décisive sur le développement humain par l'interdiction de toute attaque allant à l'encontre de la manière de vivre leur existence émotionnelle. Initialement c'est le commun des mortels qui a créé ses religions.

Les fesses enracinées, le boire jusqu'à plus soif de la force, la succion de l'espoir, la silencieuse connaissance de sa propre profondeur ne sont en aucun cas de faux-semblants. C'est *structurel*. C'est automatique. C'est la conséquence d'être à la fois un animal et d'être immobilisé par le cuirassement. Les gens agissent : en général ils ne philosophent pas sur ce qu'ils font. Ils accomplissent le minimum nécessaire à leur existence. Les gens sont en général et en tout lieu la source de tout conservatisme. Le leader conservateur peut mieux compter sur les gens que celui qui a des visions sur un avenir possiblement meilleur. Le tsar, l'empereur, sont plus près de la mentalité populaire que ne l'est le prophète, et plus intime avec leur immobilisme. Les prophètes ne font que refléter leurs espoirs et leurs rêves silencieux. Ainsi, on comprend clairement que le prophète, et non le tsar, est celui qu'on assassine.

Prendre conscience de tout ceci et abandonner tout adulation pour le peuple et tout enjolivement du peuple sont les premières conditions requises pour une approche valable des problèmes sociaux. Il est très caractéristique des écrivains sociaux qu'ils ne voient jamais la réalité du peuple que dans ses modes d'action ou dans ses rêves. Ils envisagent rarement de voir l'ensemble des deux aspects. D'un côté, pour l'écrivain social commun, le

peuple est uniquement idéal, bon, honnête, mais en apparence réprimé : c'est le socialisme. D'un autre côté, il est la masse passive d'un matériau malléable et taillable à merci : c'est le fascisme. Le libéralisme est un peu au courant des réalités populaires, mais il maintient en vie le grand rêve. Les gens sont le facteur déterminant de tout ce qui arrive en manière de progrès social. Il n'y a rien qui puisse ou veuille jamais advenir sans auparavant avoir été fondamentalement enraciné dans la manière d'agir du peuple. Il importe peu, dans ce contexte, que le peuple détermine le cours des événements sociaux dans la morosité et en étant assis, c'est-à-dire par une souffrance passive, ou bien par des interventions actives, comme dans l'agitation politique. Tout ce qui est social émerge du grand troupeau des gens et retourne à lui. Le peuple est comme la masse d'un océan sur la surface duquel les ducs, les prostitués politiques, les tsars, les riches, les illuminés sociaux et les colporteurs de liberté soulèvent quelques ondulations. Ces ondulations peuvent être des vagues hautes de quinze mètres qui renversent avec facilité des petites goélettes, mais comparées à l'océan, elles ne représentent rien. Les vagues émergent de l'océan et y retournent. Elles ne sauraient se former ou se produire sans l'océan. Les profondeurs n'ont pas part à la formation d'une vague. Pourtant, sans l'océan, il n'y aurait pas de vagues à sa surface, et les profondeurs de l'océan sont actives même sans la moindre vaguelette de sa surface.

L'océan du vivant humain a commencé à s'agiter il y a à peine plus de cent ans. Les vagues se sont trompées lorsqu'elles ont pris la quiétude de l'océan du vivant humain pour la non-existence d'un océan. Les vagues ressemblent à des mouches courant sur le dos d'un éléphant. La mouche ne sait rien de l'existence de l'éléphant, surtout si cet éléphant dort. Les bouleversements sociaux de la première moitié du xxème siècle sont comme les premiers frémissements de la peau d'un bébé éléphant. Il a une peau épaisse qui lui rend imperceptible la présence des mouches. Il n'en tient tout simplement pas compte. Un seul frisson nettement localisé peut causer des ravages parmi une flopée de mouches installées sur le dos d'un jeune éléphant. Et ce bébé grandira et deviendra un éléphant énorme, sauvage. Cet éléphant vivra au milieu d'un immense troupeau d'éléphants. Et les énormes troupeaux d'éléphants erreront dans la campagne, à la recherche de nourriture et de plaisir, pour de l'eau et des figues, ou bien pour le seul plaisir de se promener. Il y a peu de choses à faire pour changer cela. Personne ne saurait prédire ce que les éléphants vont décider de leur destinée. Peut-être ne désirent-ils aucune destinée, peut-être veulent-ils seule-

ment se promener aux alentours, sans se soucier le moins du monde des toutes petites huttes de paille de quelques philosophes humains. Les éléphants continueront à paître, aspirant l'eau par leurs trompes, barrissant, s'accouplant, élevant leurs petits, tuant des tigres, écrasant et déracinant des arbres hauts comme des mâts, piétinant plus d'une hutte exiguë de petits bois d'un philosophe. Et aucun philosophe ou aucun sociologue ne peut en changer le cours. Il est grand temps de reconnaître ce fait : l'océan de la vie humaine a commencé de bouger, c'est certain ; personne ne pourra faire quoi que ce soit à ce propos, ni l'orienter, ni le prévenir de ce qui adviendra. D'ailleurs, personne de raisonnable ne pourra se plaindre du fait que cet océan ait commencé à se mouvoir. Ce ne sont pas les communistes qui ont provoqué ce réveil. C'est au contraire ce remue-ménage qui a suscité les communistes, les fascistes et le reste de la drôle de vermine. Les fascistes ont été balayés par ce même mouvement, et les communistes qui s'imaginent être les vrais artisans du monde se trouveront eux-mêmes un jour piétinés et réduits en bouillie sous le pas d'un seul éléphant. Un éléphant ou un océan représente infiniment plus que ce qu'ose en rêver un écrivain à la pièce dans un petit bureau de Moscou ou de Chicago. Ils sont parfaitement ridicules et ils n'impressionnent que celui qui est dans une erreur de perspective, ceux qui prennent à tort des ondulations de surface comme résultant des mouvements d'une mouche lorsqu'il s'agit des mouvements de l'océan ou des éléphants. Il n'y a pas une différence très grande entre les petites mouches en cuivre rutilant du Kremlin, ou de quelques autres places similaires, et la foule de mille millions de personnes comparées à un bateau flottant sur les vagues de l'océan et l'océan lui-même. Il y a des forces en œuvre dans et autour de l'océan à côté desquelles le bateau, ou la mouche, devient totalement insignifiant. C'est ce que le rusé avocat d'affaires à la tête du « Un-American Activities Committee » ne peut comprendre. Il promeut le pouvoir de la vermine en proclamant qu'elle est elle-même l'océan. Il n'en est rien ; et le président d'un comité n'est pas l'homme qualifié pour effacer cette erreur à propos de la vermine située aux premières loges.

L'Église catholique a grandi dans l'éléphant endormi et dans l'océan immobile, et elle y est restée. Les prêtres s'imaginaient commander à l'océan endormi et à l'éléphant assoupi sans se rendre compte que l'océan et l'éléphant ne sentaient pas même qui étaient assis sur leur dos. La religion catholique avait, grâce à son origine Christ-ienne, une petite idée de la profondeur de l'océan et de la puissance du troupeau d'éléphants. Tout

finissait en litanies machinales, une fois encore, œuvres du Petit Bonhomme. La litanie assassine le Christ dans chacune de ses invocations. Le mouvement communiste a grandi d'une ondulation sur la surface d'une petite partie de l'océan. Il fut porté en avant par un grand bouleversement occasionné par un rêve qui, depuis lors, s'est peu à peu évanoui. Et les Petits Bonhommes qui barraient à l'époque le bateau, pensaient toujours qu'ils étaient la cause du mouvement ; pire encore, ils ont pu amener quelques philosophes à penser que c'est eux qui provoquaient l'agitation avec « un courage authentiquement bolchevique, avec détermination et conspiration ». Et cette idée folle est diffusée dans le monde entier par un grand nombre de commentateurs à la radio états-unienne, de même que de révérencieux journalistes états-uniens semblent grandement impressionnés par feu l'empereur d'Autriche. Ce ne sont que des balivernes, grands descendants des rudes pionniers des forêts de la Nouvelle-Angleterre et des plaines du Far-West ! Arrêtez vos émissions sur les folies des petits bonhommes du Kremlin, mais ne cessez pas d'informer le peuple avec précision sur ce que sont en train de faire ces Petits Bonhommes. Et arrêtez vos émissions sur le prétendant au trône impérial d'Autriche. Regardez le gigantesque éléphant états-unien et l'océan incommensurable des potentialités états-uniennes sinon vous serez balayés sans qu'il reste une trace de vous ? chose qui ne portera pas à conséquence au regard de ce que vous êtes et quel que soit votre nom.

Le Christ ne croyait pas qu'il était la cause de l'agitation de l'océan. Il disait qu'il était le Fils de l'Homme, ce qui était la vérité. Il le sentait dans le grand océan, dans le troupeau des éléphants, dans son propre sang, dans ses sens et il l'affirmait librement. Ce fut la mouche qui ne comprenait pas et qui le fit aller à Jérusalem pour combattre l'empereur. Le Christ a une parfaite connaissance de ce qui adviendra parce qu'il sent que ce n'est pas à lui que revient de combattre l'empereur. Que l'empereur prenne ce que bon lui semble. Ne méprisez pas le collecteur de taxes. Le règne de l'empereur ou les collecteurs de taxes ne sont pas vraiment des choses importantes en soi. Les empereurs et les impôts seront déjà dans les oubliettes avant que s'installe le Royaume dont le Christ savait qu'il viendrait et, en souverain, bouleverserait lui-même le sort du genre humain. Cela se produira lorsque l'humain ressentira et connaîtra Dieu, lorsque les frissons à la surface du grand océan le rendront conscient qu'il est une partie infime du grand océan, provenant et retournant à lui, un sublime événement passager, mais rien de plus qu'un événement vibrant avec vigueur, une orientation et un

mouvement aussi longtemps qu'il dure. La signification de l'existence d'une vague ondulant à la surface de l'océan est exactement celle-ci : *être une vague*, roulant davantage, répandant autour d'elle une belle gerbe d'embruns et s'évanouissant à nouveau. Mais le *principe* de l'ondulation dure tant que perdure l'océan. Ainsi, laissons réaliser le principe de notre existence. Le Christ sait pertinemment qu'il est une vague bouleversante provenant de l'océan et destinée à retourner à l'océan. En fait, il le sait avec une si parfaite lucidité que cela seul suffit pour qu'on le tue. Les mouches perchées sur le dos de l'éléphant n'apprécient pas cette lucidité. Elle dérange leur philosophie de la vie. Si le Christ n'avait pas commis l'erreur fatale de s'engager un instant dans la manière de vivre des mouches juchées sur le dos des énormes éléphants, il aurait vécu sa vie à sa manière.

Le Christ est véritablement le Fils de l'Humain et il doit être compris comme le Fils de Dieu. Il est *les deux à la fois*, puisque l'Humain est le Fils de Dieu et Dieu est l'Océan de l'Énergie Cosmique dont l'Humain est une minuscule parcelle fugitive, une ondulation, venant de Dieu et retournant à Dieu, revenant au Père Grandiose. Le Christ connaissait la signification profonde d'être une vague sur l'océan, c'est-à-dire d'être le Fils de Dieu. Vous êtes tous des enfants en Dieu et de Dieu, leur disait-il ; et ils le tuèrent parce qu'ils croyaient que c'étaient *eux* qui gouvernaient la terre, qu'ils se mariaient à Dieu en lui offrant des sacrifices sanglants d'animaux ou les prépuces tranchés sur des pénis des nouveau-nés mâles ou par leur manie de se laver les mains en conservant sales leurs âmes, ou par leurs tentatives morbides de découvrir, aujourd'hui encore, la signification de Dieu dans le point qui surmonte un « i ». Ils forcent toujours, dans leurs écoles, des enfants de deux ou trois ans à chercher Dieu dans le point qui surmonte le i, utilisant la verge pour des punitions cruelles. C'est là un sort pourri, en fait. Leurs agissements n'ont rien à voir avec la religion, mais avec la névrose de compulsion sadique, conséquence d'un engourdissement du pelvis. Les petits bonshommes ont fait de la religion ce qu'ils ont fait de toute chose : la retourner à leur propre manière de faire. Mais arrivera un jour où un prophète s'en rendra compte et qui ne se souciera plus de savoir s'ils le croiront ou non, s'ils atteindront le Royaume de Dieu ou non, s'ils se feront tuer par millions ou non à travers les âges. Ce prophète ne se souciera que de voir et de pointer du doigt le Royaume de Dieu qui est en eux. Il pointera uniquement le doigt sur le *principe* de l'ondulation comme un événement se réitérant et non pas sur les seules ondulations ou même sur des groupes d'ondulations. L'ondulation ne sera pas pour lui

plus qu'un frisson infime sur le grand océan et il tiendra compte de l'océan de la même manière qu'il tiendra compte des frissons et non pas du ridicule et éphémère frémissement lui-même.

Ce prophète sait que les petits frissons l'emporteraient comme l'avaleraient et le noieraient en silence les grandes vagues s'il s'en préoccupait trop. Il a découvert l'océan en eux et se désintéresse de la question de savoir s'ils le savent ou non. C'est ce qui le sauvera de leur fureur de mouches.

Elles l'interrogeront comme ils ont interrogé le Christ à Jérusalem :

« Par quelle autorité faites-vous ces choses et qui vous a conféré cette autorité ? »

Il ne leur opposera pas une question sans réponse possible. Il ne leur dira pas : « Ni vous ni moi ne peut dire par quelle autorité je fais ces choses ». Il leur énoncera clairement leur fait. Il leur dira que cela ne les regarde pas, qu'il a acquis son autorité de faire ce qu'il fait de lui-même, qu'ils sont des casse-pieds, qu'il ne se soucie pas plus que cela de savoir si oui ou non ils le croient, s'ils le reconnaissent ou non, s'ils ont adopté ou non son enseignement dans leurs écoles et dans leurs temples : qu'importe qu'ils le « reconnaissent » comme un prophète ou non, qu'ils lui octroient la Médaille de l'Honneur ou non ; il n'est apparu pour convaincre qui que ce soit, il se désintéresse de tout sinon que d'une chose : *de rester en contact avec l'océan au-dehors et au-dedans des humains*.

Comme toute petite mouche contient l'océan en elle-même, il la respectera et... peut-être... la laissera vivre naturellement tous les jours de sa vie.

Il saura exactement ce que sait le Christ, par expérience, par la vivacité de la Vie, de sa propre profondeur, que les collecteurs de taxes et les prostituées accéderont au Royaume de Dieu et pas les Pharisiens. Le Christ ne méprise pas les prostituées. Il sait qu'elles apportent à l'homme une étincelle de l'immense océan d'amour, quoique déformé et souillé. Mais les Meurtriers du Christ brûleront les prostituées sur un bûcher comme sorcières. Mais pire encore adviendra.

Si vous connaissez l'océan, qu'il soit assoupi, frissonnant ou pleinement réveillé, vous connaissez Dieu et vous savez de quoi tous les Christ de l'histoire de l'humanité ont parlé. Si vous ne connaissez pas l'océan, vous êtes tout simplement perdu, qui que vous soyez. Ce que vous pourrez alors savoir de l'océan ressemble à l'image d'un miroir, ayant peur de vous noyer dans ses profondeurs, mais vous ne cesserez jamais d'être une parcelle de l'océan, émergeant de ses profondeurs et retournant à sa paix. Et dans cet aller-retour à l'océan vous emporterez en vous sa profondeur ; et non pas

une de ses parcelles au regard de ses profondeurs abyssales. Non pas un milligramme de profondeur au regard de milliers de tonnes de profondeur. La profondeur est profond, qu'importe un gramme ou une tonne. Elle est une *qualité* et non une quantité. Elle est tout autant en œuvre dans une luciole que dans un éléphant. Fondamentalement, le nerf délicat d'un papillon fonctionne exactement comme le nerf épais d'une baleine.

Et vous CONNAISSEZ Dieu. Vous refusez de croire qu'il est possible de NE PAS connaître Dieu ou même ne pas oser connaître Dieu. Ce sont des humains malades, abandonnés, desséchés qui ont créé le conte d'un Dieu menaçant les gens de le regarder, de le connaître, de le sentir, de le vivre. Ce sont eux qui ont provoqué des gens malheureux à tenter de trouver péniblement – sur de simples oui-dire, des croyances et une confiance – ce qu'ils avaient abandonné si facilement. C'est une fois encore le peuple qui a amené Moïse à promulgué des Lois sévères à l'encontre de l'adoration du Veau d'or, de la consommation de viande de porc, prescrivant de se laver les mains avant chaque repas. Tout cela était nécessaire, parce qu'après avoir perdu Dieu au fond de soi et après avoir perdu son PREMIER sens de la Vie, on commence à adorer l'or.

Et cela, les scribes et les Pharisiens ne le pardonneront jamais au Christ ; c'est cela qui forcera les scribes et les Pharisiens à le tuer :

Il a dit à son peuple où se trouvait l'océan et quelle était sa nature, alors qu'ils cherchaient l'océan dans les livres, qu'ils avaient arrangé de petites mares qu'ils ridaient à coups d'agitateurs pour simuler un océan de faux-semblant.

Le Christ a osé leur montrer la profondeur de l'océan. Et en conséquence il doit mourir. En matière de vie, les Pharisiens ne sont ni meilleurs, ni pires que nos généticiens, nos bactériologistes, nos pathologistes, nos théoriciens du marxisme. Ils veulent s'unir, qu'importe l'ampleur de leurs dissensions, pour tuer le Christ, leur adversaire commun qui s'est opposé à leur horrible évasion. Ils le tueront parce qu'il a dit aux gens où peut être trouvée la vie : dans leurs propres âmes, dans leurs entrailles, dans leurs enfants nouveau-nés, dans la douce sensation ressentie dans leurs lombes lors de l'étreinte sexuelle, dans leurs fronts brûlants de passion lorsqu'ils pensent, dans leurs membres étendus au soleil vivifiant. Ils le tueront à cause de tout cela, parce qu'il n'a pas cherché à dissimuler plus longtemps toutes ces vérités dans des livres talmudiques.

Mais ils ne le tueront pas sur le coup. Ils ne le tueront pas sans avoir au préalable recouvert leur meurtre de toutes les précautions légales à leur

portée. Et ils ne porteront pas directement la main sur lui, pas eux-mêmes. Cela souillerait leur dignité qu'ils portent comme des vêtements de soie devant le petit peuple. Ils procéderont de deux manières :

Ils captureront le Christ, dans un premier temps, avec l'aide d'un de ses plus proches disciples. Et, ensuite, ils induiront le gouverneur de l'empereur, leur pire ennemi et oppresseur, à crucifier le Christ d'une manière « parfaitement légale ».

C'est le procédé qui a été et est resté jusqu'à ce jour employé et qui continuera d'être employé pendant longtemps encore. Ils ne cesseront pas d'abuser de cette manière de tuer, à moins qu'on ne les démunisse de ce pouvoir, avant que l'âme présente dans chaque fruit humain dans le sein maternel ne voit le jour à son aise.

Ils tueront le Christ pour un crime que *eux-mêmes* lui ont attribué, que *eux-mêmes* ont inventé, que *eux-mêmes* ont commis des milliers de fois ; un crime auquel le Christ n'a jamais songé, qui n'a jamais effleuré sa pensée, qu'il ne lui a jamais été possible de manigancer.

S'ils ont l'habitude de s'espionner, ils tueront le Christ pour espionnage. S'ils sont les pillards des fruits et des biens des gens, ils tueront le Christ pour sabotage de la propriété publique. S'ils sont des dévaliseurs de banques, ils tueront le Christ pour hold-up. S'ils sont des charlatans du cancer, ils tueront le Christ pour charlatanisme-à-propos-du-cancer. S'ils sont des cochons sales en matière de décence sexuelle, ils accuseront le Christ d'immoralité et de turpitude morale. Et si, à seule fin d'accumuler des richesses, ils vendent des stupéfiants à des millions d'individus, ils accuseront le Christ de profiter des cures. S'ils rêvent de régenter un pays comme des rois, ils accuseront le Christ de s'être proclamé le Roi des Juifs.

Ils sont les gardiens de la pourriture du monde et ils continueront à poursuivre leur répugnant métier. Ils radotent des propos sur la vérité mais ils n'apparaissent en rien véridiques. Ils sont prêts de *tuer* la vérité où qu'ils la rencontrent. Ils parlent d'un idéal spirituel et ils tuent l'esprit dès qu'il s'illumine dans l'œil d'un jeune homme ou d'une jeune fille. Ils organisent des congrès d'hygiène mentale, et ils n'évoqueront pas, et ne permettront à quiconque d'évoquer, l'essence même de la santé de la pensée : la sensation de la douceur de Dieu dans les jeunes corps.

Ils sont la malédiction du monde humain, mais leur puissance leur provient de l'humain même qu'ils détruisent.

L'humain connaît la vérité, mais effrayé, il reste dans un silence de mort. Où seront les foules qui naguère scandaient « Hosanna au plus haut des

cieux » quand le Christ portera sa croix vers le sommet du Golgotha ? Elles auront disparu. Plus tard néanmoins, l'Église fera peindre d'immenses tableaux montrant le Christ dans son ascension du Golgotha, la foule debout en admiration. Pourquoi ne font-ils rien pour venir au secours de leur Sauveur ? N'ont-ils pas hurlé Hosanna au plus haut des cieux ?

Chapitre 8

Judas Iscariote

CELA SE PRODUIRA SOUS le nez, au vu et au su des grands juges et des sages de toutes les nations, mais ils ne l'évoqueront pas, sauf dans quelques cas spéciaux, lorsqu'ils appartiendront au passé et quand ils serviront leurs fins uniquement. Le peuple gardera le silence sachant combien c'est là un jeu indigne, et il protégera le méchant traître du Christ et non la grâce de l'amour.

Vous pouvez trouver un Judas Iscariote dans chaque pays, dans chaque groupe humain se rassemblant autour d'un bienfaiteur généreux, en quelque période que ce soit de l'histoire de l'humanité. C'est le disciple, le pupille fervent, celui qui est toujours prêt à mourir pour son maître avant tous les autres. C'est le Petit Bonhomme aux lèvres pincées, au visage blême, aux yeux brûlants et l'acier dans le cœur. C'est l'enfant bousculé dans la boue, à l'âme flasque, qui a grandi pour être structurellement un traître. Il sera l'homme haineux et accapareur, le sac vide gonflé de fureur dans l'attente du ciel. C'est celui qui ne saisira pas un seul mouvement, un seul mot, pas un seul ton, pas un seul regard, un seul trait gracieux de son maître avec son propre corps. Il sera le sac vide qui attend d'être rempli d'une joie qu'il ne pourra jamais, au grand jamais susciter chez d'autres. La langue acérée, bifide, il sera l'admirateur d'une grandeur à laquelle il n'accédera jamais. Ce n'est pas pour un salaire de traître de trente deniers qu'il s'est manifesté. Il s'est mis au devant de la scène pour ôter de sa vue la grâce de Dieu. Il doit mettre un terme à la torture qu'est pour lui la rencontre quotidienne avec une grande âme. Il est celui qui souffrira d'angoisse de devoir changer une jalousie bileuse en un amour hideux chaque fois qu'il accompagne le Christ, le Fils de la Vie. Il sera celui qui a perdu son âme, sa vie, sa joie, son enfance, son amour pour les femmes et les

enfants. C'est lui qui prendra le train en marche pour s'enrichir rapidement aux dépens de l'être généreux, pour récolter la gloire sans l'avoir méritée, la connaissance sans effort, l'amour sans sa douceur, mais surtout pour remplir chaque jour son âme vide, morne. Il se cramponnera à son riche pourvoyeur comme une sangsue. Et il sera au désespoir si, pendant une heure seulement, il est écarté de la succion des richesses du pourvoyeur. Il se sentira un sale rat, mais il n'aura pas le courage de se suicider. C'est pourquoi il se doit de tuer ce qui lui rappelle sans cesse sa propre misère. Il devra même détruire l'image, le dernier souvenir de la force vivifiante, torturante qui se trouve au devant lui. Il ne peut supporter plus longtemps de voir dans une figure honnête, limpide comme un ruisseau, l'expression d'un amour, d'une compréhension calmes et patientes.

Il ne songerait jamais à assassiner un bourreau d'enfants innocents. Au long de ses nuits, il nourrira ses cauchemars d'une Vie perdue. Il sait pertinemment que son âme ne reviendra jamais d'entre les morts. Elle est déjà morte et c'est irrémédiable. Il n'y a pas de Royaume des Cieux pour lui : pourquoi en attendrait-il l'absence plus longtemps ? Allons-y, Maître ! Rends-toi célèbre, deviens sur-le-champ Roi des Juifs pour reconforter ma carcasse desséchée, pour me remplir de fierté, ne fut-ce que pour une furtive heure. Laisse-moi sentir mon cœur endurci battre plus fort de joie à la vue de ton triomphe. Pourquoi parles-tu sans cesse de choses que je ne peux jamais saisir, vivre, sentir, ou seulement espérer atteindre ? Pourquoi n'accomplis-tu pas des choses que je *puisse* comprendre, tels la démonstration de puissance, le hurlement du troupeau humain, l'insurrection de tous les opprimés de cette planète en vue de la victoire soudaine du Ciel sur terre ? Pourquoi devrais-je chercher mon âme, me repentir, changer de manière de vivre, prendre de la peine à des pensées casse-tête, me soumettre à la transformation de mon Moi ?

On pourrait tout obtenir bien plus facilement et bien plus selon mon goût, avec trompettes et fanfares. Si tu es le Fils de Dieu, pourquoi n'écrases-tu pas l'ennemi de mon honneur national ? Pourquoi ne fais-tu pas ressentir à mon cœur ce doux frémissement de la vue d'un millier de soldats du grand empereur s'effondrant en pièces sous le coup de ton poing armé du glaive flamboyant ? Le paradis m'est à jamais fermé et, errant au travers de cette vie sans avoir de résolution, de but ou d'amour, l'épée, le feu et la mort sont devenus mon seul enchantement. Mon Dieu est un Dieu de vengeance et de courroux fracassant. Si tu es le Fils de Dieu, pourquoi n'agis-tu pas comme Fils de *Mon* Dieu ? *Ton* Dieu est étrange et hors de ma por-

tée. L'amour n'est pas de ce monde et ne le sera jamais. Tu dois forcer l'Homme à aller vers l'amour, si amour il doit y avoir. Je ne peux pas porter ton amour. Je ne peux pas très longtemps supporter les purs rayons de lumière céleste. Je dois te tuer, je dois, je dois, parce que je t'aime, parce que j'ai besoin de toi, parce que je ne peux pas vivre sans toi plus longtemps. Et comme je dois vivre alors, mourir tu *dois*.

Je ne devrais jamais passer du côté de ses ennemis, mais je le ferai. Au nom du ciel, je ne dois pas trahir mon Maître, mais assurément je le trahirai. Je ne puis écarter le frisson de la haine suprême, le chatouillement du remords, l'émotion de me sentir comme un sconse empestant. Ainsi, trahir je dois. Le Christ, devra prouver et *prouvera* qu'il est le Fils de Dieu. Il se sauvera lui-même. Au dernier moment, il accomplira le grand miracle de me donner la foi qui tant me manquait.

Je ne lui ferai en réalité aucun tort. *Je le forcerai simplement à se révéler comme le vrai Fils de Dieu.* N'est-il pas mon Maître bien-aimé ? J'ai confiance en sa force, en sa puissance divine. Je ne lui ferai aucun tort. Je ne veux pas lui causer de tort. Mais je dois tester ce qu'il est comme être. Il est trop humble ; il n'est pas tel que je voudrais qu'il soit, tel que j'envisage qu'il devrait être. Il dissimule sa puissance. Il doit l'exercer, la montrer, ainsi, je pourrai être racheté, libéré de mon éternelle misère.

Chapitre 9

Paul de Tarse

LE CORPS CONTRE LA CHAIR

LE CHRIST RECONNAÎT TOUT cela dans une amertume calme mais perceptible. Il tente d'écarter de son esprit cette reconnaissance, mais elle revient à la charge et l'interpelle. Ils ne sont pas doués de bonté. Ils n'en comprennent rien. Ils me détestent pour avoir dérangé leurs vies. Ils se sauveront certainement quand frappera le désastre. Je devrai mourir. Il n'y a pas d'autre issue. Mon monde n'est pas de ce monde. Ce monde devrait changer, ou du moins être prêt dès que possible à fondamentalement changer afin de m'accepter. Que cela s'accomplisse par le glaive est irréalisable. Ce ne peut être que par l'amour. Mais l'amour de Dieu a déserté leurs cœurs depuis longtemps. C'est pourquoi ils ne comprennent pas. Les enfants le comprendraient, quoique, plus tard, ils perdront vite cet entendement. Je dois mourir puisque je ne puis gagner *maintenant*. Ils me crucifieront. Je dois le leur dire, les préparer à cet événement. Il ne faut pas qu'ils en souffrent trop. Mais ils ne le comprennent pas vraiment. J'irai à leur rencontre et je le leur évoquerai lors de mon dernier repas en leur compagnie. Dans son grand débordement d'amour, le Christ ne trouve pas la manière de *vivre* qui correspond à son propre monde : ajouter quelques années à son existence pour accomplir sa mission de vivification de la Vie. L'âme individuelle, comme accident temporel, a trop d'importance pour lui. Il n'atteint pas la conclusion de la non-importance de la vie singulière, de l'importance du principe de Vie lui-même, qui plus tard préservera des millions de vies individuelles. Il devrait abandonner son troupeau. Il devrait se retirer, aller plus loin, se cacher jusqu'à ce que passe la tempête. Son sacrifice n'aidera en rien. Tout restera comme il en a été au travers des âges. Sa

grande grâce et son amour ont été du gaspillage. Ils ne comprendront jamais. Ils ne feront que *prendre*, associant le sens de sa mort avec le fait de sauver *leurs* âmes et de les libérer de leurs péchés. Ils sont et resteront égoïstes au plus profond d'eux-mêmes, dépourvus de grâce ou d'amour jusqu'au dernier d'entre eux. Il doit mourir, mourir pour les sauver de leurs péchés. Il doit mourir « pour eux ». Sinon sa mission ne trouverait pas d'accomplissement.

Combien son amour envers eux doit être grand quand le Christ se livre à ce sacrifice pour des humains sans valeur et ingrats ? Cela vaut-il le coup ? Cette immoralité foncière – vaut-elle une vie aussi singulière que celle du Christ ?

Ce sacrifice ne sauvera pas tel ou tel enfant en particulier des cruautés d'une vie déformée. Il aggravera au contraire la souffrance d'âmes innocentes. Son amour qui embrasse *tout* amour, du corps *et* de l'âme, sera transformé en un meurtrier, le Meurtrier de l'amour de Dieu et en un visage aux traits durs arborant un faux sourire pour seul souvenir. La signification cosmique de l'humain, à laquelle il donnait un sens et qu'il avait en vain tentée d'expliquer à ses compagnons, se changera en un reflet dans un miroir ; et que la véritable signification y apparaissait une fois encore une fois encore, et elle sera cruellement, impitoyablement exterminée par ses propres représentants. Il a pardonné à la femme adultère, parce qu'il connaissait la misère sexuelle de l'humain. Son Église tuera la femme adultère comme l'ont fait les anciens Juifs. Il n'y aura pas de miséricorde. Il a vécu avec des pécheurs, des prostituées, des publicains et il savait que la vie persécutée dispense quelques bribes de joie dans des cavernes cachées, sombres, insalubres. Ses représentants voudront l'ignorer et ils seront impitoyables envers les publicains, les pécheurs, les prostituées. Ils feront même de l'amour de Dieu un péché mortel et ils ne distingueront pas l'amour de Dieu de l'amour du Diable. Deux mille ans passeront avant que des esprits humains osent à nouveau approcher l'amour de Dieu. Et que feront-ils ? Se repentir ? Changer de mode de vie ? Découvrir et admettre leur erreur ? Découvrir à nouveau le Christ ? Retourner à son grand amour ? Impossible. Ils resteront les fesses rivées aux sièges de la Cathédrale de Paul, comme d'autres et leurs enfants auparavant sont restés assis au travers des âges.

Ils interdiront même de ressentir la douceur de l'amour de Dieu dans les liens sacrés du mariage que pourtant ils bénissent eux-mêmes devant l'autel. Les maris ne verront jamais de leur vie le corps de leur épouse.

L'obscurité d'un gouffre ensevelira leurs sensations. Quelques centaines d'années après le sacrifice du Calvaire, l'amour de Dieu sera complètement chassé de leurs églises et le diable y établira son siège. De nouvelles églises seront fondées à la recherche de l'amour de Dieu ; les Protestants rétabliront une incertaine voie vers la douceur de l'amour de Dieu, mais l'amour de Dieu sombrera une fois encore dans le puritanisme. Ils auront une idée un peu plus précise de la vérité, mais ils n'en diront pourtant mot. Quelques-uns recouvriront une indulgence envers l'amour de Dieu, pardonnant à la Jeunesse d'aimer avec son corps, mais ils ne réinstalleront jamais l'Amour de Dieu dans ses pleins droits.

Ils dissimuleront encore l'évidence de l'amour du Christ pour des femmes, tel que Dieu lui-même l'a créé, au fond de sombres et profondes catacombes closes par de lourdes serrures scellées à leurs portes et jetteront les clefs dans le fleuve. Aucune âme humaine ne connaîtra jamais la pleine vérité sur l'amour du Christ pour le corps.

Les manières de faire du Christ se prêtent d'elles-mêmes comme semence à l'établissement d'une religion future. C'est essentiellement une religion d'amour. L'amour englobe *toute* sorte d'amour : l'amour de vos parents, l'amour entre l'homme et la femme, l'amour de vos voisins et de votre ennemi, de l'enfant, du cerf, de Dieu et du monde entier. On ne peut pas faire des parts d'amour et dire : vous devez laisser aller votre flux d'amour ici, mais vous ne devez pas le laisser aller là. Enfant, vous pouvez aimer ardemment votre mère, mais jeune homme, vous ne devez pas aimer ardemment votre amie de toute l'affluence de vos sensations. Les sensations sont mauvaises, pleines de péché ; tuez-les. Et le sensuel *ne devra pas* régner sur la vie des humains.

On ne peut pas demander à l'amour d'être là à tel moment et de ne pas y être à tel autre. On ne peut pas dire à un fiancé d'aimer sa promise jusqu'à dix heures du soir de telle manière, et après dix heures, une fois que la cérémonie du mariage a eu lieu, de l'aimer différemment. Ce n'est pas la manière de faire de l'amour de Dieu, qui ne saurait être subdivisé avec méticulosité en diverses parties, ni calibré dans d'étroites limites de temps, d'une manière ou d'une autre.

Si vous êtes un homme et que vous aimez une femme, vous pouvez commencer par l'aimer de belle manière, attendant de fondre en elle, comme Dieu vous y a disposé. Comment pouvez-vous arrêter le flux d'amour ? Le Christ, à en croire ses apôtres, s'est prononcé contre l'adultère ; mais a-t-il vraiment dit que de désirer la femme d'un autre homme, fusse en

pensée, est un grave péché ? Combien de fois, les narrateurs de l'histoire de la vie du Christ ont-ils mis dans sa bouche ce qu'il n'a jamais pensé ?

On peut avec certitude rassembler des caractéristiques concordantes entre elles et les séparer de celles qui sont en discordance. Il est tout à fait possible qu'un homme doué d'esprit et d'amour rende les femmes heureuses et n'apprécie pas l'adultère, surtout celui qui est pratiqué dans la vie courante par les hommes et les femmes du commun. Toutefois il est impensable qu'un homme ardent de corps et sain d'esprit, ayant toujours fait le bonheur des femmes ? jeunes et désirables femmes qui l'entourent ? puisse prêcher l'ascétisme et réserver l'amour à un seul type de mariage qui à ce moment n'existe pas sous la forme où il apparaîtra plus tard, dans un cycle de siècles qui portent son nom. Où se situe donc l'origine de cette bataille acerbe, impitoyable contre le « Péché de la Chair » ? Et que signifie la cruauté, cette cruauté avec laquelle *ce* péché est spécialement puni à travers les âges ? Qu'en est-il de cette histoire de naissance virginale du Christ, jamais relaté ou même évoqué par le Christ lui-même, ni par ses apôtres dans les quatre évangiles ?

La condamnation de la chair sous la forme catholique apparaît plus tardivement dans l'histoire de l'Église chrétienne. C'est chez Paul qu'elle se manifeste la première fois : Paul a fondé l'empire de la chrétienté en portant cette règle au-delà des étroites limites de son domaine d'existence en tant que petite secte juive. Et l'ascétisme strict des prêtres n'est pas apparu avant les quatre siècles qui suivirent la mort du Christ. Le Christ n'a jamais parlé d'ascétisme et rien de ce que nous avons entendu de lui dans les quatre récits de la vie du Christ, ne nous permet d'imaginer qu'il a réclamé l'abstention de l'étreinte génitale tant pour lui que pour ses disciples. *Il n'y a aucun indice sur l'effectivité qu'il vivait dans la continence avec les femmes qu'il connaissait, et rien n'indique, dans toute son attitude, une telle effectivité.* Cette image d'un homme jeune, fort, attrayant, désirable, entouré de femmes jeunes et saines, qui fréquentait les pécheurs, les publicains, les courtisanes, connaissant aussi bien que lui les manières de vivre des gens pauvres, et charpentier de métier, ne correspond pas à celle d'un ascète. Tel qu'il nous est présenté, débordant d'amour pratique, il ne lui est pas possible d'être un ascète. Et cela ne correspond pas non plus avec cette image qui le conçoit comme un Dieu dans le monde de Paul qui a tant soutiré de la religion grecque. Dans le monde de l'ancienne Grèce, les dieux ne sont pas et n'ont jamais été représentés comme des créatures continentales. Et le mépris délirant ultérieur de Paul est orienté contre la « chair », autrement dit contre la

sexualité *dégradante* et *non pas* contre la sexualité naturelle, c'est-à-dire celle du « corps ». Mais cette distinction disparaîtra complètement dans l'Église des papes.

Pourquoi, dès lors, la condamnation du désir sexuel prononcée avec une telle sévérité est-il aujourd'hui le noyau dynamique de l'ensemble du monde catholique ?

Compte tenu de ce que sait l'humain du comportement amoureux tant chez l'animal que dans son propre monde, nous pouvons supposer, dans l'instauration de leur empire sur la société, que les Chrétiens et Paul en particulier se heurtèrent à la structure pornographique des populations alentours. Cette structure, qui ne connaît de l'amour que des formes dégradantes, déformées, impures, s'est emparée de la religion d'amour pour justifier sa propre inclination exubérante. Le même phénomène se reproduisit au XX^{ème} siècle lorsque fut enfin découverte la fonction de la convulsion orgastique du protoplasme vivant. L'amour naturel et le droit naturel de la vivre furent accaparés par des esprits pervers et les désirs frustrés de l'humain cuirassé pour être mis au service de leurs mauvaises dispositions. Il n'y a pas moyen de délimiter le Divin du Diabolique lorsque le Divin entame ses fluctuations. Il en est ainsi puisque le Diabolique n'est qu'un Divin pervers. Par conséquent, le Diabolique est au premier abord difficile à distinguer du Divin, et portera souvent à l'erreur en se déguisant en véritable amour. À la fin, les deux manières d'être sont incompatibles, s'excluant l'une de l'autre. Mais au début, à l'émergence du flot d'amour, la distinction restera floue.

RIEN N'EST PLUS FACILE QUE DE CRÉER UNE RELIGION D'OBSCÉNITÉ À PARTIR D'UNE DOCTRINE DE L'AMOUR INCLUANT L'ÉTREINTE GÉNITALE NATURELLE.

Et l'humanité ne serait pas frappée par un plus grand désastre que le développement d'une telle religion de bordel à partir d'un message d'amour incluant l'étreinte génitale. Tout fondateur d'un tel mouvement se verrait sous la contrainte nécessaire de faire *une* chose avant toutes les autres et par-dessus toutes les autres. Il serait obligé de réfréner par tous les moyens l'inondation pornographique de l'épidémie de baise libre-pour-tous. Il devra en être ainsi dans chaque pays et à chaque moment de l'histoire, quel que soit le contexte historique, puisque l'action génitale des animaux, incluant les êtres humains, est une fonction bioénergétique et est la soupape de l'énergie vitale elle-même. Chaque manifestation d'excitation de l'organisme vivant viendra augmenter nécessairement la tension interne et diminuera la résistance naturelle du

mécanisme de la valve. En temps de crises telles que guerres, famines, inondations et autres grands désastres, en temps de grands bouleversements idéologiques tels que la fondation d'une nouvelle religion, la pression interne de la Vie ne peut que s'accroître un million de fois.

Dans des conditions normales et avec une structure biologique capable d'harmonie et de satisfaction, ce qui correspond à une baisse momentanée de la force du désir et à l'apaisement interne du Soi, il y aurait peu de danger pour l'individu et la communauté. Ici ou là quelques-uns se livreraient à des excès, mais il n'en résulterait pas grand dommage.

La situation est entièrement différente avec des organismes incapables de satisfaction. L'excitation du biosystème et l'augmentation de la pression interne ne permettent pas la décharge et la satisfaction, et ainsi d'atteindre l'apaisement, mais aboutissent inévitablement à une forte aggravation progressive de la pression interne sans aucune voie de dégagement. Les soupapes permettant au flux de s'échapper sont closes et les retenues se rompent de toutes parts. Il y a peu de doute qu'une telle période de libertinage, dont nous sommes parfois les témoins durant des guerres, balayerait tous les vestiges de l'existence humaine SANS DISPENSER LE MOINDRE BONHEUR OU LA MOINDRE SATISFACTION.

Quand la croyance chrétienne commença à se répandre hors de son aire d'influence restreinte et locale, à s'étendre vers les vastes territoires voisins, et particulièrement lorsqu'elle commença à agir sur les pays formellement païens en se déversant dans de nouvelles veines où règnent les vieux cultes religieux de la fertilité et du phallus, ceux-ci menacèrent de ruiner les fondements mêmes de la RELIGION D'AMOUR DU CHRIST. Les anciennes civilisations païennes étaient sur leur déclin, tandis que la jeune religion chrétienne était dans son déploiement, en plein essor. Sans un vif revirement contre le développement d'une religion de libertinage au sein de la multitude qui se ralliait à l'Église, la foi chrétienne n'aurait pas survécu avec son élémentaire évangile d'amour de l'humain pour l'humain : elle aurait été emportée par le chaos libertin, par le frottement dépourvu d'amour, haineux, dégradant, goinfre, cruel, de téméraires frottements de pénis froids contre les parois de vagins secs, avec les subséquents dégoût, remord, haine, mépris, meurtre du compagnon ou de la compagne.

Il importe peu ici de savoir si les bâtisseurs de l'Empire Chrétien avaient conscience ou non de la nature du danger. On peut, toutefois, être certain qu'ils avaient pressenti le danger, même en dehors de toute aversion personnelle pour le plénier fonctionnement de l'amour naturel. Ils ont dû voir

ou sentir pendant le déclin de l'emprise romaine, le raz-de-marée des étreintes obscènes et sans amour qui ruinaient les vies humaines. Et ils étaient obligés d'y mettre fin. Les dispositifs mis en œuvre par Paul à cet effet ne prêtent à aucun malentendu. Au XX^{ème} siècle, peu après que la Révolution russe eût ouvert les portes de l'amour, des restrictions nouvelles et plus cruelles y furent imposées pour des raisons exactement semblables.

Paul n'avait pas, bien entendu, une idée très claire de la nature antagoniste de ce qu'il appelait le « corps » et la « chair ». « Ne savez-vous pas que vos corps sont les membres du Christ ? » Ceci est parfaitement vrai dans ce sens que l'être du Christ est l'amour de Dieu et l'être du corps un membre de cet amour. « Tout autre péché que l'homme commet est en dehors du corps, mais l'homme immoral pêche contre son propre corps. » Le médecin organologiste moderne souscrit pleinement à ce commandement puisque le corps est l'agent du plénier amour naturel. Un homme ou une femme dotés d'une pleine capacité d'amour génital se sentiraient malheureux après un acte vilain, vide, dégoûtant, consistant à frotter un pénis froid contre des parois vaginales sèches. Il ou elle aurait la sensation d'une disgrâce, d'avoir encrassé leurs membres sains. Est-ce que Paul pensait *cela* qui est vrai et correct ? Nous avons quelque raison d'en douter.

Le Christ n'a jamais semblé être soucieux du plein accomplissement de l'amour naturel du corps chez l'animal humain. De ce que nous connaissons de ce dernier, nous pouvons assurer que le Christ comprenait et vivait le cheminement clair et naturel du plein amour satisfaisant ; qu'il abhorrait la dégradante fornication qui débute du néant et ne mène à rien.

Chez Paul, une telle prise de conscience semble également improbable. Il ne se sentait pas outre mesure touché par l'économie sexuelle naturelle de la population. Il ne savait rien de l'émergence des maladies mentales provenant de la frustration de l'amour naturel et il n'avait probablement pas la moindre idée des conséquences physiques d'une religion d'amour pur ; ici « pur » est entendu comme non dégradant, non pornographique, non gluant, non froid et vide, non cruel et brutal. La pureté du cœur et la pureté de l'amour n'excluent pas simultanément les organes génitaux du genre humain, tout au moins elles ne l'excluent pas en termes explicites.

La mise au ban des organes génitaux de l'Homme, même dans le saint mariage, apparaît plus tard, à la naissance du développement du pouvoir social de l'Église, c'est-à-dire lorsqu'elle engloba des millions d'êtres humains. À ce moment là, le rigide anathème catholique lancé contre les

organes génitaux commencera à prendre un sens, bien qu'aboutissant fatalement à une impasse dénuée de tout espoir de conduire à une solution à ce problème essentiel pour l'existence humaine.

C'EST LA STRUCTURE CARACTÉRIELLE LICENCIEUSE DE L'HUMAIN CUIRASSÉ QUI ENTRAÎNE L'IRRUPTION DE L'IDÉOLOGIE CATHOLIQUE DU PÉCHÉ DU CORPS ET DE LA DAMNATION DES DÉSIRS DE LA CHAIR.

L'amour qui englobe tout, universel du Christ doit être bridé, refréné ; les organes génitaux doivent en être exclus et même le flux agréable dans le bas-ventre doit être condamné de peur que le premier frisson dans les lombes de cet humain ne le conduise droit à une vie de fornication universelle. C'est là probablement l'enseignement le plus important dont l'humanité ait bénéficié depuis le début de l'histoire écrite : L'amour naturel se répandant dans des organes génitaux insensibles se transforme en haine meurtrière défraîchissant tout intérêt pour la vie sociale. De là, la grande misère commence et l'humain s'empêtre dans les complications d'une vie envahie de tabous.

Chaque fondateur de religion affronte le même problème, et il est peu équipé pour y faire face. C'est un lumineux enseignement que l'on peut tirer de la doctrine du Gautama Bouddha et de la foi de Mahomet. La grande erreur n'a pas été de refréner les désirs pervers pour la fornication de l'humain dont les organes génitaux sont insensibles, la grande erreur a été d'ensevelir les puissances naturelles du corps humain, qui seules sont capables de mettre hors jeu la sexualité perversie de l'humanité. Le remède à la génitalité pornographique des prêtres catholiques du Moyen-Âge n'était pas le puritanisme d'origine luthérienne mais la pureté de la vie d'amour originel des Chrétiens.

La claire distinction entre les désirs et besoins génitaux *primaires*, naturels, socialement avantageux et les pulsions *secondaires*, stériles, immondes, cruelles, insatisfaisantes, perversies qui dirigent l'humain devra attendre la fin du XXème siècle pour s'établir ; et ce sera alors une tâche douloureuse que de déblayer les décombres de milliers d'années de ruines. La première psychologie vraiment supérieure et profonde de l'histoire de l'humanité prendra la relève dans cette immense confusion entre les pulsions primaires et secondaires et chevillera la grande évasion dans l'esprit de milliers de médecins, d'éducateurs, de bonnes d'enfants et de parents. Personne n'osera s'attaquer au grave problème de la fonction de l'orgasme si malencontreusement mêlée aux malpropretés de la sexualité issue du fond des âges.

Les sexologues du début du XXème siècle traiteront la sexualité perversie de l'homme comme une donnée naturelle. Il y aura une petite tendance à percevoir dans la perversion de la sexualité naturelle une conséquence de la répression du flux d'amour chez l'enfant et chez l'adolescent. Au début, il n'y aura pas d'organe capable de comprendre ce qu'est la douceur du flux d'amour. Ils traiteront des homosexuels comme d'une troisième sorte de sexe. Ils s'épuiseront dans leur intérêt pour les phallus, les condoms et les techniques amoureuses des Hindous. Ils prodigueront aux ignorants et aux impuissants des conseils sur la manière « réussie » (remarquez le terme « réussie ») d'« accomplir » (remarquez le terme « accomplir ») l'acte sexuel. Ils enseigneront les « techniques » d'amour (remarquez le terme « techniques »), comment jouer avec les organes génitaux de l'autre, comment s'exciter réciproquement, ce qu'il faut faire et ce qu'il ne faut pas faire, quelles positions adopter pendant l'étreinte sexuelle. Ils chercheront à juste titre à mettre en sourdine la grande sensation de culpabilité qui noie toutes les activités sexuelles, de la première autosatisfaction de l'adolescent pubère, à la première étreinte après la cérémonie du mariage. Mais ils ne toucheront jamais, et ne permettront à personne de toucher au flux d'amour dans le corps de l'enfant et du pubère, d'approcher l'étreinte naturelle plénière. L'Église catholique lancera des avertissements et des déclarations pontificales contre ces tentatives de porter remède à la plus grande tragédie qui n'ait jamais atteint une espèce vivante tout entière, l'espèce Humaine. L'Église chrétienne tentera par tous les moyens de maintenir dans son propre domaine, qui est de silence, la condamnation de la chair qui équivaut réellement, dans un sens très profond, au chronique Meurtre du Christ.

Les politiciens saisiront alors l'opportunité qui s'offre ainsi d'elle-même de promettre la « liberté d'amour » pour « les masses ». Ils n'ont qu'une petite idée de ce qu'est l'amour, comment il fonctionne, de ses péripéties historiques ; ils banniront même toute recherche sur les lois du corps de leurs tribunes lorsque l'immense étendue du problème menacera de submerger le vacarme de leur propagande économique. Pendant la grande Révolution russe, ils promulgueront d'abord des lois pour libérer la sexualité humaine, mais bientôt apparaîtra l'épidémie du dévergondage et ils interdiront, pour maintenir un peu d'ordre, TOUTE sorte d'amour, interdisant tout enseignement et apprentissage touchant à l'amour et finiront par édicter des lois sur le mariage pires que celles promulguées sous le règne des tsars.

Tout cela sera affreux, mais nécessaire et inévitable. Il en sera ainsi jusqu'à ce que l'humain permette à ses lombes de sentir à nouveau le flux de vie ; et cela n'advient pas tant que des organes génitaux femelles insensibles et secs ne cessent de se prêter à la pénétration d'organes mâles pousseurs, frotteurs, perceurs, froids, la source de toute frustration, que redoute de réaliser tout vrai amour auquel ils ont donné le nom d'Amour du Christ. Tout cela explique d'une manière parfaitement satisfaisante l'anathème sévère soulevé contre tous les actes génitaux, autrement dit contre le bonheur et la satisfaction, même au sein du mariage sacré et béni par l'Église. Il est impossible de sentir le premier frisson de vie sans éprouver le désir impérieux de se fondre avec un autre corps. Et on ne peut avoir d'espoir de laisser aller la nature selon sa course sans mettre en danger la vie humaine, si le frisson se change en frayeur et la frayeur en ruée au coût pour « se débarrasser de la tension ». Il n'y a pas de plus grande haine que celle qui naît de l'amour du Christ frustré et contrarié. La tentation de tuer n'est jamais plus grande que quand elle provient de la sensation que la vie agissante vous est pour toujours inaccessible, qu'elle fuit sans cesse devant la main tendue. Et tout cela était implicitement taillé au burin dans la préparation du Meurtre du Christ en l'an 30 après J.C.

Chapitre 10

La protection des assassins du Christ

LE FAIT LE PLUS FANTASQUE, le plus pervers, le plus incroyable est celui-ci : *le Meurtre du Christ, en toute époque, est protégé par ceux-là mêmes qui en souffrent le plus.* Le meurtre du Christ est protégé par :

LE SILENCE de la part des multitudes ; les gens connaissent la vérité... Pourquoi n'en parlent-ils pas à haute voix ?

LE PARTI PRIS OUVERT POUR L'ASSASSIN si et quand il lui arrive d'être montré du doigt, et particulièrement par les soi-disant « libéraux » ;

LA CALOMNIE ET LA PERSÉCUTION DU CHRIST de la part de petits fûhrers pestilentiels, d'origine populaire ;

LE SYSTÈME ENTIER DES PROCÉDURES DE JUSTICE ET LE FAÇONNAGE DE L'OPINION PUBLIQUE : SILENCE, EN TOUTE ÉPOQUE, À PROPOS DES MÉTHODES ET DES SYSTÈMES DE LA PESTE ÉMOTIONNELLE dans les livres d'écoles de toute nation ;

LES PERSONNES QUI N'ONT JAMAIS OSÉ ATTAQUER LA PESTE ÉMOTIONNELLE COMME PRINCIPE D'ORGANISATION ÉLÉMENTAIRE HUMAINE COMPRIS COMME UN ENSEMBLE. IL N'EXISTE AUCUNE LOI PROTÉGÉANT DIRECTEMENT L'AMOUR ET LA VÉRITÉ.

Ce qu'il y a d'incroyablement pervers, dans la protection des meurtriers du Christ par les victimes mêmes de la peste, est que la *dénégation du visionnaire est parfaitement fondée*, suivant une logique cruelle :

Dès le moment où le prophète ne se compromet pas avec l'opinion publique dominante, qu'il refuse d'accéder à la demande du peuple qui veut faire de lui son oppresseur, qu'il s'en tient à son mode de vie et à ses croyances et, naturellement, qu'il est à jamais incapable de contenter l'attente de la multitude dans l'exécution de miracles, il doit nécessairement mourir. Dans toute sa cruauté, la raison satisfaisante est celle-ci : si, dans

l'immédiat, les exigences du visionnaire trouvaient leur réalisation, l'état général des affaires s'aggraverait avec une telle rapidité, qu'il serait bien pire que l'immobilisme et la pourriture qu'il défie, tant chez l'individu que dans la société. L'impossibilité de traduire par les faits son rêve provient de l'incapacité de la structure caractérielle humaine de vivre, de porter sur soi, d'assumer, et même de comprendre ou de prendre conscience du monde du visionnaire, sans éprouver une dévastatrice anxiété.

C'est dans cette tragique confusion humaine que s'enracine tout ce qui protège le *statu quo*, tout ce qui s'oppose au rêve humain du paradis qui, du point de vue du prophète, est rationnel et pleinement réalisable. Dans ce tragique nœud gordien, tout est assuré dans un indissoluble étranglement qui rend l'irrationnel rationnel, qui instaure et maintient l'emprise du Diable, cet amour pervers du Christ, la Peste Émotionnelle telle qu'elle perdure au travers des âges. Le régisseur de la Peste Émotionnelle est habituellement un grand réalisateur ou un grand amoureux, productif mais manqué.

L'ampleur de cette situation est d'une étendue si incroyable et si fantasque que les sages de tous les âges ont échoué à la reconnaître. Le « logique de l'illogique » commence par le fait que chaque chose est parfaitement rationnelle et correcte à l'intérieur du royaume du Diable. Chaque chose est telle qu'elle devrait être et, conséquemment, elle est assurée par des lois et des institutions. Les gens protègent cet état de fait et *doivent* le protéger, sinon ils disparaîtraient puisqu'ils sont composés de personnes et d'agents détenteurs de certaines fonctions dans des organisations concrètes.

Seul un conducteur d'humains ayant pris en compte ce fait, ayant abandonné son ambition et résisté à la tentation de devenir un conducteur d'humains, peut être le guide véritable. Se tenant en DEHORS DE TOUTE IMPULSION IRRÉSISTIBLE D'AMÉLIORER LE SORT DES GÉNÉRATIONS QUI LUI SONT CONTEMPORAINES, un tel leader sera capable de préparer la voie qui conduira l'humanité hors de la confusion et de l'ornière. Le vrai conducteur d'humains doit penser et agir loin au-delà de sa propre époque, au-delà de l'ère de l'histoire écrite, au-delà des temps de la société passée pour la percevoir dans sa globalité. S'il désire voir l'humain prendre position dans le domaine de ce qu'il appelle DIEU, il doit, sans remords ni hésitation, faire son deuil de l'humain tel qu'il était et est, irrémédiablement.

Une fois de plus, assez paradoxalement, c'est le chrétien amour de l'humain au sens cosmique du terme, le principe même du Christ prescrivant d'aimer son prochain comme soi-même, qui a été comme tout le reste per-

verti en une arme puissante afin de tuer le Christ dans le cours du temps. Ce divin principe est entré en usage pour protéger les meurtriers du Christ. Et il en est ainsi, a fortiori, à l'intérieur du cadre de ce qu'est l'humain et de ce qu'il doit être. Le sort cosmique, tragique du Christ montre que sa mort est obligatoirement et absolument logique en tant que conséquence de la structure caractérielle humaine qui ne peut plus être sujette à modification une fois qu'elle s'est formée. Aucune puissance au monde ne peut plus redresser le fût de l'arbre qu'on a forcé à croître de guingois. Et puisque dans le domaine humain, le tronc tordu est transmis de génération en génération par la seule force de l'adaptation aux conditions imposées par des troncs tordus, le meurtre du Christ se maintiendra nécessairement aussi longtemps que le tronc des arbres poussera de travers. Le tronc d'un arbre déjeté haïra et devra assassiner l'arbre au fût droit jusqu'à ce que les autres troncs d'arbres alentour se mettent à pousser droit et cessent d'inspirer de l'épouvante aux troncs d'arbres tordus. C'est exactement ici que prend forme la tâche de nos « *Enfants de l'Avenir* ».

Les méthodes utilisées pour le meurtre chronique du Christ sont multiples et variées. Laissez-nous survoler leur territoire :

La terminale crucifixion du Christ, particulièrement honteuse, ne peut être rendue accessible à notre entendement sans que les procédés ignobles, tortueux, bien rodés de la Peste Émotionnelle ne soient auparavant compris. Le fait même que le secret du meurtre du Christ soit resté sans solution ? jusqu'à ce que la connaissance de l'humain réussisse, par une pénétration outrepassant le domaine de l'existence de l'humain cuirassé, à entrer dans *le cœur* même de son principe de Vie – est le résultat dramatique et l'expression de la rationalité diabolique de la Peste. Voici la composition de la garde rapprochée du secret :

Le principe de l'amour chrétien de l'ennemi, c'est-à-dire de l'assassin du Christ.

La fuite, instituée comme principe, devant la *vérité*.

La répression, à travers les âges, des expériences de l'enfance.

Le cuirassement du système Vital humain qui ne lui a jamais permis de chercher en lui-même la solution à la tragédie du Christ.

Cette transformation mystique de toute la réalité de la vie et l'enseignement du Christ, c'est-à-dire l'inaccessibilité de son image dans le miroir.

Et finalement, pour couronner le tout, bien enracinée dans sa logique interne, la somme totale de toutes les idées humaines regardant la

morale et l'éthique, la Loi et l'État, l'au-delà et la destinée cosmique, toutes ces idées, petites et grandes, émanant de la grande évasion de l'humain hors de son enracinement et de son origine situés, dans les anciennes religions païennes, dans les organes génitaux, les symboles de fécondité et de créativité.

Moins de la millièème partie des efforts futiles entrepris à travers les âges pour comprendre la tragédie du Christ aurait pu être judicieusement mieux employée à reconnaître que le système religieux monothéiste, à commencer par la religion juive, a été une pénible tentative pour faire face à la structure caractérielle de coït, d'indécence, de commérage, de méchanceté, d'immobilisme, ennuyeuse, malveillante, assassine, envieuse, sournoise, creuse, niaise, têtue, telle qu'elle s'est développée dans les grands empires patriarcaux d'Asie et du bassin méditerranéen. Afin de sauver les Juifs de la persécution d'Égypte, Moïse a été obligé de les organiser et de les civiliser. N'est-ce pas ce qui l'a forcé à leur donner ces dix commandements ainsi que ses recommandations d'hygiène et de bonne conduite ? Et cela ne peut à son tour être accompli sans la complète suppression de la structure caractérielle malveillante *secondaire*. Il s'agissait de la remplacer par une morale qui, dans la cruauté et la rigidité de ses exigences, ne retenait parmi les pulsions perverses que celles qui lui servaient à combattre, avec la plus grande sévérité et brutalité possibles, les pulsions indésirables. La règle de la circoncision, une des croyances les plus sacrées des Juifs, montre clairement que les organes génitaux sont considérés comme la source de la malveillance.

Finalement, le Christ se révolta contre cette conception, comme beaucoup de prophètes avant lui. Mais il apparaît que personne, avant lui, ne disposait d'une structure de caractère qui, non seulement pénétrait au cœur de l'origine humaine, mais aussi VIVAIT LA VIE MÊME DE DIEU, telle qu'elle est comprise ici, comme *la Vie de la Nature incluant des organes génitaux non mutilés* et L'AMOUR DE L'AMOUR LUI-MÊME.

On ne peut imaginer que les Juifs de l'époque du Christ auraient été capables de se convertir *en masse*¹ et rapidement aux enseignements du Christ. Ils pouvaient évidemment l'admirer, lui souhaiter du succès ; ils ont pu croire à la pertinence de l'utilité et de la rationalité de sa critique révolutionnaire du judaïsme de son temps, mais ils n'auraient jamais pu être capables de VIVRE la vie du Christ. À la première tentative, leur société et leur routine quotidienne auraient été démolies.

Vue sous ce jour, l'animosité mortifère et sévère à laquelle se sont d'abord, au XXe siècle, heurtés les enseignements de l'orgonologie devient parfaitement compréhensible. Pouvez-vous imaginer des humains du siècle de Hitler, de Staline et de Mussolini vivent en accord avec la grande perspicacité d'une pensée inconsciente admise et dans l'acceptation de l'importance de la génitalité orgastique naturelle ? C'est là chose impossible. Les structures caractérielles de l'humain du XXe siècle prédisposaient à l'écouter mais *pas* à la *vivre*. Il s'ensuivit que la psychanalyse dégénéra dans les trois décennies qui suivirent sa naissance en une sorte de philosophie culturelle pernicieuse, et l'Économie Sexuelle dû, pendant plus de trois décennies, défendre sa vie contre les assassinats, les calomnies, les cancaneries, la mise en charpie de son honneur et les persécutions policières. Elle ne put réussir à établir une tête de pont avant que la misère sexuelle générale ne devienne si manifeste aux yeux de tous pour qu'on persiste à l'ignorer ; avant que les conseils de révision militaires états-uniens ne durent renvoyer un homme sur quatre ou cinq pour troubles mentaux ; avant que les adolescents soient *en masse* la proie de la dépendance aux stupéfiants pour échapper, au début d'une révolution sexuelle, à leurs brûlantes frustrations génitales ; avant que le bonheur conjugal ne trouble la conscience de ceux qu'il concernait, que des tribunaux et des journaux ne relatent plus que des assassinats de conjoints. Cette période était loin encore de saisir l'étroit rapport entre la misère « individuelle » et les grandes guerres, les massacres de masse d'Allemagne, de Russie et de Corée. Mais la *révolution sexuelle* avait déjà influencé son temps. Ainsi, l'Économie Sexuelle put échapper, pour le moins, au sort du Meurtre du Christ. Elle trouva un appui puissant dans la découverte, en 1936, de l'Énergie de Vie qui attira l'attention du public sur la nature BIOLOGIQUE des maux dont souffre l'humain. La distinction très nette faite par l'Économie Sexuelle entre les pulsions PRIMAIRES naturelles et les pulsions SECONDAIRES perverses trouvait son expression formelle dans un changement de la terminologie qui regardait les affaires sexuelles ; et cela aussi contribua à purifier l'atmosphère. Le terme de « rapport sexuel » désigne aux yeux de tous une chose sale ; le terme d'ÉTREINTE GÉNITALE distinguant entre l'acte limpide de l'acte dégradant, est appelé à se maintenir. Le mot SEXE, galvaudé et souillé dans un cauchemar terrifiant, dans le frottement d'un pénis froid dans un vagin rassis, a été complètement abandonné et les nouvelles découvertes relatives à la luminescence et la fluctuation de la Vie dans l'organisme lors de l'étreinte l'ont subsumé dans le terme d'» ORGO-

NAL » qui, jusqu'ici, n'a pas encore été entaché par les mains injurieuses et cruelles de la peste. Cependant, il ne saurait y avoir de doute sur le fait que tôt ou tard la peste tentera de mettre aussi la main sur cette fonction limpide. Mais ce jour-là, nous serons mieux préparés à faire face à cette mal-faisance.

La calomnie, la diffamation, le fait que des fonctionnaires pornographiquement orientés se mêlent des affaires de tous, la présence de femmes frustrées et d'hommes pensant comme des cochons continueront ensembles, évidemment, à nous environner et à être actifs. Mais leur action rencontre moins de succès depuis qu'on a appris à se servir de L'ARME DE LA VÉRITÉ pour combattre la peste ; depuis qu'il est devenu possible de briser le verrou et de rompre le ban en défiant les porteurs de la peste. Les principes chrétiens d'« aimer son prochain comme soi-même » et de « pardonner à ses ennemis » – qui sont inhérents à toute grande action s'écartant même du cadre de l'Église chrétienne, qui sont offerts par leur intimité avec les principes de Vie, de Profondeur et de Vérité – visent à la protection du Christ, de Dieu, de l'amour et de la génitalité chez les enfants nouveau-nés. Il n'est plus si facile de les utiliser pour protéger ceux qui assassinent le Christ chez des millions d'enfants et d'adolescents innocents souffrant l'angoisse de la frustration génitale.

L'assassin du Christ a été reconnu : on a arraché, en principe, le masque de jovialité et d'honnêteté de sa face hideuse. Sa structure caractérielle fondamentale, qui consiste en un mélange mortifère de frustration, d'envie, d'intolérance à l'égard de la vivacité de la Vie, de pulsions visant à percer, à tuer la Vie, à souiller tout ce qui est limpide et aimable, de faciès rigide, de membres raidis et d'une pensée obsédée par des rêves dégradants, a été soigneusement étudiée et démasquée pour être portée, ici et ailleurs, à la reconnaissance de tous.

Ce n'est là seulement qu'un commencement. Le meurtre sera encore commis, et il existe de nombreuses cachettes inaccessibles aux armes de la raison et à l'intérêt pour le sort futur des générations non encore nées. Le Meurtre du Christ se perpétuera encore largement. Mais le charme a définitivement été rompu. La FIN du meurtre du Christ est à portée de mains, non pas comme un Royaume de Dieu, non pas comme un rêve, mais comme une tâche cruciale incombant aux générations futures d'éducateurs, de psychiatres, de médecins, d'administrateurs.

Il ne s'agit plus de clamer davantage de vérités, mais de dénicher les cachettes de la peste. La peste réussira-t-elle à retourner encore une fois cette activité en un cauchemar d'angoisse humaine ? C'est possible, mais peu probable.

Chapitre 11

Mocenigo

LE MEURTRE DU CHRIST À TRAVERS GIORDANO BRUNO

II EXISTE DES ÂMES vides qui ont soif de l'excitation procurée par des sensations d'une certaine sorte afin de garnir leur désert intérieur. C'est pourquoi elles réchauffent la malveillance pour la faire éclore. Évidemment, nous ne comptons pas dans ce cas toutes les âmes vides, mais un petit nombre d'entre elles ; et leurs victimes ressembleront le plus souvent à Giordano Bruno. Giordano Bruno a été choisi comme victime parce qu'il a redécouvert le Christ dans l'Univers, c'est-à-dire, en termes d'astrophysique, l'Amour de Dieu.

Bruno a anticipé au XVI^{ème} siècle, par la seule réflexion, la découverte effective de l'énergie d'orgone cosmique faite au XX^{ème} siècle. Il a découvert et enclos dans un système de pensée les corrélations entre le corps et l'esprit, l'organisme singulier et son environnement, la fondamentale unicité et la fondamentale multiplicité de l'univers, un univers infini englobant un nombre infini de mondes. Toute chose existe pour elle-même et est en même temps partie intégrante d'un tout. Ainsi, l'unité individuelle, ou l'âme individuelle, existe-t-elle pour elle-même et est en même temps une partie de la totalité qui est l'infini, à la fois un et multiple. Bruno croyait en une âme universelle qui animait le monde : pour lui, cette âme s'identifiait à Dieu. Bruno était essentiellement fonctionnaliste. Même sous une forme abstraite, il avait connaissance de la simultanéité fonctionnelle de l'identité et de l'antithèse. Il se mouvait dans le courant universel qui porta la pensée humaine vers la formulation concrète, quatre cents ans plus tard, d'équations organométriques fonctionnelles. Il a décrit, en accord avec

son sens orgonal, plusieurs attributs de l'énergie d'orgone atmosphérique que le découvreur de l'Énergie Vitale au XXe siècle a rendu visible, maniable et utilisable à des fins pratiques, bioénergétiques. Pour Bruno, l'univers et toutes ses parties possèdent des qualités s'identifiant à la vie. Dans son système, il n'y avait pas de contradiction irréductible entre individualisme et universalisme, puisque l'individu y était une partie constituante d'une totalité embrassante et non un simple nombre correspondant à une partie de somme de parties, comme dans une mathématique mécanique. L'« Âme du Monde » était en toutes choses, agissant comme une âme *individuelle* mais agissant *en même temps* comme une partie intégrale de l'âme *universelle*. Ces vues, malgré les termes d'astrophysique qui servaient à leur formulation, sont en accord avec le fonctionnalisme orgonal moderne.

Bruno avait donc découvert la voie conduisant à la connaissance de Dieu, c'est pourquoi il devait mourir. Et en fait de mourir, cette mort sera en définitive une agonie longue de neuf années, de 1591 à 1600 où le 16 février de cette année là, accompagné de prières, il fut amené par les héritiers de Jésus-Christ au bûcher et passé par les flammes sous la protection du nom de l'amour du Créateur.

Bien que l'Église catholique, grâce au pouvoir qu'elle exerçait sur des millions d'âmes humaines, ait pu mettre au point de cruelles techniques impérialistes et bien qu'elle en ait produit du grand art, dont un exemple est l'exécution par le feu du bûcher des dangereux chercheurs des réalités du monde du Christ, on aurait tort d'inscrire ces méthodes du diable à sa seule solde. L'Église n'est pas plus responsable de la mise en place et du maintien des méthodes de la peste émotionnelle qu'un Néron, qu'un Caligula, qu'un Gengis Khan ou, à l'époque moderne, qu'un Hitler ou un Staline. La peste a développé sa malveillance obséquieuse en chaque endroit où des leaders avaient à faire face à la tâche difficile de maintenir les foules malades, engourdies et cruelles dans l'unité et la coopération.

Les doctrines de Bruno, portées avec trop d'énergie et comme conséquence de ce qu'elles contenaient, déplaçaient avec elles trop de puissance pour pouvoir modifier l'ordre qui garde en un ensemble la masse toujours sommeillante des animaux humains – une masse qui développera ses rêves au cours des trois siècles qui suivirent, au cours de bouleversements destinés à ébranler son monde dans ses fondations mêmes. De permettre que la découverte de Dieu et de son Royaume devienne une réalité pratique et de laisser les humains prendre possession dans leurs esprits, dans leurs cœurs et dans la pratique de leurs vies ce que l'Église avait transformé

en mystère et repoussé hors de portée dans d'inaccessibles cieux, aurait eu pour résultat de précipiter prématurément le monde vers un désastre général. C'est là la tragédie de toute connaissance émergeant au moment inopportun, dans un monde mal préparé pour la recevoir. En conséquence, Bruno de Nolan devait mourir.

Ce sont rarement les inquisiteurs haut placés, les procureurs généraux, les souverains pontifes des croyances en place qui initient les embêtements. Ce n'est pas la multitude passive, souffreteuse, rêveuse du genre humain qui traîne les Bruno devant les tribunaux de l'Inquisition, condamnés par avance à mort, et par-là même, livrés au bûcher pour y être brûlés. Ni l'inquisiteur, ni la masse endormie du genre humain ne sont, ni se sentent, responsables de la mort d'un être qui sait. La masse endormie n'a pas la moindre idée des crimes perpétrés en son nom, et l'inquisiteur ne fait que suivre un jeu de règles ou certaines lois, mécaniquement, sans expressivité, comme un robot, sans avoir la merci ou la liberté d'agir autrement.

Le vrai meurtrier qui déclenche l'horrible spectacle est en général un citoyen terne et « bien pensant » qui n'a rien à voir avec le problème du troupeau endormi et rêveur des humains, ni avec les graves responsabilités administratives des inquisiteurs et des juges. Le vrai meurtrier, c'est le chien de chasse qui se lance à la poursuite du prisonnier en fuite, non pas parce qu'il le hait, ou parce qu'il œuvre pour restaurer la justice, ni parce qu'il connaît les tenants et aboutissants de ce qui renvoie à cette affaire. *Le vrai meurtrier est un dommage accidentel*, une mésaventure qui frappe sans rime ni raison la victime, comme la balle perdue d'un chasseur qui a manqué un cerf et tue le garde-forestier qui se promenait malencontreusement là, de son bon vouloir.

Le vrai meurtrier n'a pas l'intention de tuer en particulier cette personne ou un autre individu. La victime devient la proie du meurtrier pestilentiel pour des raisons qui n'ont rien à voir avec sa vie, ses croyances ou ses relations avec le meurtrier. Il s'est simplement trouvé que la victime a croisé à un moment donné le chemin du meurtrier et que ce moment détient une importance pour la vie du *meurtrier* mais pas pour la vie de la victime. Un exécuteur qui est payé, tel un employé, pour tuer, ne hait pas sa victime, ni ne la choisit ou ne lui voue de malveillance. L'exécuteur tue parce qu'il a choisi d'en faire son métier, sans prendre considération de la question de savoir qui tombe sous sa hache ou la lame de sa guillotine, sans considération de qui s'assoit sur la chaise électrique. Le meurtrier, lui, tue parce qu'il *doit tuer*. Il arrive à la victime d'être une victime simplement parce qu'elle

se trouvait dans son environnement et à un certain moment opportuns. Le tueur de Giordano Bruno se trouvait être un noble Vénitien au nom complètement insignifiant de *Giovanni Mocenigo*. Ce nom n'a pas la moindre signification rationnelle. Personne ne l'a jamais ouï avant l'assassinat et personne ne se chargera même de s'en souvenir après l'assassinat. Il aurait tout aussi bien pu s'appeler Cocenigo ou Martenigo. Cela n'aurait eu aucune importance. Mocenigo est une nullité de toutes dimensions. Il ne sait rien, il ne fait rien, il n'aime rien, il ne s'intéresse à rien si ce n'est à sa complète « néantitude ». Il s'assied ici ou là, se promène par-ci par-là – et pas nécessairement pour se rendre inmanquablement à un palais –, méditant habituellement quelque querelle. Il produit des rêves malveillants comme la poule pond des œufs, un après la venue de l'autre. Il est trop intelligent pour accomplir la malveillance à la façon basique d'un simple criminel audacieux et téméraire, tel le voleur qui attaque une banque pour avoir de l'argent d'une manière facile ou qui, nuitamment, attaque une fille dans la rue, poussé par la faim sexuelle. Le tueur pestilentiel n'émet pas même une raison solide pour justifier son action malfaisante. Puisqu'il n'y a pas de raison solide à ses yeux pour commettre un crime, il doit chercher chez autrui un motif pour tuer. Sa stérilité d'âme et la vacuité de son esprit ne sont guère des raisons pour tuer : pourquoi tuerait-il quelqu'un s'il est comme lui-même aussi vide qu'un désert ? Ainsi, le caractère pestilentiel fera sourdre une raison bien plus élaborée pour tuer quelqu'un, qu'importe qui il soit. La victime doit seulement détenir une caractéristique particulière pour fournir une bonne raison d'être tuée : elle doit, par quelque manière, présenter une variation permettant de la distinguer dans la foule endormie ou assise, et de préférence avoir une âme semblable à celle du Christ, qui connaît l'odeur de l'éternité.

Le tueur pestilentiel, au contraire du tueur raisonnable qui se promet de son crime de l'argent ou des satisfactions sexuelles, ne recueille de son crime rien de substantiel. Il assassine sa victime pour la simple raison qu'il ne peut supporter la présence d'âmes comme celles d'un Bruno, d'un Christ, d'un Gandhi, d'un Lincoln. Il peut être le quelconque occupant de n'importe quel poste d'une administration gouvernementale ou commerciale, d'un institut universitaire de bactériologie ou d'une société de lutte contre le cancer. Il peut être jeune ou vieux, homme ou femme. Une seule chose importe : *Il fait naître sa malveillance de ses désirs génitaux cruellement frustrés et pervers et il hait l'Amour de Dieu qu'il a résolu de tuer au nom de Dieu, du Christ ou de l'honneur national.*

C'est ainsi que Mocenigo, ce noble creux et désœuvré de Venise, écrivit deux lettres à Bruno, établi à cette époque à Francfort, invitant le savant à lui enseigner « l'art de la mémoire et de l'invention ». Autrement dit : Mocenigo sait que Bruno possède en abondance ce qui lui fait défaut et il s'apprête à en dessécher sa future victime par succion. Bruno croit en la puissance de l'amour qui lie tout ensemble dans le tout et presse tout vers le bien. En conséquence, il est programmé qu'il soit tué par Mocenigo. En croyant fermement au grand amour dans l'univers qui lie les humains entre eux dans l'Un, et crée chez eux la grande bonté, de la même manière que Jésus-Christ croyait dans le grand pouvoir de l'Amour, cette grande effectivité du royaume de Dieu, Bruno consentit à aller s'installer dans la maison de son meurtrier.

Bruno s'attend à transmettre sa connaissance du grand art de raisonner à son meurtrier. Il n'a pas supposé prodiguer cette connaissance à quelqu'un d'autre. Quand Bruno exprime le désir de retourner à Francfort afin d'y récupérer quelques travaux édités, Mocenigo s'y oppose et menace de faire appel au Saint-Office. Comme tous les assassins de son espèce, il va sans dire que Mocenigo a ses familiarités avec les inquisiteurs. Il est décidé à en faire usage au détriment du riche généreux au cas où celui-ci déclinerait de transmettre à son meurtrier le grand art de la réflexion et de la mémoire. Mocenigo est fermement déterminé à obtenir ce qu'il veut, fut-ce au prix d'un meurtre. Bien évidemment, Mocenigo ne se préoccupe pas de connaissance. Il ne saurait pas même quoi en faire, comment la manipuler, comment la laisser s'épanouir, comment l'appliquer.

Ses aptitudes se réduisent à demeurer assis et à faire sourdre de la malveillance de ses organes génitaux sans vie. Au final, il ne s'intéresse pas à la connaissance pour le fait de connaître, d'apprendre, de découvrir, de résoudre des énigmes. Il ne désire de la connaissance que ce que vous attendez d'une jolie voiture, d'un pick-up pour écouter des airs à la mode, d'un bateau à rames, de la jeune fille d'un certain bar ou d'un plat de poisson pour vous remplir la panse. Ce qui l'intéresse *c'est le fait de prendre* et le fait de s'accaparer quelque chose appartenant à quelqu'un, et *peu importe* que l'autre ait travaillé durement et laborieusement pour l'obtenir. Mocenigo veut se remplir de connaissances qu'il ne serait jamais capable de produire lui-même, ou de digérer de lui-même si un autre les lui administrait. Il ne peut supporter que quelqu'un possède une connaissance ou de la compétence dans l'acquisition de la sagesse. Il ne peut supporter de voir quelqu'un, fut-il à mille kilomètres de lui, jouir de la croyance en

l'amour et en une âme universelle qui, parfois, dans un incertain futur, rendrait possible, ou même réaliserait, le fait que les humains se lient ensemble dans la paix. Qu'importe qu'ils se nomment Mocenigo, Caïphe, Judas, Paul de Tarse ou Staline, c'est et cela restera toujours la même vieille histoire. Ils ne peuvent tout simplement pas le supporter ; ça les rend verts d'envie ; ça les remplit d'un insupportable désir pour quelque chose qu'ils sont absolument incapables de posséder, et par conséquent, ils livreront le Christ à la croix, Bruno au bûcher ou la sociologie scientifique aux chiens. Plus la victime est proche du Royaume de Dieu par ses connaissances et plus certainement elle sera choisie par le caractère pestilentiel pour être abattue.

Tout cela se passe sans que l'âme simple, ou le meurtrier lui-même, n'ait conscience de ce qui arrive. Lorsque Bruno insiste pour partir (peut-être a-t-il senti la malfaisance de son meurtrier) Mocenigo le fait arraisonner nuitamment dans son lit avec l'aide d'une « arme de la Loi ». Dès cet instant, la machinerie de la peste émotionnelle organisée à travers les âges s'est mise en marche, comme deux pierres de meule robotisées ne s'arrêteront jamais avant que la victime ne soit réduite en pulpe. L'envie et les intrigues malveillantes de Mocenigo ne comptent pas et n'ont jamais été évoquées dans les procédures des protocoles d'accusation. À aucun moment le véritable motif du meurtre n'est indiqué ou même survolé à la cour, que cela se passe en 1592 ou en 1952, en Italie, aux USA ou en URSS. Le véritable motif du lâche meurtrier est exclu de toute enquête sur toute la planète, excepté lorsque sont concernés de simples meurtriers de routine, mais jamais dans les cas de Meurtre du Christ. Le Barreau de n'importe quel pays ne tolérera jamais une discussion sur les motivations d'un tel meurtre. Les juges qui prononcent la condamnation et les exécutants de cette condamnation restent libres, qu'importe la dimension de l'innocence de la victime. Qu'il arrive fortuitement, après des dizaines d'années, qu'une erreur ne puisse rester plus longtemps cachée et la victime, si elle est toujours vivante, se doit alors de dire « Je vous remercie beaucoup » ; et si elle est morte, quelqu'un s'agenouillera face à son tombeau pour une prière. Mais personne n'ose attaquer le véritable meurtrier.

Dès ce moment-là, ce qui donne consistance aux protocoles n'a aucune espèce d'importance, que ce soit l'interdiction de faire tourner la terre selon un cercle autour du soleil, la croyance en une Âme Universelle ou en un Amour Universel, ou qu'on ait donné des conférences ici ou là, qu'on ait mené sa vie entière en toute décence, qu'on ait commis l'erreur de ren-

contrer accidentellement un canardeur pestilentiel en action. Rien de tout cela n'a d'importance puisque le véritable motif réside dans le Meurtre du Christ qui réalise effectivement l'avènement redouté du Royaume de Dieu sur terre. C'est sans importance de savoir si en réalité le Christ s'est de lui-même proclamé ou non le Roi des Juifs. Il s'agit simplement d'un prétexte et tout un chacun en a conscience : en conséquence personne ne le révèle ou n'initie le moindre mouvement à ce propos. La Loi en vigueur est élaborée pour une *recherche* éternelle du Royaume de Dieu, et non pas pour une *découverte* du Royaume des Cieux ; non pas pour une *découverte* des cheminements du Christ qui connaît l'accès au Royaume de Dieu. Seules comptent les cérémonies. Seule une apparence d'impartialité et de précaution, afin de *ne pas* commettre un meurtre judiciaire, est consciencieusement conservée en vue de perpétrer un meurtre par des moyens « propres et légaux ». Personne ne sera jamais accusé d'être injuste. Les jalons de l'honneur doivent rester sans taches. Tout le monde sait de quoi il retourne et personne ne bouge le petit doigt.

Bien plus tard, longtemps après que sera morte la victime, lorsque les cris qu'elle jetait aux cieux dans ses invocations à Dieu seront tombés pour toujours dans le silence, lorsque le mythe de la « justice réalisée » se sera évaporé, des historiens en extrairont les faits, alors que tout est absolument éloigné du péril ; et il pourra arriver qu'un pape se penche sur l'importance de l'une de ces victimes pour restaurer à titre posthume son honneur. « Merci beaucoup, Monsieur ! » entendons-nous la victime soupirer. Et Dieu, une fois de plus se détourne de sa Divine création, l'Homme, et continue d'envoyer ses prophètes pour qu'ils prêchent dans de vastes et vides déserts. Mocenigo est oublié. Personne n'a entrepris de recherche sur lui, personne même ne le pense coupable, bien que quelques-uns peuvent le mépriser. Mieux, il se trouvera beaucoup de gens qui vous diront que le Christ a en toute justice été crucifié parce qu'il avait agi en rebelle vis-à-vis du gouvernement en place, qu'il avait inutilement provoqué les scribes, qu'il lui aurait été plus profitable d'être resté assis, tranquille et d'avoir laissé en paix les âmes humaines esseulées, assises jusqu'à la fin de toujours... et peut-être même après. Et des livres seront écrits et lus par la multitude, livres qui vous diront comment échapper à la vérité concernant le Meurtre du Christ, comment obtenir la paix de la mémoire. N'y touchez pas, jamais !

Chapitre 12

Vers le Golgotha

LE CHRIST DEVRA MOURIR sur la croix au Golgotha. Non pas parce qu'il avait mis en danger l'Empire romain. D'autres avaient mis en danger l'Empire romain et ont survécu. Le Christ devra mourir, non pas pour avoir réveillé la caste des prêtres par les propos sévères de sa critique. D'autres encore ont critiqué le Sanhédrin et d'autres ont maudit l'hypocrisie du Juif qui suit comme une mécanique le Talmud et ils continuent pourtant de vivre. Le Christ n'est pas mort dans la honte parce qu'il prétendait être le Roi des Juifs. Il n'a jamais rêvé être l'empereur des Juifs. L'empereur romain lui-même lui aurait-il offert une telle proposition qu'il en aurait rejeté l'idée.

Le Christ n'aurait pas su comment être un « Roi des Juifs ». Pouvez-vous imaginer un Christ montant un fier étalon blanc, caracolant en tête d'une colonne de Macchabées, sabre au clair, scintillant dans la rosée du soleil levant et poussant ces cris : « Haut les cœurs ! Haut les cœurs ! En avant ! Chargez ! » ? Impossible à entrevoir. C'est impensable, irréalisable : ce serait parfaitement ridicule. On ne peut imaginer une pire dégradation de la vivacité de la Vie présente dans le Christ. Vous pouvez imaginer un César, un Napoléon, un Hitler dans une telle situation mais pas le Christ. Le Christ n'en est tout simplement pas capable.

En conséquence, le Christ sera flagellé et crucifié par le peuple comme « Roi des Juifs ».

Le Christ n'est pas capable, il en deviendrait ridicule, d'avoir la moindre attirance pour les honneurs aristocratiques et le haut standing qui constituent le monde de l'humain cuirassé. Vous ne pouvez pas imaginer le Christ réciter, telle une crécelle, une litanie, pas plus que vous ne pouvez l'imaginer en train de recevoir la dignité de Docteur en droit *honoris causa*

de l'Université de X. Il était un étranger à Jérusalem, et il aurait été un étranger dans n'importe quelle ville de n'importe quel pays de la planète, et à n'importe quel moment de l'histoire écrite de l'humanité. Le Christ possède une dignité naturelle, et l'acuité franche et charmante de son langage n'est pas sans efficacité. Ce n'est pas ainsi qu'habituellement on se comporte. Les gens affectionnent ce langage et s'attourent autour d'une personne présentant de telles aptitudes ; mais ils ne pourraient jamais agir ainsi eux-mêmes. Ils rougiraient, se sentiraient gênés, comme déplacés dans toute réunion de personnes ayant un comportement tel que celui du Christ : simple, direct, l'esprit vif sans paraître omniscient, irradiant d'amour et de contact, sans être intrusif ou collant.

Le Christ ne se sent pas à sa place dans ce monde, excepté dans le petit groupe d'innocents et ignorants admirateurs et de partisans, entouré des vertes collines et des vignobles de Galilée. Et même avec ces admirateurs, il se sent déplacé. Il est incapable de se satisfaire des acclamations qu'il reçoit, tel un Mussolini, le génie avorté qui correspondait aux rêves populaires du héros comme un gant fait sur mesure. Il est plus vraisemblable que les admirateurs ressentent de l'inconfort en sa présence, ne se sentant pas tout à fait libres de se laisser aller à leurs petites plaisanteries sexuelles habituelles, ou à leurs petits potins.

Bien qu'il représente leur véritable espoir, l'essence de leurs rêves d'une vie future meilleure, le Christ est totalement déplacé où qu'il se trouve parmi des êtres cuirassés. La grandeur de sa réflexion simple et directe s'avère un handicap face aux arguments entortillés et compliqués des scribes chez qui il n'est tout simplement pas convenable d'avoir une pensée simple et droite. Cela équivaut à une offense. Dites aux scribes que vous pouvez voir la vie en mouvement dans un morceau de charbon rougeoyant, naturellement et sans aucune difficulté. Le scribe ne regardera jamais dans le microscope. Il vous engagera dans une argumentation selon laquelle des particules inaperçues mettent en mouvement les autres particules visibles alentour. Vous continuez en disant au Pharisien que vous pouvez constater aisément, sans effort, que des bactéries mortelles de pourriture se développent à partir des tissus même des organes dévitalisés. Le scribe ne regardera jamais dans le microscope, mais il certifiera à la multitude que vous n'avez pas stérilisé les tissus en question et qu'il ne s'agit là que de « germes aériens », bien qu'il n'ait jamais vu par lui-même, ou en ait démontré l'existence, des germes aériens. La Vie est totalement déplacée dans ce monde de scribes pharisiens, de talmudistes et de Conseils de pharmaco-

logie médicale.

Vous dites au Talmudiste que de trancher la peau du pénis d'un petit garçon, c'est lui infliger une blessure ; que cela le blesse gravement et que les cris du bébé sont la manifestation d'une véritable angoisse. Le scribe certifiera à la multitude qu'en réalité l'enfant ne sent rien du tout puisque peu après la naissance, le fourreau de fibres nerveuses ne s'est pas encore développé, ou un non-sens de la même eau ; et « le peuple » vous demandera, si oui ou non votre idée à propos de la douleur ressentie au cours de la découpe du prépuce sans anesthésie a été reconnue par les scribes.

Pour sauver les enfants de l'angoisse de la circoncision, vous devez vous battre avec pour résultat de vous retrouver imbriqué dans un enchevêtrement hétéroclite. D'affirmer que de trancher le prépuce inflige une horrible blessure ne peut s'imposer. Le Christ est contre la pratique de rites d'une nature si cruelle, et en conséquence il doit mourir.

Il y a des choses simples dans ce monde, évidentes pour tout un chacun, qui requièrent peu de réflexion afin d'être comprises, sinon qu'un peu de sens commun et de jugement. L'angoisse provoquée par la frustration génitale lors de l'adolescence est de cet ordre. Chaque homme et chaque femme en particulier a eu à se débattre avec cette souffrance et ce désespoir. Tant que, seul, vous affirmez que la puberté est la maturation des fonctions génitales et de la pleine aptitude à l'étreinte sexuelle, vous êtes dans le bon droit. Dès que vous vous rendez à l'Institut de physiologie de quelque Université de ce précoce XXe siècle pour parler de cette simple évidence, vous faites face à un embarras qui ne vous laisse aucun espoir d'en réchapper. Premièrement, vous vous sentez déplacé, du haut de cette chaire d'auditorium universitaire, de parler de l'étreinte génitale lors de la puberté. C'est tout simplement malsonnant et vous êtes regardé de haut, comme si vous aviez un comportement inconvenant, avec un froncement de sourcils, de la manière dont on regarde un cheveu sur la soupe. Les professeurs n'en ont jamais parlé ; ils n'ont jamais permis à quiconque dans leurs classes d'évoquer ce sujet crucial. Pour dissimuler ce fait qui saute aux yeux que vous êtes construits par la nature, qui est Dieu, pour vous accoupler lors de la puberté, un farrago de théories *ad hoc* est composé sur la base de toutes sortes d'arguments, dont il est impossible de concilier un détail à un autre, un embrouillamini d'idée et d'affirmations selon lesquelles chacun a le droit d'être dans le faux et d'avoir sa propre opinion, en privé, à propos de l'excitation lors de la puberté, opinion acquise lors de la bataille désespérée menée pour cacher sa propre masturbation aux yeux

paternels et vous éviter une tannée. Au bout d'un certain temps, il ne vous reste plus qu'à lever le camp. Il n'y a pas d'espoir de pénétrer jamais cet emmèlement et vous décidez que vous devez continuer votre chemin et demeurer seul.

Les scribes sont les gardiens des portes des palais de la connaissance. Ils ne laissent par la porte entrer aucune vérité en relation avec des faits essentiels. Il laisse passer la vérité uniquement dans l'autre sens.

Il en a toujours été ainsi. C'est su de tous. Beaucoup ont écrit d'imposants ouvrages sur ce sujet. Et rien n'arrive. Tout connaisseur de ces simples choses est déplacé et est un grand embarras pour chaque catégorie de scribes. Dans le domaine de la science, le scribe est la personnalisation de l'expectative des gens, de leur immobilité en corps et en esprit.

Dans une certaine mesure, en Galilée, le Christ peut vivre ce qu'il est. Personne, à l'exception de ses proches parents, ne s'interroge sur sa dignité naturelle, sur sa présence dans les collines. On peut sentir qu'il est différent, ou qu'il est dans l'exagération, ou qu'il est un « rêveur » sans peu d'utilité. En Galilée, il peut être tranquillement au milieu des gens, et avec eux parler, manger comme un être humain ordinaire, et se réjouir de la présence de quelques amis.

À Jérusalem, il n'a pas la quiétude d'être ce qu'il est. Il est séparé de la maison à laquelle il appartient tout naturellement. Il est obligé de devenir un élément comme les autres pour peu qu'il souhaite être avec les autres. D'après Renan, un apôtre évoque le fait que le Christ aurait été attiré dans le piège de Jérusalem pour y être tué.

Au milieu des collines de Galilée, où il est laissé à lui-même dans son monde, il peut parler de choses simples d'une manière simple et elles resteront valables des milliers d'années plus tard. À Jérusalem, la moindre parole qu'il prononce prend un son comique. Il doit se disputer, il perd l'harmonieuse intégrité de son existence, il doit dissiper l'unicité de son grand caractère et commencer à connaître le point 23 du paragraphe 5 638 965 du Talmud en vue de s'imposer. La manière de vivre du Christ est, de toute époque, recevable. Elle ne peut être valable, ne peut pas et ne pourra pas se soutenir devant tout tribunal de ce monde d'humain-griffon. Pour comprendre le meurtre du Christ, on doit voir les choses dans la perspective d'une vie de tous les jours qui, pour aussi altérée qu'elle soit, conserve le pouvoir de déformer une vérité, même éternelle, pour la transformer en crime social. C'est à un tel point vrai que quiconque se trouverait à la place du Christ, ferait bien de prévenir le monde de l'opportunité

de ne pas suivre ses propres préceptes. Ce n'est pas seulement lui qui ne correspond pas au monde, mais dans la même mesure, son enseignement ; pas seulement ses amis intimes, ses parents ou ses disciples qui ne comprennent pas ce dont il parle : le monde de l'humain au sens large, ne comprend pas, ne peut pas comprendre, n'ose pas comprendre.

Et c'est ici la vraie tragédie de la VÉRITÉ en soi : il n'est pas possible de l'accepter sans qu'elle soit édulcorée, déformée, aplanie, dépouillée de son acuité. Certes, une petite vérité, une vérité d'usage telle que l'amélioration d'un vin, de la réception d'une radio, d'une balistique militaire ? toutes ces vérités sont belles et bonnes, acceptables et respectables. Mais pas la vérité fondamentale du Christ. Elle ne peut s'ériger face à aucune cour. Du point de vue de l'humain cuirassé, immobilisé, bien en place, elle est un crime, une dangereuse mise en émoi de la vie. Il est exact que, en dehors d'une telle vérité, rien qui soit ne pourra jamais être changé. Aucun mal ne peut être réellement éliminé : la misère doit perdurer. Mais la vérité elle-même *est* un crime, tel que se présente l'enchaînement des choses, un crime contre la vie d'une nation.

Ceci est valable à l'aune d'une effrayante envergure : les tractations falsifiées en matière d'amélioration sociale menées par des politiciens malveillants sont nécessaires malgré l'horreur de leur vacuité, à un degré tel que de NE PAS défendre le diable et de ne pas se prononcer contre le règne de Dieu est jugé comme une suprême trahison. C'est parce que le tragique du dilemme est si abrupt et insupportable que rien ne bouge, ou rien n'a bougé depuis des milliers d'années, depuis le commencement de la civilisation de l'humain mécanique, en reculant aussi loin que l'humain lui-même est concerné. Le meurtre du Christ est aussi vrai aujourd'hui qu'il l'était, il y a deux mille ans.

Des milliers d'années d'immobilité en Chine et au Japon en matière sociale et personnelle sont de bon sens. Se mouvoir librement aurait signifié une catastrophe, et actuellement cela mène à la catastrophe depuis que les Diables Rouges chinois ont pris en charge l'héritage de Sun Yat-Sen.

La malveillance en soi n'est pas de rester assis dans l'ornière durant des millénaires, ce ne sont pas les idées des réformateurs, non plus que la misère des multitudes, non, la malveillance commence lorsque le vautour, surgissant de ce moment de prise d'autonomie, déploie alors ses ailes hideuses et pernicieuses et enseme les coins les plus reculés de la planète de ses colporteurs de liberté.

Dissimuler au sens de chacun ces contradictions particulièrement tragiques

et qui relèvent de l'existence fondamentale du genre humain, est une aide apportée au diable et un appui à la misère. De l'expérimentation et d'un raisonnement consciencieux portés sur la peste, on comprend qu'il n'y a aucune trace d'espoir possible pour le genre humain tant que la politique de l'autruche soutiendra la nécessité du Meurtre du Christ. C'est parce que l'ensemble du problème est si tragiquement rationnel que le genre humain en a repoussé sa prise à bras le corps ; l'humain s'est toujours esquivé devant cette prise en main, et continuera de s'esquiver devant elle pour quelque temps encore, aussi longtemps que ses enfants resteront des sujets soumis au caractère cuirassé. POUR EXISTER, L'HUMAIN CUIRASSÉ EST LIÉ AU MEURTRE DU CHRIST.

Cette prise de conscience est dirigée contre l'effectivité pratique de toute idée du même ordre. Elle ne peut pas être plus longtemps contournée. Le problème dérangera et tourmentera l'humanité à travers les âges et exigera son quota de victimes innocentes. Personne ne peut s'attendre à ce qu'une espèce ruinée puisse mettre un terme aisément et rapidement à ses plus graves problèmes dès lors que quelqu'un est pénétré d'une idée brillante et entame une campagne politique pour la mettre en évidence. C'est, une fois encore, seulement saisir la réalité dans un miroir.

Le grand bruit soulevé par des étudiants en sciences humaines est une manière experte de garder loin des sens et de l'intellect humains cette prise de conscience de l'ampleur de la tragédie.

Voici la réalité du dilemme :

Si la vérité est trop volumineuse, elle se transforme en nuisance et ruine son avantage. Qu'une vérité, pour survivre, s'émousse et adopte un air d'innocence, elle sera submergée par d'incessantes arguties et demeurera sans effectivité aucune.

C'est comme d'être face à un enfant chéri en train de mourir d'un problème de santé curable par un remède qu'on ne peut obtenir et appliquer à temps. C'est comme la sensation éprouvée par cette mère en Corée en 1950, qui avait perdu son enfant dans la confusion d'une mêlée, se dissimulant et pleurant sa peine de ne savoir s'il était encore en vie quelque part, peut-être dans le jardin de cette vieille maison en ruine où elle pourrait le rejoindre facilement et l'en sortir en peu de temps, alors que cette bataille qui faisait rage exactement entre elle et lui, rendant ce geste impossible.

C'est comme être au désespoir de se savoir pris dans une maison en flammes, reconnaissant pertinemment que vous auriez pu vous en sauver, vous et votre famille, si vous aviez anticipé au bon moment la pose d'une échelle contre la fenêtre.

C'est comme tout cela mais seulement multiplié par un milliard. *Si le meurtre chronique du Christ pouvait être arrêté, ce qui ne peut être, le règne de Dieu deviendrait une réalité.*

Le Christ ne fait pas de rêves mystiques. Ses idées ne sont pas irréelles ou à proprement parler impraticables. Elles sont réelles et pratiques. Elles peuvent résoudre beaucoup de problèmes, disperser de grands monceaux de misère. Malheureusement, l'usage de la vérité du Christ par l'humain exterminerait le genre humain. Il en est ainsi parce que l'humain s'est positionné sur une telle fausse route que cette vérité ne peut plus le sauver. La cuirasse caractérielle s'anime dans un être à partir de la terreur qu'il éprouve face à une vérité exactement semblable à celle qui, seule, peut stopper le processus de cuirassement qui tue la vie dans le giron maternel. Et le Meurtre du Christ se perpétuera aussi longtemps que ne sera pas découvert le sentier caché qui conduit de la fatale structure de l'humain, vers la prise de conscience salvatrice de la vérité. Proclamer uniquement la vérité ne suffira jamais. La vérité sera et devra être tuée.

C'est en ce sens, et vus de cette perspective décisive, que les coups de verge et les quolibets assenés au Christ prennent une signification horrible. Il y a une vérité et une rationalité dans tout ce qui arrive d'irrationnel, dans chaque meurtre, viol, guerre, suicide ; et aussi dans la flagellation du Christ.

Le Christ *doit* être ridiculisé, diffamé, flagellé, réduit à l'impuissance et au mépris, manipulé pire encore qu'un simple voleur parce que sa lucide et irréfutable manière de montrer l'espoir doit être totalement, consciencieusement, irréversiblement exterminée. Le Christ ne peut pas, ne doit pas être plus longtemps exposé à la face de gens qui ont perdu la capacité de le rechercher et de le vivre : ils iraient irrémédiablement à la ruine en entrant réellement en contact avec cette vérité, s'ils réussissaient à saisir la gloire de Dieu en dehors du miroir, en la rendant immédiatement tangible à leurs yeux et à la perception de leurs mains nues.

Tout cela commence maintenant à avoir du sens, bien que ce soit vraiment un non-sens parfait, achevé. Le sens commence à apparaître dans la mesure où il est possible de comprendre que l'éthique et la morale n'étaient, et ne sont encore pour le moins, que les images d'un miroir, quelque chose à contempler mais non pas à saisir ou à vivre pratiquement. La contemplation du miroir et le regard posé sur l'image d'un Dieu inaccessible conservent encore quelque pouvoir de retenue, et aussi une conscience qui n'a pas à s'aventurer trop loin et permet de ressentir les dernières éva-

nescences de pures émotions intérieures en écoutant de la musique sacrée jouée sur un orgue, en éprouvant la satisfaction d'une conduite décente en présence d'une femme attirante alors qu'on est sexuellement affamé ; de ne pas duper son voisin à tout bout de champ mais de loin en loin ; de ne pas faire mourir sur le champ son enquinieuse de femme lorsqu'elle a dormi avec un autre homme, mais lui donner seulement une raclée pour le regretter profondément après coup ; de ne pas tuer son enfant qui a touché ses organes génitaux pour répondre aux exigences d'une loi religieuse cruelle, mais de seulement donner une tape sur ses doigts ; de ne pas provoquer la mort de milliers de Noirs du sud des États-Unis parce que leurs membres souples et leurs lèvres sensuelles vous rappellent constamment le plaisir rêvé de l'étreinte génitale qu'ils pratiquaient dans la jungle, mais seulement d'en abattre et d'en pendre trois ou cinq par an ; d'avoir quelques chicanes, pour le moins morales, à propos de la solution du problème des Noirs dans la grande démocratie des états-unis du sud ; de finalement concéder deux centimètres sur un kilomètre dans cette lutte pour la dignité humaine en permettant à un étudiant Noir sur cent d'accéder à une Université ou de s'incorporer dans un bataillon de soldats Blancs ; de ne pas trop s'en approcher et à ne pas mal parler d'eux à la fois. Comment se conduirait-il, *lui*, si les Blancs étaient à sa place ? Il hait déjà les Juifs, non moins que les Juifs haïssent et méprisent les Noirs. C'est enraciné dans les gens eux-mêmes et personne n'ose le leur dire.

Tout cela est nécessaire, bien que ce soit réellement se faire l'avocat du diable. Mais, dans le désert, l'eau croupie ne vaut-elle pas mieux que pas d'eau du tout ? N'EN EST-IL PAS AINSI ?

Il en est ainsi. Nous pouvons au moins commencer par le dédaigner. On demande au colporteur de liberté d'exister pour être à même de fournir quelques substitutions au Christ. Le colporteur de liberté apparaît lorsque les humains, se rendant compte de la transposition du Christ dans une image reflétée par un miroir, s'orientent une fois encore vers la recherche d'un Christ réel, palpable, vivant. Le colporteur de liberté est un produit tardif de la lutte humaine désirant échapper à son piège émotionnel : il n'apparaît pas comme figure publique avant que les colporteurs catholiques de paix et de fraternité n'aient réussi à obturer chaque issue permettant de s'échapper du piège enfermant le domaine du Christ, le Royaume de l'Amour et du bonheur éternel. Le siècle des Lumières, la Renaissance, la Réforme et les premières révolutions politiques devaient passer avant que le colporteur de liberté socialiste ne commence à prendre place dans

la pensée publique. Ils introduisirent pour la première fois l'idée selon laquelle dans le désert une eau croupie vaut mieux que pas d'eau du tout. Il aura fallu trois cents ans après la crucifixion du prophète de l'amour global pour que son message soit déformé en pouvoir politique qui tuera l'amour dans le corps, partout où ce pouvoir rencontrera cet amour. Il régnera durant plus de mille ans, jusqu'à ce que la Renaissance et la Réforme entreprennent de pénétrer à tâtons les vérités interdites ; et il fallut que passent encore six cents années avant que les premières idées de « liberté sexuelle » et d'« égalité de droit pour la femme » ne commencent à troubler la pensée humaine. Mais après l'établissement des premières lois regardant la liberté sexuelle il ne fallut que quinze années pour qu'elles soient révoquées par les petits colporteurs de liberté arrivés au pouvoir. Et une fois encore, aux États-Unis, se développa en psychiatrie une nouvelle vérité se rapportant au Royaume du Christ, tandis que les Églises du Christ cherchaient anxieusement les moyens d'arrêter les prémices d'une réalisation du Royaume du Christ sur terre. Vers la fin du XXe siècle après le Meurtre du Christ, son Église persistera à condamner comme péché le flux d'amour dans les lombes et proclamera, maintenant comme avant, la naissance virginale de la mère du Christ.

Tout cela obéit à une logique cruelle.

Le colporteur de liberté fera son apparition dans l'histoire du Meurtre chronique du Christ au moment propice et à l'endroit opportun. Mais auparavant, le Christ devra souffrir d'atroces tourments intérieurs avant qu'il ne soit ensuite soumis à la flagellation et à la crucifixion.

Le Christ pressent qu'il est devenu la victime du procédé coutumier des gens comme il leur était habituel des milliers d'années auparavant, et le restera des milliers d'années encore. Le peuple à qui il essaie de procurer la vision d'un Royaume des Cieux, ne retiendra pour son propre compte que le seul mot de « royaume » et s'attendra à ce qu'il monte un cheval blanc revêtu d'une armure étincelante. C'est qu'ils n'envisagent tout simplement pas un Royaume sans roi ni étalon, et son ambassadeur sans épée. Des siècles plus tard, ils entreprendront effectivement des guerres de Croisade sur la Terre Sainte. Qu'importe que le Christ leur ait montré les vrais chemins de Dieu, ils sont structurellement incapables de le comprendre. Et ceci, petit à petit, le Christ commencera à le sentir. Il importait peu, de prime abord, pour le Christ d'être un prophète ou un Messie. L'attente brûlante des admirateurs qui l'entouraient le séduisit dans ce rôle où il devait effectivement transmettre un message de son Dieu. Ici encore, le Christ fut par-

faitement honnête ; non pas un truqueur ou un mystique épileptique, non pas un lunatique ou un politicard rebelle qui abuse de la confiance des gens. Lorsqu'il a senti qu'il était capable de réconforter l'humain, d'apporter un nouvel espoir à son cœur malade, de faire en sorte qu'il se sente mieux, plus léger, d'à nouveau provoquer dans ses yeux une étincelle, il a été amené à croire qu'il servait effectivement quelque mission, dans le sens sacré que le peuple donne à une telle chose. Il a accepté le rôle de leader religieux et il s'est mis lui-même dans une mauvaise posture. Au début, il n'avait pas conscience de ce qui se passait. Mais, lorsque leurs quémantes de miracles, de signes et de démonstrations de puissance grandissaient avec leur nombre, lorsque les gens commencèrent à l'interroger de plus en plus souvent sur le fait de savoir si oui ou non il était le Messie annoncé par les anciens prophètes, lorsqu'au premier abord, il ne sut quoi leur répondre, mais qu'il réalisa lentement l'ascendant qu'il avait sur eux et ainsi la domination du pouvoir des gens sur lui, il devint alors la victime de la maladie parasite du peuple, maladie jamais comprise ou même reconnue avant le jour précis où ces lignes ont atteint le peuple. Il assumait sans le vouloir, sans le savoir et naïvement le rôle qu'ils lui ont imposé et il se mit à s'exprimer comme un prophète ou un Messie, à la manière d'un leader religieux. C'est aussi facile de s'en apercevoir maintenant qu'il était facile pour lui de le faire alors. Ainsi, le Christ devint une victime du besoin maladif du peuple d'une idole dispensatrice d'espoir et de force afin d'abreuver son âme désertique. Le Christ, outrepassant l'amour pour l'humain, devait s'adapter aux manières de faire des humains, mais les humains ne pouvaient pas s'adapter à la manière de vivre du Christ. Pas même la moitié d'un compromis n'était possible entre les deux modes de vie. Tout au long de son évolution, le peuple sera le plus fort et restera jusqu'à ce jour le seul vainqueur, tant pour le meilleur que pour le pire.

Le Christ n'aurait pas été humain tel qu'il l'était, ni aimé le peuple comme il l'a aimé, s'il ne s'était réjoui des louanges et des admirations qui lui furent accordées. Ces louanges et ces admirations sont l'esche de l'hameçon posé par un peuple vide, affamé d'amour, afin de capturer un charpentier brave, amoureux, rayonnant et en faire un leader qui subviendra à ses besoins.

Le trouble intérieur, présent en chaque leader authentique, qui émerge de ce manque, imprimera bientôt ses marques sur son visage, longtemps avant qu'il ne rencontre la catastrophe finale. S'il a pour le genre humain un authentique amour, une véritable amitié et lui est d'un authentique soutien, il devra se rendre compte du piège affreux qui a été posé, de l'irréc-

lité et des impuissances que contiennent ces louanges, du pernicieux fait que la multitude le fige dans sa position de leader ; et s'il est fermement enraciné dans ses propres profondeurs, il sera déchiré entre sa manière de vivre et la manière de vivre d'un peuple cuirassé. Les deux cheminements, comme tout ce qui relève de l'émotionnel, sont inconciliables.

Le visionnaire conservera limpide le principe qui le guide parce que ses émotions sont limpides. Du fait de son inertie, la multitude devra le bousculer pour qu'il révèle ces principes et qu'il les ajuste à leur manière de voir, c'est-à-dire à transformer les réalités que contient le principe en un reflet de miroir de *fata morgana*.

Pouvez-vous imaginer le Christ en train de déclamer un discours sur l'anniversaire de la prise de la Bastille, le 14 juillet, de l'estrade d'une immense salle de meeting ? Ce n'est pas possible.

Pouvez-vous imaginer le Christ recevant une médaille de ceci ou de cela, dans Jérusalem en son temps ou en tout autre pays de votre époque, pour sa grande contribution à l'idée de la paix sur terre et à la fraternité entre les êtres humains ? C'est proprement impensable.

Pouvez-vous imaginer le Christ, qui vivait et pensait selon de véridiques espaces cosmiques et en accord avec les lois de l'Énergie de Vie cosmique, approchant le Sanhédrin ou les prêtres du temple pour une approbation de son enseignement en vue d'en être « reconnu » ? Et c'est toujours ce que veulent les gens : ne pas être séparé du grand troupeau, ne pas perdre le genre de vie commun, que leurs leaders reçoivent l'estime de leurs ennemis et soient honorés par le pouvoir en place, qui est prêt à les anéantir. On attend du Christ qu'il déclame un discours un jour de fête nationale dans une salle de congrès devant des milliers de délégués du parti de la paix internationale, des libérateurs du genre humain et des démocraties pacifistes du peuple. On attend de lui qu'il reçoive la décoration de la légion de la haute gloire ou de l'étoile jaune.

Par conséquent, le Christ ne rencontre jamais les Chrétiens, et sa manière de vivre s'éloignera de plus en plus de la leur puisqu'il refuse définitivement de devenir un colporteur de liberté au Premier Siècle de l'ère chrétienne.

Ce qui est vrai pour les Chrétiens est aussi vrai pour les Bouddhistes, les Mahométans, les Hitlériens, les Staliniens, les Freudiens et autres mouvements populaires. C'est toujours aux gens que reviennent les victoires, le mouvement déterminant, concluant choses et événements ? à leur propre détriment aussi longtemps qu'ils resteront assis figés sur leur fondement et

contraindront leurs enfants nouveau-nés à se cuirasser.

Quelques exégètes sont d'avis que la résurrection de Lazare a été surajoutée aux actes du Christ par ses amis désireux de contribuer à sa célébrité afin de vaincre l'apathie régnant autour de son enseignement à Jérusalem (Renan). Selon cette interprétation, Lazare, qu'on avait rapporté comme étant mort, ressortit de son tombeau entouré de bandages sur la tête et le corps, pour aller à la rencontre du Christ. Le Christ, qui n'avait réellement rien à voir avec le déroulement de cette représentation, fut secoué de tremblement à la vue de son ami vivant. Les témoins de cette scène la confondirent avec un acte de suprême thaumaturgie.

Dans l'esprit des admirateurs du Christ, la divine vertu trouve son expression dans la convulsion épileptique. Ceci est vrai pour autant qu'on se réfère à l'action des convulsions involontaires du système vivant lors du grand bouleversement émotionnel ; une fonction qui est intimement liée à la convulsion orgastique, à la décharge suprême et coordonnée du surplus d'Énergie de Vie. Les attaques épileptiques sont de véritables convulsions orgastiques *extra-génitales*, autrement dit, dans son sens profond, la manifestation divine, c'est à dire la manifestation de la Vie.

Le Christ est déchiré entre des émotions nettement conflictuelles :

Il parlait de la vérité telle qu'il la connaissait et la ressentait, mais il savait que personne n'en comprenait réellement la teneur ;

Il aimait son peuple mais il se sentait aussi pris au piège d'une expression de la vie qui n'était pas la sienne ;

Il savait qu'il ne pourrait jamais conquérir ses ennemis et qu'il ne pouvait réaliser quoi que ce soit par l'usage de l'épée ;

Leurs manières de faire étaient de ce monde et les siennes n'étaient pas de ce monde ;

Il savait qu'il allait être trahi et il savait même qu'il le serait par un de ses amis intimes ;

Il restait attaché à ses amis par une profonde amitié malgré qu'il sût parfaitement qu'ils ne le comprenaient pas, qu'ils l'écartaient de sa voie et qu'ils étaient simplement ancrés à leur expectation, rêvant de cieux de pacotille sur terre.

Cependant le Christ n'avait pas pleinement réalisé être devenu la proie de la plus sérieuse maladie de la race humaine : LE BESOIN DE SE REMPLIR D'ESPOIR, NON POUR LE BESOIN D'ESPOIR MAIS POUR LE BESOIN DE SE REMPLIR. Le Christ dispense et déverse de l'espoir pour l'*espoir*. En conséquence de quoi ils ne pourront jamais se rencontrer. Et faire le plein d'es-

poir pour le simple fait de se remplir est resté le fil rouge de l'humain jusqu'à nos jours. Peu importe *ce qu'on espère*. La seule chose qui importe se situe dans le fait même d'espérer, dans le frisson de l'espoir, l'incandescence de l'espoir. Et c'est ainsi qu'il y a tant de sortes d'espoir dans ce monde humain, sans que personne n'en fut un jour rempli. Finalement, plus nombreux et variés sont les espoirs qui excitent le système nerveux, en pire évolue le chaos social.

Le Christ se sait pris au piège. Il n'y a pas d'autres issues. Il était allé trop loin, et ce qui est pire : il s'était engagé trop loin hors du chemin qui le conduisait à son Royaume d'Amour, de Dieu, de Paix sur terre et de Fraternité entre les gens. Il sait avec une parfaite lucidité qu'il doit mourir pour rien. Il est piégé dans quelque chose qu'il n'avait jamais eu l'intention d'exécuter ; il n'avait jamais rêvé d'une mort pour le Pêché du Genre Humain. Cette intention lui a été attribuée par une humanité qui voulait obtenir qu'on la débarrasse de son gros tas de péchés et qui avait besoin d'une victime pour se décharger de ce lourd fardeau.

S'il avait été un Dieu descendu sur terre afin de mourir pour les péchés de l'humanité, il n'aurait pas souffert les angoisses de Béthanie. Il s'écriait : « Ô Jérusalem, Jérusalem, qui tues les prophètes et qui lapides ceux qui sont envoyés vers toi, combien de fois ai-je voulu rassembler tes enfants, comme une poule rassemble ses petits sous ses ailes, et tu ne l'as pas voulu ? » (*Matthieu, XXIII, 37*)

Le Christ, l'aigle, a couvé les œufs de petites poules aveugles, pensant qu'il en éclore quelques aigles pour porter son message au monde entier. Le honteux de l'histoire est que les poules aveugles l'ont séduit pour qu'il amène à l'éclosion leurs œufs sans qu'il réalise ce qu'il faisait en les prenant sous son aile.

Le Christ sait qu'il est condamné, et pour rien, pour rien d'autre. Il sait qu'il allait et devait mourir pour quelque chose qu'il n'a jamais pensé, enseigné, vécu, prévu, revendiqué ou même évoqué. Il le sait longtemps avant qu'on lui oppose matériellement la fausse accusation. Il le sait parce qu'il avait appris à voir les abords de l'humain. Il le sait parce qu'il souffre du piège dans lequel il se trouve.

L'humanité du Christ réside dans sa qualité de Divin. C'est la qualité de toutes les créatures qui demeurent des créatures de Vie et d'Amour, qui connaissent la douceur dans leur corps lors de l'accouplement, qui savent comment laisser fluer le courant de cette douceur dans le corps de leurs bébés, de leurs enfants, de leurs amoureux et de leurs amis. Leur amour est

présent dans leur corps et non pas dans un miroir. Il peut être saisi, vécu et lui-même aimé. De ses yeux irradie une chaude brillance ou dans la tristesse d'un regard ; il vous traverse avec douceur, il vous reconnaît lorsqu'il regarde et il vous caresse tendrement de son aimable grâce. Et ce véritable amour éprouvé pour son semblable a conduit le Christ à ce piège horrible et à la croix.

Chapitre 13

Le sommeil des disciples

C'EST PARCE QU'ELLE est universelle que la tragédie du Christ est si émouvante : tragédie qui circonscrit celle de l'humain *per se*. L'humain est cuirassé. Tout y pénètre, uniquement et peu ou rien n'en sort. L'homme reste figé parce que ses mouvements sont douloureusement restreints. Que la Vie aille de l'avant, bien qu'empêtré dans son embarrassante expectative il voudra s'élancer avec elle. Et il détestera la Vie du fait qu'elle avance tandis que lui reste à la traîne. Le Meurtre du Christ en découle inévitablement. Un homme figé n'aime pas être laissé en arrière. Il veut être aimé, protégé, soigné, rassuré, réchauffé. Il veut obtenir du Christ toutes sortes de réconforts, disposé à le payer en retour d'une fervente admiration. Qu'il perde tout ou partie de ces comforts et la peste émotionnelle regimbera dans son for intérieur. Il calomnierait un seul élément : celui qui donne. *Il ne se séparera jamais du précédent pourvoyeur d'amour pour rester seul ou se tourner vers autre chose*. Aucune haine n'est comparable à celle née de cette frustration.

Le Christ a conscience de sa dimension cosmique : « Le ciel et la terre flétriront, mais mes paroles ne flétriront pas... Personne ne connaît ni l'heure ni le jour, pas même les anges du ciel, ni le Fils, mais seulement le Père. Veillez, soyez attentifs, du moment où vous ne savez rien... Veillez, de crainte qu'il ne vienne soudainement et ne vous trouve endormi. Ce que je vous dis, je le dis à tous, soyez attentifs ! » *Soyez alertes*, faites des choses, changez, maintenez en vous le changement, le mouvement, le don, l'amour, la construction.

C'est totalement inutile. Le Christ espère encore qu'ils se mettront à comprendre. Ils n'en feront rien. Ils ne savent que têter ses paroles ardentes, sans comprendre, *sans pouvoir comprendre*. « Je frapperai le berger, et les bre-

bis seront dispersées ». Le Christ leur dit que tous renonceront à lui quand frappera l'heure d'épouvante. Ils ne comprennent pas. Chacun parmi eux pense que les autres le désertent, mais pas lui-même. Le Christ sait qu'il en sera différemment. Il le sait parce que c'est écrit sur leur visage, c'est exprimé dans chacun de leurs mouvements, dans chacune de leurs paroles. Aussi, l'ayant perçu, il *sait*. Et il continue de les aimer parce qu'*il* comprend. Il eut été plus opportun pour lui de se séparer d'eux, de cesser de les voir, quand l'un d'entre eux était prêt à le dénoncer à ses ennemis.

C'est la manière de faire de la Vie : elle souffre plus des actions de ses meurtriers que de sa propre mort. Elle souffre plus du fait de la trahison et de la persécution que de leurs résultats. Elle est en souffrance puisque le meurtre et la trahison, en se plaçant sur un terrain qui est proprement avantageux à la Vie, sont inutiles, tels deux notes discordantes et grinçantes au cours d'une belle symphonie, comme la violence d'un coup de crosse du fusil d'un soldat en guerre sur le crâne d'un enfant qui tète le sein de sa mère ; c'est comme ces meurtres d'enfants en bas-âge, par leurs père et mère qui les ont laissés prostrés sur le bord d'une route, un lugubre chagrin dans leur petit cœur glacé.

Mais les disciples n'ont pas de cœur. Ils ne veulent obtenir du maître qu'inspiration et chaleur. À Gethsémani, peu avant son enlèvement, le Christ veut se mettre en prière et il leur demande de rester un peu à distance, et de prier eux aussi. Il emmène avec lui trois d'entre eux, et il les laisse à l'écart, leur demandant de l'attendre et de prier. Son angoisse lui écrase le cœur, il est perturbé et en grande détresse. Il tombe au sol et prie, lui, l'enfant de l'immense Royaume céleste, comme les autres enfants des cieux de tous pays et nations, en tous temps, tombent à terre et prient : leurs pères et mères ont été massacrés par le fléau émotionnel agitant guerres et pestes, sans que quiconque fasse ou puisse faire quelque chose pour le contrer. Depuis longtemps déjà tous les cœurs sont sans vie et le vouloir est étiolé chez la plupart. La vie a été vidée de leur sang. Est-ce de leur faute s'ils restent assis ou s'ils s'endorment ? Pardonnez leur, car ils ne savent pas ce qu'ils font.

Le Christ les supplie : « Mon âme est affligée, triste à mourir ; restez ici et veillez. » Il prie son Père, humblement, de lui permettre de vivre pleinement cette heure et, si possible, de lui épargner la coupe de l'agonie. Mais, cela n'est pas possible, et il est prêt à la boire jusqu'à la dernière goutte, en complète soumission à la volonté de Dieu.

Lorsque la Vie retourne à ses enfants, après sa grande angoisse, ils les trou-

vent assoupis. Pas un seul admirateur ni un seul des bénéficiaires de l'amour, n'est éveillé. Ils s'en moquent : ils n'ont pas de cœur, ils n'ont que des âmes vides qui doivent être maintenues en vie par un déversement sans fin de suc céleste de Vie. Tout cela est clair. Il ne peut en être autrement. Il doit en être ainsi ; et reste encore qu'advienne la longue période d'angoisse. Il en est ainsi parce que l'âme de chaque bébé a été tuée dans le giron maternel. En conséquence il ne peut en être autrement, quelque honnête soit l'effort qui puisse être fait.

Les Évangiles reviennent à plusieurs reprises sur le sommeil, la fuite, la trahison des disciples :

Et Jésus lui répartit : Je vous dis en vérité que vous-même aujourd'hui, dès cette nuit, avant que le coq ait chanté deux fois, vous me renoncerez trois fois.

(Marc, XIV : 30)

Il revint ensuite vers ses disciples, et les ayant trouvés endormis, il dit à Pierre : Simon, vous dormez ? Quoi ! n'avez-vous pu seulement veiller une heure ? Veillez et priez, afin que vous n'entriez point en tentation : l'esprit est prompt, mais la chair faible.

Il s'en alla pour la deuxième fois, et fit sa prière dans les mêmes termes.

Et, étant retourné vers eux, ils les trouva endormis, car leurs yeux étaient appesantis de sommeil, et ils ne savaient pas lui répondre.

Il revint encore pour la troisième fois, et leur dit : Dormez maintenant, et vous reposez : c'est assez : l'heure est venue : le Fils de l'homme s'en va être livré entre les mains des pécheurs ;

Levez-vous, allons : celui qui doit me trahir est bien près d'ici.

(Marc, XIV : 37-42)

Et Jésus leur dit : Vous êtes venus pour me prendre, armés d'épées et de bâtons, comme si j'étais un voleur.

J'étais tous les jours au milieu de vous, enseignant dans le temple, et vous ne m'avez point pris : mais il faut que les Écritures soient accomplies.

Alors les disciples l'abandonnèrent et s'enfuirent tous.

(Marc, XIV : 48-50)

Dans sa manière primitive, ce récit essaye de nous transmettre l'impression d'un événement capital, de quelque chose de toute importance qui nous concerne tous, entous lieux et en tous temps :

Il dit :

Soyez sur vos gardes, humains qui protégez les voies de la vivacité de la Vie. Il peut vous arriver de rencontrer la trahison en prenant en charge la conduite d'humains délabrés vers une liberté qu'ils ne sont pas capables d'assumer.

Vous vous méprendrez en leur donnant tout pour n'obtenir d'eux qu'une admiration vide qui est la seule chose qu'ils puissent vous rendre en retour. C'est pourquoi ils ne pourront jamais trouver la satiété, et devront sans cesse être comblés. Ils ne retournent aucun réconfort au bienfaiteur, puisque tout ce qu'ils obtiennent ressus par leur pores pour se dissiper, inutilisé dans le sable.

Vous croirez qu'ils pensent ce qu'ils disent. Il n'en est rien. Ils ne parlent que pour vous plaire de sorte à obtenir davantage de cet authentique suc de vie que vous leur donnez.

Pendant quelques temps ils vous suivront, puis, plus ou moins tôt, ils commenceront à sourire dans votre dos et à raconter combien vous êtes un magnifique bêta avec votre grand enthousiasme, combien il est irréaliste de chercher à convaincre que le grand espoir peut se voir un jour réalisé. Il *ne* peut *pas* l'être, à leurs yeux. Ils le savent et ils ont raison. Vous êtes pour eux un rêveur, un fantasque, quelqu'un d'étrange, étrangement affecté, comme lunatique. Ils ont raison, vu l'endroit d'où ils le disent, et qui ils sont. Mais, *du point où vous regardez le monde, c'est vous qui avez raison*. Le fossé entre vous et eux est profond et infranchissable.

Ils resteront embarrassés dans cette disposition et essayeront de vous y entraîner, de vous pousser à les accompagner. Parce que vous les aimez, vous les suivrez un moment pour continuer à leur donner le suc de la vie qu'ils ne peuvent obtenir de leur propre jardin intérieur. Vous pensez qu'après un temps de repos, que sous peu, ils se mettront à bouger pour vous suivre. Ils n'en feront rien. Ils resteront dans l'expectation, et ils se mettront à vous haïr du fait que vous alliez de l'avant, seul. Ils veulent votre force, sans vos tracas, ni votre attirance pour les choses obscures et dangereuses, et grosses de ces événements futurs qui sentent le fatidique. Et finalement, après avoir rempli leur Moi de tout ce dont ils avaient besoin, ils persisteront à rester tels qu'ils sont, et commenceront, en catimini, à vous haïr du fait que vous les perturbez dans les réjouissances de leur confort.

Et finalement il se passera qu'un parmi eux vous livre à vos ennemis, inévitablement, dans la logique irréprochable du mal, en vous étonnant et

vous étouffant.

S'ils ne vous tuent pas physiquement, ou ne vous livrent pas à leurs véritables ennemis pour qu'ils vous tuent, ils saliront votre nom ou tueront les idées auxquelles vous avez donné naissance dans la peine et la souffrance, desquelles ils ne connaissent rien, dans leur emmêlement de mots et leur ergotage scolastique à propos du néant.

S'ils ne tuent pas votre pensée, ils l'écrabouilleront dans une pâtée talmudiste. Ne les blâmez pas pour cela car ils ne peuvent faire autrement, ils ne peuvent agir d'une autre manière. Mais ne devenez pas non plus la proie de leur manière d'agir. Résistez à leurs tentatives de vous offrir à leur admiration. Cela n'a pas de sens. Ils ne vous admirent que pour obtenir de vous votre suc de Vie.

Ne vous apitoyez pas sur eux. À la finale, cela ne les aidera pas, et cela fera tort à votre cause, la vôtre et celle de beaucoup, beaucoup de nouveau-nés qui en auront au plus haut point besoin. Cela ne fera qu'amplifier davantage leur détresse et plus encore leur dépendance.

Sachez les utiliser pour une *bonne* cause en les faisant vos assistants, en leur disant que vous les disposez au service d'une bonne cause. Ils vous en seront reconnaissants s'ils peuvent servir cette cause *par le sacrifice*.

Restez seul, soyez vous-même. Votre cœur sera moins oppressé. Et livrez les à eux-mêmes, à leurs expédients, à leur manière de vivre. Ils vous en seront, en fin de compte, reconnaissants. Quelques-uns trouveront une voie vers ce que vous êtes, et commenceront à comprendre.

Au début, votre solitude vous sera difficilement supportable parce que vous aimez les gens,

vous appréciez l'amitié et que vous êtes une personne qui leur ressemble ? que vous leur êtes semblable en dépit du grand fossé. Mais vous devez prendre votre solitude comme un état d'âme inévitablement lié à votre manière de vivre. Tant que l'humain demeurera vide et qu'il ne sait rien de ce qu'est l'amour du CORPS, il n'y aura là pas d'autre solution que cette solitude.

Ne sauvez pas le peuple. En sauvant le peuple, vous serez séduit par vos admirateurs. LAISSEZ LE PEUPLE SE SAUVER LUI-MÊME. C'est ici la seule solution de salut : la vraie solution, la solution proche de la réalité, la solution saine. La Vie détient suffisamment de force pour se sauver elle-même. Vivez juste votre vie quelques pas en avant d'eux.

N'écrivez pas pour le peuple, mais *à propos* des aspects essentiels de la Vie. Ne parlez pas aux gens pour solliciter leurs acclamations, mais parlez-leur

d'eux pour purifier l'air des peines de leur vacuité émotive.

Laissez vos paroles et vos pensées s'écouler vers le vaste monde et abandonnez-les à leur vie dans ce monde qui en fera ce que bon il lui plaira. Laissez le monde s'en accaparer ou les rejeter. Les fruits gâtés de la distorsion seront les *leurs*, aussi bien que le réconfort que vous pensez leur apporter.

Et toi, le Christ de l'Amour et de la Vie, plonge ton regard au plus profond de notre âme et éprouve ta vêtue émotionnelle. Ne *crains*-tu pas aussi la mission qui s'impose à toi ? Avant même la trahison de Judas, ne t'étrécis-tu pas de vivre seul et abandonné ? N'est-ce pas à cause de ta crainte d'être précisément seul que tu t'es joint à eux pour vagabonder avec eux par monts et par vaux ? Tu avais besoin d'eux, et à plus d'un égard : pour leur parler, pour entendre résonner tes paroles dans la pensée de tes compagnons, pour écouter l'écho de tes mots dans les prémices de leurs décisions, pour voir la lumière dans les pupilles de tes amis scintiller d'espoir lorsque tu exposes à leurs yeux leurs espoirs et des images merveilleuses ; pour examiner le sol qu'atteindront finalement tes semis, pour percevoir la manière dont ils porteront le fruit et ce qu'ils façonneront de tes nombreuses richesses.

Ton erreur fut de confondre le reflet dans les yeux de tes amis avec une lueur de profonde intelligence de la nature du Royaume de la Joie et de la Paix. Ton tort a été d'accepter le rôle de rédempteur, de sauveur de l'humain. Il est vrai que tu leur as donné ton espoir et que tu les en as nourri durant des siècles, mais ton sacrifice suprême fut vain. Il n'a pas aidé : il prolonge leur sommeil. Il ne les a pas poussés à l'action, qui est d'impulser mouvement à leur âme. Ils n'ont pas d'âme. Leur désir n'est que de consolation. Ce dont ils ont besoin est de se ragaillardir. Pas au ciel, sur terre. Dans chaque enfant qui naît, revient la Vie céleste à ce monde. C'est là que séjourne le règne de l'éternité. C'est en ceci que la torture qui te fait souffrir révèle sa signification universelle, transcendant le domaine de l'humain et des anges, et aussi celui du Fils de Dieu lui-même : *apprendre le langage céleste de la Vie, mettre fin au Meurtre du Christ*. Seul le Père céleste, qui est la vie dans tes lombes, sait quand ton sacrifice reçoit un sens.

Chapitre 14

Gethsémani

QUAND LA PESTE ÉMOTIONNELLE frappe ses victimes, elle est dure et comme l'éclair. Elle frappe sans merci, sans égards pour la vérité, les faits, ou d'autre ; elle frappe dans un seul but : *tuer la victime*.

Des représentants du Ministère public agissent en vrais hommes de loi, établissant la vérité par le recours à de multiples sources. Il y en a d'autres dont leur seul objectif d'accusation est de tuer la victime, qu'elle soit dans son tort ou dans son droit, qu'elle soit ou non coupable.

Et aujourd'hui, comme il y a deux ou quatre mille ans, c'est ainsi que le Meurtre du Christ est perpétré.

Quand le fléau émotionnel frappe, sa victime est exposée aux yeux et à la condamnation de tous ; on formule à la crue lumière du jour les accusations qu'on porte contre elle. Elle se tient nue devant ses juges, comme un cerf au milieu d'une clairière prêt à recevoir le projectile de chasseurs parfaitement dissimulés dans le sous-bois. Apparaît rarement sur la scène le véritable accusateur, son identité est tenue secrète jusque peu avant l'halali fatal. Il n'existe aucune loi qui punisse le tirailleur en embuscade.

Être exposée en plein centre de la clairière d'une forêt épaisse à la désignation du regard de tous, et recevoir les balles des buissons alentour, voilà la situation de la victime de la peste émotionnelle, quelles que soient les formes que cette peste adopte.

Quand la peste émotionnelle frappe, la justice se retire sobrement, en versant une larme. La justice ne peut rien trouver dans ses archives qui lui permette de surseoir à ce retrait, et ainsi de prévaloir. La sentence de mort est prononcée avant même que l'information judiciaire sur le crime soit ouverte. Le vrai motif de l'accusation publique n'a jamais l'occasion de rencontrer la force décapante de la lumière de Dieu. Les motifs du meur-

tre restent bien cachés aux yeux de tous, au profond des buissons. Quand vous rencontrez l'accusé sans rencontrer l'accusateur, l'acte d'accusation sans la défense, le formalisme méticuleux des lois sans le véritable motif d'accusation, vous avez affaire à un assassinat perpétré par la peste. Quand la peste tue, elle tue pour des mobiles misérables. Pour cette raison, afin d'être sûr de son meurtre, il ne sera pas permis de mettre l'accusation en balance avec la personnalité authentique et entière de la victime. Elle s'en prendra à son honneur, souillera le moindre soupçon d'innocence que pourraient contenir ses intentions ou son acte ; elle évoquera des détails insignifiants sur un ton et avec une note de sous-entendus destinés à tuer les derniers vestiges d'amour et d'estime pour la victime dans le cœur même de ses amis les plus proches.

C'est lorsque vous entendez les intonations meurtrières et venimeuses de l'accusateur public que vous savez qu'un nouveau Meurtre du Christ se prépare.

Qui, sur cette planète, n'a jamais rêvé de destituer un roi, de vivre un amour interdit, de poursuivre Dieu pour l'injustice dont on souffre ? Qui n'a jamais touché ses organes génitaux ou pensé à un « adultère », ou vu dans ses rêves s'écrouler tous les temples du monde, ensevelissant tous ensembles les empereurs, les rois, les ducs, les fùhrers et autres libérateurs envoyés de Dieu ? Personne qui *n'a jamais* imaginé tout cela, sinon que dans l'imagination d'un Babbitt⁽¹⁾, composée pour faire accepter, dans l'obéissance abasourdie, la conformation homicide de l'idole d'une nation misérable.

La victime de la peste a caressé de telles pensées, d'une manière ou d'une autre, récemment ou il y a longtemps, avec ou sans l'intention de mettre à exécution son rêve. Ajoutons y l'absence de probité des cours de justice, tout cela rend la victime muette et lui ôte tous ses moyens.

Si vous constatez que la victime a un air aimable et triste, qu'elle a un sentiment d'impuissance dans le regard, vous pouvez être sûr qu'un autre Meurtre du Christ se prépare.

La vraie justice respectant les lois de la vie et de la vérité n'attend pas à l'honneur de sa victime. Elle essaie de comprendre comment il se fait qu'un Fils de Dieu (tous les humains sont des fils de Dieu) se soit mis dans la délicate position du prévenu face à un tribunal.

La vraie justice tiendra compte des circonstances particulières de la vivacité de la Vie qui ont amené un homme ou une femme à violer une loi donnée.

La véritable justice juge la loi même qu'elle est en train d'appliquer. Convient-elle vraiment à ce cas précis ? De quand date-t-elle ? Quand et dans quelles circonstances a-t-elle été promulguée et par qui ? Les circonstances qui ont donné naissance à cette loi sont-elles encore valables ? La loi n'était-elle pas due à des conditions précises qui n'existent plus aujourd'hui et qui ont perdu leur raison d'être ?

Lorsque vous discernez qu'un tribunal ne juge pas d'abord la loi même qu'il doit appliquer à un cas concret, décidant du sort d'un humain, ni n'ouvre d'enquête sur la genèse, la fonction, l'auteur, les raisons de son application à la situation nouvelle, vous avez affaire à un outil potentiel ou effectif de la peste décidée à commettre un autre Meurtre du Christ.

Lorsqu'une loi vieille de deux cents ans, datant d'une époque où personne n'avait une approche de l'amour de Dieu dans l'enfant et l'adolescent, punit comme un crime le fait d'aimer avant d'avoir atteint un certain âge alors que, deux cents ans plus tard, une telle connaissance est largement disponible et parfaitement vérifiée dans la pensée humaine, et qu'un juge refuse de prendre en compte dans son jugement cette différence, vous êtes en présence d'une loi faite pour garantir le Meurtre du Christ. Le vrai criminel n'est pas la victime mais la loi qui refuse d'évoluer conformément aux modifications de la vitalité de la Vie.

Lorsque vous avez affaire à une loi prescrite il y a six mille ans, vous devriez être six mille fois plus prudent dans son application. Comment pourrait-il y avoir autrement une vraie justice ? De telles lois sont, entre les mains d'hommes malveillants, des instruments des plus puissants contre le Christ, qui est Amour et Vérité, et mouvement allant de l'avant avec l'ensemble du Royaume de Dieu. C'est là que se trouve la cause profonde qui maintient l'humain en esclavage, cause qui donne naissance aux dictateurs du fait de cette peur du peuple à s'exprimer et à dire ce qu'il sait avec pertinence, profondément enfoui et parfaitement caché, ce qui est vrai et juste.

Si vous entendez quelqu'un parler de progrès, de liberté, de bonheur, de paix et de fraternité innées à l'humanité, et qui ne dit rien des lois qu'il faut garder et de celles qu'il faut écarter, il s'agit d'un hypocrite, par ailleurs insignifiant. Il ne parle que pour briguer des votes, un pouvoir, un siège dans telle ou telle Chambre, ou bien pour perpétuer le Meurtre du Christ.

Le Christ ne se cachait pas des lois et du procureur, tandis que le procureur dissimulait ses motivations pour le meurtre, et les lois anciennes taisaient la véritable signification du Christ. Il ne tentait pas de s'échapper.

Vers où aurait-il tenté de s'échapper ? Pourquoi tenterait-il de fuir ? Il emporterait sa manière de Vivre où qu'il soit et rencontrerait le même sort en quelque endroit de la planète.

En conséquence, il ne se cache pas, il ne s'enfuit pas ; pas plus qu'il ne complot. Il n'a rien qui soit à cacher. Lorsqu'il demande à ses disciples de ne pas parler de son pouvoir de guérison, ce n'est pas pour le taire mais pour tenter seulement de réfréner leur soif de miracles.

Le Christ connaissait les soldats qui allaient venir pour le prendre. Il les attendait et était allé à leur rencontre. La Vie connaît si parfaitement le fonctionnement de la peste qu'elle dit à ceux qui sont venus la capturer :

Et Jésus leur dit : Vous êtes venus pour me prendre, armés d'épées et de bâtons, comme si j'étais un voleur.

J'étais tous les jours au milieu de vous, enseignant dans le temple, et vous ne m'avez point pris ; mais il faut que les Écritures soient accomplies.

(Marc XIV : 49-49)

Deux mille années plus tard, le découvreur de l'Énergie de Vie a été appréhendé par la police d'investigation du fait de ses activités, pour savoir s'il était un espion de tel ou tel pays. Ils auraient tout aussi bien pu lui poser la question, puisqu'il n'a rien à cacher et aurait été heureux de leur parler de ce dont il s'occupait. Mais ils furent de-ci de-là, comme des voleurs, auprès des voisins qui en savaient peu, pour trouver ce qu'il était sensé faire. Ils évitèrent l'air pur de son atelier. Et neuf ans plus tard, ils ne savaient toujours pas de quoi il retournait en dépit des milliers de pages qu'il avait écrites et publiées. Ils n'en savaient rien parce qu'ils étaient incapables de comprendre. Les organes pour percevoir la Vie leur faisaient défaut. C'est pourquoi ils furent de-ci de-là comme des voleurs en pleine la nuit pour voir nettement et clairement ce qui pouvait être vu à la lumière du jour. Ils se dissimulaient dans les buissons, le museau de leur pistolet pointé vers lui, bien qu'il se tint dans la prairie, à la vue de tous. Ceci montre une fois de plus comment fonctionne la peste, comment elle pense et agit.

Le Christ est la Vie. Et le Christ fut malmené de la même manière qu'elle le fut longtemps avant lui, qu'elle l'a été longtemps après la crucifixion et qu'elle l'est encore aujourd'hui.

Tous ses admirateurs prirent la fuite et l'abandonnèrent au moment de son arrestation, de même qu'ils se sont endormis trois fois avant qu'il ne fut

fait prisonnier et qu'il traverse les souffrances de l'innocent en pleine détresse.

Même son Dieu semblait l'avoir abandonné. Cependant, la Vie intérieure ne l'avait pas abandonné. Sa Vie intime demeurait agissante comme agit la Vie, jusqu'au dernier souffle. Et il en est ainsi parce que Dieu est Vie au-dedans et au-dehors de soi. Au surplus, Dieu ne l'avait pas abandonné, sinon que dans la tête des gens : comme une image trompeuse n'ayant aucune correspondance avec la réalité.

La Vie savait qui allait la livrer à ses ennemis. Elle le savait déjà depuis longtemps. Elle vit le traître se porter à elle pour l'embrasser sur la joue et lui dire : « Maître ! ».

Ici, à nouveau, on reconnaît la peste.

L'histoire du Christ a ému et bouleversé l'humanité jusqu'aux larmes, jusqu'au chagrin, jusqu'aux grandes œuvres d'art parce qu'il s'agit de l'histoire tragique de l'humanité elle-même. Les gens sont des Christ et des victimes de la peste, démunis devant leurs propres cours de justice, fuyants et dormants admirateurs, des Judas embrassant le Maître du baiser de la mort, des Marie qui procurent au Christ un amour interdit, divin, des corps engourdis qui recherchent en vain la douceur de Dieu dans leurs membres glacés, mais chez qui ne s'évanouira jamais la sensation de sa présence intérieure ou extérieure. En dépit de tout cuirassement, péché, haine et perversion, les gens sont essentiellement des êtres vivants qui, s'ils ne peuvent l'aider, ressentent la Force de la Vie en eux et hors d'eux.

Le Christ est la Vie, mourant en innocence depuis des milliers d'années des mains d'une Vie qui a été perdue et ne peut plus retrouver les voies de Dieu, et en conséquence garde en main ferme les vieilles lois, l'œil homicide et le sabre au clair, prête à tuer quiconque a vécu la vie de Dieu.

Le Christ est l'enfant emmailloté, ou saturé de médicaments à en vomir, ne comprenant pas pourquoi tout ceci est si terriblement douloureux et s'accommodant peu à peu d'une mort vivante, à devenir un futur meurtrier du Christ.

Le Christ est la souffrance du garçon, ou de la fille, de quatre ans allongé dans l'obscurité, mis au supplice parce que Dieu est frémissant dans son petit corps et qu'il est terrifié à l'idée que sa mère ou son père puisse surgir en hurlant ou en frappant parce qu'il n'a pas ses mains au-dessus de ses couvertures.

Le Christ est le cauchemar d'un Dieu retiré des organes génitaux ? qu'Il a créés ? des nourrissons, des enfants dans leur première puberté, l'écho de

cette suppression se manifestant sous la forme de fantômes, de voleurs au couteau entre les dents, d'ombres lugubres apparaissant aux fenêtres, de pieuvres aux tentacules tranchantes, de diables à la fourche rougeoyante, et du feu de l'enfer prêt à engloutir les pauvres petites âmes coincées entre le frémissement de leur corps et leurs parents, représentation de Dieu sur terre, qui punissent de ressentir dans ses membres la présence de Dieu. C'est la source de tous les péchés punis dans l'enfer de Dante, invention humaine, cauchemar issu de la folie d'un homme.

Les Judas sont les éducateurs et les conseillers d'hygiène, les médecins, les prêtres qui gardent l'entrée de la connaissance de Dieu par la menace des mots et les épées flamboyantes. N'avez-vous jamais songé au nombre de milliards de ces petits enfants sur cette terre traversant durant des millénaires le cauchemar du Christ à Gethsémani et au Golgotha ? Sincèrement ? *Vous n'y avez jamais songé.* Vous êtes enclin au « social » et « bon envers vos voisins », vous « aimez vos ennemis comme vous-même », vous envoyez des prières vers le ciel pour être sauvé et rédimé dans votre âme, à genoux devant des autels les plus variés pour obtenir le pardon de vos péchés. Mais jamais, jamais vous n'avez pensé aux milliards de bébés et d'enfants qui portent la sève de la fraîche vie de Dieu de son univers sans fin à ce misérable monde qui est le vôtre ; et vous mutilez, punissez, et frigorifiez ces enfants, sans manquer un seul jour, du fait qu'ils connaissent Dieu et vivent la Vie du Christ. Vous gardez précautionneusement la moindre porte des maisons de la connaissance contre une intrusion de la vérité touchant ces innombrables Meurtriers du Christ que vous avez mandatés, que vous appointez au nom de Dieu.

La reconnaissance, que vous persécutez, de Dieu en tant qu'amour dans le corps est l'effondrement des gardes posées devant l'entrée du paradis que vous avez échafaudé dans vos rêves et par votre obstruction de la Vie vivante sur cette terre.

Vous êtes resté en rumination sur l'énigme du Meurtre du Christ durant des siècles et c'est *vostra* défaillance à trouver la réponse qui révèle que vous êtes le véritable et le seul meurtrier du Christ. Vous avez gardé ce fait longtemps bien caché. Mais le cacher plus longtemps ne sera plus possible.

Chapitre 15

La flagellation

LES GRANDS PRÊTRES, GUIDÉS par Anne et Caïphe, ne sont que les exécutants de la situation sociale qui a depuis longtemps façonné la malveillance dans l'intime des fondements sociaux. Les grands prêtres ne sont pas à la source de la condition de « culpabilité » enracinée dans l'humain, condition qui réclame des prophètes et des rédempteurs. Les grands prêtres ne sont que les administrateurs du *statu quo* qui est l'émanation du peuple lui-même. Les administrateurs sont toujours les exécutants du vouloir public, quoiqu'on puisse en dire ou qu'il puisse paraître *a contrario*. Car le public peut trouver son expression tant dans une apathie face à une injustice continuelle que dans une révolte en acte contre cette injustice, ou encore dans un support actif soutenant des faits de malveillance. En matière sociale, rien ne peut prévaloir sur la multitude, passive ou active, en bon comme en mauvais. Blâmer un simple particulier ou toute une caste du mal social revient à approuver la parfaite inertie de la masse des gens.

Ce n'était pas Caïphe ou Anne qui avaient porté un faux témoignage. C'était des gens provenant du peuple. Ce n'était pas Caïphe ou Anne qui ont flagellé le Christ avant sa crucifixion : c'était des gens issus du peuple. Ils se sont contentés de ne pas intervenir et de donner au peuple les moyens de régner en toute liberté.

En soi, le rôle décisif joué par le peuple, au sens large, dans les événements sociaux n'est jamais souligné, ni celui qui désigne clairement la source du trouble : *personne n'ose toucher à l'amas brûlant de la misère humaine dans ce qui fait le fondement même de la société.* S'enfuir plus longtemps devant la responsabilité que détient le peuple sur sa propre misère sociale et sa situation difficile, revient à faire obstacle au résultat vers lequel on pointe précisément le doigt. C'est le peuple qui avait induit le Christ à devenir le Messie ; c'est

le peuple qui en attendait des miracles ; c'est le peuple qui l'avait porté à Jérusalem et c'est le peuple qui l'a délaissé lorsqu'il était dépassé par les difficultés. C'est le fait de l'humain simple, moyen, issu de la rue, qui, en sus, ajouta le faux témoignage et la flagellation et qui s'affaire à de telles occupations aujourd'hui encore.

Pas d'échappatoire à cette prise de conscience car la fuite ne ferait qu'en prolonger la misère. Ce serait utiliser les méthodes du politicien qui contamine les gens avec la croyance qu'ils gouvernent quand ils votent.

Faire émerger la pleine vérité sur les agissements et la vie du peuple est toujours l'impérative nécessité du moment, quels que soient l'époque et le lieu.

Redisons-le : la crucifixion du Christ fut le résultat terminal des agissements des gens comme ensemble et non pas le fait d'un grand prêtre ou d'un gouverneur. Tout y était le résultat de l'action humaine, de la première proclamation du rôle messianique du Christ jusqu'à son dernier soupir.

La crucifixion n'est pas davantage l'œuvre spécifique du peuple juif ou de ses prêtres. La crucifixion du Christ a eu lieu, et a lieu dans de nombreux pays et nations. Dans sa globalité elle est une affaire proprement humaine et non pas une spécificité juive. La mort du Christ nous présente sous une forme condensée, à la fois qu'elle a lieu sous de multiples formes à petites doses et en différents endroits et moments, et à la fois le fait qu'elle est submergée dans le tumulte de l'histoire qui écarte à jamais l'attention d'un chroniqueur ou d'un historien. Les souffrances des enfants nouveau-nés et des petits enfants de toutes époques sont les pires qui soient et n'accrochent pourtant pas une oreille ou n'interrogent encore pas un historien. Et ici, à nouveau, c'est le peuple qui est toujours responsable du grand silence qui engouffre cette profonde misère.

N'Y TOUCHEZ JAMAIS !

Ce n'est que lorsqu'une boucherie atteint les proportions d'un scandale public, scandale qui exige une quantité de sang minimale, que la pensée publique se réveille et incite un chroniqueur à en relever l'évènement.

La tentative de la part des grands prêtres d'éviter un scandale en arraisonnant le Christ dans son « repaire » au lieu d'y procéder dans le temple où il se rendait chaque jour durant le temps où il était à Jérusalem, échoua complètement. Pas du fait qu'ils avaient omis de prendre les précautions suffisantes dans la préparation de ce meurtre judiciaire, mais à cause du comportement du Christ. C'est son comportement, et lui seul, qui est à l'origine du scandale et de tout ce qui s'en suivit. Se serait-il enfui ou aurait-

il opposé une résistance, se serait-il lancé dans de grands discours au nom de sa croyance ou sur le compte de Dieu, se serait-il mis à pleurer et à crier avec douleur, qu'il n'y aurait pas eu de chrétienté.

Le comportement du Christ durant la torture n'apparaît pas nettement dans les récits des quatre évangiles ou dans aucun autre témoignage ultérieur. Pourtant, il est dépeint sur un grand nombre de chefs d'œuvres de la période de la Réforme quand ceux-ci évoquent la Passion du Christ : son expression y est représentée sous des traits de bien loin plus émouvants que ne le peuvent des paroles, et on y dépeint davantage la divergence entre ce que fait la foule et ce qu'expose la victime plutôt que les cruautés dont il souffre.

Cette disparité entre la mentalité des tortionnaires et celle des victimes est si stupéfiante qu'elle va directement de vos entrailles au cœur de la conscience que vous avez de la vitalité de la Vie.

Le plus étonnant est que cette expérience fondamentale ne trouve aucun écho dans les récits de la Passion. Ce qui en tient lieu, c'est une pitié pour le Christ, une description de la vilénie de ses tortionnaires, une immédiate transposition du Christ dans le domaine lointain du céleste voulant signifier qu'il ne souffre pas réellement puisqu'il est le Fils de Dieu et qu'il est là pour accomplir sa mission de suprême sacrifice.

Un examen approfondi et compréhensif des dernières heures du Christ nous révèle un secret sur la nature profonde de l'enracinement même de l'existence humaine. Il révèle une fois de plus que l'histoire du Christ acquiert son grand pouvoir davantage sur une validité universelle plutôt que sur cet aspect particulier qui en fait le Fils de Dieu. La pitié et la transposition tant métaphysique que mystique de sa souffrance semblent ne servir qu'à obscurcir la signification véritable de son agonie. Même Renan, qui a eu la compréhension la plus proche de l'être du Christ, est loin d'avoir saisi le caractère général de la Passion.

Il s'agit, en deux mots, de ceci :

La vie don-de-Dieu, ou « Nature » si vous préférez l'appeler ainsi, se confronte à la peste ou au « péché » humains à chaque fois qu'une nouvelle vie vient à naître et vient à s'adapter aux dispositions de l'humain cuirassé. Toute vie doit passer par Gethsémani et Golgotha. Chaque homme et chaque femme porte au plus profond d'eux les profondes cicatrices provenant des récentes expériences du Golgotha, une mémoire sensibilisée vibrant à la peine et aux souffrances passées : c'est la souffrance éprouvée par la Vie meurtrie, présente dans chaque organisme,

que chaque homme et chaque femme a traversé, qui les unit au Christ. Voici succinctement les points particuliers de ces épreuves se rapportant aux événements ayant eu lieu avant et au Golgotha, provoqués la peste :

La profonde confiance et le tenace amour pour le peuple, le père, la mère, les frères et sœurs.

La complète ignorance de la malice autant chez soi que chez l'ami.

L'horreur totale éprouvée lors du premier contact, auquel se joint la sensation d'avoir été souillé et avili *pour rien*, d'avoir été blessé *pour quelque chose de faux*.

Le désespérant chagrin d'avoir fait le bien pour ses voisins et d'en être haï et persécuté.

La parfaite impuissance de la Vie face à la bestialité humaine.

La complète impossibilité pour la victime de se défendre en usant des même armes que celles employées par la peste, tel le mensonge, la calomnie, la stratégie, la diffamation ou la cruauté.

La sensation d'être pris au piège par la profonde incompréhension que l'on ressent de l'ignorance prouvée par le tortionnaire : « Pardonnez-leur, car ils ne savent pas ce qu'ils font ».

Le sentiment d'être paralysé par son propre amour foncier et la douceur d'exister.

C'est ici un relevé assez incomplet de ce que se ressent la Vie lorsqu'elle se confronte à la peste fustigeant. Nous approcherions une expression émotivement plus voisine de la situation à la vue du dernier regard du cerf proche de la mort, face à ses tueurs.

Ne pas utiliser les armes de la peste comme moyen de vengeance n'est pas une détermination réfléchie, raisonnée. C'est la complète *impossibilité* d'agir de cette manière qui rend les victimes de la peste sans défense et les laisse à la merci de la dure cruauté de leurs tortionnaires. Il semble que les tortionnaires russes du xxème siècle l'avaient compris et utilisaient cette profonde ressource de l'âme humaine pour en extorquer les fantaisistes confessions de leurs innocentes victimes. L'usage seul de la drogue ne peut y suffire. C'est une caractéristique générale de la peste de dissimuler son poison et son poignard dans le vêtement du Christ.

Cette complète impuissance face à la peste fustigeant n'est pas la conséquence d'un plan délibéré destiné à exécuter une idée, comme c'est le cas du traître fasciste et de l'espion qui ne se préoccupera que d'un certain type de comportement, de protestation ou de proclamation dans ses missions. Quand une véritable mission est engagée – si nous pouvons parler ici de

mission – elle ne le proclame pas : elle la fait vivre, devant ses disciples, ou bien l'accomplit dans des résultats visibles, durables. Elle ne le proclamera jamais elle-même, elle n'en fera jamais une propagande.

Les gens le savent lorsqu'ils emploient le terme de « comportement semblable à celui du Christ » dans les cas de persécution de la vérité ; ils ressentent souvent cette identité de l'attitude de la vie mise en danger, quand plus aucune retraite n'est possible.

Le caractère pestiféré, mis en situation de danger, entreprend de conspirer, convoque des réunions, prend des résolutions, pousse le peuple à l'action, organise ceci ou cela, opte pour la clandestinité, met sur pied des réseaux d'espions en prévision du cas où il serait lui-même emprisonné. Si nécessaire, il pourra user du meurtre secret comme pour Trotski, Liebknecht, Luxembourg, Landauer, Lincoln ou Gandhi. Le défenseur du principe de la Vie, tout du moins jusqu'à maintenant, n'a jamais utilisé de telles techniques.

Il y a à ceci une bonne raison. De telles armes non seulement ne correspondent pas aux dispositions d'esprit de la Vie, mais elles ne mèneraient à rien et n'induiraient que la perte de ses soutiens de la Vie. Elle dégènerait inévitablement au contact du pouvoir. Mais utiliser le principe de l'amour contre le principe de la haine et du meurtre n'est pas non plus conforme à sa manière de faire, puisque cela mènerait inévitablement au martyr volontaire ou à l'hypocrisie.

Le Christ ne joue pas le rôle du martyr. Il devient martyr contre sa volonté et ses intentions. Il n'a jamais pratiqué un amour « absolu » pour son voisin ou pour son ennemi. Son comportement, sans équivoque dans le temple de Jérusalem, est là pour le certifier. Le Christ est capable d'une forte colère et d'un profond mépris, comme il est capable d'un grand amour.

Ceci, encore un fois, contrarie quelque peu une fausse légende dans la mythologie du Christ et révèle les vraies lois de la Vie : *lorsque l'amour est nécessaire, la Vie ne peut pas aimer dès lors qu'elle est incapable de haïr intensément lorsque cela est indispensable.*

Dans la Vie vraie, l'amour et la haine alternent au gré des exigences des situations. Ce qui a peu à voir avec l'éternelle, plate, fausse attitude de l'amour visible sur le visage et dans l'attitude du faux chrétien qui se consume intérieurement de haine. Ici le faux amour recouvre une haine brutale, meurtrière. Aucun fauve humain n'est plus cruel que celui qui est éternellement et uniment bon et affectueux. C'est par lubricité perverse que chaque tortionnaire fasciste, chaque meurtrier montre cette fausse

amabilité sur son visage avec des petits yeux perçants, acerbes et brillants. Non, la Vie peut haïr. Elle hait avec ferveur, dans une attitude ouverte, s'exposant elle-même à l'ennemi sans égard pour sa sécurité. Elle ne tuera jamais pour le seul amour du crime, ni pour des richesses ou la soif de vengeance. Mais elle peut tuer dans un combat ouvert et honnête.

Telle qu'elle apparaît dans les profondeurs de l'âme humaine, la Vie est incapable de demeurer engluée dans une ancienne injustice. Lorsque la haine s'est déchargée, réapparaît le soleil comme après l'orage, en parfaite résonance avec la Vie intérieure de l'organisme et l'énergie de Vie, extérieure, de l'atmosphère.

La peste hait en silence, en ruminant, torturée par la pression continue de la haine, se dissimulant jusqu'à ce que l'opportunité et la victime s'offrent à elle. Elle frappe alors sans pitié de derrière l'écran ou le buisson protecteur d'un bureau de quelque département d'une administration sociale.

Le Christ affronte ses ennemis ouvertement. Il n'a rien à cacher et étant suffisamment intelligent pour en prendre conscience en dépit de son attitude fondamentale de confiance, il sait le moment où ses ennemis seront prêts à le capturer dans un traquenard soigneusement préparé. Sans être dans une persistante suspicion, il détient un sens parfaitement développé du danger, à la manière d'un cerf.

Les ennemis du Christ demeurent bien cachés et personne ne sait ce qui va advenir. Puis la situation change. Le Christ devient silencieux parce qu'il n'a rien à opposer au crime nauséabond où les occupations de la peste règnent sur l'attention publique. La mécanique pestilentielle du meurtre est prête. La torture est là pour satisfaire la lubricité publique, son goût du sang. La vérité ayant une fois de plus perdu son toit, elle se met à pleurer.

Solitaire

Isolé et seul je suis --
 Quoi que riche au milieu d'eux.
 Le silence s'engouffre dans mon domaine,
 Et encore dans chaque mot que je prononce.
 Oh ! donnez-moi un ami
 Qui ne demande en rien
 L'intarissable sécurité de mon nom.
 Qui m'aide dans ma lutte

Pour le nouveau-né à venir.
 Qui n'a pas l'empreinte
 Sur son visage de la peste,
 Et celle du désespoir dans le regard.
 Qui voudra franchement jouer dans ce jeu
 De la Vision à travers le brouillard,
 Un espoir dans le désespoir
 Et un courage dans les craintes.
 Du dedans, et aussi du dehors --
 Sachant percer le masque de la fausseté,
 Détecter l'espoir dans le rustre.

Chapitre 16

« C'est toi qui le dis »

IL N'Y A D'AUTRE alternative au Christ que de mourir de la mort cruel du martyr. Il sait que, quoi qu'il leur dise, ils ne comprendront pas. Son parlé n'est pas de leur langue depuis la confusion de Babylone.

C'est pourquoi il reste silencieux ou, si on lui pose une question, il répond : « c'est toi qui le dis ».

Lorsque la peste, par la bouche de Judas ? qui dans son cœur a déjà par cent fois trahi son idole ? demande au Christ, au cours du dernier repas, d'une voix innocente, masquée : « Est-ce moi, Seigneur ? », il répond : « C'EST TOI QUI LE DIS ».

Ce qui ne signifie ni *oui*, ni *non*. Cela nous laisse pantois, pour autant que nous puissions encore éprouver de l'étonnement ou que nous ne déposions pas le Christ dans une alcôve pour qu'il nous reconforte. Le Christ répètera ces mots plusieurs fois avant qu'il ne meure.

Est-ce que le Christ sait pourquoi il prononce ces mots ? Personne ne peut le dire.

Ils n'ont un sens que si nous prêtons l'oreille qu'y porte la peste :

« Je ne me suis pas désigné moi-même comme étant le Fils de Dieu. *Vous* déformez la signification de ce que j'ai dit et *vous* le soutenez pour l'adapter à *votre* manière de penser et *votre* tournure d'esprit. C'est *vous* qui dites que je suis le Fils de Dieu.

« Dieu est quelque chose de différent pour moi que pour vous. Pour moi, il est le doux ruissellement de l'amour, de toutes les sortes d'amour, même celui du pécheur et de la prostituée, dans le corps et ses reins. Pour vous, cela signifie le Fils d'un Dieu dans les cieux, avec une barbe blanche et l'éclair au poing prêt à punir la pauvre espèce humaine pour ses péchés. C'est de cette manière que vous peindrez Dieu sur vos

toiles, et plus ou moins tard, moi aussi.

« Les Évangiles ne seront pas transparentes sur ce que *moi* j'ai dit et sur ce que *vous* avez dit. Et le monde prendra la signification des mots selon ce que *VOUS* en avez rapporté, et non pas moi. Vous vous efforcez d'être comme je suis. Mais vous ne serez jamais comme je suis, à moins de me sentir dans votre corps. »

Ce n'est pas ce que dit ou fait la Vie qui prend l'odeur d'un cadavre pourri. Les mêmes mots purs, sages et véridiques dans la bouche de la Vie deviennent des poisons dans la bouche de l'âme tourmentée par la peste. N'importe quand et n'importe où, un propos innocent peut s'y voir doté d'une telle intonation et d'une telle accentuation, qu'il en arrive à signifier la mort chez un locuteur. Reçue et mal interprétée par des esprits malades, une vérité peut signifier un désastre pour des générations.

Viendra un jour où la Vie trouvera des mots inutilisables dans la bouche de la peste : de nouveaux mots pour de vieilles choses et des faits anciens, des mots qui n'ont jamais été souillés par la fange de l'émotion pestilentielle humaine.

Le Christ dit que le temple de Dieu pouvait être détruit et reconstruit en trois jours. Dans la bouche du Christ ces mots avaient une profonde signification. Ils signifiaient qu'un temple n'est rien comparé à la force de la Vie de l'univers. Dans la bouche de la peste, ces mots n'exprimaient que la destruction malveillante du temple par un rebelle qui se proclamait lui-même être le Roi des Juifs. Le Christ n'avait rien de plus à dire puisque ses paroles n'avaient pas été comprises, ou comprises de travers et déformées. En conséquence il garda le silence.

Quand le chef des prêtres l'a imploré « au nom du Dieu vivant » de lui dire s'il était le Fils de Dieu, le Christ a répondu : « C'EST TOI QUI LE DIS ». Le grand prêtre l'a entendu à sa manière et non pas du point de vue de la vitalité de la Vie et il se mit à déchirer sa toge et à divaguer sur le blasphème.

Quand deux mille ans plus tard, les charlatans et les imposteurs du racket du cancer rencontrèrent le découvreur de l'origine du fléau carcinomateux, qui voit les racines de ce fléau plus profondes et plus difficiles à extirper qu'ils ne le voient, eux qui sont les promoteurs de cures pour le cancer, ils révéleront au public que *lui* a promis la guérison de cette maladie. De la même manière qu'un âne ne pourra que BRAIRE, la peste ne pourra que dire ce qu'elle entend des mots.

C'est contre cela que la Vie reste silencieuse.

Le grand prêtre a demandé au Christ de se prononcer sur le fait d'être ou non Fils de Dieu. Voici le cadre de sa pensée, sombre et hermétique comme un bivalve, qui ne peut être jamais dépassé.

Judas le traître a demandé lui-même au Christ si c'était lui qui trahirait le Christ. C'est dans le cadre de *sa* pensée.

Dans les deux cas, le Christ donna la même réponse : « C'est toi qui le dis ».

Portons nous maintenant devant le gouverneur de Jérusalem qui n'avait qu'un souci majeur : les Juifs veulent-ils se révolter et proclamer un nouveau Roi des Juifs indépendant ? » : ici encore le Christ répondit à la question « Es-tu le Roi des Juifs ? » par « C'est toi qui le dis. »

Vous dites cela, moi, Fils de l'Homme, non. Je m'exprime avec les mots que vous utilisez. Mais il n'y a aucune passerelle entre la signification que vous en donnez et la mienne.

Dans votre cadre de pensée, Judas est un traître qui a donné son maître bien-aimé pour trente deniers. C'est ce que *vous* feriez à n'importe quel moment. Dans *mon* cadre de pensée, Judas est un traître à *lui-même*, à ses propres croyances et à son âme. Il m'a aimé mais il n'a pas su ce qu'il a aimé. Il m'a admiré mais ce qu'il admirait en moi a été édifié par lui-même à l'image d'un puissant empereur des pauvres qui monte fièrement un étalon blanc à la tête d'un escadron de cavaliers à l'armure chatoyante vers Jérusalem, l'épée au clair et les trompettes pétaradant alentour. Et tu voulais me mettre à l'épreuve, moi, le Christ. Voilà *ce pourquoi* tu m'as donné, et non pas pour trente deniers. Tu vaux bien mieux que le grand prêtre à qui tu as livré ton grand ami, ce me semble. Il a appelé ton argent « l'argent du sang ». Il était simplement celui de ton masque.

Dans le cadre de votre manière de penser, j'ai proclamé être « le Fils de Dieu » assis à sa droite, projetant, des cieux assombris, ses éclairs sur vous. Dans *ma* pensée, je suis le Fils de Dieu parce que nous sommes tous des enfants de Dieu, qui est la Vie, qui nous a tous modelés et qui est en nous comme il est en dehors de nous puisqu'il est partout. Je ressens Dieu dans mon corps et dans les reins. Vous le voyez comme une image dans le ciel. C'est pourquoi les mots « Fils de Dieu » signifient, pour vous et moi, des choses si différentes.

Et toi, gouverneur du puissant César qui règne sur Jérusalem, tu m'imagines être un dangereux Roi des Juifs qui veut, comme dans les rêves d'un Judas, assaillir tes soldats pour commencer leur massacre.

À *mon* sens, et non au tien, ces rêves d'empire dérivent de ceux d'un Judas,

et les Judas sont prolifiques en matière de rêves de César. Il en est comme il doit en être, et il doit être rendu à César ce qui lui appartient.

Je réclame ce qui doit me revenir. Mais je suis en dehors de votre sphère. Loin, si loin, bien sûr, que mes mots sont inévitablement dévoyés dans l'écho qu'ils ont dans tes oreilles.

C'est pourquoi je reste silencieux quand je suis capturé dans tes domaines ; tu t'étonnes que, devenu ton prisonnier, je reste coi quand tu me demandes de briser ce silence alors qu'ils accusent, se défendent, s'injurient les uns les autres, qu'ils se portent réciproquement témoignage. Mes témoins se sont enfuis : eux non plus n'ont pas compris.

Je n'ai rien à te dire. Tu ne saisiras pas maintenant davantage le fond de ma pensée que tu ne l'as saisi naguère, que tu ne la saisiras à l'avenir. Je n'ai pas le désir d'ajouter à ta confusion en m'adressant directement à toi. La leçon m'a été acquise.

Vous faites de moi et de mes mots ce que vous faites de tout ce que vous touchez. Je le sais et en conséquence j'essaie de t'indiquer le véritable domicile de Dieu : dans l'âme du pauvre et des pécheurs, dans les reins des hommes et des femmes qui savent ce qu'est l'amour du corps, chez les femmes que vous conspuez et les prostituées avec lesquelles vous, desséchés scribes et Pharisiens, vous êtes associés parce qu'elles peuvent vous donner de l'amour que vous n'avez jamais donné ou ressenti, de la réalité de laquelle vous n'avez jamais rien su.

C'est vous qui le dites, pas moi. Je n'ai jamais dit que les mains des enfants en bas-âge doivent être ligotées ou claquées pour avoir touché l'Amour de Dieu ; je n'ai jamais dit que l'homme et la femme qui s'embrassent dans l'Amour de Dieu ne doivent y trouver du plaisir, même dans le mariage sacré ; je n'ai jamais murmuré sans fin des litanies entre mes lèvres ; je n'ai jamais parlé d'anges dans les cieux ou de femmes brûlées, comme les sorcières au bûcher, parce qu'elles me sentaient dans leur corps.

Tout ceci, et bien plus encore, C'EST TOI QUI L'AS DIT ET FAIT, PAS MOI.

Laissez-moi rester silencieux et me noyer dans le grand silence de l'Infini. Laissez-moi attendre un autre enfant de la Vie, ou un Fils de Dieu, qui essaiera une fois encore de vous acheminer vers la pensée de mon état d'être, à vous, malheureuses âmes, et qui peut-être, inventera un moyen, ou trouvera une voie, pour adoucir votre cœur et votre corps afin de vous faire sentir Dieu dans votre sang. Alors, peut-être, alors et pas plus tôt, viendra sur terre mon Royaume, pas le vôtre. Peut-être... D'ici là, prions pour garder l'espoir de cette finalité :

Bienheureux les pauvres d'esprit, parce que le royaume des cieux est à eux.

Bienheureux ceux qui sont doux, parce qu'ils posséderont la terre.

Bienheureux ceux qui pleurent, parce qu'ils seront consolés.

Bienheureux ceux qui sont affamés et altérés de la justice, parce qu'ils seront rassasiés.

Bienheureux ceux qui sont miséricordieux, parce qu'ils obtiendront eux-mêmes miséricorde.

Bienheureux ceux qui ont le cœur pur, parce qu'ils verront Dieu.

Bienheureux les pacifiques, parce qu'ils seront appelés enfants de Dieu.

Bienheureux ceux qui souffrent persécution pour la justice, parce que le royaume des cieux est à eux.

Vous êtes heureux lorsque les hommes vous chargeront de malédictions, et qu'ils vous persécuteront, et qu'ils diront faussement toute sorte de mal contre vous à cause de moi.

Réjouissez-vous alors et tressaillez de joie, parce qu'une grande récompense vous est réservée dans les cieux. Car c'est ainsi qu'ils ont persécuté les prophètes qui ont été avant vous.

Vous êtes le sel de la terre. Que si le sel perd sa force, avec quoi le salera-t-on? Il n'est plus bon à rien qu'à être jeté dehors, et à être foulé aux pieds par les hommes.

Vous êtes la lumière du monde. Une ville située sur une montagne ne peut être cachée.

Et on n'allume point une lampe pour la mettre sous le boisseau; mais on la met sur un chandelier, afin qu'elle éclaire tous ceux qui sont dans la maison.

Ainsi que votre lumière luise devant les hommes, afin qu'ils voient vos bonnes œuvres, et qu'ils glorifient votre Père qui est dans les cieux.

(Matthieu V : 3-16)

Chapitre 17

La silencieuse luminescence

LE PEUPLE VEUT BARRABAS

CE NE SONT JAMAIS les souverains qui gouvernent le peuple mais toujours le peuple qui force les dirigeants à l'administrer.

C'est bien Pilate qui ordonna la crucifixion du Christ mais c'est le peuple qui l'y contraignit. Pilate se rend bien compte que la peste envoie au supplice de la croix un innocent. Ce qu'il a devant les yeux ne lui donne pas à croire que le Christ a la plus petite intention de s'insurger contre César. C'est ce que prétend la peste et Pilate avec elle, contre sa conviction intime. Il importe peu finalement que les détails historiques du récit aient ou non vraiment eu lieu. Il serait encore vrai si une large fraction de la race humaine l'avait inventé de toutes pièces. Quand bien même un seul incident rapporté ne s'y serait jamais réellement produit, l'histoire du Christ reste l'histoire véridique de l'humanité tout entière. Même si le Christ n'avait jamais vécu en tant qu'homme, sa tragédie n'en serait pas moins ce qu'elle est : *la tragédie de l'humain sous le règne particulièrement bien protégé de la Peste Emotionnelle*. Chaque trait de cette tragédie serait vrai même si elle n'était que le rêve d'un seul individu, car elle se répète toujours et partout. En rêve, la souffrance résultant de la frustration de la Vie est non moins pleine de réalité et de tourments que quand elle survient dans la vie réelle. Pour cette raison, ergoter sans fin à propos de savoir si le Christ a ou non vécu, de savoir si son histoire a été inventée par les premiers papes, si il fut un simple rebelle juif ou un Fils de Dieu ? puisque « c'est toi qui le dis » ? ne sert qu'à noyer le sempiternel Meurtre du Christ avec d'autres détails. Il *ne s'agit pas* de trouver le vrai Christ, *pas* non plus de trouver quelqu'un en particulier, mais de dessiner sa manière à soi d'être quotidiennement mal-

veillant au cours de son existence. C'est utiliser la perpétuelle manière de faire des scribes, qui chapeautent tout, quoiqu'ils disent ou fassent aujourd'hui. Au moment même où ils liront le présent compte-rendu du Meurtre du Christ, inévitablement, ils s'assièront tous ensemble pour ourdir un nouveau Meurtre du Christ, et le peuple qui criait hier « HOSANNA AU PLUS HAUT DES CIEUX », voudra demain la liberté de Barrabas et non celle du Christ.

Les gens préfèrent toujours Barrabas, car ils craignent et refusent de comprendre le Christ. Ils permettent toujours aux Barrabas de régner sur eux. Barrabas sait comment monter un étalon blanc et comment tirer son sabre ; il sait parfaitement bien comment passer en revue une garde d'honneur et comment sourire lorsqu'il reçoit une médaille, héros de telle ou telle bataille. Avez-vous jamais vu un Barrabas décorer une mère pour avoir protégé l'Amour de la Vie chez son enfant des salopards obséquieux d'une Amicale pour la PAIX dans les démocraties populaires ? Jamais, et vous ne le verrez jamais.

Tels qu'ils sont structurés, les gens ont besoin à la fois de Barrabas et à la fois du Christ. Barrabas pour monter les blancs étalons au cours de leurs parades terrestres, et du Christ pour faire leurs dévotions aux cieux, après le meurtre. Il en est ainsi parce que l'âme doit être nourrie ici-bas, et aussi dans l'au-delà. Ainsi le mystique vient compléter le mécanique.

Ce ne peut être qu'en s'ajustant à leur manière de concevoir la chair, aux façons d'une prostituée, qu'ils nommeront alors pécheresse et pour la rédemption de laquelle il devra mourir, que le Christ, Fils de Dieu éternellement vivant, se verra permis à diriger leurs vies.

Pilate formait quelque espérance que les gens discernent le véritable meurtrier méritant la croix. Il avait l'espoir qu'ils verraient le Christ tel qu'il est : pour lui personnellement, un de ceux qui connaissent la Vie comme elle se présente, et pour eux, vraisemblablement, un rêveur ayant commis quelques niaiseries, mais assurément innocent.

Les gens cuirassés ne peuvent que voir rouge à la vue du corps du Christ. Il représente ce qu'ils ont perdu et ce dont ils languissent en souffrant tout au cours de leur vie et qu'ils doivent oublier, ne jamais revoir. Le Christ est leur amour égaré et leur espoir depuis longtemps oublié. Le Christ est l'émoi de la douceur, un moteur d'effroi dans leur chair glacée de laquelle n'émane que la haine et la rage et, en conséquence, dont la pitié ne peut se montrer face au Christ silencieux et souffrant. Dès lors, ils réserveront la crucifixion au Christ et non à Barrabas.

Le conte selon lequel les grands prêtres auraient excité le peuple contre le Christ est une invention de colporteur de liberté. Comment dix prêtres pourraient-ils changer la pensée d'une multitude à l'encontre du Christ, si ce qui *peut* être changer, si l'intention ne s'y trouve déjà ?

Cessons d'excuser le peuple et ce qu'il fait. Avant qu'il ne puisse rencontrer face à face le Christ, il doit d'abord faire face à *lui-même*, à ce qu'il est et comment il agit réellement. Seul le malin colporteur de liberté idolâtre le peuple.

L'Amour de la Vie a été abandonné. *Où sont, à ce moment là, les nombreux amis et admirateurs du Christ ?* Pas un seul ami, pas un seul admirateur alentour. Où est la multitude qui criait « Hosanna au plus haut des cieux » au Fils de David, ou encore « Regardez et voyez : voici venir à nous le Fils de David ». Tous les admirateurs et les crieurs d'Hosanna-au-plus-haut-des-cieux ont disparu. Plus un seul « Hosanna » n'est entendu lorsque le peuple choisit Barrabas.

Quelle est la valeur de cette amitié, de cette admiration ? Vous pouvez l'échanger pour trente deniers si vous êtes dans une situation difficile, telle que présentement le Christ. Le Christ pose l'évidence du fossé qui le sépare de ses compatriotes et de sa génération.

Il le prend calmement. Il ne s'en offusque pas. Ses amis n'ont jamais été de vrais amis. Ils demeurent des amis aussi longtemps qu'ils peuvent obtenir quelque chose de lui : un frisson, du réconfort, la paix, un ravissement, de l'inspiration. Maintenant que tout autour de lui vocifère la peste émotionnelle, ils se sont éclipsés. À présent, plus une seule sangsue. Le Christ ne hait pas cette situation, il ne les méprise pas. Il prend conscience de sa véritable situation et il garde un silence solennel. Il voit l'abîme profond, obscur où l'esprit malade des gens prendront place dans la tourmente de l'Enfer dans les siècles à venir.

Extérieurement, le Christ donne l'apparence d'être entouré d'une aura de silence et, comme un bouclier intérieur prend place une *quiète luminescence*. Rien ne le touche réellement, ou ne peut le toucher. Il est au-dessus du spectacle stupide qui l'entoure. Son silence montre sa pitié pour ces misérables. Valent-ils d'être sauvés ? Certainement pas. Néanmoins, il vit profondément ce qu'ils sont en train de faire de lui.

Quelques témoins de l'affreux tumulte perçoivent le silence paisible et lumineux du Christ à ce moment là. La femme de Pilate aime le Christ ; elle a rêvé de lui et elle est très soucieuse de son sort. Les femmes l'ont toujours sincèrement aimé. Elles l'aiment comme le ressentent des fem-

mes joyeuses pour les hommes qu'elles aiment. ELLES SAVENT. Elles connaissent de tels hommes *dans leur corps*. La femme de Pilate tente de le sauver, en vain. Elle ressent la silencieuse, chaude lueur qui habite le Christ à ce moment là. C'est de cette sensation de silence calme et confiant du Christ transcendant la laideur misérable des gens qui donnera naissance plus tard à la force silencieuse des premiers Chrétiens épris de paix. Elle continuera d'être ressentie jusqu'au moment même de l'écriture de ces pages : rien de ce qui dans le monde est l'expression affreuse de la peste humaine ne saurait obscurcir cette lueur intérieure silencieuse, chaude. C'est la luminescence de la Vie elle-même.

C'est cette luminescence chaude, silencieuse qui porte le Christ dans ces heures de souffrance. Le monde en viendra vite à le dépeindre avec une auréole autour de sa tête. Il sera silencieux lorsque le harcèlement le submergera. Il sera si silencieux que le peuple en arrivera à le maudire, à le ridiculiser, ce qui le peinera plus encore ? vu d'une certaine distance. Il ne se questionnera sur son Dieu qu'à l'ultime moment.

L'amour pour la spiritualité émergera de cette sensation de silencieuse, chaude, intérieure luminescence face aux événements et aux actes de la laideur ; et aussi une dévalorisation du corps, qui prévaudra. Si le Christ est capable de soutenir ce silence et cette quiétude, l'esprit peut véritablement conquérir le corps en restant posé, digne dans la souffrance de cet holocauste du putride de la peste humaine. On le retrouvera dans le silence qui règne dans les gigantesques cathédrales, dans celui des monastères, et il vibrera dans l'exubérance et la joie de ces pures expressions de la Vie que sont la musique de Bach, l'« Ave Maria » ou « l'Hymne à la Joie » de la XIème symphonie de Beethoven.

Lorsque l'espoir ou la foi prendra possession de son cœur, la réceptivité de l'humain placé au milieu d'actes atroces et avilissants de la part de gens qui ont perdu leurs vies, cette lueur silencieuse et chaude deviendra son inclination fondamentale au fond de lui-même. Elle sera présente comme une mère regarde son nouveau-né pour la première fois. Elle sera là quand un homme amoureux attendra calmement le moment de se fondre dans le corps de sa bien-aimée. Elle était là lorsque Curie vit pour la première fois la luminescence du radium, ou quand le découvreur de l'Énergie Vitale observa pour la première fois de ténues particules de cailloux formellement morts se mouvoir dans de lentes ondulations.

Cette silencieuse lueur ne crie pas « Hosanna au plus haut des cieux », ni « Heil mein Führer », ni « Front Rouge ! », ni ne participe à toutes ces

nigaudes et stupides choses, objets de la peste. Elle se contente de luire en toute quiétude dans le silence de la reconnaissance de la sensation de la Vie. Que vous l'appeliez foi, confiance, indépendance personnelle, force ou fermeté de caractère, cela n'a pas d'importance. Toute idée de vertu humaine dérive de cette force de la vitalité de la Vie. Et elle n'a rien à voir avec cette dernière-née : « l'éthique ».

Peut-on imaginer un cerf tirant à balle sur son petit ? Ou bien torturer un autre cerf ?

Eh bien, comparez les sentiments que vous inspire un cerf broutant l'herbe d'une prairie, majestueux et calme, dans les premiers rayons d'un soleil levant, à l'image d'un « Grand-père des Peuples » allant de-ci de-là pour parader au milieu d'un peuple hurlant des « à bas » ou des « vivat », et vous percevrez l'essence de la calme luminescence intérieure de la Vie s'opposant à la peste délirante. Pareillement, aux commencements des grandes révolutions, quand les frontaliers états-unis, ou les travailleurs russes, se battaient pour leur existence et non pas pour un quelconque führer, le même silence calme se répandait au cours de leurs marches dans les rues ou par les collines.

Ce silence fut transmis du Christ aux hommes et aux femmes témoins des hideuses démonstrations de la peste. Ils ont dû ressentir de la pitié plutôt que de la colère envers les agents du crime qui criaient : « Que son sang soit sur nous et nos enfants ».

Le sang du Christ était sur l'humain et sa descendance bien longtemps avant et encore longtemps après sa crucifixion.

Nous n'avons aucune raison de douter de la rationalité des événements relatés tant dans l'Ancien que dans le Nouveau Testament. Ce qui est y dit est vrai parce qu'ils représentent les réalités fondamentales du comportement humain. Mais ces compte-rendus ont été déformés par des additions ultérieures provenant de scribes et de talmudistes des mondes juif et chrétien. L'essence de la quiétude exprimée par ce silence ne peut s'imposer sur la glorification mystique dont l'objet est de détourner la Vie de ces moyens de se conduire dans des souffrances imméritées.

Les soldats du gouverneur menèrent ensuite Jésus dans le prétoire ; et là, ayant assemblé autour de lui toute la compagnie, Ils lui ôtèrent ses habits, et le revêtirent d'un manteau d'écarlate ; Puis ayant fait une couronne d'épines entrelacées, ils la lui mirent sur la tête, avec un roseau dans la main droite. Et se mettant à genoux devant lui, ils se

moquèrent de lui, en disant : Salut au roi des Juifs.

Et lui crachant au visage, ils prenaient le roseau qu'il tenait et lui en frappaient la tête.

Après s'être ainsi joués de lui, ils lui ôtèrent ce manteau d'écarlate ; et lui ayant remis ses habits, ils l'emmenèrent pour le crucifier.

(Matthieu XVII : 27-31)

La Bible est encore lue par des millions de personnes parce qu'elle parle de ce qui se passe en elles depuis toujours et en tout lieu. La science mécaniste et le raisonnement rationaliste n'ont pas réussi à détecter ces aspects si cruciaux et typiquement humains. En conséquence, la *science de l'Homme* voit son développement freiné puisque l'Église a interdit la luminescence de l'amour du corps en tant que « péché », et pour la science, la sensation qui vous dirige vers ce qui est nommé la foi est « non-scientifique ». Venons-en maintenant à parler des « anges » . Même nos mécanistes ont fini par entendre la musique des sphères. Et pour eux il ne s'agit que du sec cliquetis du compteur Geiger réagissant aux rayons cosmiques, le Créateur, Dieu.

La luminescence silencieuse, calme de la vitalité de la Vie ne peut être détruite par aucun moyen qui soit. Elle est la manifestation de base de l'énergie proprement dit qui fait que l'univers va son cours. Cette luminescence est visible dans le sombre d'une nuit étoilée. Elle est le silencieux frisson du ciel ensoleillé qui vous fait oublier les mauvaises blagues. C'est la calme lueur des organes de l'amour des vers luisants. Elle plane au-dessus de la cime des arbres à l'aube et à la brume, et elle brille dans les yeux d'un enfant confiant. Vous pouvez la voir dans un tube de verre, vidé de son air, sous vide, chargé de l'énergie de vie de l'air qui l'entoure, et vous pouvez la voir dans l'expression de gratitude éclairant le visage d'un être malade à qui vous avez soulagé des souffrances de la peste émotionnelle. C'est la même lueur que vous voyez sur la surface des océans la nuit ou au sommet des grands mâts.

Rien ne peut détruire cette force lumineuse, silencieuse. Elle pénètre tout et gouverne aux mouvements de chaque cellule de tout organisme vivant. Elle est présente partout et remplit l'espace qui a été vidé par un humain vide. Elle est autant la cause de la luisance des étoiles que de leur scintillement. Pour un bon médecin cette lumière est, dans le toucher de la peau, un signe de bonne santé chez l'être humain puisque son absence lui indique la présence de la maladie. En cas de fièvre, cette lueur devient ardente

en combattant l'infection mortelle.

C'est la luisance de la force de la Vie qui se perpétue après la mort dans les corps. C'est la luminescence de l'âme mais *elle ne persiste pas après la mort sous une forme déterminée. Elle retourne, pour s'y dissiper, à l'océan cosmique infini, le « Royaume de Dieu », d'où elle était issue.*

Cet océan d'énergie primordiale de l'univers est la source d'irruptions particulières se transformant en vies autonomes ; c'est donc à juste titre que, depuis des temps immémoriaux, les gens l'ont nommé leur « DIEU », leur « PÈRE CÉLESTE », leur « CRÉATEUR », ou quelque chose dans ce genre. La connaissance de cette universelle *force de la Vie*, et de son arrière-plan de paradis, est intarissable, indestructible en l'humain puisqu'il la *sent*. C'est la base de toutes ses notions de vertus célestes et la base émotionnelle de la pureté, de la patience d'ange, de l'amour infini, de l'endurance, de la force morale, de l'application, de la prévoyance et de toutes les autres vertus qui sont les fondements de toutes les religions en tant qu'éternels idéaux de l'humanité depuis que les gens ont perdu le contact avec leur lueur intérieure du fait de la profanation de l'amour du corps. Jusqu'à aujourd'hui, elle est restée le principe de toute nostalgie cosmique de l'humanité. Elle agit même, sous la forme du meurtre furieux, dans le pestilentiel assassin de la *Vie*.

C'est la lueur qui, dans la sensibilité du genre humain, unit le Christ au grand univers au cours de son ultime agonie. Maintenant, laissez-nous oublier les anges une fois de plus. Ils doivent leur existence aux manières de faire du Petit Homme qui comprend l'existence du Royaume de Dieu lorsqu'il ne sent plus de lueur en lui et qu'il veut la reconnaître ici et là, quelque part autour de lui.

Cette lueur est étrangère au brutal usurpateur du pouvoir temporel sur les autres. Les êtres de pouvoir sont des êtres durs, des êtres sans amour, sans le désir de la douceur des grandes forces. La force du Christ dans ses dernières heures est très différente de celle d'un Néron. Nous avons affaire à deux forces de natures différentes, et même contradictoires. Il est important de le savoir quand des gens se mettront à surpasser le Meurtre chronique du Christ.

La flagellation rend le Christ impuissant et il transmettra à la postérité la sensation fondamentale de l'endurance passive et du martyre. La luminescence de la Vie dans le Christ, qui sera par ailleurs la base d'une grande religion sur la base de son endurance et de sa souffrance, devra dépasser la phase de l'endurance passive. Elle fera descendre le ciel sur la terre, dans

le sens du Christ, par une conquête sur la couardise et la malveillance sournoise qui facilitent l'émergence de l'activité de la cruauté.

Le monde chrétien ne sait rien de l'ACTIVITÉ de la luminescence de la Vie. Au surplus, la chrétienté, qui a su la préserver dans sa musique et la solennité de ses églises, a bouché l'accès à son domaine en étouffant au plus tôt cette lueur dans la vie de chaque enfant humain. Ainsi, elle sape ses propres fondations. C'est cet obstacle à la luminescence de la *Vie* qui rend possible des scènes aussi horribles que le couronnement du Christ d'une couronne d'épines, emblème du « Roi des Juifs ». Il est parfaitement clair que rien ne changera, que rien ne pourra changer dans l'existence humaine tant que l'esprit qui gouverne à la scène du couronnement du Christ d'une couronne d'épines n'aura pas disparu du cœur des gens. C'est l'assassinat de la luminescence de la Vie dans le nouveau-né qui est à la base même du couronnement de la tête du Christ d'une couronne d'épines, et le substrat du monceau de ridicule versé sur lui d'une manière si atroce. Le Petit Homme continuera de commettre tous ces méfaits chaque jour et partout, que ce soit dans un camp de Sibérie ou un quelconque hôpital psychiatrique d'État des USA.

Chapitre 18

Crucifixion et résurrection

LE LEADER, LE GOUVERNEUR, le roi, le führer sont l'expression et l'instrument du mode de vie des gens. *Un seul* Ivan le Terrible ne peut transformer deux cents millions de paysans en créatures passives, mais un nombre suffisant de mères le peuvent. Et ces deux cents millions de paysans silencieux et endurants PEUVENT faire que le règne d'un Ivan le Terrible perdure.

Pilate ne peut rien contre le vouloir du peuple qui exige que Barrabas soit libéré et le Christ crucifié. Les gens préfèrent Barrabas parce qu'ils s'harmonisent avec ses manière d'être et de penser, ce que le Christ ne permet pas. Et qu'ils choisissent le Christ, s'il les laissait faire, en peu de temps ils le transforment en un autre Barrabas. Ou alors, ils le tueraient. Ils tueraient sans aucun doute Barrabas, lui aussi, s'il ne satisfaisait pas leur désir affamé de voir des Rois de Jérusalem chevauchant des étalons blancs, le sabre au clair contre l'éternel ennemi ; et ils choisiraient un autre Barrabas, et non pas un Christ, pour cela. L'humain a toujours procédé de cette manière depuis six milliers d'années, aussi loin que notre connaissance nous le permet, et aujourd'hui encore, où son rêve de Royaume des Cieux n'est que la transposition dans un miroir d'une image qui y suffisamment rassuré pour ne jamais être atteinte.

La dichotomie, qui a survécu sur une aussi longue période de temps, présente chez les êtres humains est si évidente qu'il y a un peu l'espoir qu'elle soit tôt ou tard révélée dans quelque congrès international d'hygiène mentale, ou dans quelque revue sociologique ou ethnologique européenne.

À moins que les inclinations « barrabasiques » et les nostalgies-de-la-rédemption du peuple ne soient sans tarder comprises et débrouillées par le peuple lui-même, il y aura encore plus de Barrabas et de Christ assassi-

nés. Rien n'est plus sûr. En fait, il ne peut y avoir de doute là-dessus, et personne ne devrait être tenté de s'en cacher la folie ou de se faire berner sans rien dire par le bavardage d'un colporteur de liberté. La situation devient extrêmement sérieuse et il est grand temps de mettre un terme à la prétention de dire qu'on ne sait pas grand-chose de ce que chacun sait si clairement et nous pénètre lorsqu'on regarde tout autour de soi.

Au Golgotha, la scission fondamentale qui valide les agissements du peuple, émerge encore une fois dans sa cruauté atroce alors qu'on en a été suffisamment pourvu jusque là, à Jérusalem et ce qui y a conduit. Lorsque les clameurs du peuple au cours de la crucifixion (et nous n'avons aucune raison de douter de la vérité du contenu des Évangiles, *puisque la même chose existe et a perduré au cours des âges autour de nous*) Pilate stupéfait demande : « Quel mal a-t-il commis ? », il ne comprend pas. Il y a ici le fait indiscutable que le Christ n'avait *rien* fait qui fût interdit mais n'avait fait *que du bien* au peuple — *et c'est ce qui vaudra précisément au Christ d'avoir été plus malmené encore qu'un simple voleur.*

Clouer le Christ à la croix pour expulser ses propres sensations de pourriture c'est — on y est OBLIGÉ, *on ne peut faire autrement* — faire supporter à la victime toute l'humiliation possible par le recours à des procédés diaboliques. La pourriture qui crie intérieurement doit être expulsée par les cris de la victime souillée. C'est exactement de cette manière que la peste fonctionne et a fonctionné depuis le commencement de ses ravages sur l'humanité. Ne pas en être conscient est une autre caractéristique des procédés de la peste et de ses protecteurs populaires.

Le Christ porte sa croix en silence jusqu'en haut du calvaire. Il tombe en silence et il garde le silence lorsque Simon lui propose de porter la croix. Silencieusement, il atteint le Golgotha, le lieu de son exécution. Silencieusement, il souffre de l'étendue de la cruauté des gens.

Cette cruauté est précisément calculée pour ajouter autant de souffrance qu'il est possible à celles déjà insupportables de la victime : l'assemblage de la croix n'était pas encore achevé quand le Christ arrive sur le lieu de son supplice. Elle est assemblée et érigée en sa présence. Les clous sont enfoncés dans des mains en vie, mains qui ont généreusement caressé, apaisé le malade et le souffrant. Des clous sont enfoncés dans des pieds en vie, pieds qui ont si souvent traversé les champs de Dieu, ses prairies et ses ruisseaux. Un support de bois fut placé entre ses jambes pour supporter le poids du corps.

Le Christ a pleinement conscience de ce qui se passe. Son silence est sa

seule arme pour soutenir son courage jusqu'au bout. Il souffre de la brûlure de la soif et il demande à boire. Un soldat plonge une éponge dans sa réserve de boisson, la fixe à l'extrémité d'un roseau et l'approche des lèvres du Christ qui, d'après un récit, en boit.

Mis hors de portée de lui-même, le Christ traverse autant l'horreur de souffrir de son corps que l'horreur de voir les gens agir ainsi, capables d'agir ainsi, éloignés de la conscience de ce qu'ils réalisent ; de voir les gens devenir l'instrument d'une machinerie de justice, le reflet de la pitié qui s'est échappée de leur cœur ou noyée dans le sentiment d'exécuter leur devoir, ou dans une insensibilité de mort, tout simplement. Ces gens n'ont rien à faire avec le Christ ni avec ses croyances, son Royaume. Ils ne sont que des machines et rien de plus, ils sont les organes exécutifs d'un gouvernement mécanisé qui a oublié l'homme pour le compte duquel il prétend gouverner. C'EST ainsi. Les gens sont ce qu'un tel gouvernement est, sinon il ne pourrait pas en être autrement. Ce sont les gens qui créent leur gouvernement et le gouvernement ne fait que conserver ce que les gens lui permettent de maintenir.

Ils fixent un écriteau au sommet de la croix portant en trois langues ? hébreux, grec et latin ? les mots « ROI DES JUIFS ». Le rêve du peuple, que le Christ *devait* réaliser, a prévalu. Le véritable monde du Christ est au-delà de la croix. « PÈRE, PARDONNEZ-LEUR, CAR ILS NE SAVENT PAS CE QU'ILS FONT ». Ils ne savent vraiment pas ce qu'ils sont en train de faire, au Golgotha comme à Belsen, ou comme dans n'importe quel camp de prisonniers russes ; ils ne savent *jamais*. *C'est leur inappréciable alibi !* Cette innocence doit être démasquée :

COMMUN PERSONNAGE DE LA RUE, IL EST TEMPS DE PRENDRE CONSCIENCE DE CE QUE TU FAIS ! Ton innocence ne suffit plus longtemps à excuser ta culpabilité de tels crimes. Tu ne peux te cacher plus longtemps derrière ton innocence. Le moment est venu de reconnaître ce que tu fais lorsque tu assassines le Christ.

Aucun des admirateurs ou des disciples du Christ ne se trouve au pied de la croix. Jean prétend y avoir été. Ce qui paraît douteux pour certains spécialistes des Évangiles. Ce qui semble par contre plus probable est que les femmes qui s'étaient dévouées au Christ étaient présentes : Marie Cléophas, Marie Madeleine, Johanna femme de Chuza, Salomé et d'autres, d'après les recherches de Renan, se trouvaient là et y restèrent jusqu'à sa fin ; de même, la mère du Christ.

Personne ne s'étonnera que les femmes ayant aimé le Christ *dans leur corps,*

et non pas ses admirateurs et disciples qui n'ont fait que sucer la Vie de son corps, étaient présentes au moment de son agonie. En conséquence, les femmes devront s'estomper lorsque l'homme prendra une prérogative dans la tragédie du Christ comme sujet de déification, et les disciples absents seront mis au tout premier plan. Le combat des disciples pour occuper le premier rang en fonction de l'intimité qui les liait au Christ avait déjà débuté au cours de ses premières pérégrinations et elle s'accroîtra après sa mort. Il faudra être certain de qui, de ces apôtres, sera leader et des autres qui auront une moindre importance. Il y aura un Ivan le terrible pour faire du Royaume du Christ un pouvoir terrestre et un François d'Assise qui tentera désespérément un retour à ce Royaume. Il y aura, parmi les futurs représentants du Christ, ceux choisis par le peuple pour lui succéder du fait qu'ils ont adopté un comportement parfaitement froid et docte. Il y aura ceux qui seront choisis parce qu'ils excellent dans les attractions affriolantes et pompeuses. Il y aura ceux qui seront choisis parce qu'ils seront d'éminents diplomates et maîtres en intrigues. Il y aura ceux qui seront choisis à cause de leur grande science du gouvernement et d'autres pour leur habileté à exécuter cruellement et par l'inquisition, les commandements du Christ. D'autres seront choisis qui seront de grands guerriers aptes à porter la croix en des contrées lointaines, pour convertir par la force à leur croyance au Christ, avec ou sans consentement. C'est l'humain, et non le Christ, qui à la fin l'emportera.

Et il ne restera aucune trace de la véridique essence de la vie du Christ, ou des femmes qui auront aimé le corps du Christ. Deux mille ans après, un auteur solitaire, persécuté, comprendra ce secret profond et écrira un petit livre « The man who died » qui présentera le Christ dans une lumière plus vraie, plus *christienne*. Donc, ce livre ne sera pas aussi connu que les interprétations de Paul du Royaume des Cieux et du péché de la chair.

Les femmes du Christ, qui connaissaient et aimaient son corps, étaient présentes lors de l'ultime moment, et le descendirent finalement de la croix. C'était une femme qui se tenait assise près du tombeau et qui le trouva vide, découverte à partir de laquelle l'ensemble de la mythologie de l'ascension au ciel du Christ prit forme.

Le Christ a dit que le Royaume des cieux pouvait être comparé à dix vierges allant à la rencontre de leurs époux :

Alors le royaume des cieux sera semblable à dix vierges qui, ayant pris leurs lampes, s'en allèrent au devant de l'époux et de l'épouse.

Cinq d'entre elles étaient folles, et cinq sages.

Les cinq qui étaient folles, ayant pris leurs lampes, ne prirent point d'huile avec elles. Les sages au contraire prirent de l'huile dans leurs vases avec leurs lampes.

Et l'époux tardant à venir, elles s'assoupirent toutes, et s'endormirent.

Mais sur la minuit, on entendit un grand cri : Voici l'époux qui vient, allez au-devant de lui.

Aussitôt toutes ces vierges se levèrent, et préparèrent leurs lampes,

Mais les folles dirent aux sages : Donnez-nous de votre huile, parce que nos lampes s'éteignent.

Les sages leur répondirent : De peur que ce que nous en avons ne suffise pas pour nous et pour vous, allez plutôt à ceux qui en vendent, et achetez-en ce qu'il vous en faut.

Mais pendant qu'elles allaient en acheter, l'époux vint ; et celles qui étaient prêtes entrèrent avec lui aux noces, et la porte fut fermée.

Enfin les autres vierges vinrent aussi, et lui dirent : Seigneur, Seigneur, ouvrez-nous.

Mais il leur répondit : Je vous dis en vérité que je ne vous connais point.

Veillez donc, parce que vous ne savez ni le jour ni l'heure.

(Matthieu XXV : 1-13)

Le Christ connaissait parfaitement bien la différence entre des femmes qui, dans l'étreinte, offrent leur douceur et celles qui, ayant perdu cette douceur et laissé se dessécher leurs organes d'amour, crient : « Seigneur, Seigneur, ouvre-nous ! »

C'est la présence silencieuse de femmes qui ont aimé le Christ dans leur corps à un moment ou à un autre de leur vie terrestre, chacune d'elles à sa manière propre d'aimer et caresser, qui montre la vraie raison de l'abaissement du Christ au cours de ses dernières heures.

Il n'y a qu'un seul crime qui poursuit et punit le personnage pestilentiel dans une telle ignominie, une telle laideur, d'une si stupide et pernicieuse manière : LE CRIME DU VÉRITABLE AMOUR CORPOREL DE DIEU. C'est la seule explication compréhensible de l'outrage. Elle s'accorde parfaitement avec ce qu'on sait aujourd'hui du fléau émotionnel, de ses raisons d'exister, de ses terrifiantes motivations de cruauté, de son ardeur dans la persécution de la vérité et de l'amour corporel tel que les créatures de Dieu le vivent. En conséquence, à part quelques allusions qui en sont proches, comme celles de Renan et de Lawrence, il n'en est fait mention nulle part. Comment pour-

rait-on le souligner dans des livres de la communauté chrétienne si, pour ce qui concerne nos adolescents, ce n'est pas évoqué dans le plus petit livre de psychiatrie, ou même de psychanalyse ? *Comment cela peut-il être ?* C'est trop évident pour être souligné quelque part.

N'Y TOUCHEZ PAS ! Cela pourrait révéler la signification du Christ, et avec cette signification les gens pourraient acquérir l'humanité. Cela pourrait révéler la signification de beaucoup de Christ qui, au cours des âges, sont morts pour la vitalité de la Vie jaillissante sur la croix, au pilori, dans les asiles d'aliénés, aujourd'hui comme hier, comme patients malades de fièvre rhumatismale, de paralysie infantile, de leucémie, de chlorose, de cancer de l'utérus, des seins, des organes génitaux, et, de là, de toute sorte d'organes ; de schizophrénie, de phobies, de cauchemars de toute sorte ; comme d'autres qui ont assassiné ou violé, ou qui sont insensibilisés par addiction aux stupéfiants ; comme d'autres qui ont souffert de la vie conjugale, du viol conjugal protégé par une ancienne loi pernicieuse, du chantage au divorce, se sont suicidés en se précipitant du haut d'immeubles sur le dur ciment d'un parvis ; comme d'autres qui ont souffert en silence de toute sorte de maux.

N'Y TOUCHEZ JAMAIS !

On ne peut exprimer cette souffrance par des termes académiques. Les scribes ne vous laisseraient pas faire. Ce sujet doit passer par le fracas des mots enflammés en dépit de ce que peuvent dire les scribes. ILS DOIVENT SE RÉSOUDRE À LAISSER LES AUTRES LA TOUCHER.

Ils n'osent pas y toucher car ils n'ont jamais osé sentir leur corps et toucher leurs organes génitaux. Les parents punissent pour cela, l'école vous a renvoyé pour l'avoir fait, l'Église déclare que c'est là un péché, et les congrès d'hygiène mentale a/ont absolument banni ce fait de leurs discussions publiques.

Les oreilles humaines n'arrêteront pas de tinter tant qu'il ne cessera pas d'émacier son âme secrète, aussi longtemps que l'être humain naîtra et vivra par ses organes génitaux. Rien dans ce monde, aucun pouvoir ne sera suffisamment fort pour éradiquer ce fait qui est en exacte concordance avec le secret de l'incessant Meurtre du Christ.

Si le Christ a été tué d'une manière aussi misérable et qu'il a été souillé par une foule malade et écœurante c'est parce qu'il avait osé aimer par son corps et n'avait pas péché dans sa chair.

Le Christ fut torturé parce qu'on devait détruire son caractère véridiquement divin, c'est à dire sa manière orgonale de vivre, qui leur était étrange et dangereuse.

Ils se moquaient de lui et en raient, lui jetaient des mots ignobles parce qu'ils ne pouvaient souffrir de se voir remémorer la vie divine qu'ils portent en eux.

Même les deux voleurs, de leur croix voisine, se sont moqués du Christ. Que ce détail soit historiquement vrai ou non, la légende chrétienne a saisi de ce récit une affreuse vérité : « Un larron est préférable à un divin amoureux des femmes. » Ce n'est pas pour vol, qu'au sud des États-Unis, on enduit les Noirs de goudron et de plumes mais pour « viol d'une femme blanche ».

Les hommes blancs glacés ne peuvent supporter l'idée que leurs femmes ressentent la chaleur du corps d'un vigoureux homme noir. C'est d'abord de là que provient la haine raciale de l'homme blanc.

Jésus Christ, jeune homme, vif, beau, attirant, a été tué parce qu'il était aimé des femmes d'une manière qui n'aurait pu être celle d'un scribe ; il a été tué parce que sa constitution et son allant étaient tels que pas un talmudiste n'aurait jamais pu souffrir qu'il continue de vivre. Et les talmudistes des croyances du bien ou de la connaissance qui suivirent, ne pouvaient pas même souffrir l'évocation du cœur de ce secret du meurtre du Christ. Renan fut exclu de l'Académie française pour s'en être de trop près approché. Que pouvaient-ils bien faire de ce rapport authentique du secret du Christ ?

Renan écrit, d'après des sources du Talmud :

L'obstacle invincible aux idées de Jésus venait surtout du judaïsme orthodoxe, représenté par les pharisiens. Jésus s'éloignait de plus en plus de l'ancienne Loi. Or, les pharisiens étaient les vrais juifs, le nerf et la force du judaïsme. Quoique ce parti eût son centre à Jérusalem, il avait cependant des adeptes établis en Galilée, ou qui y venaient souvent. C'étaient en général des hommes d'un esprit étroit donnant beaucoup à l'extérieur, d'une dévotion dédaigneuse, officielle, satisfaite et assurée d'elle-même. Leurs manières étaient ridicules et faisaient sourire même ceux qui les respectaient. Les sobriquets que leur donnait le peuple, et qui sentent la caricature, en sont la preuve. Il y avait le pharisien « bancroche » (*Nikēfi*) qui marchait dans les rues en traînant les pieds et les heurtant contre les cailloux ; le « pharisien front-sanglant » (*Kizai*), qui allait les yeux fermés pour ne pas voir les femmes, et se choquait le front contre les murs, si bien qu'il l'avait toujours ensan-

glanté ; le « pharisien pilon » (*Medoukia*), qui se tenait plié en deux comme le manche d'un pilon ; le « pharisien fort d'épaules » (*Schikmi*), qui marchait le dos voûté comme s'il portait sur ses épaules le fardeau entier de la Loi ; le pharisien « Qu'y a-t-il à faire? je le fais » toujours sur la piste d'un précepte à accomplir, et enfin le « pharisien teint » pour lequel tout l'extérieur de la dévotion n'était qu'un vernis d'hypocrisie. Ce rigorisme, en effet, n'était souvent qu'apparent et cachait en réalité un grand relâchement moral.⁽¹⁾

⁽¹⁾ Talm. de Jérusalem, *Berakoth*, IX, sub fin. ; Scia, v, 7 ; Talm. de Babylone, *Sota*, 22 b. Les deux rédactions de ce curieux passage offrent de sensibles différences. Nous avons en général suivi la rédaction de Babylone, qui semble plus naturelle. Cf Epiph. Adv. hær., xvi, 4. Les traits d'Épiphanie et plusieurs de ceux du Talmud peuvent, du reste, se rapporter à une époque postérieure à Jésus, époque où « pharisien » était devenu synonyme de « dévot ». (N.d.T. : Ernest Renan : *Vie de Jésus*. Éditions Michel Levy Frères, 1863, pp. 391-393.)

Les Talmudistes cherchent Dieu en le tuant ; ils le tuent de la même manière qu'ils le cherchent : *par des épreuves de torture*. Dieu est traité par eux comme le prince qui doit subir toutes sortes d'épreuves mettant en évidence son endurance et sa force, pour prouver qu'il mérite d'être le roi de son peuple. C'est de cette manière que le peuple rêve et pense ses rois. Si un petit Juif de trois ans ne supporte pas d'être assis et penché de six heures du matin jusqu'à dix heures du soir sur son Talmud pour chercher le sens de Dieu dans le point sur le i, il n'est pas un bon Juif, un fils d'Abraham, père du peuple de Dieu. Les enfants doivent être sages, bons envers leur père et mère, leur obéir quoi qu'ils lui fassent, quoi qu'ils lui demandent ; les enfants de Dieu ne doivent pas mettre en doute la parole des ancêtres, et n'ont pas le droit, sous peine de mort, de moquer leur religion. Ils ne doivent pas mal se tenir ni violer les préceptes moraux de leurs ancêtres qui concevaient l'amour comme un accouplement garanti par la loi, obligeant les femmes à les satisfaire.

La haine, jugulée par l'amour légalement garanti dispensé par des corps en révolte et violés par l'absence du flot de Dieu dans leurs membres, ne connaît pas de limite quand il s'agit de tuer la vitalité de la Vie qui a besoin de l'amour tel qu'il est donné à toutes les créatures en vie. Cette haine, issue d'un accouplement impie, dépouillé de toute douceur, rend l'Amour de Dieu illégitime et souillé. Elle rôde la nuit dans les rues, vêtue d'ori-

peaux, ou furète de coin en coin comme un larron. Devenu clandestin, l'amour de Dieu doit bien dresser l'oreille quand il boit à la fontaine de son être ; il doit rester en alerte à tout instant : les limiers rôdent dans le pays pour le prendre *en flagrant délit*. Ces limiers sont attirés par l'odeur du sang chaud et sain, qui pousse les méchants à assassiner le Christ. Les hommes qui lâchent ces limiers sur la piste de leurs victimes ont les lèvres comme du parchemin et de petits yeux étincelant d'une noire cruauté ; leurs visages sont tendus comme des tambours, leur peau s'est ridée et se desquame comme du vieux cuir. Leurs nez sont pointus, leurs bouches ne profèrent que des mots empoisonnés. Ils ont en main une corde avec un nœud coulant à une extrémité, ou un fusil chargé à chevrotines pour tirer sur la Vie puisant sa sève à la fontaine d'amour.

Le Christ a bu la sève de l'Amour à la fontaine de la Vie selon ses lois. Une grande courtisane est revenue à une vivante sainteté, des vierges se sont détournées de la manière impie d'aimer. Elles aussi ont appris à boire à la fontaine d'un vivant Amour de Dieu, premières combattantes sur la route qui mène aux origines même de l'Homme dans les infinitudes de Dieu, les premières à sentir dans leur corps à quoi ressemblait le paradis :

Il était une fois

Des mères se tenaient assises près des fontaines,
 Dansant, chantant,
 Caressant avec douceur leurs enfants,
 Les conduisant dans les courants de la Vie...
 Les vagues de l'océan s'évasaient avec douceur
 Sur les rivages d'un monde paisible...
 Hommes et femmes buvaient la joie de vivre
 Dans les mouvements de leurs membres
 Et les mélodies se perdaient dans les éternités.
 Le rire des enfants résonnait
 Dans l'exubérance de leurs voix
 Gorgés de gaieté et de délice.
 Dans les yeux des jeunes hommes une lueur joyeuse
 Se reflétait sur les visages souriants
 Des jeunes filles reflétant l'amour
 Et les ivresses de la jeunesse

Dans des corps tendres.
 Soudain..... un hurlement.....
 Quel frein !
 Jamais entendu, jamais auparavant ressenti,
 Écornifleur, dérogeant..
 La peste fait son entrée :
 Des figures tendues,
 Grimaçantes de mensonges,
 Des bras fatigués et des lombes engourdis,
 Des joues sillonnées de larmes, des regards fixes et mornes,
 Des dos durcis, poliment soumis ;
 Des corps dépourvus d'amour,
 Vouloir sans volonté,
 Nostalgie sans intuition,
 Batailles sans victoires,
 Supplice du martyr de la torture maritale...
 Râles, gémissements,
 Le hurlement des enfants à l'agonie...
 Meurtres, pensées de misère et tortueuses...
 Gibets de lâches et parades,
 Marches, médailles, corps putrides ;
 Quel ramassis d'absurdes,
 Chassant, décortiquant, transformant tout en cauchemar...
 Malheur aux hommes
 Un million de fois...

Le Christ a bu aux fontaines de la Vie. Son monde, comme il l'a expliqué au gouverneur, n'était pas un monde de lois et de puissance. C'était le monde de Dieu, passé révolu pour l'Homme, dont on espère toujours le retour. C'était le monde de l'Amour dans les membres que rien ne saurait remplacer.

L'Homme a toujours su que l'Amour dans les membres, que la douceur délicate de la fusion, était vraiment Dieu, ayant pris de nombreux noms, adoré dans beaucoup de pays, dans beaucoup de temples, dans de nombreuses langues. Mais l'Homme gardait pour lui la vérité dont il avait connaissance et, dès lors, il conservait le silence comme le Christ de Béthanie au Golgotha. Il n'y a pas d'oreille, ni de sens d'organe ni de sensation de Dieu dans un monde empli du bruit des querelles, des guerres,

des raclées, des gorges serrées, des bourbiers, des obséquiosités, des tricheries, des talmudismes qui, tous ensemble, expulsent des membres et des reins le doux frémissement de l'Amour.

C'est pourquoi ils ont maltraité le Christ quand il était cloué sur la croix. Imputant au Christ leurs propres pensées vicieuses auxquelles il n'a jamais songé ni jamais eu l'intention de donner consistance, ils souillent son honneur et sa grâce, cette apparence dont ils n'ont jamais pu supporter la vision. Ils ergoteront : « Ha ! Tu voulais détruire le temple et le reconstruire en trois jours ! Sauve-toi, maintenant, et descend de la croix ! », ou encore : « Il sauvait les autres et ne peut se sauver lui-même ! ».

Le Christ n'a jamais proclamé qu'il pouvait sauver les autres. Ce sont ses admirateurs qui l'ont inventé. Il n'a jamais dit qu'IL voulait détruire le temple. Il a seulement dit que le temple pouvait être détruit, comme il le fut quelques années plus tard. C'est comme si un écrivain, pour avoir prédit la troisième Guerre mondiale pour la génération à venir, se voyait souillé de l'accusation mensongère d'avoir été la *cause* de cette guerre.

Poussés par les disciples, ils avaient espéré en secret qu'un véritable miracle arriverait, miracle pour lequel ils auraient plus tard cloué le Christ sur la croix ; désiré en secret que le Christ représente réellement ce qu'ILS en avaient exigé. Leur déception fut immense : le Christ ne fit rien pour être roi. C'est pourquoi, maintenant qu'il est accroché à la croix, ils le narguent : « Laissons le Christ, le Roi des Juifs, descendre de la croix, que nous voyons et puissions croire. »

Ainsi ils ont préparé l'attente du miracle à la sauce dont ils se nourrissent toujours ; ils ont persécuté et accusé le Christ de leurs propres intentions malveillantes ; ils ont rivé le Christ sur la croix de leurs rêves horribles de pouvoir, de puissance, de thaumaturgie, de guérison de l'incurable, et se réjouissaient des délices versés à profusion de leur gorge à leurs entrailles et organes génitaux mortifiés, sans aucun effort de leur part, pour leur espoir de voir le ciel descendre sur terre à leur intention, à point nommé pour leur amusement, d'apporter un paradis où indéfectiblement le miel et le lait couleraient à flot par rivières, où il n'y aurait aucune nécessité de penser, ou pire, de prendre soin des malades, d'aimer ses enfants avec l'amour de Dieu, de réaliser sa propre existence, de prendre soin de ses jardins, d'en porter les fruits, et d'en suer... c'est ici que se situe LE PÉCHÉ.

Pauvre âme de Jésus Christ... Combien confiant et amoureuxment il est entré dans le piège atroce de ces gens malveillants, cruels et abandonnés de Dieu. Ces cadavres vivants, portant en leur for intérieur la dernière

petite lueur d'une mémoire d'amour, de la perte d'un paradis égaré de leur fait, devaient utiliser à leur manière la dernière goutte des souffrances du Christ. Ils ont même vu l'obscurité s'installer au-dessus de la contrée, entre la sixième et la neuvième heure de son agonie. Et ils n'ont cessé de mélanger leur saleté dans leur déglutition avec l'espoir provenant du Christ sur la croix face à leurs yeux ; ils n'ont pas cessé une seconde de sucer la riche âme du Christ pour emplir la besace de leurs carcasses desséchées, de s'engluier du dernier vertige d'un espoir d'avoir cloué sur la croix un *vrai* Dieu et un *vrai* Messie.

Aux dernières bouffées d'air traversant ses poumons, il réalise enfin pleinement ce qui va advenir de lui, il réalise pleinement le cauchemar d'un jeu indigne joué sur sa vie entière par une génération de vipères et de vermines, mauvaise, impie, abandonnée et il sentit que même son saint Dieu devait lui revenir. Il cria en pleine agonie :

« Eli, Eli, Lema Sabachtani ? » : « Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné ? »

Quel cauchemar.....

Pendant des milliers d'années, les descendants de ces mêmes vipères, se serrant autour de la croix ou passant à côté, étudieront, examineront, digéreront, reproduiront, talmudieront, exorciseront, embelliront et embaumeront l'histoire du Christ, mais l'essentiel de sa pensée leur glissera entre les doigts et le cerveau, inaperçu de peur qu'ils ne se pendent eux-mêmes aux arbres de la plus proche forêt.

ILS ASSASSINENT ET SOUILLENT LE CHRIST POUR DÉCOUVRIR SI, PAR HASARD, IL SERAIT POSSIBLE FINALEMENT QU'IL SE RÉVÈLE ÊTRE UN VRAI, UN MESSIE ENVOYÉ DE DIEU CAPABLE DE SE SAUVER LUI-MÊME.

En entendant ses dernières paroles, ils radotent : le prophète, « voyez, il appelle Élie ! ». Il ne peut pas, n'osera pas se dérober, il DOIT être un saint, un Fils d'Israël envoyé de Dieu.

Le Christ ne peut pas, il n'oserait pas leur faire ce genre de chose. Ils sont très « sensibles », très « délicats » dans les sensations qui ont de leurs propres rêves. Il leur est impossible de rester là, sans réponse, l'escarcelle tendue en vain. Même pendant les dernières minutes de son agonie, le Christ *doit faire quelque chose* pour eux, leur procurer un frisson, les pourvoir d'une dose d'espoir dans la croyance en un Messie, en des rédempteurs et saints hommes empressés de mourir pour *leurs* péchés, en des martyrs ensanglantés pour donner quelque justification à leurs vies stériles. Le Christ ne peut vraiment pas ne rien leur faire ! Il ne peut pas simplement mourir comme

avant lui n'importe quel Fils de l'Homme qu'ils ont assassiné pour être contrevenu à telle ou telle de leurs lois. Il ne peut pas, ne doit pas, n'oserait pas, le gredin !

Ils sont dépourvus d'âme. C'est pour recevoir qu'ils font leurs dévotions. La sensation de l'amour s'est échappée, les a quittés pour toujours. Ainsi, le Christ ne peut pas leur jouer ce tour. Et ils essaient de prolonger sa vie pour forcer leurs rêves répugnants à se réaliser. L'un d'eux, pris de pitié ou du désir cruel de prolonger l'agonie, imbibé une éponge de vinaigre, la place au bout d'un roseau et la porte à ses lèvres pour qu'il en boive. D'autres, plus en correspondance avec leur état d'être, ne prennent pas même l'apparence de la pitié et lui demandent :

« ATTENDONS, VOYONS SI ELIE VIENDRA POUR LE CHERCHER..... »

Sur ce, le Christ émet un grand cri et rend l'âme.

Les bêtes continueront d'abuser le Christ après sa mort. Ils inventeront le conte du rideau du temple se déchirant en deux, de bas en haut, au moment où le Christ expire. Il est toutefois possible que quelqu'un, indigné par le sort qu'on avait réservé au Christ, ait déchiré ce rideau en signe de protestation auprès des pharisiens contre ce crime.

« Quand le centurion, qui se trouvait en face de lui, s'aperçut qu'il avait poussé son dernier soupir, il dit : "Vraiment, celui-ci était le Fils de Dieu !" »

Pourquoi, fils du Diable, ne t'en es-tu pas aperçu auparavant, au moment opportun pour courir auprès de ton gouverneur afin de sauver le Christ ? Pour cela, toi et ceux de ton espèce devront mourir sur des champs de bataille, partout dans le monde, en tout temps, sans entrevoir le moindre espoir d'une fin à ce massacre : tu devras sans fin mourir de ta couardise face à la Vie mourante, souillée par tes semblables.

Pour tout le mal que vous avez causé à la Vie vivante et douce, vous errerez sur cette terre, tapant dans le dos de vos voisins par *crainte* d'eux, vous vous rassemblerez en « réunions mondaines » aux rires sonores et vides, le verre de d'alcool à la main pour émousser la peine de vos âmes ; vous vous agenouillerez dans les églises et frapperez sans fin votre coulepe dans les synagogues, sans espoir sinon celui de sucer les riches âmes des nouveaux Christ ; vous courrez après le bonheur comme un chien sur une piste, haletant, la langue sèche et les jambes en coton, derrière un lièvre-leurre qui le distance exactement du petit espace nécessaire pour demeurer hors de son atteinte.

Vous poursuivrez d'autres boucs émissaires et les crucifierez pour vos

péchés desquels vous n'arrivez jamais, jamais à vous délivrer à moins que vous ne vous mettiez à reconnaître pourquoi et comment vous assassinez le Christ à travers les âges. Il n'y a aucune alternative pour vous que celle-là. Viendra finalement le jour où vous cesserez de tuer la VIE. Le meurtre du Christ prendra fin et une nuit sombre descendra sur l'ensemble de votre existence passée.

Le Christ vous a conquis d'une manière que vous n'avez jamais soupçonnée possible. Il est mort non pas pour vous libérer de vos péchés mais pour mettre en pleine lumière, crûment, ce que vous êtes en réalité. Peu importe le temps qu'il a fallu pour reconnaître la vraie signification du Meurtre du Christ que vous essayez avec tant de ténacité de cacher à la pensée des Hommes.

Les souffrances du Christ sont les vôtres, que ce soit d'une manière passive ou active.

Vous êtes suspendu à la croix, mourant de mille morts en autant de souffrance, en vain, pour rien, dépossédés de vos possibilités, de vos grands rêves d'une destinée plus noble, plus pure.

Tôt ou tard vous prendrez conscience de cette réalité et vous crierez alors du dernier cri du Christ, cela est parfaitement sûr. Un jour où l'autre Et vous cesserez alors d'assassiner, de torturer, de talmudiser, d'encadrer, de mentir, d'espionner, de politiser et de prétendre que vous ne savez rien de tout cela, vous, innocents fils et filles du diable.

Vous portez le Christ précisément en vous, *et vous le savez*. Vous réussirez peut-être à le cacher et à le tuer à nouveau en vous et en vos enfants pour quelque temps encore. Mais vous finirez par parler le langage du Christ et vous frémirez d'apprendre à vivre selon sa manière de Vivre.

Votre croyance en la *résurrection* du Christ est *vraie* : la Vitalité de la Vie demeure *indéfectible* et elle a marché pure sur la terre, sans péché, l'âme exempte d'obcénité, durant trente-trois ans pour finir sur la croix. Mais, étant la Vie, elle ne meurt pas vraiment. La Vie ne peut être tuée, jamais. Elle est suspendue à la croix, souffrante ensanglantée de mille blessures, mais elle est véritablement invincible. Qu'elle ait expiré d'un seul corps et elle se retrouvera sans faute dans un autre. Elle sera à nouveau ensanglantée, plus longtemps, dans les mains de la vie interdite, dure, cuirassée, qui ne peut sentir la douceur dans ses membres ou supporter de voir les yeux d'un cerf dans une prairie ensoleillée sans le tuer d'une balle, au couteau ou en l'étranglant de ses mains afin d'assassiner le souvenir de son paradis perdu. Mais finalement, la Vie ressuscitera et vaincra le diable du mal et de

la peccabilité qui n'est que la force de la Vie rancie dans le corps.

Le Christ, qui est la Vie au plein sens du terme, renaît dans chaque fibre et chaque cellule de chaque enfant, de chaque génération, de toute nation sur terre, irrévocablement, irrésistiblement, grâce au plaisir éprouvé dans vos reins, plaisir qui sera à nouveau un jour l'Amour de Dieu. Et des sages, par leurs mots enflammés, s'emploieront prudemment à conduire le Mal de nos misérables Petites Gens, hors de notre paradis.

PRIERE

Ô Vie éternelle...

Avec la substance des étoiles —

Refuse ton indulgence à tes assassins,

Dispense ton amour au nouveau-né

Humain, animal et végétal...

Ramène l'humain sous le dais de tes jardins paisibles.

Verse, ô Vie, ta grâce une fois de plus

À satiété dans les âmes abandonnées...

Établit ton règne imposant.

FIN

La nécessité de lois pour la protection
de la vie des nouveau-nés et de la vérité

L'étude approfondie du domaine de la pathologie sociale met en évidence le fait qu'il n'existe pas, aux États-Unis, de loi orientée dans la protection efficace de la vérité basée sur les faits contre des attaques et mensonges pernicieux motivés par des intérêts irrationnels. La Vérité est actuellement à la merci du hasard. Sa protection dépend entièrement de l'honnêteté ou de l'improbabilité personnelle de tel fonctionnaire de la Justice, de la rationalité ou de l'irrationalité de ses réactions émotionnelles, de ses tendances subjectives qui le poussent à favoriser ou à défavoriser tels ordres de faits. Il est des plus difficile d'évoluer comme pionnier dans de nouveaux domaines de la recherche humaine, si n'importe quel individu de la vie sociale émotionnellement malade peut ? libre ? anéantir une œuvre ou une connaissance qui lui déplaît, et si la vérité est dans l'impossibilité de se défendre par elle-même contre des attaques perfides. Il est évident que l'avenir des États-Unis et du monde dans son ensemble dépendent de l'éducation rationnelle donnée aux nouveau-nés de chaque génération qui doit leur permettre de prendre des décisions rationnelles lorsqu'ils auront atteint l'âge adulte. (Cf. Wilhelm Reich : Children of the Future, OEB, octobre 1951.) Il n'existe pas encore de lois protégeant les nouveau-nés contre des dommages qui leur sont affligés par des mères souffrant de maladies émotionnelles ou d'autres malades sont susceptibles de leur causer. Il existe par contre beaucoup de lois anciennes, dépassées depuis longtemps par les progrès réalisés en matière de biologie humaine, menaçant de ruine les éducateurs progressistes s'ils contrevennent sur un plan technique à ces anciennes lois. Ces faits auxquels s'ajoutent les agissements dans la vie sociale d'individus frappés de maladies émotionnelles, entravent tout progrès et toute recherche en vue d'améliorer les méthodes médicales et éducatives. Bien qu'il soit vrai que des lois promouvant le bien-être général ne pourront jamais accomplir des changements réels, des lois favorisant la vie peuvent protéger ceux qui s'efforcent sur le plan pratique d'améliorer le sort de l'humanité. Il serait pour cette raison indiqué que les corps législatifs, les institutions pédagogiques et les fondations ayant pour but premier la promotion du bien-être et du bonheur des hommes étudient et formu-

lent deux lois, l'une pour la protection de la VIE DANS LES NOUVEAUX-NÉS, l'autre pour la protection de la VÉRITÉ contre les attaques pernicieuses (dépassant le cadre des lois contre la diffamation qui ne suffisent pas).

Pour donner un exemple : Toute recherche véridique et approfondie de la vie amoureuse naturelle des enfants et des adolescents, une des tâches les plus urgentes qui se présentent aujourd'hui sur le plan de l'hygiène mentale, est entravée et rendue inopérante par le simple fait que tout individu souffrant de biopathie parce qu'il a été émotionnellement lésé pendant son enfance ou son adolescence du fait de la frustration de ses besoins d'amour, est dans la position qualifiée pour déposer plainte auprès du Ministère public ; la conséquence d'une telle démarche étant que ceux qui étudient la vie amoureuse de l'enfance et de l'adolescence et émettent des suggestions comme étant leurs solutions à ce sujet, s'exposent à être inculpés du crime de « détournement de mineurs ». S'il se trouve que le procureur de l'État approuve émotionnellement le plaignant, l'instruction de l'affaire n'est plus alors qu'à la merci des hasards. L'expérience pratique a amplement prouvé qu'il n'existe pas de dispositions légales permettant de poursuivre un tel biopathe en faisant valoir que sa démarche n'est pas dictée par le souci de la vérité ou dans le secours des enfants et adolescents, mais uniquement par son aversion pour ce genre de procédures scientifiques. Il faudrait toujours tenir compte de la motivation d'une accusation, de même qu'on tient compte de la motivation d'un meurtre.

Cet exemple devrait suffire à illustrer la situation. Les archives de l'Orgone Institute contiennent suffisamment d'évidences, issues de faits, prouvant que la situation est grave, puisque toute recherche d'avantgarde est gréevée, en sus des difficultés inhérentes à toute activité de pionnier, de l'obligation de livrer une bataille plus ou moins désespérée contre ce genre d'irrationalisme.

[proposition de loi soumise au Congrès des États-Unis en novembre 1952 par THE WILHELM REICH FOUNDATION.]

Appendice

L'arme de la vérité

Application pratique des enseignements du *Meurtre du Christ*
à la vie de la société états-unienne (1940-1952)

Table

- 1 - La signification bio-énergétique de la vérité
- 2 - Vérité et contrevérité
- 3 - Le parallèle des petites gens
- 4 - Qui est l'ennemi ?
- 5 - Hideuses distorsions apportées à la vérité orgonale
- 6 - La racine rationnelle de la « résurrection »
- 7 - Le sens de la contrevérité
- 8 - Le nouveau leader

Annexe chapitre 1

La signification bio-énergétique de la vérité

LA VÉRITÉ EST LE contact plénier, immédiat entre le Vivant qui perçoit et la Vie qui est perçue. L'expérience de la vérité dans sa plénitude est d'autant plus accomplie que le contact avec ce vivant est plus intime. La vérité est d'autant plus compréhensible que les fonctions vivantes qui la perçoivent sont coordonnées. Et la perception qui vit est coordonnée à l'ampleur du mouvement du protoplasme en vie. *Ainsi, la vérité est une fonction naturelle de l'interaction entre le Vivant et le vécu.*

La vérité n'est pas, fondamentalement, comme beaucoup le croient, un idéal éthique. Elle est devenue un idéal éthique lorsqu'elle a été égarée avec la perte du « paradis », c'est-à-dire la perte du fonctionnement intégral du Vivant dans l'Homme. Dès lors, la vérité ayant été abolie, elle apparut comme image dans le miroir de l'idéal. La vérité n'est pas plus quelque chose qui s'impose. Vous n'imposez pas à votre cœur de battre ou à vos jambes de se mouvoir ; de la même manière on ne peut « forcer » la vérité ou la circonvenir. La vérité est en vous et opère en vous tout comme votre cœur ou vos yeux fonctionnent, bien ou mal, selon l'état général de votre organisme.

Le Vivant, dans son interaction continuelle avec son environnement, vit pleinement la vérité dans la mesure où il est en contact avec ses propres besoins ou, ce qui revient au même, avec les influences du monde environnant satisfaisant les besoins naturels. L'homme des cavernes était obligé, pour survivre, de connaître les habitudes des animaux sauvages, c'est-à-dire qu'il devait s'approprier la vérité sur leur manière de vivre et d'agir. L'aviateur moderne, pour arriver sain et sauf à destination, doit rester en contact intime et en réactivité complète avec les rafales de vent, le moindre des changements d'équilibre de son avion, la fluidité de ses propres

sens et les mouvements de son corps. Il vole véridiquement. La moindre confusion dans ses réactions sensorielles à son environnement intérieur ou extérieur, signifierait la mort. Ainsi, il vit véritablement s'il domine les éléments, et continue de vivre. Malgré cela, il n'a pas à « chercher » la vérité ni à « tendre » vers elle au cours de son vol.

La vérité est donc une fonction naturelle, tout comme pour les Esquimaux, marcher, courir ou chasser l'ours, et pour les Indiens trouver la trace de l'ennemi. Elle est, dans le cadre de l'ensemble des fonctions naturelles, une partie intégrante de l'organisme qui dépend de l'intégrité aussi bien que de l'intégration de tous les sens. *Le premier, le sens ORGONAL doit être intact.* La vérité, dans quelque domaine de la vie qu'elle opère et quel que soit son champ, est donc un outil du Vivant, agissant de concert avec tous les autres outils donnés ou formés par les sens et la motilité organique. Se servir de la vérité comme arme consiste donc en l'emploi le plus large possible de son contact propre avec toutes les situations de la vie, la sensation, la connaissance, le toucher et l'influence de tout ce qui est interne ou externe. Pour cette raison, la vérité est la fonction qui s'apparente le plus à la croissance, puisque le développement est une réaction d'expansion et d'adaptation aux divers stimuli internes et externes. Seul l'organisme véridique peut grandir du fait de ses expériences, celui qui ne peut croître n'est pas véridique, c'est-à-dire n'est pas en harmonie avec ses propres nécessités bioénergétiques. Il reste assis dans l'expectative.

Il existe certaines vérités qui sont fournies *a priori* par les sens et les mouvements de chacun. Que la Vie, le Vivant, soit MOUVEMENT incessant est en soi une vérité qui s'auto-vérifie. Que l'amour soit la fusion de deux organismes est une autre vérité auto-évidente, provenant du désir ardent de fusion, de la fusion déjà présente et de la perte de son identité circonscrite particulière lors de l'étreinte. Qu'il existe quelque chose de très vivant, d'émotionnellement animant, de vibrant et de vivifiant dans l'atmosphère qui nous entoure est une autre vérité auto-évidente, qu'importe qu'on l'appelle Dieu, Esprit Universel, Père Souverain, Royaume des Cieux ou Énergie d'Orgone. Cette expérience est commune à tous les humains, et indélébile. Elle est bien plus ancienne et plus persistante que toutes les autres perceptions, moins évidentes, de l'existence de chacun. Observez une jeune épagneul en train de mettre bas et de soigner ses chiots et vous comprendrez ce que signifie, ce *qu'est une vérité donnée avec naturel.* La vérité est quelque chose qui ne saurait être appris ou transmise à l'organisme. Elle naît en tant que fonction essentielle avec l'organisme et se développe aussi

longtemps que l'organisme maintient son fonctionnement comme une unité, c'est-à-dire conserve sa pleine aptitude orgonale à sentir.

Avec la perte du paradis, c'est-à-dire la perte de la vitalité de la Vie, avec le rejet des fonctions essentielles des sens appartenant à l'humain telles que l'étreinte génitale en accord avec les besoins naturels, le « CHERCHEUR DE LA VÉRITÉ » fit son apparition dans le monde d'une humanité ravagée. Ce qui est appelé « Pêché » par les chrétiens, « Sabotage » par les fascistes rouges, « Ignorance » par les scientifiques, est l'expression de la perte du total contact orgonologique avec sa propre vie ; en conséquence, *des contacts de remplacement, faux et inadéquats* ne pouvaient que se développer pour maintenir la vie comme sur des béquilles. (Cf. aussi « Manque de contact » dans *L'analyse caractérielle*, 3ème éd., 1948.) Voici la peste à ses débuts. Avec le péché apparut le prophète, avec la maladie le sorcier guérisseur. Et, parmi eux, on ne comptait que rarement, très rarement, un Christ osant saisir la vérité à bras-le-corps, sans restrictions, bien qu'il fût, ici comme là, lié à sa civilisation ou aux us et coutumes des peuples de son temps, comme un enfant aux jupons de sa mère.

Il est extrêmement important pour la compréhension de la peste émotionnelle de saisir que plus ce que l'on cherche est au plus près des émotions génitales de l'humanité, plus la recherche de la vérité devient factice et futile. Parce que le Christ a mis le doigt précisément sur la perte par l'homme de la vivacité de la Vie en lui-même, qui est, en dernier recours, la perte de son fonctionnement génital remplacé par la sèche, vide, frustrante obscénité poussant désespérément vers la perte du paradis, sa vérité était profonde, de dimensions cosmiques, et a pu conquérir une grande partie du monde — et a aussi subi la pire des déformations, celle qui a pour centre le « Pêché de la Chair ». La quête de la vérité s'étant substituée à la vivacité de la vérité, l'ÉVASION DE LA VÉRITÉ devint l'inséparable compagnon de cette quête-vérité. C'est l'évasion de la vérité, et non pas la quête-vérité qui, dès lors, prévalut.

Cela est facilement compréhensible. La vérité, comme manifestation du contact le plus étroit de la Vie avec elle-même et son environnement, est inextricablement liée à l'organisation, dans son aspect économique, de l'énergie de la Vie. Pour cette raison, la vérité, si elle est vécue pleinement, excite les émotions les plus profondes, et avec ces profondes émotions, elle sollicite à un haut degré le désir de l'étreinte génitale. *Puisque maintenant, la cœur de la libération de l'énergie du Vivant a été exclu et mis au ban par les humains depuis le fond des âges, les besoins de vérité doivent être aussi éludés.* Chaque pas vers

la vérité rapproche inévitablement l'intimité de l'humain de la fonction perdue. Il n'est donc pas étonnant que chaque chercheur-de-vérité fut accusé toujours et dans toutes les civilisations fondées sur le refoulement de la génitalité, « d'immoralité » et que la pensée réactionnaire ait sans cesse combattu la vérité, dans laquelle elle voyait le diable conduisant droit à l'immoralité ».

Plus la génitalité est bannie des sens et activités humaines, plus rude est la lutte contre la vérité et plus totale est la transformation de la vérité *biologique* en « vérité » *mystique*. La religion chrétienne est une religion mystifiée du Vivant, qui combat la vraie réalité de ce qu'elle représente et qu'elle adore comme un idéal. Toutes les vertus *concrètes* de la nature réapparaissent sous forme de vertus *idéales* vers lesquelles on doit tendre. Ainsi est née la dichotomie entre le diable, qui est un Dieu perverti, et le domaine des morales.

La FUITE DE LA VÉRITÉ, si typique de l'humain ayant perdu le paradis, c'est-à-dire ayant perdu la sensation de Dieu dans son corps, a, par conséquent, une *raison d'être* (en français dans le texte) parfaitement justifiée. Dans un monde de refoulement total des lois de la Vie, la vérité bouleverse précisément ces émotions qui renversent le mode de vie bien ordonné, devenu indispensable à l'existence de l'humain *cuirassé*. La vérité, en pénétrant le cœur de la misère humaine, *ferait obstacle* aux joies que l'homme s'est aménagées dans sa vie de substitution : les petites intrigues amoureuses entretenues en cachette, les deux petites semaines de congé, les petites joies à l'écoute de la radio, les petites dépenses inutiles. Elle gênerait gravement les accommodements *nécessaires* aux difficultés de la vie soumise aux structures et conditions de travail. Mettez un Amérindien, un Esquimau du Grand Nord ou même un paysan chinois en contact avec les toutes dernières acquisitions techniques de la civilisation et il deviendrait impotent dans le contexte de leur [sa] vie habituelle. Ceci est banal. Il s'agit ici essentiellement de montrer que la structure caractérielle malhonnête de l'homme de notre temps a une signification et une fonction *rationnelles* qui ne sauraient être écartées d'une chiquenaude, comme les colporteurs de liberté de toutes les nations recommandent de le faire. Ils sont ignorants de ce que signifie le terme « adaptation ». Ils seraient incapables de traiter une dépression nerveuse due à l'incapacité de fonctionner effectivement en accord avec les rêves.

Même le rêve du paradis, qu'importe sous quelle forme il apparaît, est rationnel et nécessaire. Il remplit le cœur d'un reste du vieux rougeoiement

de la Vie au milieu d'une actualité morose, tout comme le portrait d'une pin-up ajoute au courage du soldat sur la ligne de feu. Les pin-up agissent comme une continuelle torture, vraiment, mais elles maintiennent aussi un rêve de vie.

Tout cela nous dit que, pour aussi cruciale qu'elle soit et pour autant que la vérité soit la seule arme capable de désarmer la peste, elle ne saurait être imposée, injectée, apprise ou forcée à quelqu'un qui ne l'a pas fait croître initialement dans son organisme. LA VÉRITÉ EST FUIE PARCE QU'ELLE EST INSUPPORTABLE ET DANGEREUSE À L'ORGANISME INCAPABLE D'EN FAIRE USAGE.

Vérité veut dire contact plénier avec soi-même aussi bien qu'avec le monde environnant. Vérité veut dire reconnaissance de son propre mode de vie comme étant différent de celui des autres. Imposer au commun des mortels une vérité qu'il ne peut pas vivre, veut dire susciter des émotions qu'il lui est impossible d'assumer ; cela veut dire mettre son existence en danger ; cela veut dire ébranler l'équilibre bien campé d'un mode de vie, fut-il désastreux.

La vérité n'est pas ce qu'un Russe prostitué politique voudrait qu'elle soit : un instrument de pouvoir modifiable à volonté. Personne ne peut changer la vérité pas plus qu'il ne peut changer la structure caractérielle fondamentale de quelqu'un.

Voilà des faits dont il faut se souvenir constamment pour ne pas se laisser séduire par les prophètes qui, il est vrai, aperçoivent la lumière mais ne savent comment permettre à leurs contemporains de s'en saisir dans la paix et la joie plénière. Ce serait alors se recommander du diable.

Il y a en conséquence une rationalité irrationnelle dans la persécution de la vérité, qu'on ne peut pas maîtriser tant que n'aura pas pu faire prévaloir la pleine vérité du vivant. Ou que ce soit, la vérité porte un regard critique sur elle-même. Pour que la vérité ait été persécutée à travers les âges, ce qui est évident, il doit y avoir une très bonne raison. Il y avait une bonne raison dans la montée du fascisme, qu'il fût de la variété noire ou rouge : *le fascisme a éveillé un monde endormi à la réalité de la structure caractérielle irrationnelle et mystique des peuples de la planète*. Le raisonnement sur l'influence néfaste du fascisme, au XX^{ème} siècle, auprès des masses asiatiques est un sérieux rappel du tort qu'a causé à des milliards d'êtres humains, au travers des âges, la transposition mystique de la vivacité de la Vie. De telles fonctions rationnelles, contenues dans le brutal irrationnel, sont une part de la vivacité de la Vie, et l'organisme véridique les reconnaîtra. Si nous ne som-

mes pas exactement d'accord avec le commandement nous enjoignant d'« aimer nos ennemis », nous sommes en revanche parfaitement d'accord pour dire que la signification de ce précepte était « *Comprenez les motifs de vos ennemis* ». Pas un seul leader politique de l'Allemagne pré-hitlérienne n'avait vraiment étudié le credo de Hitler avant l'instauration du règne de terreur hitlérien. Ainsi, ils s'en tenaient au babillage selon lequel Hitler était un « serviteur soudoyé de la bourgeoisie ». *Reconnaître le rationnel dans ce qui est profondément irrationnel est la marque du véritable vivant*, c'est-à-dire provient d'une perception particulièrement vive de sa propre condition de vie. Seul le colporteur de liberté dont la hotte vide est remplie jusqu'au bord d'une suffisance stupide entreprendrait de croire qu'il est lui-même pleinement parfait et que son ennemi est pleinement mauvais. Il y a une motivation rationnelle dans la plupart des événements néfastes. La situation désastreuse dans laquelle les jeunes adolescents se rencontrent aujourd'hui, la soi-disant délinquance juvénile qui, dans six cas sur dix, consiste simplement à se livrer à l'étreinte naturelle dans les circonstances extérieures et intérieures les plus désastreuses — cette situation est vraiment un pense-bête destiné à rappeler à un monde d'immobilisme les lois de la vitalité de la Vie se manifestant dans un organisme parvenant à maturité. Et cette voix ne cessera de pousser des cris jusqu'à ce que le monde s'ébranle enfin et entame son mouvement en avant.

La fuite devant la vérité par le corps médical et le corps enseignant, qui portent de lourdes responsabilités, dans le cas de la situation des adolescents est *rationnelle* ; ils *ne sauraient comment* entreprendre quelque chose, *ce qui* serait à faire et *par où* commencer si on les confrontait à un cas isolé de détresse juvénile. Du fait de leur fuite chronique devant la question et la continuelle erreur dans la représentation qu'ils se font du problème, ils ont perdu la capacité d'apprendre et d'agir en conséquence. Les vieilles lois ne sont pas adaptées et ne l'ont jamais été. La Police n'est pas l'organisme qualifié pour s'occuper de la détresse des jeunes, sauf en cas de crime manifeste contre la vie et la sécurité. Les médecins issus d'écoles de médecine qui, ou bien évitent totalement le problème (« N'Y TOUCHER JAMAIS ») ou bien adhèrent toujours aux concepts vieux, surannés et fallacieux fournis par des parents et éducateurs vieux, dépassés et desséchés de toute vie ; ils n'ont pas la possibilité de prendre des responsabilités ou de faire quoi que ce soit. Les pédagogues se trouvent dans une situation similaire. Ainsi, la peste se maintient elle-même. Les faux-fuyants deviennent rationnels dans un contexte des plus médiocres. La proclamation de la pleine vérité

sur la peste sans une préparation pour le plein succès de son extermination serait une initiative également criminelle. Que pourraient faire des millions d'adolescents face à l'entière vérité concernant leur vie, sans un seul parent qui comprenne leur triste situation, sans support public, sans aucune sorte d'aide, et de plus affligés d'une structure frustrée et d'une pensée en mauvaise santé ?

Ceux qui connaissent la détresse de l'adolescence se tiennent à distance des colporteurs de liberté. Le colporteur colporte « la liberté sexuelle » pour les adolescents comme il l'a fait pour « le pain et la liberté », sans avoir la plus petite once d'une idée de comment le pain et la liberté s'obtiennent ; d'ailleurs il voudrait, comme il l'a *fait* en réalité, colporter « la liberté sexuelle pour la jeunesse », mais d'une manière dangereuse, jusqu'à ce qu'on l'en empêche. Aucune solution à un problème social majeur n'est possible sans le plein soutien du public et sans la pleine connaissance de ce que cela occasionnera. Nous devons, par tous les moyens, pincer le bourgeon florissant d'un nouveau label de nuisance sociale : le *Colportage de Vérité*. Il occasionnera plus de tort qu'aucun autre mensonge n'en a jamais occasionné.

La solution du problème de l'adolescence et avec elle de la délinquance juvénile requiert :

Un retournement complet dans l'approche de la coexistence extraconjugal des garçons et des filles, garantie par la loi.

Une coopération sans réserve des parents basée sur une compréhension rationnelle et médicale de l'adolescence.

Une éducation des jeunes, *dès la prime enfance*, qui assurera une structure caractérielle propre à assumer les secousses inhérentes à une vie riche et apte à la pleine adaptation aux lois de la bioénergie.

L'appui total de la part des administrations sociales.

Un habitat qui tiendra compte des besoins d'intimité des adolescents.

Un nombre suffisant d'éducateurs et de médecins *eux-mêmes en bonne santé* disposés à intervenir en cas de besoin. Cela implique la pleine connaissance du public de la fuite des psychanalystes devant la vérité qui, de nos jours, aident à la formation de l'opinion publique en matière de santé mentale.

Une révision consciencieuse de nos anciennes lois sur le viol et le détournement de mineurs en vue d'établir une distinction entre *l'amour inhérent à l'adolescence* et la véritable *séduction* criminelle.

Une adhésion sans réserve aux thèses de la biologie humaine (au

sens orgonologique du terme) par les écoles.

Une protection adéquate contre la peste émotionnelle qui voudra et certainement tentera d'infliger ses ravages aux jeunes gens vivant joyeusement.

Et la résolution de maints autres sujets importants qui se présenteront en leur temps.

Tout cela on l'ignore ; le saurait-on que cela resterait inaccessible au *colporteur de liberté* ; tout comme d'ailleurs au *colporteur de vérité*. Son activité vise essentiellement à embrigader la jeunesse dans leurs organisations en vue d'une exploitation politique de la détresse sexuelle de cette jeunesse. Demain, le colporteur de liberté organisera, comme il l'a fait si souvent par le passé, des mouvements de jeunesse pour plus tard trahir le cœur même de la vie des jeunes en adoptant une attitude plus réactionnaire encore que celle des braves vieux conservateurs, parce qu'ils ont promis plus qu'ils ne pouvaient possiblement tenir. Méfiez-vous du colporteur de liberté en matière d'amour et de Vie. Il ne pense pas ce qu'il dit. Il ne comprend rien de la Vie et des obstacles qu'elle rencontre. Il transforme toutes les réalités en formalités, tous problèmes pratiques que soulève la vivacité de la Vie en ratiocinations sur un paradis futur de l'humanité. En réalité, en procédant de la sorte, il s'embourbe et porté au pouvoir par la masse des gens crédules, il entraîne par là même la population entière dans un état de misère complet.

Le colporteur de liberté transforme l'attention pour la vérité en leurre afin d'attirer les gens dans un piège. La vérité est, de son point de vue, un « idéal » et non pas une *manière de faire* les choses dans la vie de tous les jours. Il croit qu'il défend la vérité s'il est vertueux. Le conservateur qui, en dehors du fait qu'il ait une connaissance instinctive des grandes difficultés inhérentes à la poursuite de la vérité, défend le *statu quo* en matière sociale et est de ce fait infiniment plus honnête. Il a au moins une chance de rester convenable. Le colporteur *est obligé*, lui, s'il compte réussir son coup, de vendre son âme au diable.

La vérité doit être utilisée avec prudence contre la *peur* de la vérité qui est, elle, *justifiée* par les conditions présentes. La vérité ne peut être utilisée comme un instrument sans infliger de la souffrance ; pas plus qu'elle ne peut être utilisée comme un remède médical. Elle fait partie intégrante de la manière à venir de vivre et *se doit de croître organiquement avec les sens et les premiers mouvements de vos enfants dès le tout début* de l'enfance. Cela réclame une protection sociale et légale qu'aucun colporteur de liberté ou de vérité n'est

disposé ou apte à lui donner.

Toute vérité a besoin, en tant que *manière de vivre*, d'avoir l'occasion de s'exprimer librement. Ainsi elle s'épanouira par ses propres moyens. Ce qui est le plus nécessaire est une égalité de chances avec le mensonge, le commérage, la calomnie et le meurtre de la Vie.

Est-ce trop demander ?

La vérité ne peut être utilisée comme arme contre le Meurtre du Christ que si elle a pu se développer comme un arbre, si ses branches se sont déployées librement comme celles d'un chêne dans la forêt.

Un corps qui ment dans chacun de ses mouvements, une âme dont le mensonge est l'expression habituelle, sans qu'il soit possible de l'aider, ne peuvent se voir la vérité implantée ou injectée dans leurs veines. La vérité, dans de tels récipients, se transformerait en un mensonge pire encore que le simple mensonge que l'on a déployé comme protection de ce qui reste de Soi. Une telle vérité, injectée dans un corps malade, se transformant en mensonge deviendrait alors horriblement meurtrière. Elle serait obligée de *prouver* à chaque instant qu'elle N'EST PAS un mensonge, qu'elle est la VÉRITÉ *en soi*, que le fait de *ne pas* croire qu'elle est l'essence même de la vérité serait un sacrilège contre les fumées consacrées, ou le patron, ou la matrone, ou le pouvoir établi, ou la nation ou contre ceci ou cela. Écoutez la proclamation de l'« authentique vérité bolcheviste » et vous comprendrez rapidement à quoi ressemble et à quoi aboutit la vérité transformée en mensonges pour avoir été injectée dans des corps malhonnêtes.

En conséquence, méfiez-vous donc du colporteur de liberté qui vend au marché des vérités comme d'autres vendent au marché des lacets de chaussures. Il est pire qu'un voleur de chevaux. Le voleur de chevaux ne promet pas le ciel sur terre ; il se contente de voler des chevaux. Le voleur de chevaux est pendu à un arbre haut et court, alors que le colporteur de liberté vaque librement.

Le colporteur de liberté refuse d'apprendre pourquoi il y a tant de mensonges dans le monde, depuis tant de temps, chez tant de gens.

Apprenez à reconnaître le colporteur de liberté à son allure vertueuse, à sa droiture inconditionnelle, à son index dressé comme la baguette d'un maître d'école ; apprenez à le reconnaître à la lueur cruelle de ses yeux, à sa voix âpre, à sa bouche figée, à son immuabilité inhumaine dans sa quête de l'impossible.

La vérité qui s'est épanouie organiquement dans un corps véridique est une vérité qui combat la vérité truquée, celle des esprits rigides qui nient la

réalité de sa nature et de ses manifestations. La sève de la vie a quitté leur sang. Ils s'imaginent que la vérité est quelque chose qui découle logiquement d'un fondement donné. La vérité est ce que vous révèle avant tout pourquoi la vérité est si rare et si difficile à obtenir, pourquoi il y a des imposteurs de la vérité qui désavouent la réalité de notre existence.

L'interprétation du monde par un fou n'est pas véridique bien qu'elle soit la conséquence logique de ses fondements. Néanmoins, il y a toujours *au moins un* germe de vérité dans tout ce que les hommes proclament.

Les gens évitent la vérité parce qu'une seule étincelle de vérité entière et vécue suscite davantage de vérité en l'action, et ainsi de suite, si bien que la plupart des gens se trouveraient arrachés de la linéarité coutumière de leurs vies. Mais fondamentalement, cela n'empêche pas les gens de savoir ce qui est vrai et ce qui ne l'est pas, même s'ils prêtent si souvent main forte au mensonge. Ils supportent le mensonge parce que le mensonge est devenu une béquille sans laquelle leur vie ne serait plus possible. C'est pourquoi, dans les relations humaines habituelles, c'est la vérité et non le mensonge qui est suspectée d'être fallacieuse.

L'habitude de mentir dans la vie de tous les jours a abouti à une certaine technique de la reconnaissance du mensonge, à se le concilier et à vivre avec, autant qu'il est possible. Celui qui utiliserait la vérité contre ce genre de mensonge deviendrait un « croisé » mis au ban de la communauté humaine.

Il ne s'agit pas de « proclamer la vérité », mais de *la vivre aux yeux du commun des mortels*. Et cela est parfaitement possible à condition que la vérité soit une *vraie* vérité et non une vérité de circonstance, d'invention, d'anticipation ou de propagande. La vérité doit être une part de votre Soi, comme votre jambe, votre cerveau ou votre foie. D'autre part, ne tentez jamais de vivre une vérité qui ne s'accorde pas avec tout votre être, elle se transformerait en mensonge en un rien de temps, et par-dessus le marché en un mensonge pire encore que celui qui s'est développé organiquement avec les expédients de la vie sociale.

Et c'est une vraie difficulté que d'énoncer clairement la vérité que l'on vit. Vous risquez fort d'être une voix dans le désert si vous prêchez la vérité. *Ne prêchez pas la vérité*. Montrez aux gens par l'exemple la manière d'accéder à *leurs propres* sources de véritable vivacité. Laissez les gens vivre *leurs propres* vérités, *non pas* la vôtre. Ce qui est pour l'un vérité organique n'est pas une vérité pour tous les autres hommes et femmes. Il n'y a pas de vérité absolue, tout comme il n'y a pas deux visages identiques. Au reste, il

existe des fonctions fondamentales dans la nature qui sont communes à toute vérité. Mais l'expression individuelle varie de corps à corps, d'âme à âme. Il est vrai que tous les arbres plongent leurs racines dans le sol. Mais l'arbre A ne saurait utiliser les racines de l'arbre B pour puiser sa nourriture du sol, puisqu'elles ne sont pas les siennes. L'essence de la sagesse est la variation des règles pour maintenir le particulier dans le général. Séparer ce qui varie ? la différenciation ? de ce qui est commun, est une manière de faire du colporteur de vérité dans sa jeunesse. La voie du commun et la règle dictatoriale pour tous ont été les chemins empruntés par le colporteur de liberté *lorsque sa jeunesse l'eut quitté*.

Le monde est tombé dans l'erreur d'être entre l'un et l'autre. Il est aujourd'hui appelé « individualisme » et « étatismisme », et tous deux auront beaucoup d'autres noms avant de disparaître de la surface de la terre. Ils ne sont pas encore nés les enfants qui vivront selon les lois de la Vie, telles qu'elles opèrent dans les arbres d'une forêt, dans les oiseaux ou dans les blés des champs.

Le colportage de liberté ravit à la vérité toute possibilité d'évidence, de pouvoir aiguïser ses outils, de structurer sa conduite, de reconnaître ses ennemis, de faire face à ses difficultés, de faire face au danger, d'apprendre où elle risque de se transformer en un mensonge pire que le mensonge naturel. C'est pourquoi aucune règle ne peut être donnée sur la manière d'utiliser l'arme de la vérité, comme plus d'un lecteur l'aurait attendu de ces pages. C'est encore un indice de la mystification du Christ qu'on attende d'un *autre* prophète des règles, une conduite générale valable pour tous. On espère ainsi échapper à la difficulté de trouver sa vérité particulière dans son Soi particulier, celle qui vous convient à *vous* et non à quelqu'un d'autre.

Il n'existe qu'*une* seule règle commune valable pour la recherche de votre vérité particulière. Elle consiste à apprendre à écouter patiemment ce qui se passe au fond de vous-même pour vous donner une chance de trouver votre propre voie, celle qui n'appartient qu'à vous et n'est la voie d'aucun autre. Cela n'aboutit ni au chaos ni à l'anarchie sauvage mais, en dernier recours, vous fait déboucher dans le domaine où la *vérité générale à tous* plonge ses racines. Les voies d'approche sont multiples et aucunes ne se ressemblent. La source d'où la sève de la vérité est commune à tous les êtres vivants, bien au-delà de l'animal humain. Il doit en être ainsi parce que toute vérité est une fonction de la vitalité de la Vie, et que la vitalité de la Vie est essentiellement la même en toute chose qui se meut par pulsa-

tions. Il s'ensuit que la vérité fondamentale de tous les enseignements du genre humain est la même et se réduit à une seule chose commune : *Trouver le cheminement de cette chose que vous sentez quand vous aimez tendrement, lorsque vous créez, quand vous construisez votre maison, quand vous donnez le jour à vos enfants ou quand la nuit, vous regardez les étoiles.*

Ainsi, tous les sages connaissant la vérité, ou l'ayant recherchée, avaient pour point commun l'expression de leurs yeux et la marque du mouvement du vivant sur leurs visages. Il est affligeant mais vrai que le grand clown du cirque porte cette expression derrière son masque. Il a frôlé de près de grandes vérités. C'est l'exact contraire d'une populace hurlante lançant des pierres dans les vitres. C'est très éloigné du gloussement d'une fille aguicheuse excitant les hommes pour découvrir une fois de plus combien ils pourraient être dangereux pour elle. C'est l'opposé des regards du bourreau ou des mimiques du libérateur des peuples, desséché, cruel, rusé, délateur, cachottier, impitoyable et sans scrupules. *Apprenez à reconnaître les traits des faux libérateurs.* Apprenez à les repérer où qu'ils se montrent, les uns en puissance et les autres matures. Apprenez à reconnaître l'astucieux opportuniste qui ne peut pas vous regarder droit dans les yeux. Et vous saurez alors, par contraste, à quoi ressemble la vérité.

La vérité ne connaît ni les frontières de partis, ni les limites des nations, ni la différence des sexes, des âges ou des langues. Elle est un mode d'être commun à tous, potentiellement disposée à agir en tous. C'est le grand espoir.

Mais la vérité n'est là qu'*en puissance* ; elle n'est pas encore prête à déployer son action, comme la semence dans les champs ne porte qu'en puissance le pain dans son fruit. La sécheresse et le froid glacial peuvent arrêter sa croissance là où elle se trouve et l'empêcher de porter son fruit .

La peste émotionnelle est le froid glacial et la sécheresse empêchant la semence de la vérité de fructifier. La peste émotionnelle établit son règne là où la vérité ne peut pas vivre. C'est pourquoi le regard doit être centré d'abord sur la peste et non sur la vérité, sur la prévention de la sécheresse et du gel plutôt que sur ce qu'il advient du semis. Le jeune plant connaît le passage vers le soleil dispensateur-de-Vie. C'est la peste qui entrave le mouvement de croissance de la tige, c'est pourquoi il faut y apporter notre attention. L'attention doit se porter non pas sur les premiers pas du bébé, mais sur les rochers ou les précipices qui pourraient se trouver sur son chemin. C'est un des aspects de la tragédie de l'humain qu'il n'ait pas vu le précipice

Annexe chapitre 2

Vérité et contre vérité

L'UTILISATION DE LA VÉRITÉ comme arme n'implique pas seulement d'énoncer ce qui est vrai mais aussi, et en première lieu, de reconnaître pourquoi telle vérité particulière *n'a pas* été découverte ou mentionnée plus tôt. Cela peut provenir d'un manque de connaissance technique ou scientifique ; et peut aussi provenir du fait que la connaissance d'une telle vérité mettrait en danger une formation institutionnelle ou structurelle importante. Avant de proclamer une vérité, on se voit donc dans l'obligation de reconnaître les *obstacles* que va rencontrer cette vérité. Sinon, la dérobade à cette vérité sera contrebalancée à la manière unique du colporteur de vérité, c'est-à-dire par la proclamation de cette vérité comme d'un salut. C'est exactement la pire manière dont on puisse procéder pour l'instauration d'un vivant véridique en place d'un mensonge institutionnel.

La servitude humaine est toujours encline à s'établir sur un mensonge institutionnel. Une famille garde sa cohésion à cause de la servitude humaine qui, dans bien des cas, reste l'extension d'un mensonge institutionnel. C'est par égard pour les enfants que l'on exclut la franchise en matière sexuelle, franchise qui aurait pour conséquence de bouleverser les institutions de la vie commune. L'évocation de la vérité et l'établissement du vivant authentique iront toujours avec un risque pour l'amitié et les relations d'asservissement humaines. Tant la vérité que le lien humain plongent leurs racines dans les nécessités du vivant. Par conséquent, si l'asservissement humain fait barrage à la vérité, aucune décision, comme celle de continuer dans son sens, n'est possible à moins que l'on ne connaisse précisément l'*autre vérité*, la « *contre-vérité* » qui maintient le mensonge institutionnel. Ainsi, une vérité doit être mise en balance avec l'autre vérité et poser la question : *laquelle est A UN MOMENT PRÉCIS la plus cruciale ?* Et laquelle est, à long terme et avec une vue

d'ensemble sur la majorité des humains vivants, la plus importante ?

Si la vérité implique le risque de détruire le fondement de telle famille particulière, sans qu'aucun bénéfice particulier ne se manifeste du point de vue plus général des interrelations humaines, la contrevérité doit prévaloir et la vérité doit s'écarter ou attendre le moment où elle gagnera en universalité, en validité pratique. Auquel cas, c'est la contrevérité qui devra lui céder la place. Si vous pouvez sauver un millier de vies enfantines en risquant la sécurité de la famille de deux ou trois enfants d'une famille établie sur un mensonge institutionnel, l'intérêt des milles enfants surpasse l'intérêt de ces deux ou trois enfants. Mais si, en risquant la sécurité de deux ou trois enfants, vous n'aidez pas la plupart des autres enfants, il n'y a aucun sens à proclamer « par principe » une vérité.

Dans l'utilisation de la vérité telle d'une arme contre la peste, les liens de parenté de la vérité *pour le principe* et de la vérité *en particulier* doivent être bien considérés. C'est sur le fond et par principe vrai que le problème de la genitalité de l'adolescent, et avec elle les ravages de ce qu'on nomme la « *délinquance juvénile* », ne pourra jamais être résolu sans le plein établissement d'une vie amoureuse satisfaisante, gratifiante et suffisamment bien protégée pour tous les adolescents. Cette vérité doit, sur le fond et en toute occasion, recevoir notre adhésion si tant est qu'une solution à long terme au problème de la jeunesse comprise comme un tout soit solidement assurée. Mais, dans quelques cas, peser la *contrevérité* vous fera dire que, dans certains groupes ou dans certaine situation, l'application de la vérité crue pourrait être désastreuse. Le groupe d'adolescents dont il s'agit ne sera peut-être pas socialement ou structurellement prêts à vivre cette vérité, ou bien leur environnement pourrait réagir à une telle vivacité d'une manière plus périlleuse encore que la misère qui est de toutes façons la conséquence de leur situation présente. D'un autre côté, une vérité particulière doit être en accord avec une vérité de fond ; il n'y aura alors aucun bouleversement, comme lorsqu'un école ou une maisonnée est en harmonie avec la solution de base du problème de l'adolescence.

La vérité doit toujours être mise en balance avec la contrevérité lorsque les gens, comme ils sont si souvent enclin à le faire, mettent leur relations sociales loin au devant de la recherche d'une vérité vitale qui est indissociable d'une prise de risque dans le maintien des relations amicales. Ces personnes résistent-elles présentement à la vérité parce qu'elles dépendent davantage de la contrevérité que de la vérité ; ou bien à cause de leur couardise, effrayées par leurs voisins et amis qu'elles flattent comme des animaux sauvages afin de calmer leur courroux de crainte que celui-ci ne se déchaîne ? Dans de tels cas,

la poursuite de la vérité est claire : on ne doit pas s'appesantir davantage sur une vérité, qui est valable dans un domaine plus fondamental, à de telles rémissions malveillantes d'animaux sauvages, si son travail consiste à saisir la sauvegarde de la vérité. Cela s'appliquera à tout psychiatre en charge d'un centre d'hygiène mentale, ou au groupe de travailleurs sociaux en charge d'un secteur de la ville où la misère juvénile est endémique.

Si, à cause de la poursuite de la vérité, on succombe au graissage de patte et aux tapes dans le dos en vue de se dispenser de l'embarras de se faire des ennemis, on est un lâche, purement et simplement, et inapte à exécuter ce travail. Dans ce cas, ce travailleur en particulier n'est intéressé que par sa propre sécurité et ne prend aucune considération de ce qui peut arriver aux personnes dont il a la charge. Il ferait bien d'être relevé de son travail si celui-ci requiert un esprit de pionnier, du courage, et aussi bien, une habileté éprouvée, pour affronter la peste.

Quoi qu'il en soit, si un travailleur social ne doit s'occuper que de procurer à des familles les nécessités élémentaires à la vie, telles que d'attribuer un appartement ou du travail, ce à quoi la peste n'oppose aucun obstacle, il n'éprouvera aucun risque dans la poursuite de son métier à proclamer des vérités plus élémentaires et plus engageantes.

Ainsi l'emploi de la vérité est un art à part entière, un art qui doit être patiemment développé par l'expérience, comme tout autre art, en vue d'acquérir l'habileté nécessaire dans l'usage d'une vérité importante comme d'une arme dans la bataille contre la peste. Autrement, on ajouterait seulement du « colportage de vérité » au « colportage de liberté », ce qui provoquerait un agacement pour tous, sans atteindre le moindre objectif dans le cadre de son travail.

En aucun cas on ne peut, ni ne pourrait, introduire une vérité « à la dérobée » dans un groupe ou dans un contexte social, si aucune des personnes qui le composent n'est prête à se l'approprier. L'usage de méthodes insidieuses rendrait inévitablement la vérité elle-même douteuse et serait ainsi rendue entièrement inutilisable. C'est très différent de trouver une contrevérité, d'éliminer sa *raison d'être* pour la remplacer avec prudence par une vérité fondamentale. Un orgonologiste qui commencerait à bouleverser tout un hôpital et mettrait en danger sa propre position par la proclamation d'une vérité à propos de la médecine orgonale, n'est qu'un casse-pieds nuisible. Les gens en détresse sentent la vérité et *viendront à vous* si vous savez patiemment attendre et leur donnez l'occasion de faire mûrir ce dont ils ont besoin. Les rencontrer ne posera alors aucune difficulté.

Toutefois cette manière rationnelle de faire peut facilement être remplacée par le procédé de l'apaisement-de-la-bête d'une personne au type tape-dans-le-dos, et même être présentée tel un bouclier, afin de conserver sa propre sécurité. Cela doit être combattu avec tous mes moyens dont dispose la vérité crue. Ces tapes dans le dos et ces pincements de joue, mondanités sociales de duperie, sont des éléments de la vaste armée de cette peste qui s'exprime pour maintenir ses positions, sans prendre aucune considération du nombre d'enfants qui en meurt ou du nombre de gens qui périssent de faim, du moment qu'est assurée leur seule fausse amitié. Il va sans dire que rien ici n'a de relation avec la *vraie* amitié. C'est semblable à l'amitié des escrocs qui savent pertinemment que chacun d'entre eux attend uniquement le moment opportun de trancher la gorge de l'autre. Le monde de la diplomatie et de la socialité, les thés d'après-midi, les délégations et tractations d'affairistes, sont emplis de telles machinations en vue de faire fuir la vérité qui, d'une pichenette, rendrait dérisoires toutes les flagorneries et remplacerait la fausse amitié par un vrai esprit d'équipe entre personnes s'engageant épaule contre épaule à faire tourner la même roue. De telles personnes n'éprouve aucune crainte à soumettre leur amitié à un test suprême, qui est de risquer d'outrepasser les limites de la tolérance.

Le nouveau leader devra être un expert dans la distinction entre la véritable amitié de l'humain et la personne apaisant-l'animal-sauvage qui se pose pour amicale. Cette dernière est la sœur jumelle de la sangsue inassouvie qui séduit par son adoration mystique le génie esseulé, dans le désir d'en faire un gouvernant dictatorial ou un martyr religieux.

Connaître la contrevérité, qui soutient et justifie le mensonge institutionnel, est une partie des tâches à mener pour triompher de la misère sociale ; une des tâches à remplir avec la crainte que la vérité, grosse de ses futurs développements, ne se transforme en un mensonge pire que le premier qu'elle se proposait d'éliminer du monde.

En bref, la vérité doit être protégée d'une mise en miroir pour une adoration vide et dans le but explicite de couvrir un autre Meurtre du Christ.

Examinons maintenant la question de savoir si la publication d'un ouvrage tel que *LE MEURTRE DU CHRIST* se conforme à ses propres règles, qui sont d'éviter de parler véridique par principe. Les contrevérités relatives à une telle publication il y a cinq cents, ou même cent ans, auraient empêché la publication de cette vérité, si tant est qu'elle fût connue. Il n'existait alors aucune conscience générale de la misère sexuelle ; il n'existait aucune connaissance de la structure caractérielle de l'humain ; il n'y avait pas trace de cette inclina-

tion de la masse des gens à s'intéresser à la Vie ; il n'y avait aucune connaissance disponible pour venir à bout de la scolastique médiévale ; il n'y avait aucune trace de sexologie scientifique, ou d'expérience faite à ce propos ; l'Église chrétienne n'avait pas sa disposition présente qui — pour le moins — se penche sur les problèmes que posent une vie amoureuse à l'humain ; il n'y avait aucune connaissance sur la contraception, les antiseptiques, la cuirasse caractérielle, la génitalité infantine, la répression sexuelle ; tout cela devait apparaître avant que l'Église chrétienne ait entamé sa transformation. La réforme de la chrétienté devait d'abord dépoussiérer le monde de l'ascétisme catholique. Aujourd'hui, une nouvelle réforme se développe au sein même de l'Église, telle qu'on parle de planification des naissances, qu'on se préoccupe de la sexualité infantine, et même de l'amour en dehors du mariage.

La science de l'humain s'est approchée du point de vue cosmique de l'homme et de la femme dans la chrétienté (voir *La superposition cosmique*) et l'Église doit faire face à la multitude des réalités de la Vie. *La vie de Jésus* de Renan devait être publié et la psychiatrie devait se saisir du genre humain. À la lumière de tout ceci, nous pouvons espérer que l'Église chrétienne changera bientôt son regard sur l'Amour du Christ qui est l'amour du corps. Il n'y a pas d'autres alternatives pour la chrétienté que de changer avec son temps.

En d'autres termes, avec le développement de la connaissance de l'humain, la contrevérité maintenue par l'Église du Christ, opposée à la pleine vérité du Christ, se délite peu à peu, et la pleine vérité relative de la signification du Christ est suffisamment mûre pour voir la lumière du jour. Le fonctionnement de l'énergie cosmique dans l'humain en tant qu'Énergie de Vie, et la prise de conscience de la signification de Dieu en tant que racines cosmiques chez la femme et l'homme, ont comblé considérablement le vide existant entre la religion et la connaissance. Nous sommes sur le point de trouver le commun dénominateur qui, pour s'être déployé sur un si long espace de temps, a séparé la spiritualité de l'homme de son existence biologique. De même, une longue période est devant nous qu'il nous faut nous approprier. Cependant la rencontre a très probablement déjà eu lieu, que les représentants respectifs de l'une et l'autre entité en soit ou non conscients. Les tribunaux s'éveilleront d'elles-mêmes à la pleine vérité de la situation. Et ceux qui sont honnêtes, les véritablement Pieux, se rallieront à nous.

¹ En français dans le texte N.d.T.

Annexe chapitre 3

Les parallèles des petites gens

EN POLITIQUE, CHACUN BLÂME les autres sans se blâmer soi-même. Il est temps de renoncer aux boucs émissaires. Il est grand temps de prendre conscience de ce qui déchire l'humanité. C'est la peste émotionnelle, appelée « péché » dans la terminologie chrétienne, qui déchire l'humanité. C'est la cuirasse qui démunit l'humain et le prostre. C'est encore la cuirasse qui lui inspire la peur de la vitalité, de la mouvance de la Vie, qui suscite les sergents de la peste qui deviendront les sergents dans les grandes armées des nations diabolisées.

POUR CHAQUE GRANDE PENSÉE HUMAINE QUI S'ORIENTE VERS LE DÉNOMINATEUR COMMUN AU GENRE HUMAIN, IL EXISTE UNE ANALOGIE CHEZ LES PETITS-HOMMES QUI RÉDUIT À NÉANT LA MOINDRE PENSÉE HUMAINE EMPLIE D'ESPOIR.

Il est inutile de formuler de grandes pensées libératrices tant que Modju, les analogies des petites gens, continue à gâter tout ce qui se fait de valable. Voici quelques exemples des analogies d'interprétation que font les petites gens des grands principes :

<i>Pensée créative</i>	<i>La parallèle des petites gens</i>
Le Dieu de Moïse	Un Jéhovah de revanche, de punition
Pêcheur d'hommes	Guerre consacrée, Croisades, Jésuitisme
Le Ciel du Christ sur Terre	Les anges de Paul au ciel
Liberté	« Je peux faire selon mon plaisir », licence, obscénité
« L'amour du prochain »	« Crains ton prochain » et donne-lui

	de petites tapes dans le dos
La règle d'or	Un compromis dénué de principe
L'éther comme substratum	Un éther spécifique pour chacune des universel fonctions de la nature
La liberté d'entreprise	Brigandage, exaction, tromperie, mise en prison du compétiteur
Discrimination, oppression et haine considérées comme des attitudes peu états-uniennes	« Américanisme », persécution juridique de toute vérité déplaisante attitudes peu états-uniennes
« Le travail humain crée des plus-values »(Marx)	Camps de travail obligatoire russes (Staline)
Relations humain	La politique, la prise de pouvoir sur les autres
Personne dotée d'un savoir	Un expert, une autorité
L'étreinte génitale, l'union sexuelle	« Faire » l'amour, « s'envoyer » une femme
La Loi	Le bureaucrate, le « législateur »
Activité révolutionnaire	Espionnage diplomatique international, subversion
La rébellion contre l'injustice sociale	L'attaque à main armée d'une banque
Société	État, Étatisme, Socialisme
Contribution dans l'intérêt de la sécurité sociale	Taxe pour déliter l'effort fertile et personnel
Organisation du travail	Patron du syndicat ouvrier
Le libre opinion	Le libre-penseur
Lutte contre l'exploitation industrielle	« Moi aussi je veux être riche »
Leader, guide, conseiller	Dictateur, tyran
La lutte contre la dictature	Calomnie et persécution des pensées deliberté et d'avant-garde
Liberté d'expression	Passer outre ce que dit quelqu'un
Critique basée sur les faits	Calomnie personnelle et mensonge
Libre compétition dans l'effort	« Exploitation du menu fretin »
Lutte honnête	Poignard dans le dos
Libertés civiles	Crédulité ; tolérance à l'égard des assassins délateurs
Justice	Procédure judiciaire, persécution

L'attrait de l'aventure	Le jeux de hasard, le tueur de grand-chemin
Sport	La duperie
Vandalisme humain	L'instinct de mort
Chercher et trouver « DIEU »	Litanies, Klu-Klux-Klang, convulsions religieuses
Relations diplomatiques entre les nations	Chapardage généralisé dans les relations internationales
Puissance orgastique	Salut, rédemption sans effort personnel
Sublimation des pulsions secondaires	Snobisme culturel secondaires
Morale naturelle	« Non ! », « N'y touche pas »
Autorégulation	L'idéalité du « Réglez-vous vous-même »
Combattant pour la liberté humaine	Le Colporteur de Liberté humaine
Psychologie scientifique	À chacun un psychothérapeute
Neurologie scientifique	Chirurgie du cerveau lors d'ennuis de santé émotionnels
La décharge curative de l'énergie bioénergétique refoulée	Au hasard des électrochocs, « Electro-choquez le ! »
Le souverain - Le Peuple	« Vive le souverain »
Nation	Race
Social-démocratie	Dictature du prolétariat
Défense nationale	Officier d'état-major, dégradé en uniforme
Socialisme	Capitalisme d'État
Prêtre, Homme de Dieu	Le soldeur religieux
La Peste Emotionnelle	Une « plaie », tout ce que je ne supporte pas
Donner	Sucer à l'exsangue le donateur
Donner et prendre	Prendre et ne jamais donner
Vérité	Écouter aux portes
La chasse	Tuer tous les cerfs qu'on rencontre
Pêcher pour manger	Pêcher pour meurtrir du poisson
Administration sociale	Gouvernement au dessus des gens, « ÉTAT »

Fonctionnaires	Étroits d'esprit pressant des boutons
Convaincre les gens d'une réalisation	Être « reconnu »
Reporter, journaliste	Démolisseur de réputation, diffamateur, calomniateur
Économie sociale	Machinerie étatique
Les gens qui savent	Le monde du silence
Le critique	« Moi aussi ... »
Le thérapeute organologiste	Le pinceur de muscles, le bousculeur de cuirasses
Rire	Ricanner
Fondation de recherche	Fondation exempte de taxe sur les salaires
Sylviculture	Plus un arbre debout !
Économie monétaire	Usure
Abondance	Gaspillage
Hérédité de caractères	Ségrégation raciale, « dégénérescence héréditaire »
Génie	Cinglé
Enfant bien portant	Enfant ne provoquant aucune turbulence
Clown de cirque	Les plaisanteries radiophoniques pour apaiser le mauvais goût que les gens éprouvent pour eux-mêmes

Annexe chapitre 4

Qui est l'ennemi ?

LA VÉRITÉ EST L'ARME la plus puissante dont dispose la Vie. Quiconque se sert d'une arme doit connaître son ennemi. L'arme de la vérité doit être utilisée contre l'ennemi de la Vie. Un fusil peut aussi bien être utilisé sur un ami que sur un ennemi. La vérité en tant qu'arme ne peut être employée contre elle-même. Vous ne pouvez pas plus attaquer la vérité de la vivacité de la Vie en vous servant de la vérité, et la tuer, comme vous ne pourriez vous tirer vous-même d'un trou par vos propres cheveux. Guérir la santé et le bonheur n'est pas plus possible que détruire la vérité de la Vie par la vérité de la Vie. De la même manière que la connaissance des accès au bonheur, à la santé et à la vie dispose à plus de bonheur, de santé et de Vie sans jamais les détruire, de même connaître plus de vérité sur la vérité de la Vie, ne détruira jamais, jamais la Vie mais la favorisera davantage.

Mais *la vérité est de la dynamite qui peut aussi tuer la Vie lorsqu'elle est dans les mains de la vie malade*. La vie malade ne peut pas utiliser la vérité sur elle-même sans tuer sa propre maladie. Mais la vie malade peut utiliser la vérité témoignant de la Vie pour tuer une *autre Vie*, une Vie *heureuse*. Et c'est là un autre aspect significatif de la peste.

L'ennemi de la Vie est donc une vérité se rapportant à la vie heureuse dans les mains, la bouche, le cerveau ou les viscères d'une vie malade, pour peu que la vérité en question se rapporte à une Vie saine. De même que la viande pourrie infectera par son contact la viande fraîche sans que jamais la viande fraîche ne chasse la pourriture de la viande pourrie, de même la connaissance des procédés de la Vie saine dans les mains de la vie pourrie empoisonnera inmanquablement la Vie saine sans que le contraire ne devienne jamais possible. La Vie saine ne pourra jamais redonner de la vitalité à de la vie en décomposition, à de la vie pestilentielle. La vie pestiférée, en décomposition, sait fort bien

qu'il en est ainsi et c'est pourquoi elle déteste la vie gratifiante plus que tout au monde. Vous ne pouvez faire qu'un arbre tordu pousse à nouveau droit. C'est là quelque chose de regrettable, il est vrai, mais c'est un *fait* qu'il faut bien connaître si l'on désire protéger la Vie saine.

Il est encore vrai qu'une vie dévoyée peut mutiler, ruiner, mettre en pièces ou détruire d'une autre manière des millions d'éléments de Vie saine, mais la vie mauvaise, malade ne peut jamais, jamais faire pousser plus vite un arbre ou une fleur ou bien transformer des poissons en oiseaux. Par contre, la Vie saine, la Vie avenante peut accélérer la croissance des arbres, changer les poissons en oiseaux, les singes en hommes.

Et c'est là la grande tragédie de la vie malade et la grande chance de la vie heureuse ; la vie malade le sait et c'est pourquoi elle se délecte dans le massacre de la Vie saine et dans sa persécution où que ce soit.

Comment, dès lors, un mode de vie gratifiant pourrait-il s'imposer et s'étendre si la vie malade peut tuer le bonheur dès qu'elle entre en contact avec elle ? Comment la viande fraîche peut-elle être préservée du contact de la viande en décomposition, et comment un bébé bien portant peut-il être protégé du pourrissement s'il entre au contact de la vie malfaisante ? Au cours des âges, les gens ont réclamé une réponse à cette question sans en trouver une. Ils ne pouvaient la trouver, parce qu'ils la cherchaient par l'intermédiaire de groupes déjà en place, dans la constitution même des institutions, des corps sociaux établis et non pas dans le principe de la vie corrompue elle-même. Ainsi, l'attention était-elle détournée du poison présent dans son propre camp alors qu'elle le cherchait uniquement dans l'autre camp. Et alors, il a pu arriver que la pourriture dans son propre camp infeste une région entière tandis qu'on combattait avec une fureur de croisé la pourriture dans l'autre camp.

L'ennemi c'est la pourriture contagieuse elle-même, où qu'elle se trouve, et non pas un groupe particulier ou un État, une nation, une race, une classe.

Le remède ne consiste pas dans un corps à corps avec la peste : cela aboutit toujours à la contagion de la vie saine par la peste. Des enfants gais et heureux ne tarderont pas à adopter les manières et expressions des enfants malades. Mais les enfants malades n'adopteront jamais les manières et les expressions des enfants bien portants. Un seul individu dégradé, pestiféré peut chambouler l'ensemble d'un groupe d'hommes et de femmes aux fonctions saines. Un seul sycophante infernal au milieu d'un millier d'honnêtes gens confiants fera de la plupart d'entre eux des sycophantes innocents. Mais un million d'individus confiants ne transformeront jamais en

personne confiante une canaille structurellement moucharde. C'est pourquoi la réponse ne peut être d'entrer en contact avec la peste et de directement la tuer. Jamais une mise à mort immédiate de la peste n'a été couronnée de succès : elle a seulement réussi à infester le bras de la justice. La réponse, à partir des moyens que nous procure notre connaissance des procédés de la peste, est la suivante : ISOLEMENT ET MISE EN QUARANTAINE DES PERSONNES OU GROUPES HANTÉS PAR LE FLÉAU. Et une totale vérité sur la peste, qu'elle provienne de chez soi *ou bien* de l'étranger, doit être impitoyablement et implacablement mise à jour, tel l'objectif de l'excellent film " *When the Earth Stood Still* " projeté aux États-Unis en 1951.

Il y a une objection à cette solution qui est restée intangible : c'est cet accord pérenne et muet, pour autant qu'il le soit, entre la peste et ses victimes. La règle tenue sous silence était : « *Ne nous occupons pas de la répugnante peste. Elle a toujours été là et elle sera là toujours. Il n'y a rien d'autre qu'on puisse faire sinon que l'ignorer. S'il vous arrive d'être la proie de ses détours mortifères, tant pis. Cela a déjà eu lieu dans la traversée des temps. La vérité a toujours dû souffrir, il faut qu'il y ait des martyrs de la vérité. Aucun prophète n'a jamais été reconnu dans sa patrie du fait que la vérité a toujours été persécutée. Le monde est tel qu'il est et rien ne peut réellement le rendre meilleur. Ne vous en frappez pas ! Vous ne vous brûleriez pas seulement les ailes à planer au-dessus du feu de la folie humaine et à tenter de sauver la Vie. L'humanité est corrompue et restera corrompue. Ne vous approchez pas de la politique, faites tranquillement votre boulot sans vous singulariser. Soyez un bon citoyen, un bon cordonnier et occupez-vous de vos pantoufles ! N'essayez surtout pas d'améliorer le monde ; il ne peut pas être amélioré. Le péché est inné, la malignité est l'essence même de l'humain. Soyez courtois avec votre tueur ; dites " merci " à votre bourreau et montrez-vous conciliant avec la mauvaise fortune qui vous a mis sous les verrous pendant vingt ans pour un crime que vous n'avez pas commis. Le livre sacré ne dit-il pas « Aime ton prochain comme toi-même » et « Pardonne à tes ennemis ». Il le dit. Donc, soyez tranquille. Votre vie est brève et de toutes façons vous n'êtes qu'un ver de terre sans importance. Gardez donc une attitude digne et ne portez pas attention au meurtrier du Christ. Personne ne s'en est jamais préoccupé ; il a toujours été dédaigné et personne ne s'est soucié de lui. La vérité en dernier recours finira par l'emporter, qu'importe le temps que cela demande et combien de victimes la quête de la vérité coûte. Nous savons tous fort bien que la guerre n'a jamais rien changé, que tout est toujours resté inchangé depuis des millénaires. Il n'y a rien que vous puissiez faire pour cela. Si vous souhaitez faire quelque chose, tâchez d'être gentil avec votre ennemi et de le convaincre de votre bonne volonté. Il est possible que vous réussissiez ou que vous ne réussissiez pas à changer son cœur ».*

Tout ce bavardage a été mis au point par la peste clandestine pour perdurer. Personne, situé à la source de la vitalité de la Vie, n'a jamais dit qu'on devait pardonner à ses ennemis, pas même le Christ qui a puni ses ennemis et les ennemis de l'humanité et les a exorcisés. C'est la peste qui, pour se mettre à l'abri du juste courroux de la vivacité de la Vie, a modifié les termes du Christ de « Comprenez vos ennemis » en « Pardonnez à vos ennemis en toutes circonstances et par tous les moyens. Ne touchez pas à vos ennemis, ne défendez pas votre vie, votre honneur, votre réputation face à la peste qui vous souille. *Tendez l'autre joue* pour recevoir une autre gifle. » C'est le caractère pestilentiel, ici comme partout ailleurs, qui a mis sens dessus dessous des mots afin de continuer à se livrer impunément à ses méfaits. Et le pestilent transporteur de la peste trouve un appui dans les principes du libéralisme interprétés à contre-sens, reposant ou bien sur une compassion inconsciente pour la peste ou bien sur une solidarité ancrée sur sa crainte.

Dans les débuts du libéralisme humanitaire, personne n'a jamais prétendu que l'on devait accorder un droit de libre mouvement au mouchard criminel, au sournois et rusé renard qui vous poignarde dans le dos pendant qu'il vous offre un bouquet de roses qui vous explose au visage. C'est une fois de plus le Petit Bonhomme qui, emporté par son admiration pour l'efficacité insidieuse de la peste armée jusqu'aux dents, a faussé le sens du vrai libéralisme en recommandant de laisser, la nuit, rôder autour de votre maison les assassins, les voleurs et les gens décidés à vous tuer, sans vous servir de votre fusil.

Qui est donc l'ennemi de la vitalité de la Vie, éternelle victime de la peste ? L'ennemi c'est la sournoiserie du caractère pestiféré dans tous les camps, de gauche et de droite, au bas et au sommet de l'échelle sociale, dans un gouvernement autant que dans une fabrique de chaussures, dans un laboratoire bactériologique aussi bien qu'à l'église Notre-Dame, chez les démocrates aussi bien qu'au Parti communiste, dans chaque école, famille, équipe, classe et nation sur cette planète.

L'ennemi est partout. Aucune frontière géographique ou raciale ne sépare l'ami de l'ennemi. Comment, dans ces conditions, faire confiance aux autres ? Comment peut exister la “ bonne volonté en chacun ” et s'édifier la “ paix sur terre ” s'il en est ainsi ?

Voici la réponse :

Apprenez à saisir ce qu'est la Vie et comment la Vie fonctionne. *Finally*, apprenez à combattre pour la Vie comme jusque-là vous n'avez combattu que pour des

empereurs, des ducs, des fùbrer, des idées, des honneurs, des richesses, des patries et des pays éphémères. Pour finir, commencez à vous battre pour la Vie ! Et : Apprenez à distinguer les expressions du visage d'un homme honnête et ouvert de celles d'un mouchard et d'un menteur caractérologique. SI VOUS AIMEZ VOS ENFANTS, APPRENEZ À LIRE L'EXPRESSION FACIALE D'UN MODJU ???.

N'usez pas de patience envers le meurtrier de la Vie, si votre patience avec ce meurtrier contribue à l'assassinat de milliers de bébés et conduit des millions de gens dans les caniveaux pour y mourir. Que valent vos valeurs supérieures tant que des hommes meurent de faim d'estomac et de faim d'amour, tant que vous esquivez le véritable et essentiel problème, c'est-à-dire la pirouette habituelle de ne pas voir la multitude de faits qui rend la Vie si misérable ? Que vaut votre bonne volonté tant que vous n'osez pas démasquer la pourriture venimeuse qui infeste votre voisinage par ses commérages, si bien qu'aucun couple d'amoureux non mariés ne peut se déplacer librement, et que beaucoup d'hommes et de femmes, de garçons et de filles sont poussés, à deux pas de votre porte, au suicide ou à la folie ?

Vos valeurs sont de bonnes choses mais *faites qu'elles fonctionnent.* Votre placidité sereine face au mal qui se cache est un mal en soi, rien d'autre qu'un subterfuge. Votre socialité ne vaut pas le sourire sur vos lèvres, si vous comptez seulement apaiser le fauve dans vos amis ou vous obtenir quelques avantages. Votre jovialité et votre bonne volonté, vos bons rapports de voisinage sont de bonnes et correctes choses, mais méfiez-vous de la taupe secrète qui en sape leurs véritables fondements et que protège votre libéralisme de vitrine.

Vous dites : « Il est très dangereux d'atteindre une complète liberté d'expression et d'action. Qui serait le juge à même de définir ce qui est bon et ce qui est mauvais ? » Vous avez raison : Quel serait le juge ? Mais pourquoi ne pas juger les juges, scruter les expressions de leurs visages et distinguer entre la figure du scélérat et celle de l'honnête âme ? Sinon, quel autre moyen préconisez-vous pour mettre un terme au Meurtre du Christ ?

L'ennemi, c'est ce genre de propos. L'ennemi est au milieu de nous tous. L'ennemi, c'est votre réticence à combattre pour la Vie et pour le bonheur des tout petits, comme vous combattez pour vos idéaux élevés. Vos idéaux ne sont rien en dehors de la vivacité de la Vie.

L'ennemi, c'est votre secrète sympathie pour le meurtrier de la Vie ; une sympathie dont l'origine est votre frayeur face à tout profond chagrin et toute joie exubérante. L'ennemi, c'est votre propre pesanteur d'esprit qui vous protège de l'entière sensation de la Vie.

Par conséquent, vous protégez la peste et radotez sur l'amour du prochain. En conséquence, vous choisissez la peste plutôt que la vitalité de la Vie pour échapper, si possible, au frisson de la Vie et vous vous octroyez l'engourdissement en place de la pleine sensation de son expérience. Le mal vous attire parce que vous fuyez la plénitude du bien. Vous tenez à vos petits plaisirs, à vos petites obscénités, au petit rapport lu à l'assemblée, à la petite morale tirée d'une grande doctrine, à tout ce qui, en toutes choses, est petit, étréci, gourde, étale.

Annexe chapitre 5

Les déformations odieuses de la vérité orgonologique

AU XX^E SIÈCLE, LA société traversa l'expérience effrayante de ce qu'est capable de produire un système de pensées, et de ces conséquences, émanant d'un humain cuirassé. Aucun leader conscient de sa propre importance et de ses responsabilités ne devra se dispenser des enseignements à extraire de l'hécatombe produite par la distorsion de doctrines sociologiques dans la tête d'hommes au pouvoir qui sont dans l'obligation de conserver la cohérence de la société. Les leaders qui seront responsables des nouveaux processus de la Vie que la découverte de l'Énergie de la Vie a fait apparaître devront être cent fois plus prudents encore. *L'application d'une doctrine de la vitalité de la Vie accaparée et déformée par un humain cuirassé signifierait un désastre terminateur pour l'ensemble de l'humanité et de ses institutions.* Il ne devrait pas subsister d'ambiguïté à ce sujet.

Un bref regard nous montrera facilement dans quelle direction pourrait agir l'enseignement de telles déformations basé sur l'Énergie Vitale :

De loin, le plus probable résultat du principe de la « puissance orgastique » serait une philosophie pernicieuse préconisant l'obscénité en tout lieu et en tout temps. Semblable à une flèche prête à jaillir et libérée du loquet qui la retenait, la recherche du plaisir génital rapide, facile et toxique fera des ravages dans la communauté humaine.

Le combat patient, inlassable pour l'amélioration de la *santé*, fondé sur des expériences exécutées avec le plus grand soin, cédera le pas au concept d'une « santé » « parfaite », de confection, considérée comme un idéal absolu qui aboutira à une nouvelle stratification sociale fondée sur la distinction entre les gens « sains » et les gens « névrosés ».

Si l'on se réfère aux déformations du passé, les médecins et les philosophes lanceront en toute probabilité une nouvelle vertu, l'idéal parfait de la

« *liberté d'émotion* », qui harcèlera les gens dans leurs relations. La colère n'aura plus d'entendement ni d'orientation rationnelle : ce sera une colère pour la seule colère, afin d'être « *émotionnellement libre* ».

L'*autorégulation*, au lieu d'être le flux aisé et spontané d'événements avec leurs hauts et leurs bas, à suivre et à surveiller, sera promue au rang de « principe » à appliquer à la Vie, à enseigner, à pratiquer par l'exercice, à être imposé aux gens, probablement assorti de peine de prison ou de mort sous n'importe quel prétexte, qu'il soit de « sabotage du saint principe vivant d'autorégulation » ou de « crime contre la liberté de la Vie et de la Liberté ». Et ceux que d'aussi mauvais procédés révolteront rendront sans doute l'innocente orgonologie, déformée et mal interprétée, responsable des actes d'êtres vivants dépourvus du moindre sens des proportions.

La fonction des *relations de travail démocratiques entre des personnes en activité* risque fort d'être noyée dans un verbiage sur ce que la démocratie du travail *devrait* être (et non sur ce qu'elle *est* de fait) et de nouvelles idées politiques émergentes décriront et garantiront la nouvelle espérance du genre humain : la « *démocratie du travail* ».

Des médecins affligés d'impuissance orgasmique du secteur de l'orgonologie médicale tripatouilleront les techniques médicales rétablissant le flux orgonal dans les organismes malades, ou bien les oublieront toutes pour ergoter afin de savoir si se/ce sont les muscles de la face ou ceux de l'épaule qui devraient être attaqués les premiers, pour les siècles à venir.

Ils formeront l'extrémité d'une ligne à l'autre bout de laquelle ils se verront opposés aux partisans de l'obscénité qui réclameront la « l'amour libre » et le droit de vivre la vie en accord avec les « principes de l'orgonologie ». L'autorégulation dans l'éducation des enfants nouveau-nés se heurtera à la maladresse de ceux qui ignorent ce qu'est une décision ou une action *spontanée* ; et les ennemis et même les amis des enfants s'emporteront contre les conséquences néfastes de l'idée absurde d'une éducation autorégulatrice de l'enfance.

Nous pouvons très facilement imaginer tous ces développements et beaucoup d'autres encore, et il y aura certainement de ces rigolos qui raconteront à tout le monde que rien ne peut être changé de quelque manière qui soit, qu'il en a toujours été ainsi et qu'il en sera toujours ainsi... jusqu'à ce qu'un nouveau Christ Vivant vienne marcher sur cette terre au milieu de ce cauchemar pour y prêcher les principes de la Vie et être une fois encore cloué sur une croix par les grands prêtres de la « Science de la vivacité de la Vie ».

Tout cela arrivera certainement à moins que l'humain ne réussisse à trouver l'issue du champ de bataille dévasté de la peste émotionnelle humaine, la nasse des pauvres âmes.

Le vendu de la politique, le baratineur de la libération des peuples, le libérateur mystique n'ont pas à être tenus pour responsables de la grande misère. Ils sont responsables du fait de *barrer l'accès* à la réalisation de leurs propres idéaux et du fait de *barrer l'accès* à la suppression de la misère qu'ils ont causée. On ne peut leur reprocher de colporter de la « liberté », du « pain », de la « démocratie », de la « paix », de la « volonté populaire » et tous les autres slogans de leur répertoire. Ils sont responsables de la persécution de tous ceux qui clarifient ce qu'est la liberté, quels sont les *obstacles* qui se dressent sur le chemin de l'autogouvernement et ce qui fait *obstruction* à la paix. On ne peut leur reprocher de promettre de la terre aux paysans pauvres et affamés. Mais ils doivent être punis du fait qu'ils *posent des obstacles* à la possibilité de ces paysans de cultiver *librement* et *efficacement* leurs champs de sorte qu'à l'avenir soient rendus impossibles leurs massacres comme lors du processus de collectivisation compulsive/forcée de 1932. On ne peut leur reprocher d'entretenir l'espoir d'un ciel sur terre, mais on doit les blâmer de trahir et d'entraver le moindre pas en direction d'une amélioration réelle de la condition humaine. On ne peut les blâmer d'avoir des idéaux, mais d'*avoir vidé ces idéaux de tout contenu tangible*, d'avoir placé les grands idéaux de l'humanité dans un miroir et de tuer quiconque *vit* un idéal ou tente de porter la réalité proche de cet idéal ; en bref, il faut les blâmer d'être des scélérats caractérologiques. On ne peut les blâmer d'avoir des théories ou de se considérer comme les « seuls » libérateurs et les « seuls » détenteurs de la sainte vérité, mais on doit les blâmer de tuer des millions de gens quand ceux-ci ne croient pas en leur soi-disant vérité et les blâmer de torturer ceux qui pensent qu'ils ne libèrent rien qui soit. Ils ne sont pas à blâmer de parler de la libération de ceux qui se trouvent au bas de l'échelle sociale mais de *faire exactement le contraire* de ce qu'ils en disent, de déposséder le petit peuple de tout, et en toute occasion de se mettre dans ses jambes lorsqu'il ne s'accorde pas avec le blême corpus d'une théorie.

La hiérarchie catholique ne peut être blâmée de prêcher les enseignements du Christ, mais on doit lui reprocher de défigurer ces mêmes enseignements par la mystification et la désincarnation du Christ vivant, vrai et originel. On ne peut lui reprocher d'être ignorant à propos de l'identité de la Vie, de Dieu et de la douceur de l'étreinte génitale, mais de haïr et de tuer

tout ce qui, même vaguement, rappelle à chacun l'existence réelle et vivante du Christ, d'écarter l'humanité de la connaissance des relations authentiques du Christ et de l'amour du corps. Elle est coupable de l'ossification d'une croyance vivante, de l'assassinat du Christ dans d'innombrables corps de bébés, d'enfants et d'adolescents, créant ainsi le véritable Péché qu'elle punira par la suite par le feu de l'enfer. Nous l'accusons d'entraver l'étude, l'épanouissement, l'amélioration et la reconnaissance des faits évidents, simples et clairs de la Vie. Elle est coupable de ne s'être pas jointe, avec son grand pouvoir, à ceux qui ont vu un peu plus profondément dans les ténèbres de l'existence humaine et qui ont jeté une faible étincelle de lumière, s'il en fut, sur ce que signifie le mot « Dieu ». Elle mérite d'être blâmée pour avoir maintenu l'immobilité depuis le IV^e siècle jusqu'à nos jours.

Tout en lui donnant des noms différents, une humanité agenouillée et priante sent la Vie dans chacun des corps des deux milliards et demi d'êtres¹ qui la composent lorsqu'ils prient. Ces êtres se battent dans des guerres sacrées sur la sorte de nom qui doit être donné à ce qu'ils ont en commun. Et les grands prêtres ont abandonné leur devoir sacré de conduire cette multitude agenouillée, prosternée, priante vers précisément ce qu'elle a en commun lorsqu'elle sent dans son sang agité ce qu'elle appelle « Dieu ». En cela, rien n'a changé depuis les temps où le Christ maudissait les Phariséens dans le Temple des Juifs. Rien ! Les prêtres n'en ont rien retenu, pire, ils combattent bec et ongles et s'opposent à tous ceux qui tentent d'apprendre. C'est de cela dont ils sont coupables.

Une humanité ossifiée a mis des prêtres ossifiés dans ses temples et les prêtres ossifiés entretiennent l'ossification dans chaque génération de nouveau-nés. C'est de cela qu'est coupable une religion et non pas les enseignements originels et véritables d'un Bouddha, d'un Christ ou d'un Confucius. Ils s'efforçaient tous d'atteindre le même but. L'humanité ossifiée était incapable de comprendre ou d'accepter ces doctrines, et elle a acquis une sorte de droit de prier afin de conserver en tain l'enseignement hors de toute atteinte dans la vitre d'un miroir. C'est en ceci que réside la grande tragédie : *l'obstacle porté à la pénétration du brouillard*, et non pas le brouillard en lui-même ; la *menace contre la réalisation des objectifs religieux et moraux*, et non pas les religions, les doctrines morales originelles.

Ce n'est pas la liberté d'expression et ses promoteurs qui sont à blâmer, mais l'abus que font de cette liberté les menteurs, les tricheurs, les cancaniers, les calomnieurs et les sapeurs dissimulés qui détruisent les fonde-

ments de la liberté, parce qu'ils ne peuvent vivre ou rester en liberté. N'est pas à blâmer le psychiatre ignorant mais le psychiatre *cancanier* qui calomnie celui qui révèle la détresse de l'amour frustré.

C'est vrai : *si quelqu'un avait le courage et le pouvoir de décréter du jour au lendemain l'établissement de la liberté et de l'autorégulation, le plus grand désastre de l'histoire de l'humanité submergerait inévitablement nos vies comme un déluge*. Si le droit à la révolution violente, dont la Constitution des États-Unis est garante, en tant que droit du peuple à se protéger d'un *mauvais* gouvernement, voulait et pouvait exécuter la tâche d'une véritable libération, aucun esprit sensé n'hésiterait à y être entièrement *favorable*. C'était la substance même de l'échec de tous mouvements de libération fondés sur une telle croyance que la liberté *ne peut pas* être instaurée par décret ou par la force, parce que la peur de la liberté se situe *dans les gens eux-mêmes*. Aussi longtemps que les gens auront peur du flux de vitalité de la Vie dans leur corps, ils auront peur de la vérité et l'éviteront par tous les moyens.

PRENDRE CONTACT AVEC LA VÉRITÉ ÉQUIVAUT À PRENDRE CONTACT AVEC SES ORGANES GÉNITAUX. De là le jugulant « *N'y touchez pas* », ne touchez pas à quoi que ce soit de sérieux, important, salutaire, à tout ce qui pourrait conduire à une authentique confiance en soi. Cela explique le grand tabou « N'Y TOUCHEZ PAS » lancé contre les organes génitaux aussi bien que contre la vérité. C'est ici/là le pouvoir subversif de la peste. *Détourner l'attention des masses des conférences de moulin à parole politique et les rendre attentives à ces faits cruciaux sera la tâche essentielle*. Lorsque ce sera chose faite, d'autres développements suivront. C'est pourquoi la Révolution Biologique en cours qui a saisi l'humanité depuis les trente dernières années revêt une importance si extraordinaire. Elle rend accessible la vérité en faisant prendre conscience au genre humain de ce grand tabou « N'Y TOUCHEZ PAS » et en en rendant les gens conscients, elle les rapproche de leurs organes génitaux tout autant que de leur vérité intérieure. Cela signifie le renversement d'une situation vieille de quelques dizaines de milliers d'années d'immobilité. *tre conscient de l'envergure de ce processus bouleversant revient à être conscient du gigantesque coup de balai dans l'histoire à venir des futurs deux ou trois milliers d'années*. Aucun colporteur de liberté et aucun politique corrompu n'acceptera ces faits. Dès lors et où qu'ils la rencontrent, ils bavasseront, cancaneront, calomnieront, contesteront et mentiront à son propos. *Dans le même mouvement par lequel les problèmes de la genitalité humaine seront accessibles à la multitude, la vérité apparaîtra comme désirable et non plus continuellement évitée ou tuée*. Alors, les événements suivront leur

propre cours logique.

Le catholicisme, qui dénie l'amour dans le corps, ne peut survivre à cette révolution opérant dans nos vies que s'il rétablit la doctrine authentique et originale du Christ, qui a été si détestablement et si parfaitement transformée en son exact contraire. S'il arrive que la chrétienté refuse, nageant dans le courant universel de la vie, de revenir à la doctrine originelle du Christ, beaucoup, beaucoup plus de sang innocent continuera à être répandu, mais là encore, la Vie restera forte et l'Église disparaîtra peu à peu de la surface de la terre. Sinon, elle survivra telle une grande institution qui, malgré cette terreur et l'obscurité qu'elle a répandue tout au long des temps, et a tant fait pour entretenir une humanité misérable et découragée d'aller quelque peu de l'avant. Ce sont ceux qui sentent la Vie dans le flux et le reflux du corps, ceux qui désirent la douceur d'un vrai amour qui savent mieux que les représentants d'un Christ défiguré, que la déformation de l'enseignement du Christ était *absolument nécessaire* étant donné la misère sexuelle du genre humain.

Saint Paul n'a pas à être blâmé d'avoir instauré le système d'affamement sexuel le plus cruel que le genre humain ait connu. Il y était *obligé* s'il voulait fonder l'Église chrétienne. *Il était obligé d'ériger des digues puissantes contre l'esprit pornographique, abject, malade de l'humain en matière sexuelle, fusse au prix même de l'assassinat du vrai Christ.* Mais il se rendrait coupable de trahison contre le genre humain dans la personne de ses successeurs, en entravant le *chemin du retour* de l'humanité au vrai Christ, par le feu et l'épée, en poignardant dans le dos les nouveaux leaders issus de ces luttes, par connivence lors de réunions secrètes tenues en vue de *tuer* la Vie. Cela ne pourra fonctionner ainsi très longtemps ; cela n'aura pour seul prix que du sang innocent. Et ce sang, versé pour des raisons ineptes, retombera sur la conscience de ceux qui ont obstrué le passage vers la vérité du Christ.

Il incombe au nouveau type de médecin et de psychiatre de garantir aux générations à naître une vie amoureuse saine, naturelle, salutaire. C'est *leur* domaine ; ici la vérité de la Vie a été découverte et protégée contre les attaques malveillantes. L'Église est le domaine des prêtres. Laissons chaque domaine, équitablement et honnêtement, avoir ses propres droits. Comme aucun psychiatre ou médecin ne s'aviserait d'intervenir dans les affaires *internes* de l'Église, il ne devrait pas être toléré à l'Église d'étendre son influence et son pouvoir au-delà de son propre domaine. Laissons chacun s'occuper du domaine qui le concerne et qu'il n'interfère pas dans ce qui ne le regarde pas. Cette règle est d'une validité *mutuelle*.

La Vie dépasse, par sa nature même, toutes les limites, toutes les petites frontières, toutes les barrières douanières, toutes les restrictions nationales, tous les préjugés raciaux ; elle est l'entité suprême au sens cosmique du terme, tout comme pour les chrétiens, le Seigneur est l'entité suprême au sens cosmique du terme. Mais la Vie se contente de poursuivre sa route, et elle ne *force* quiconque en nul endroit d'en faire autant. Elle ne se mêle pas de ce qui ne la regarde pas. C'est là sa grandeur. Découverte et comprise, elle est un bond en vue de régir tout ce qui dérive d'elle. Elle n'est en contradiction ni avec le sens originel de Dieu ou du christianisme, ni avec l'essence première et véridique du socialisme, ou encore avec aucun effort de recherche authentique visant la vie, la liberté, le bonheur humains. La nostalgie ardente de la Vie, de la Liberté et du Bonheur est le commun dénominateur de *toutes* les organisations politiques qui aujourd'hui se prennent à la gorge. C'est, et cela a toujours été, la peste émotionnelle qui sépare les êtres dont les aspirations sont fondamentalement les mêmes et qui les excite en masse les uns contre les autres. L'ennemi n'est donc pas une croyance particulière, mais l'ouvrage de la peste dans l'humain.

Le fascisme rouge est la somme de toutes les techniques *organisées* mises au point pour désorganiser et disperser les racines communes de la Vie chez chacun. Il a bouché chaque accès simple aboutissant à la connaissance de la vivacité de la Vie. Il a proscrit les lois de l'inconscient humain, les lois de la génitalité du nourrisson et de l'enfant, il a chassé la connaissance du refoulement, de la cuirasse et des pulsions secondaires, de l'autorégulation naturelle de ses écoles et de ses livres. C'est pourquoi il ne pourra jamais apporter quoi que ce soit de positif dans les affaires humaines. Et cela sera en dernier ressort la cause de sa ruine. Il n'est pas possible à la pensée mécaniste, à longue échéance, de parvenir à contrer le point de vue cosmique de l'humain.

¹ En 1952, il y avait ce nombre d'êtres humains sur Terre ; il y en aura trois fois plus quelques années après l'édition de la présente traduction. NDT

Annexe chapitre 6

Les fondements rationnels de la « résurrection »

LA PESTE DIVISE ET sépare les humains en exilant ce qui leur est commun. Le nouveau leader discernera clairement la racine commune et la signification émotionnelle de la croyance du catholique *et* du fasciste rouge dans la « résurrection du Christ », c'est-à-dire dans LA RÉSURRECTION DE LA VIE DANS L'HUMAIN. La résurrection de la Vie entraîne inévitablement celle de l'Amour, du plénier, mouvant, unifiant Amour *génital*. *Étant la Vie éternelle et l'Amour dans le cœur des humains, le Christ NE POUVAIT mourir ; il se leva à nouveau, au sens émotionnel du terme.* Les gens affamés de Vie, d'Amour, se refusent tout simplement d'/à accepter la mort définitive et irrévocable de l'Amour et de la Vie. La Vie et l'Amour *devaient* perdurer par la résurrection ; ils *devaient* être tels qu'ils les sentent dans leurs corps, animant et vivifiant leurs membres ; ils devaient être *immortels*, qu'importe que ce soit sous la forme d'une âme immortelle, d'un esprit immortel, d'un Christ immortel « au-dedans de soi » ou d'un Christ immortel « au Ciel ». Le Christ, par sa Vie même, signifiait émotionnellement pour les gens *la résurrection de l'Amour véritable et originel du corps*. Son existence mystifiée après sa mort reposait en conséquence sur une base *rationnelle*, c'est-à-dire *sur le flux d'Amour et de Vie chez les humains qui furent à l'origine de cette mystification* qu'est la divine résurrection du Christ, vers le IV^e siècle de notre ère.

Mais cette mystification avait, sous la pression de la compulsion à continuer de tuer le Christ *en eux-mêmes*, en même temps relégué dans les cieux, au-delà de la portée de l'humain, la réalisation de la Vie et de l'Amour. Le Fils de l'Homme se devait d'abord de mourir avant de pouvoir atteindre le ciel, la douceur de l'Amour et la Vie éternelle.

Une autre fraction de l'humanité se révolta quinze siècles plus tard contre cette mystification, cette déification, cette transposition et cette transfigura-

tion de la vivacité de la Vie dans la Chair. Cette partie de l'humanité ne souhaitait pas mourir avant d'avoir vécu une vie pleine ; elle voulait le ciel *immédiatement sur terre*, et d'une manière tout à fait *pratique* : elle devait leur être donnée et garantie par le « mouvement de la liberté » qui institua les lois de la suppression de la camisole maritale et du Meurtre du Christ dans le giron maternel : c'était le mouvement communiste dans sa première heure au cours des années 1900-1917, deux mille ans après Jésus-Christ, mouvement annoncé par la pensée matérialiste du XVIIIe siècle.

La racine commune vieille de deux mille ans de chrétienté et un rationalisme mécaniste vieux de trois cents ans qui a culminé lors de l'impérialisme Fascisme rouge russe, immiscant leur enracinement dans les émotions humaines, est la libération du flux-reflux organique, appelons la Liberté ou Christ, cela n'a pas d'importance. Dans l'humain, la cuirasse jointe à la pornographie transformèrent le Christ en papauté ; transformèrent le flux-reflux corporel en Pêché et le communisme originel en fascisme rouge. Tous deux mystifièrent leurs racines rationnelles originelles plongées dans la nostalgie et les rêves rationnels des gens. Aussi bien le christianisme que le communisme se retournèrent *contre* leur origine, contre leur source d'énergie à la base même de leur pérennité, *contre la Vie et l'Amour* dans la chair. Ils y étaient *obligés*, autant l'un que l'autre, depuis que la voie à la vitalité de la Vie dans le corps avait été barrée dans les gens qui les ont portés au pouvoir et nourris. Tous deux devaient aboutir à la mystification et au Meurtre du Christ, chacun à sa manière particulière. Et finalement, la variation dans la manière de supprimer le Christ les fit se retourner l'un contre l'autre avec la menace d'un futur carnage de masse. Voilà comment se présente la réalité dans la salle, qui est différente de celle montrée sur scène où l'on parle d'espions complotant contre l'État et de Pêché en procès contre le Saint-Esprit.

Au regard des racines communes et de la signification émotionnelle autant du christianisme que du communisme, la solution de leur animosité réciproque par principe est simple. Un nouveau leader leur dirait ou leur dira ceci : « *Arrêtez vos chicaneries sur les espions, les patries, les pays, le Pêché, les fumées consacrées ! Vous vous distinguez uniquement par la manière dont vous choisissez d'assassiner le Christ. Qu'importe que ce soit par la mécanisation ou par la mystification et la transfiguration ! Dans les deux cas, il est mort. Il importe peu que vous appeliez son domaine le Royaume des Cieux ou la Troisième phase du Communisme. Vous faillirez dans votre quête parce que vous avez tué, il y a longtemps, ce qui aurait pu seul vous mener au pays de vos rêves. Si vous voulez atteindre l'objectif que vous vous êtes fixé, il vous faut réinstaller le Christ dans sa signification première : comme Amour dans le corps, comme*

liberté d'Amour émergeant des entraves d'une humanité glacée, liberté de penser pour explorer et vivre ses fondements dans le sang fluctuant et dans le corps. Vous êtes tous deux enracinés l'un dans l'autre et dans la même nostalgie humaine. Si vous pensez ce que vous prêchez, vous retournerez à vos origines et vous aiderez l'humanité à réaliser un rêve qui est réalisable. Vous cesserez de punir les petits enfants pour avoir touché le Christ, vous cesserez de punir les adolescents pour avoir vécu le Christ dans leurs corps comme le Christ l'a lui-même vécu. Et vous remettrez en vigueur les premières lois que vous auriez déjà dû instaurer, destinées à affranchir le Christ des corps engourdis. Vous porterez aux peuples le Royaume de Dieu et la vraie fraternité des peuples. Vous avez le pouvoir de le faire autant l'un que l'autre ! »

Les ennemis de la Vie et de l'Amour, qu'ils proviennent du camp chrétien ou du camp communiste, les ennemis de l'enfance ne manqueront de rabrouer et de combattre le nouveau leader. Ils capteront l'intérêt des hommes par leur formalisme creux, par leur condamnation de l'amour corporel, par leur patriotisme et leurs entreprises belliqueuses, par leur propagande de la paix, en faisant passer par les armes les ennemis de l'État et par beaucoup d'autres choses à seule fin de noyer Dieu dans leur bavardage et d'assurer le règne du Diable. Ces ennemis des deux camps, réciproquement inamicaux, ne manqueront pas de se liquer pour combattre leur nouvel adversaire commun, l'Amour du Christ. Cet Amour est leur véritable ennemi, puisqu'il mettra sens dessus dessous leurs organisations et leurs existences, à moins qu'ils ne retrouvent la signification des émotions humaines originelles.

Il est pensable, théoriquement possible, et même d'une importance capitale pour l'Église qu'elle revienne au Christ de l'an 25, et pour le Communisme qu'il revienne aux anciens rêves de fraternité humaine internationale de 1848. Un tel retour aux sources épargnerait aux deux mouvements une inévitable décadence dans un épouvantable marasme lorsque la Vie se mettra à marcher dans les rues des grandes villes de notre planète. Mais le désirent-ils, en sont-ils capables ? Le meurtre du Christ est-il plus puissant que la raison ? Les deux mouvements ne peuvent amorcer le grand virage, parce qu'ils sont enracinés dans des âmes endurcies, rigidifiées, glacées qui devaient porter au travers des âges les derniers vacillements d'un rêve ancien, du rêve d'un Christ Vivant, d'un Dieu Aimant, d'une communauté pacifique.

Qu'importe la difficulté de la tâche : il ne peut y avoir ici de un instant d'hésitation avant de se demander s'il faut restituer au christianisme et au communisme à la fois la conscience de leur origine et le sens qu'ils incarnent dans l'âme du peuple.

Le nouveau leader devra mettre en œuvre plusieurs dispositions pour

détourner l'attention brûlante de l'Homme des calamités présentes afin de la recentrer vers un intérêt pour les générations futures. Et ce centre est et sera pour longtemps, jusqu'au moment où la paix aura reconquis la terre ravagée par la peste, le « Dieu » vivant dans la sensation du mouvement de la Vie dans le corps, ainsi que l'ensemble des connaissances en matière de biologie, de médecine, d'éducation nécessaires à la maîtrise de la vivacité de la Vie de l'humain dans les nouveau-nés sur toute la surface du globe.

Une humanité immobilisée, dans l'expectative, attend qu'on réponde à sa quête d'être orientée vers les chemins de la vivacité de la Vie. Tandis qu'elle peine dans une subsistance réduite au minimum, attendant, rêvant, souffrant l'agonie, soumise à de nouveaux servages après des siècles de vaines révoltes, elle est harcelée par des théories et des dogmes sur la vie humaine. Ajouter un nouveau dogme de la Vie humaine sur le monceau des philosophies, religions et prescriptions politiques, ne ferait qu'augmenter la confusion dans la construction de la Tour de Babel. Il ne s'agira donc pas d'élaborer une nouvelle philosophie de la vie, mais de détourner l'attention des dogmes futiles pour la focaliser sur cette UNIQUE question fondamentale : POURQUOI TOUS LES DOGMES PRÉCONISANT UNE MANIÈRE DE VIVRE LA VIE ONT-ILS JUSQU'ICI FAIT FAILLITE ?

La réponse à apporter à cette nouvelle sorte de recherche ne sera pas une réponse à la question de savoir pourquoi l'humanité est figée dans l'expectative. Cependant elle pourra ouvrir la voie à *nos enfants*, encore à naître, qui leur permettra de chercher dans la *bonne* direction. Ils ont transporté aux travers des siècles, dans le processus même de la naissance, toutes les potentialités innées qu'ils détiennent en eux ; et ils continuent de le faire. *Il s'agit donc de détourner l'attention de l'humanité souffrante des préceptes irrationnels vers L'ENFANT NOUVEAU-NÉ, L'ÉTERNEL « ENFANT DU FUTUR ».* LA TÂCHE CONSISTE À SAUVEGARDER SES POTENTIALITÉS INNÉES À TROUVER LEUR ÉPANOUISSEMENT. Ainsi l'enfant, qui n'est pas encore né devient le centre de l'attention. Il est le principe de fonctionnement commun à toute l'humanité, passée, présente et à venir. En comptant sur sa malléabilité et sur la richesse des potentialités naturelles dont il est doté, il est le seul espoir vivant qui persiste dans l'holocauste de l'enfer humain. L'ENFANT DU FUTUR, EN TANT QUE CENTRE DE L'ATTENTION ET DES EFFORTS HUMAINS, EST LE LEVIER QUI UNIFIERA UNE FOIS ENCORE L'HUMANITÉ EN UNE UNIQUE COMMUNAUTÉ PACIFIQUE D'HOMMES, DE FEMMES ET DE LEUR PROGÉNITURE. Où que ce soit, comme objet d'amour, son pouvoir émotionnel, délaissant nations, races, religions ou classes, surpasse de loin tous les autres intérêts de l'effort humain. Il sera le vain-

queur final et le rédempteur dans un sens que personne ne saurait encore prédire.

C'est là une évidence qui est patente pour tous. Comment se fait-il alors que personne n'ait encore eu l'idée de concentrer les efforts de chacun sur ce seul espoir, sur ce seul levier de liberté authentique, d'unifier l'humain sur cette base et de capter son intérêt mal employé à des convulsions sanglantes, insensées, vaines et futiles ?

La réponse à cette question est connue : *L'humain vit et agit aujourd'hui selon des pensées qui se sont développées à partir de la division du tronc commun de l'humanité pour former d'innombrables variantes se contredisant les unes les autres. Mais la racine et le tronc commun du genre humain demeurent les mêmes : être né sans idées, sans théories, sans intérêts particuliers, sans programmes de parti, sans vêtements, sans connaissances, sans idéaux, sans éthique, sans sadisme, sans impulsions criminelles ; être né NU, aussi nu que la Puissance céleste l'a créé. C'est là la racine et le tronc commun de toute humanité. En conséquence, elle contient le commun intérêt et la puissance d'unification de l'humanité. Elle est destinés, de par les conditions mêmes de leur émergence dans le monde, à se placer au-delà et au-dessus tant des fondements mêmes de tout ce que l'humain pense, fait et exécute, que de tout ce vers quoi il dirige ses efforts et ce pour quoi il meurt.*

Un bref survol nous permettra, pour finir, de montrer de quelle manière une forme de pensée influe sur l'usage ou l'abandon de cette racine, de ce tronc commun :

Le monde du fascisme rouge, qui est tout à fait mécaniste dans son système économique et parfaitement mystique dans la conduite des affaires humaines, se heurte à l'expectative humaine et son immobilisme, contre lesquels il est mal équipé pour se dépêtrer. En flagrante contradiction avec ses fondateurs spirituels, il reste accroché à une vision « économique », mécaniste et industrielle de la société. Il a chassé et extirpé par le feu et l'épée toute connaissance relative aux émotions humaines sortant du cadre étroit de notre pensée consciente. Il a condamné les comportements bioénergétiques comme faisant partie de l'« idéologie bourgeoise ». Il repose sa philosophie de l'humain sur la seule pensée consciente qui est calquée sur les réflexes de Pavlov et les réponses automatiques. Il a complètement rejeté la fonction de l'amour. En conséquence, quand il se confronte à l'inertie humaine, qui est due au cuirassement du biosystème, il croit, en parfaite logique avec le point de départ de sa réflexion, qu'elle est due à une *malveillance consciente* ou à un sabotage « réactionnaire » *conscient*. Et, encore une fois, en plein accord avec sa manière de penser qui est subjectivement honnête (si l'on fait abstraction des politiciens criminels que nous retrouvons partout), le fasciste rouge fait

passer par les armes le « saboteur ». Il ne saurait en être autrement, puisque selon cette manière de raisonner, tout ce que l'homme fait ou omet de faire est exclusivement l'aboutissement d'une détermination ou d'une résolution conscientes. Adopter une autre philosophie, admettre l'existence d'un domaine vivant au-delà de la volonté consciente et avec lui l'existence et le pouvoir d'un domaine psychique inconscient, d'une structure caractérielle rigide, d'une entrave millénaire au fonctionnement bioénergétique, mènerait droit et irrémédiablement à saper les fondements mêmes de tout un système consistant à supprimer le « saboteur de l'Autorité de l'État » (de fait, peut importe qu'il soit appelé « prolétarien » ou d'un autre nom). Cela révélerait d'un seul coup L'HUMAIN tel qu'il est, et l'intérêt serait détourné des « Capitalistes » qui ne sont que le produit final d'une économie du genre humain cuirassé, incapable de se prendre en main, immobile. Cela révélerait le caractère authentiquement capitaliste du soviétisme. L'ensemble du système archi-réactionnaire d'oppression de la vivacité de la Vie, de la totale confusion dissimulée sous le déguisement d'une ambition « révolutionnaire » s'écroulerait inévitablement/inéluctablement.

Voilà où mène l'influence d'une pensée qui n'admet, sur le plan social, que l'« action consciente ».

Imaginons un moment que les psychanalystes aient pris les commandes de l'État dans un pays quelconque. De leur point de vue qui englobe l'existence d'une pensée inconsciente, ils reconnaîtraient un vaste domaine de l'existence humaine *au-delà* du vouloir conscient. En rencontrant l'« inertie » de l'humanité, ils l'attribueraient à des « mauvais » désirs inconscients, ou une chose ou une autre. Leur remède consisterait à « rendre la malveillance consciente », à extirper le mal inconscient. L'effet, bien sûr, serait nuisible, comme il est nuisible dans le traitement d'un névrosé, puisque la malveillance elle-même est la conséquence d'un cuirassement corporel total, et que le « mal inconscient » est la conséquence de la suppression de la vie naturelle dans le nouveau-né ; le « je ne veux pas » se superpose à un silencieux « je ne peux pas ». Cette immobilité, qui s'exprime par un « je ne peux pas », est naturellement inaccessible aux purs idéaux et à la seule persuasion, puisqu'elle repose sur ce que la biophysique d'orgone appelle une émotion « STRUCTURELLE », c'est-à-dire une *émotion gelée*. En d'autres termes, cette immobilité est une expression de la manière d'être de l'individu comme unité, *inaltérable*, tout comme la forme d'un arbre adulte est inaltérable.

Ainsi, un empereur, basant ses tentatives d'améliorer le sort humain sur le fait de rendre conscient l'inconscient et sur la condamnation du mal incons-

cient, irait au-devant d'un échec complet. L'inconscient n'est pas l'ultime chose, non plus que le dernier mot. Il est en-soi l'aboutissement artificiel d'un processus bien plus profond, de la suppression de la Vie dans l'enfant nouveau-né.

L'orgonologie soutient le point de vue selon lequel la léthargie et l'expectative humaines sont l'expression extérieure de l'immobilisation du système bioénergétique due au cuirassement chronique de l'organisme. Le « je ne peux pas » prend la forme d'un « je ne veux pas », qu'importe qu'il soit conscient ou inconscient. Aucune perspicacité consciente, aucune manière de faire de la conscience de l'inconscience, ne pourront ébranler le massif blocage d'une volonté et d'une activité humaines. Il s'agit, chez le simple individu, de rompre ces blocages, de permettre au flux-reflux bioénergétique d'à nouveau circuler librement, et ainsi d'améliorer la mobilité de l'humain, mobilité qui, à son tour, permettra la résolution de beaucoup de problèmes ayant leur source dans l'inertie de la pensée et de l'action. Mais l'immobilité fondamentale restera. La structure caractérielle ne peut fondamentalement pas être changée, de même qu'un arbre ayant poussé de travers ne pourrait être redressé.

En conséquence, l'orgonologiste n'aspirera jamais à rompre les blocages de l'énergie vitale chez la masse humaine. *L'attention sera centrée sur tous les nouveaux-nés où que ce soit*, sur les petits enfants nés sans cuirasse, dotés de la plus complète mobilité. La tâche fondamentale consistera à prévenir l'immobilisation du fonctionnement humain, et avec elle la propension à la malveillance, l'expectative millénaire, la résistance à toute sorte de mouvements ou d'innovations (« le sabotage » dans la terminologie des fascistes rouges). C'est la Peste Émotionnelle présente en l'humain, conséquence de cette forte immobilisation qui contrarie la vivacité de la Vie, sa mobilité chez les enfants nouveau-nés, et qui induit le cuirassement de l'organisme. *Le sujet de préoccupation est donc la peste émotionnelle* et non pas la mobilité de l'humain.

Évidemment, cette orientation fondamentale exclut toutes les approches des problèmes humains dans une perspective politique, idéologique ou purement psychologique. *Rien ne peut changer aussi longtemps que l'humain demeure cuirassé*, puisque toutes les calamités découlent de la cuirasse et de l'immobilité humaine, productrices de la peur du vivant, du vivant *doné de motilité*. L'approche orgonologique n'est ni exclusivement politique, ni exclusivement sociologique ; elle n'est pas psychologique ; elle se développe à partir de la critique et de la rectification des hypothèses psychologiques de la psychanalyse, d'un inconscient absolu, de l'être inconscient comme donnée ultime de

l'homme, etc., et sur l'introduction de la bio-psychiatrie dans le raisonnement socio-économique. La pensée orgonologique est BIOLOGIQUE et BIO-SOCIALE, reposant sur la découverte de l'Énergie Cosmique.

L'enfant nouveau-né est placé ainsi tout naturellement au centre d'une médecine et d'une éducation préventives. De cette manière, on atteint le principe commun du genre humain ; non pas comme un idéal qu'on s'efforce d'obtenir, ni comme un programme politique à diffuser dans des rassemblements de masses ou des proclamations, mais comme un point focal centré sur l'enracinement du plus profond de l'humanité, comme le rocher sur la base duquel on peut construire : pour y construire, tel un ingénieur y construirait un pont ou un architecte une maison, et non comme le fasciste rouge érigeant son empire au dessus de l'humain et de sa société, à renfort de calomnies, de dénonciations, d'espions et de potences. Modju est le nom de millions de petits démolisseurs de l'espoir humain, de fourmis meurtrières s'attaquant aux fondations de la société humaine ; le « pauvre petit disciple » si insignifiant que personne n'y a jusqu'à maintenant suffisamment prêter attention pour mettre un terme à ses activités souterraines pernicieuses.

L'orgonologie, qui est la compréhension effective de l'universelle « Énergie d'Orgone Cosmique » (« Dieu », l'Éther ») rencontre la pensée chrétienne aussi bien que l'ancienne pensée de l'Inde dans la profondeur de l'existence cosmique humaine. Elle n'est pas, dans son essence, en contradiction avec la pensée religieuse. Elle se distingue de la religion par l'approche *concrète* de sa formulation du concept de Dieu, et par son insistance sur l'élément bioénergétique QUI ENGLOBE LA GÉNITALITÉ, point de vue écarté par tous les autres systèmes de pensée. Mais dans le fond, l'orgonologie évolue dans le même milieu que le christianisme et l'hindouisme, et bien plus en profondeur que toutes les conceptions technologiques, matérialistes ou mécanistes de l'enracinement de l'Humain dans la Nature. Il n'y a pas de contradiction entre les principes de *base* du Christ et l'orgonologie, pensée qui s'accorde moins avec la mythologie chrétienne du Christ.

Annexe chapitre 7

La signification de la contrevérité

POUR COMPRENDRE LE LEADER, il faut d'abord comprendre ceux qui sont guidés. Pour battre l'adversaire, il faut aussi bien connaître sa force que ses fondements rationnels. Pour appréhender ce qu'est le pouvoir que les fascistes Noirs et Rouges exercent sur la multitude du peuple ordinaire, il faut d'abord connaître le *peuple*. C'est de là que la recherche orgonologique sur le fascisme en tant que « psychologie de la foule » s'est développée en 1930.

Pour se servir avec efficacité de l'instrument de la vérité, on doit être compétent dans la connaissance de la CONTRE-VÉRITÉ. Le problème n'est pas de savoir pourquoi il existe une vérité sur les choses, mais pourquoi la vérité ne prévaut pas. Si, en dépit de tous les sermons sur la vérité et la paix, les menteurs, les tricheurs et les cancaniers ont en surabondance des avantages, il doit y avoir quelque chose de très puissant qui obstrue la vérité. Ce ne peut être le mensonge lui-même puisque le mensonge ne perdure pas. Il doit donc y avoir quelque vérité fondamentale d'une nature *différente* qui fait obstacle à la vérité proprement dite. Nous l'appelons la CONTREVÉRITÉ.

La femme qui a pris un amant en plus de son mari légitime, vit une vérité importante. Son mariage s'est élimé : ou bien le mari la traite mal, ou bien il est impuissant, ou bien, tout simplement, il n'est pas le mari qu'il lui faut, bien que sous d'autres aspects, il puisse être un homme de valeur. La vie est riche, trop riche pour adopter la largeur d'une camisole de force moyenâgeuse. Assurément cette femme ne vit pas la vérité sans un mensonge. Le mensonge, dans son cas, dissimule une contrevérité très importante : si son mari était au courant, il la tuerait ou tuerait son amant, ou peut-être les deux. Personne n'en profiterait. La contrevérité, au regard de

la révélation de la vérité est, dans ce cas, plus puissante que la vérité.

Du temps des conférences des leaders politiques de Téhéran et de Yalta, il y avait de bonnes raisons de NE PAS invoquer la vérité sur la supercherie que les Fascistes Rouges préparaient aux États-Unis. La contrevérité, dans ce cas, était la contrainte d'une alliance avec les *Fascistes Rouges* en considération d'une défense contre les *Fascistes Noirs*.

Les représentants souverains du peuple sont strictement tenus de NE PAS parler de toute la vérité, de se tenir à l'écart de la vérité, d'éviter toutes les questions gênantes, véridiques, d'adhérer aux formules creuses, de seulement « représenter » sans jamais s'écarter de ... QUOI ??? *Des usages ?* Qu'est donc qu'un usage et pourquoi y a-t-il cet usage ? D'une *bonne conduite* ? Éviter à tout prix la vérité est-il bien se conduire ? *Par considération pour le regard public* ? Pourquoi le regard public fuit-il la vérité ? *Pourquoi proclame-t-on un homme « héros » quand il dit la vérité toute simple* ? La foule n'est-elle qu'un amalgame de lâches ? Pourquoi la foule est-elle composée de lâches alors qu'on lui parle de la vérité ?

Il existe des CONTREVÉRITÉS décisives qu'il faut conserver pour contrer l'invasion de la vérité. Avant de pénétrer la rationalité de la contrevérité, survolons son domaine :

Les Juifs n'avaient pas le droit d'entrer dans le saint des saints du temple. Pourquoi ? N'est-on pas en droit d'attendre, pour élever un peuple, de le mettre en contact quotidien avec le sacré ? Or il n'en est pas ainsi. Il doit y avoir une raison d'une importance cruciale pour maintenir le peuple à l'écart de la sainte enceinte de la vérité.

L'énergie cosmique, qui se répand dans toute chose et toutes fonctions, les sens et les émotions de tous chercheurs et penseurs, n'a jamais été abordée d'une façon concrète. C'est d'autant plus étonnant que ses effets, tels que le scintillement du ciel, le clignotement des étoiles par temps clair et l'arrêt de ce clignotement lors des nuits qui précèdent un temps pluvieux, le champ énergétique des corps vivants, la disparition du champ énergétique dans le processus de la mort, le bleuté et le scintillement de « l'obscurité complète », les halos des corps célestes, et beaucoup d'autres fonctions comme la présence des vésicules dans tous les tissus qui se désintègrent, sont des fonctions simples qui sont simples à observer ; et jusqu'ici elles n'ont pas été abordées au long des deux mille cinq cents ans au cours desquels l'humain a exploré la nature. Et lorsqu'enfin, l'énergie d'orgone cosmique fut découverte pratiquement et puissamment « touchée », il y eut un grand tintamarre, une grande bousculade affairée, des billets vifs et des

potins ; mais pendant des années, personne n'a touché à un accumulateur ou regardé dans un microscope. Pourquoi cette évasion devant l'évidence ? Pourquoi faut-il des *génies* pour découvrir ce qui est évident ?

L'arme de la vérité requiert que les questions soient posées sans chercher à savoir si elles plaisent, ou non, quelqu'en soit le résultat. Si votre plus âpre ennemi affirme des choses fausses, il vous faut découvrir ces mensonges. *S'il déclare la vérité, il faut admettre que ce qu'il dit est vrai, qu'il importe si la vérité de votre ennemi vous est pénible.*

La vérité de votre ennemi est la contrevérité de votre propre vérité. Si l'adversaire de votre vérité dit la vérité, il y a alors quelque chose de faux, de prématuré ou d'incomplet dans votre propre vérité. Avant que les assassinats d'Hitler puissent être parfaitement compris, il fallait reconnaître la vérité de ce qu'il disait sur les marxistes, les Juifs, les libéraux et la République de Weimar. La reconnaissance de sa vérité, c'est-à-dire de votre contrevérité, était une mesure capitale avant qu'on pût passer à l'étape suivante et demander : « *Comment est-il possible qu'un Hitler puisse accéder à la première place ? Comment est-il possible qu'un peuple de 70 millions d'individus cultivés et laborieux ait pu se laisser séduire par un psychopathe manifeste dans un tel cauchemar ?* » Sans une telle question aucune réponse ne peut être obtenue. Hitler présentait clairement une contrevérité.

La réponse à propos d'Hitler fut trouvée dans la structure caractérielle du peuple au sens large, structure qui a rendu possible ses assassinats. C'est le peuple qui a fait Hitler et non pas Hitler qui a subjugué le peuple. Sans la présence d'hitlérisme ou de stalinisme dans le peuple, il ne peut y avoir de Hitler ni de Staline. C'était là la contrevérité de 1932. Elle a été le fondement sur lequel tout un puzzle de nouvelles connaissances s'est étendu, la science orgonologique de la « psychologie des masses », la connaissance du rôle de la famille autoritaire, de la peur de la liberté enracinée dans le peuple, de son incapacité structurelle à organiser la liberté et l'auto-gouvernement, de la structure pornographique et fondamentalement sadique des « couches moyennes » dans le caractère du peuple ; et c'est de là que s'ensuivit...

LA DISTINCTION ENTRE LE NOYAU BIOÉNERGÉTIQUE ET LES BESOINS PRIMAIRES. Ainsi ce fut la vérité, énoncée par un biopathe déguisé en héros national, qui a abouti à des questions fondamentales et nouvelles, à de nouvelles vérités.

La contrevérité est au début d'un nouveau développement souvent plus important que la vérité. La vérité sera d'autant plus solide et valide que la contrevérité sera mieux comprise. Et si l'on désire découvrir la contrevé-

rité, on doit être capable de se faire l'« avocat du diable » en vue de s'identifier avec l'ennemi, de sentir comme un mufle.

Si, dans sa phase commençante, à la fin des années vingt, l'économie sexuelle avait réussi dans un plein développement d'un mouvement de masse sur une base « POLITICO-sexuelle », elle aurait enclenché un des plus grands désastres de l'histoire de l'humanité ; non pas parce que ce qui était dit publiquement à cette époque ne correspondait pas à la vérité, mais parce que ce qui était dit ne contenait pas L'ENTIÈRE vérité, qui inclut toujours la *contrevérité*. Et dans ce cas, la contrevérité était la suivante : *la répression de la génitalité des enfants et des adolescents étaient nécessaires ; sa disparition eût été fatale, parce que ces enfants et ces adolescents devaient s'adapter à une structure sociale qui EXIGEAIT l'existence d'une cuirasse contre la liberté émotionnelle. Des enfants non cuirassés eussent été incapables de vivre en quelque endroit de la planète que ce soit (dans la société de 1930. Pour cette raison, la vérité sur les effets néfastes du cuirassement des enfants et des adolescents ne pouvait apporter d'avantage notable à ce moment là. La vérité, telle qu'elle était alors formulée, hors de la connaissance de la contrevérité qui lui barrait la route, ne pouvait avoir d'effets correspondant à ses propres fins et intentions.*

C'est vraiment « *se faire l'avocat du diable* ». La contrevérité est parfois plus cruelle que ne peut l'être jamais la vérité ; elle est cependant d'autant plus fructueuse qu'elle participe à accomplissement final de la vérité :

Dans l'absolu, l'autorégulation basée sur l'économie sexuelle est « parfaite », elle vaut infiniment mieux, elle est infiniment plus nette, plus consistante, plus valide, plus convenable que la régulation morale. Dans la pratique, elle est née de multiples exemples puisés dans la vivacité de la Vie. L'homme jouissant d'une gratification génitale n'est pas obsédé par des pensées et des rêves pornographiques. Il n'a pas de pulsions qui le poussent à violer ou même à séduire quiconque contre sa volonté. Il est loin d'être emporté par des actes de violence ou pervers d'aucune sorte. *C'est le caractère pleinement génital qui satisfait entièrement aux lois morales de la chrétienté ou de toutes autres morales religieuses authentiques.*

Annexe chapitre 8

Le nouveau leader

L'histoire nous apprend quelles erreurs grossières peuvent être évitées quand on aborde l'inconnu. Mais elle ne saurait apprendre au leader de demain ce que lui réservera l'avenir s'il envisage cet avenir comme *différent* de la vie sociale actuelle et passée. Il est incontestable que la société humaine progresse irrésistiblement, continuellement, résistant à tout arrêt de mouvement. Même les grandes sociétés asiatiques qui, pendant si longtemps sont restées identiques à elles-mêmes, ont entamé un rapide mouvement en entrant en contact avec la pensée occidentale.

La Révolution russe de 1917 nous fournit la preuve expérimentale montrant qu'aucun but précis ne saurait être déduit du passé. La vue marxienne de la « nécessité historique » ne vaut que dans la mesure où elle épouse la nécessité du changement. Elle avait entièrement faillit dès lors qu'elle prédisait le contenu et la forme des développements futurs : la suppression du servage féodal du XIX^{ème} siècle en Russie s'est soldée non pas par davantage d'autodétermination chez l'humain, mais par un esclavage pire que le premier.

Avec l'entrée de la grande masse humaine des peuples sur la scène sociale de la planète — masses humaines qui transportent toutes les misères et déformations, ainsi que les espoirs du passé dans un avenir obscur — la détermination mécanique de buts précis et d'objectifs nettement délimités de développement social était évidemment devenue impossible. Une des raisons majeures de l'omniprésent chaos de ce XX^{ème} siècle de transition et de transformation de la société humaine est le fait que les masses populaires en mouvement ont fait la rencontre avec des monceaux d'idées humaines dont la plupart étaient soit des reliquats du passé, soit déviées des connaissances relatives à la nature humaine, ou soit trop irrationnelles

pour en faire quelque chose.

Modeler la destinée humaine en fonction de plans qui tiennent du procédé appliqué à la fondation des empires industriels est devenu obsolète. De fait, cela n'a jamais été possible, puisque les grandes entreprises d'un Napoléon ou de tel leader dictatorial des masses de ces derniers temps n'ont été au plus que de brefs, insignifiants épisodes dans l'énorme bouleversement qui a saisi la société humaine au niveau planétaire.

Le chaos de notre époque peut s'expliquer par une autre raison majeure : les problèmes cruciaux qui sont à l'origine de toute agitation sont entièrement recouverts par les conséquences inhérentes à la nature pernicieuse qui domine la scène politique et l'esprit des politiciens. Si, comme médecin ou travailleur social d'une petite communauté, vous comparez ce que vous êtes en train de voir de vos yeux avec ce que vous lisez dans les journaux à propos de l'existence humaine, vous vous rendrez immédiatement compte du gouffre béant qui sépare les vues officielles de la vie privée, authentique.

Au surplus, il y a une autre caractéristique propre à notre époque : un mouvement social d'un type absolument nouveau est en train de naître et des gens, qui n'ont pas la plus petite idée de ce qui se passe, sont aux gouvernes de l'État ; ces conducteurs d'hommes ont façonné leurs idées selon des schémas de pensée anciens et s'agrippent avec rigidité à cette erreur.

Au premier coup d'œil, il est étonnant, quoique parfaitement logique, qu'aucun des problèmes élémentaires en rapport avec les grands mouvements et bouleversements populaires, ne soit jamais mentionné dans la mêlée criarde, tonitruante et gesticulante qui a pris possession de notre vie. Tout le monde sait, et cela ne nécessite pas davantage de preuves, que l'agitation présente de la société humaine est dépourvue de véritables leaders ; autrement dit, du plus loin qu'on regarde, on ne voit personne à l'horizon qui puisse déployer ce qu'un Christ est devenu pour la culture de l'ère chrétienne ou ce qu'un Confucius est devenu pour la civilisation asiatique. Les leaders actuels ne sont guère plus que des agents de sécurité chargés d'assurer tel ou tel aspect du statu quo, ou bien des pirates sur des mers sans lois. Ils sont comme des pilliers de marchandises dans l'échauffourée d'une rapine profitant d'une inondation ou d'un tremblement de terre. Malencontreusement, ces voleurs sont pris pour les nouveaux leaders par un grand nombre de baragouineurs grandement impressionnés qui se tiennent au milieu de quelques îles pour vivre plus longtemps des vestiges d'un passé plus heureux.

Donnons à présent un aperçu de ce que serait un leader émergent du chaos actuel et capable d'observer et de prendre en main les principaux courants du bouleversement social. À quelles tâches, à quelles décisions inévitables un leader serait-il confronté ?

On a souvent affirmé que le leader moderne devrait être quelque chose de ressemblant à un surhomme [*superman*], à un personnage nietzschéen dépassant de loin tous ses contemporains. On conçoit qu'un tel leader est difficile à envisager.

Une telle image du leader moderne dérive clairement de la vieille tendance, de ce besoin antique de l'homme de mystifier la charge de guide avant même que le leader ait fait son apparition sur la scène publique. Elle le met immédiatement sur un piédestal et l'isole du chaos de notre vie quotidienne, dans une région où personne ne peut l'atteindre, où personne ne peut s'en approcher de près pour lui ressembler.

Si nous avons bien compris la leçon du Meurtre du Christ, un tel leader serait certainement incapable de canaliser les mouvements de ces masses de gens-en-mouvement en dehors de l'emprise du passé pour les faire accéder à une existence future rationnelle. Il *devrait* inévitablement faillir, puisqu'il ne ferait au plus que fournir un autre symbole mystique aux foules sexuellement frustrées, affamées d'amour et dépouillées d'un minimum de sécurité matérielle vitale.

Si, comme nous avons quelque raison de le croire, nous avons bien appris notre leçon du Meurtre du Christ, un leader des peuples de notre époque serait proche de *l'exact contraire* de ce que les peuples sont si désireux de voir ou d'acclamer comme leur leader. Dans sa vie de tous les jours, il se détacherait sensiblement du genre de vie du commun des mortels. Il serait un homme facile à plonger aisément dans le courant de la vie et des mouvements populaires, tirant un enseignement des sanglantes leçons dues à leurs multiples échecs ; il y ferait davantage de méprises stupides et devrait apprendre à redresser ses erreurs idiotes sans se noyer.

Il devrait passer par chaque diablerie de l'enfer humain à l'intérieur duquel il parviendrait à connaître *pratiquement* et avec compétence la nature humaine en long, en large, en épaisseur et en travers, du dedans et du dehors. Il devrait vivre avec des patrons de bistro, des pécheurs, des péripatéticiennes, des criminels pour se faire une idée plus précise de l'humus sur lequel germent aussi bien les espérances que les misères humaines. (S'il était un leader au goût du peuple, il ne serait qu'un clown de plus dans la masse des petits ou des grands tapageurs qui ne représentent pas grand-

chose dans la longue marche de l'histoire humaine.)

Un tel leader devrait posséder ou développer une qualité extraordinaire, jusqu'à ce jour inouïe et inconcevable avec l'idée que l'on se fait communément des vertus d'un leader :

IL DEVRAIT RENONCER À TOUTE TENTATION DE DEVENIR UN LEADER ET ÉVITER TOUT LEURRE ÉMANANT DU PEUPLE EN VUE DE LE SÉDUIRE PAR UNE POSITION DE POUVOIR. SA PREMIÈRE GRANDE TÂCHE *serait de refuser d'être un leader.*

Un tel leader sentirait immédiatement le danger qui menace d'engloutir tout leader du peuple, celui *de devenir un simple objet d'admiration et d'être le pourvoyeur de salut et d'espoir du peuple.* La première démarche d'un tel leader consisterait à *prendre les gens au sérieux* et à *les laisser se sauver eux-mêmes*, tout en leur fournissant les garanties sociales, économiques et psychologiques nécessaires au soutien de leurs efforts.

Un tel leader aura, ou non, lu un jour l'histoire du Meurtre du Christ ; sinon il apprendra bientôt, à partir de ses propres expériences, que les hommes créent leurs Christ vivants pour s'y soumettre ou, si les Christ refusent de jouer les Barrabas, pour les tuer sur-le-champ uniquement afin de les promouvoir au ciel afin qu'ils éprouvent l'amour du salut, sans qu'ils aient eu eux-mêmes à bouger le petit doigt.

À partir de sa pénible et dangereuse expérience personnelle, notre leader saurait que pour devenir un leader, étant donnée leur structure, cela reviendrait aussi à énoncer qu'il peut advenir une des choses qui suivent :

Il se réduirait à vivre la manière de vivre du peuple et resterait avec lui, dans l'expectative immobile. Ainsi, les grandes promesses, les attentes et programmes ne seraient bientôt plus que des sujets d'anecdotes estivales et des litanies routinières sans plus de signification. Le peuple serait silencieusement déçu, mais il n'en faudrait pas plus pour amorcer un changement puisque l'attitude du leader correspondrait tout à fait à leur immobilisme léthargique attentiste. Et cette position d'expectative perdurerait jusqu'à ce qu'un type de leader plus actif et plus téméraire apparaisse.

Cet autre type de leader serait également une victime du besoin du peuple de salut et de promesses de ciel sur terre. Le *dictateur futur* est ce type. Des dictateurs de cette nature sont entraînés vers le pouvoir par le désir authentique des foules. Ils sont séduits par les promesses faites au peuple que celui-ci souhaite entendre.

En toute inconscience et en toute honnêteté (si nous doutions de l'honnêteté des dictateurs, on s'expliquerait mal leur pouvoir sur les masses) de tels

dictateurs amoncellent les espoirs du peuple, au-dessus de leurs propres espoirs, impossible à réaliser, jusqu'à ce qu'ils aient érigé, aux yeux du peuple, le magnifique édifice d'un grand empire ou d'un paradis final de pouvoir et de gloire, ou d'une terre où seuls le miel et le lait coulent à flot dans les rivières.

En agissant ainsi, ces leaders s'imaginent honnêtement qu'ils conduisent et guident le peuple, qu'ils sont les sauveurs de la société. Ils ne se rendent pas du tout compte du fait qu'ils sont une proie déjà captive du plus typique, ainsi que du plus pernicieux rêve que des peuples aient un jour et quelque part rêvé. Ils sont poussés par une marée puissante et ils croient dès lors que ce sont *eux* qui *agissent* sur le flux du courant. Ils ne sont, bien sûr, que de minuscules marionnettes jouant la comédie des grands empereurs maîtrisant ce flux, qui actuellement *les* emportent avec lui. Ils n'ont pas la moindre idée de la nature de ce courant sur lequel ils flottent impuissants ; pas plus qu'ils ne savent comment lui imprimer un autre cours, ni comment ériger des digues pour enrayer ses éventuelles inondations. Ils ressemblent à ces clowns de cirque qui font croire aux spectateurs que ce sont eux qui, d'un geste, font démarrer le spectacle ou l'arrêtent à volonté, qu'ils déplacent des montagnes sur la piste d'un simple signe. Ils sont comme ces prestidigitateurs qui étonnent les gens par leurs tours jusqu'à ce que ceux-ci soient évanoués, et que d'autres prestidigitateurs viennent les relayer sur scène avec d'autres tours.

Notre leader, qui ne devrait pas, tout au moins dans un premier temps, être de cette école, se sentirait et se conduirait comme un tel dictateur, poussé par son inclination naturelle à goûter de tous les aspects des affaires humaines, de tout connaître par sa propre expérience. De plus, notre leader se laisserait dériver sur la crête des vagues de dévotion que le peuple dédie au héros. Il éprouverait un authentique plaisir aux acclamations, pour réellement savoir ce qu'on peut bien éprouver à être acclamé et vénéré et être considéré comme un sauveur du peuple. À la différence d'un futur véritable dictateur, il ressentira plus ou moins tôt un mauvais goût dans la bouche en relation avec toutes les acclamations et les gesticulations d'un peuple désireux d'être sauvé. Il éprouvera certainement d'une manière ou d'une autre la perte d'une partie de la sève de sa vivacité et productivité naturelles. Il aura le sentiment d'épuiser ses réserves d'enthousiasme et d'idées, et il finira par s'endolorir du son creux et de la vanité des gestes stéréotypés du peuple qui en use sans cesse pour que ses leaders se sentent fiers d'eux. Ce n'est qu'au tout début qu'il ressentira la fougue de ses pro-

pres discours avec un certain sérieux ; qu'au tout début que la détermination de professer l'apport du bien au monde aura une cohérence ; que, une fois au pouvoir, on aura simplement à s'attaquer à la misère et à la balayer d'un grand coup de balai.

Notre leader, ainsi drogué dans une atmosphère d'imposture spirituelle et continûment dans cette ambiance de haute voltige de chef-sauveur, finira par ressentir une sorte d'odeur de cave. Et il fera une découverte profondément décourageante :

ILS N'EN ONT PAS RÉELLEMENT L'INTENTION DE RÉALISER CE QU'IL PENSE. Il n'est ici qu'*humanité se donnant en spectacle*. Ce n'est rien d'autre qu'une promesse vide. Il s'en rendra compte à de petits détails, à d'étroites manières de faire qui échappent généralement à l'attention des gens.

Évidemment, notre leader, s'il est vraiment fait pour ses hautes fonctions, doit savoir travailler, savoir comment accomplir certaines tâches, être capable de gagner sa vie en accomplissant un travail pratique, savoir dresser une table ou panser une plaie, apaiser l'angoisse étouffante d'un enfant, porter remède à un conflit familial embrouillé, piloter un hélicoptère, égriser des lentilles, abattre un arbre, peindre un tableau ou démêler l'énigme d'une maladie, organiser une expérimentation pour résoudre un problème de sciences naturelles, savoir quoi faire au contact d'un adolescent en proie à la frustration génitale, et beaucoup d'autres tâches qui sont hautement inintéressantes pour une âme de dictateur.

En bref, notre leader saura comment *créer* et saura ce que travailler signifie ; il saura combien d'efforts, de précis et minutieux efforts sont nécessaires pour mener à bien même une petite tâche. Il devra en avoir la sensation. Et cette sensation, tôt ou tard, le rendra à la réalité que ce que dit le peuple à son propos n'est que vide discours. Dès l'instant où il commencera à leur faire *faire* quelque chose de pratique, les gens commenceront à s'en dissocier, ou bien ils se mettront à bavarder encore et encore de leurs hautes idées sur la charpenterie, la médecine, l'éducation, l'industrie ou l'aéronautique. Mais, réellement, ils ne bougeront pas le petit doigt, ils bavarderont seulement en s'installant en foule autour de tables, avec nourriture et boissons plaisamment arrangées, ou ils s'assoieront, simplement pour ne plus bouger.

Il refusera d'abord d'admettre cette notion marquée selon laquelle ils ne font que bavarder, transformant chaque petite tâche pratique en simples *idées* de faire ceci et cela. Ils se tiendront tranquilles comme des millions de paysans russes se sont assis pendant des siècles, quand ils n'ont pas eu le

dos fatigué et durci d'avoir travaillé pour un quignon de pain. Ils demeureront dans l'immobilisme comme ces coolies chinois durant des siècles, quand ils ne tiraient pas leurs pousse-pousse par les rues de quelque grande ville, pour gagner la sueur au front leur pain quotidien. Les bavards qualifient cette inaction de « *nature philosophique de l'homme oriental* » parce qu'ils ignorent la maladie des foules orientales qui est la « *rigidité du corps provoquée par la cuirasse* ». Et ils évoqueront d'un air rêveur tout ce qu'ils *feraient* une fois qu'ils se seraient emparés du pouvoir dans tel État, oriental ou occidental ; comment ils *auraient* éclairé les peuples et leur auraient apporté la liberté et les auraient conduits au Socialisme qui adviendrait inévitablement juste après avoir atteint la fin de la première phase telle que décrite dans le credo socialiste, étant à deux doigts d'être sur le seuil de la seconde phase du développement du plein épanouissement du Communisme.

Assis au milieu de la foule piaillante, notre nouveau leader gardera le silence. Il sera grandement étonné : qu'en est-il de la mentalité mystique, de la croyance aux fantômes, aux présages contenus dans le hurlement de chiens et aux sorcières ; que font-ils de la misère présente dans les lits conjugaux, des corrections reçus par les enfants du fait de leur caractère malicieux ; qu'en est-il des cauchemars d'adolescents entrant dans la puberté ? Qu'en est-il des activités spontanées, du bon soin apporté aux outils, de la prudence au volant, et de la ponctualité des trains et des avions, et de tout le reste ? « Qu'allez-vous faire de tout cela ? » pourrait-il oser demander. Oh, ce sont là balivernes de petit-bourgeois ! Une économie planifiée viendra à bout de tout cela. Et qui fera les plans ? La Commission au Plan, évidemment. Et notre leader visualisera les villages incendiés des paysans ukrainiens fusillés ou déportés en Sibérie pour « sabotage ». Ces paysans restaient tout simplement les bras croisés et incapables d'accomplir autre chose que les corvées quotidiennes les plus indispensables nécessaires au maintien de la vie ; ils n'avaient pas la moindre idée de ce qui se passait, pourquoi ils devaient être conduit vers la « liberté » par des ignorants, des petits garcs débrouillards ayant senti la poudre et s'étant enivrés de son odeur, et qui se mettaient à fusiller les paysans qui traînaient une peste vieille d'un millier d'années dans leur dos roide, la transmettant à leurs enfants à coups de bâton.

De cette immobilité des corps, de cette limitation de la vie dans les membres et les reins, émergent toutes les irresponsabilités, parce *le peuple avait tout simplement été rendu inapte à prendre une responsabilité* ; tous sont désempa-

rés, parce qu'ils ont été battus lors même de cette désespérance ou bien rendus impuissants du fait d'une existence de cruauté et d'ignorance s'étendant sur plusieurs milliers d'années.

Nos colporteurs de liberté se transformeront bientôt et facilement en larons de liberté. Il n'y a rien qu'ils ne puissent faire d'autre puisqu'ils ne connaissent rien de cette maladie des foules. Même s'ils savaient ce qu'ils n'osent savoir, parce que le sachant, ils prendraient la fuite, ils ne sauraient quoi en faire. Le colporteur de liberté ne doit pas être blâmé parce qu'il tempête, face à ses milliers d'auditeurs, contre la misère : il doit être démasqué parce qu'il NE PENSE PAS CE QU'IL DIT ; ou encore, s'il était sincère, pour n'avoir pas la moindre idée de ce qu'il pourrait faire après avoir, par ses promesses, ployé les gens sous le joug de son pouvoir.

Notre leader serait noyé dans ce courant de détresse s'il n'était pas un *personnage de CRÉATION*, sachant exactement de quoi il retourne lorsqu'on parle D'AGIR, DE CONSTRUIRE, DE PENSER. Arrivé au pouvoir, il serait transporté au pinacle par le besoin de salut exprimé par le peuple sous sa forme de masses immobilisées ; simplement pour ne pas être mis en pièces par ses propres admirateurs, il sera *obligé* de veiller au bon fonctionnement des exploitations minières et des chemins de fer ; il *devra* scolariser les enfants ; il *devra* procurer à la nation du pain, du maïs, des pommes de terre et parfois même de la viande. Et comme il n'a jamais fait que bavarder, comme il n'a rien préparé en vue de tenir les promesses si somptueusement accordées à ses foules, il est maintenant *obligé* de devenir le cruel dictateur, bien plus cruel que l'industriel du XIX^{ème} siècle ou que l'empereur qu'il a fait passer par les armes.

C'est toujours la structure caractérielle moyenne des masses populaires qui détermine la nature et l'activité de leurs dirigeants. C'est là une des découvertes les plus solidement étayées de l'orgonologie sociale. Elle s'applique aussi bien au roi qu'au dictateur. Les rois, les ducs, les dictateurs, les prêtres, les colporteurs de liberté sont des produits du peuple. Elle s'applique aussi à notre nouveau type de leader. Le leader de demain, qui aura bien compris la leçon du Meurtre du Christ, sera également l'aboutissement de la structure caractérielle du peuple dans son ensemble.

La nécessité de réaliser les priorités de base de la socialité de l'humain moyen a été imposée au monde par les dictateurs qui émanent des « Heil, mein Führer » d'un peuple. On peut s'attendre à ce que d'une manière tout aussi légale, la grande compulsion du peuple à Meurtre ses Christs provoque l'émergence d'un nouveau type de leader de l'humanité.

Passons en revue ces traits caractéristiques tels qu'ils ont besoin d'apparaître du comportement populaire qui, périodiquement, culmine dans le Meurtre d'un Christ ou d'un autre :

Le nouveau leader devra choisir entre être acclamé par le peuple et souscrire aux réalisations de ce peuple, à ce que le peuple fait de lui-même en conséquence de son perpétuel immobilisme. Pour cette raison, sa manière d'agir n'aura que peu de rapport avec les initiatives des politiciens d'aujourd'hui. Il ne briguera pas l'approbation du public. Il aura compris que le consentement du peuple, pour reconfortant et agréable qu'il soit, malgré son apparence de « reconnaissance », est un premier pas assuré vers la disparition de ce qu'il a voulu entreprendre. En conséquence, il ne tiendra pas compte, et essaiera même de l'éviter, de ce qu'on appelle la reconnaissance publique. *La quémante de « reconnaissance » de la part d'un pionnier est l'expression de sa peur d'avoir à faire cavalier seul, et de la part des gens en général, elle traduit leur peur de penser par eux-mêmes. La quémante de reconnaissance publique est au fond l'expression de la peur de la non-conformité et de l'ostracisme social qui en résulte.*

Cela ne veut pas dire que le nouveau leader devra jouer le rôle d'un personnage de papier peint. Bien au contraire, il en ressentira une plus grande indépendance dans la poursuite de ses tâches. Il lui faudra de loin ??? faire preuve d'une plus grande détermination et d'une plus grande sincère résistance qu'il n'en est requis du politicien désirant escalader quelque arbre social. Le nouveau leader devra fonder ses activités sur des bases de beaucoup plus solides.

Cela ne signifie pas que le nouveau leader méprisera le peuple ou qu'il ne désirera pas les acclamations publiques. Pour rester à la hauteur de sa tâche, il devra rester pour le moins humain. Mais sachant *pourquoi* le peuple accorde des honneurs aux victimes de son adoration, il évitera discrètement ce piège, de même qu'un bon éducateur évite certains actes dont il sait qu'ils ne serviront pas son but ultime de venir en aide aux adolescents, sous certaines conditions.

Par conséquent, le nouveau leader « ne viendra pas au peuple » ; il « n'écrira pas pour le peuple », il ne tentera pas de « convaincre le peuple » de la vérité ou de la portée sociale de ce qu'il avance. *Il écrira sur des choses qu'il juge vraies, et non pas pour le peuple.* Il est stupéfiant de constater à quel point les doctrines humaines les plus élaborées et les plus réalistes sont la proie de cette vieille habitude de faire les choses « pour le peuple », ou « d'aller vers le peuple » pour lui enseigner ce qui paraît bon pour lui.

Si le peuple a besoin de valeurs, d'aide, de lumières, qu'il se mette à leur quête ; laissez-le les trouver *de lui-même*. Laissez-lui apprendre de lui-même la compétence pour distinguer entre les dires d'un scélérat, ceux d'un sac à vent politique ou d'un colporteur de liberté et les enseignements d'une personne quelque peu sérieuse. Le problème n'est pas le fait que Hitler ait brigué le pouvoir mais qu'il l'ait conquis ! C'est là un grand problème : comment est-il possible que des millions d'hommes et de femmes adultes, industriels, efficaces, sérieux, aient permis à un Hitler de régner en maître sur leurs vies ?

Le nouveau leader s'avérera à la hauteur de sa tâche en révisant les vieux concepts sur le peuple. Ainsi prend forme une règle nouvelle qui, à première vue, peut paraître étrange :

Si vous entendez parler de salut d'une manière évoquant un goût de déjà-vu, vous pouvez suspecter que la vérité se situe exactement à l'antipode de ce qu'on vous dit.

Ce qui est tout simplement évident lorsqu'on se souvient de la caractéristique fondamentale de l'humain à fuir l'essentiel et à s'accrocher aux choses sans importance. Qu'une génération entière de psychiatres besogne dur en vue de découvrir le fondement énergétique des idées confuses de l'homme sur son existence, et trouve dans la frustration sexuelle le dénominateur commun de cette confusion, vous pouvez être assuré que le gros du peuple essaiera de se détourner de cette vérité, élèvera et rendra fameuses les écoles psychiatriques qui anéantiront cette pièce essentielle de la connaissance pour la remplacer par un banal baragouin de circonstance vieux de cent ans, et finir par la présenter élégamment comme une nouvelle poupée pour en jouer en toute innocence. Ces écoles psychiatriques trouveront des apôtres qui chevaucheront alors la houle des acclamations publiques. Laissez-les faire ! Ils ne feront pas de plus grand tort tant que des noyaux de pensées garderont les conséquences de ces manières de faire claires et nettes. Viendront sans faille des temps de détresse lorsque la théorie qui permettait l'évasion tombera comme feuilles sans sève, et dans le silence qui en résultera, on recherchera alors ardemment les connaissances mûries pendant des décennies, prêtes à émerger dans le courant général des temps.

Le nouveau leader sera rongé par l'impatience, mais il apprendra à attendre indéfiniment. Il aura compris ou appris par expérience que les valeurs de la vie ne se propulsent pas au ciel comme des fusées, mais qu'elles ont besoin de temps pour s'épanouir, qu'aucune avancée décisive ne peut s'effectuer sans mettre en danger l'édifice tout entier, que les choses durables

doivent éprouver longuement leurs ailes dans les petits dangers avant que de transformer le monde d'une manière importante, renforcé par les dangers. Attendre patiemment n'est possible que si l'on est dépourvu de l'ambition de conduire ou de sauver le peuple. *Laissez le peuple se sauver lui-même !* Ce sera finalement une bonne leçon d'apprendre pourquoi le peuple se noie du fait de la stupidité personnelle d'un seul. De telles leçons ne sont jamais oubliées et sont très riches de nouvelles possibilités.

L'ancien type de leader devait apprendre l'art de se faire des amis et d'éviter de se faire des ennemis. Et pour se faire des amis, l'essentiel doit être désossé de ses idées les plus fécondes. Les formules incisives doivent être émoissées pour ne blesser personne, les aspects irritants doivent être arrondis, et les propos directs et francs doivent devenir des expressions détournées : le recours aux procédés sournois, en accord total avec la crainte des gens pour les contacts directs, était la règle. Cependant, les hommes aiment toujours mieux la personne sans détours que la politicienne. Il est vrai qu'ils la craignent davantage ; ils l'évitent et semblent donner la préférence aux simulateurs. Mais en définitive, leur admiration va, fût-ce seulement de très loin, aux êtres francs et loyaux.

C'est là que se révèle de soi-même le clivage de leur propre structure : aujourd'hui ils vivent en correspondance avec les règles de la fuite devant l'essentiel, mais souhaitent en même temps un contact direct, plénier et simple avec les choses. Au bout du compte, les gens y reviennent, et ils y reviennent réellement. Un impératif majeur pour le nouveau leader sera de prendre la mesure de cette peur primitive des gens pour le contact direct et franc.

Si c'est nécessaire, le nouveau leader ne craindra pas de se faire des ennemis. Il ne renoncera pas à sa manière de penser franche parce que quelqu'un pourrait le détester pour cela. Il apprendra tôt ou tard que quelques-uns de ces ennemis lui sont des amis plus proches et comprennent mieux sa véritable nature que beaucoup de ses amis intimes. Il ne tentera pas de prouver son point de vue en froissant les gens et il saura faire la différence entre l'offense gratuite et la vérité qui blesse. Le fait est sûr que la manière directe des fascistes d'opposer à leurs ennemis une vérité profonde, la puissance du désir ardent de Vie, était la meilleure méthode pour exterminer la peste politique rampante de ce XXe siècle ; cependant, cette puissance a été uniquement utilisée par eux dans un sens négatif et jamais dans un sens positif. Ils n'avaient absolument rien à offrir et devinrent la proie de la faiblesse populaire pour une exhibition de la force et la

perfection. Naturellement le nouveau leader devra être ferme, mais il ne se présentera pas dans son for intérieur, et d'aussi loin qu'il puisse y être tenace, sous les traits d'un *one man show*. Il saura frapper dur, s'il le faut, mais toujours dans un esprit de loyauté.

À la suite des nombreuses et dangereuses expériences qu'il aura eues de cette tendance humaine à s'agglutiner aux forts, le nouveau leader développera lentement un flair aigu des gens pour distinguer la personne prête à se coller aux autres comme un pou à une fourrure, ou comme une sangsue à la peau. Il sentira intuitivement l'ami qui veut faire un bout de chemin avec lui pour s'arrêter soudainement, comme un mulet, et refuser d'avancer vingt centimètres de plus, obligeant ainsi la personne pleine de dynamisme à ralentir elle aussi l'allure, ou à arrêter totalement son mouvement. Le nouveau leader aura aussi une bonne conscience de la haine que lui voueront ceux qui restent en arrière, figés. Il s'entourera des précautions nécessaires contre de telles possibilités en soulignant continuellement les caractéristiques évidentes de ces hommes-sangsues. Il leur administrera autant qu'il est possible des injections mentales prophylactiques en leur *prédisant* ce qu'ils seront enclins à faire contre lui, s'il les laisse en arrière, les abandonne à l'immobilisme, à ne rien faire. Pour moins souffrir de la perte d'un leader, ils ne manqueront pas de le présenter comme méchant, de moindre importance, ils le décriront même comme ayant un mauvais caractère.

Le nouveau leader fera face à la tâche pénible d'aimer les gens sans devenir leur obligé, comme à l'habitude ; de prendre conscience de leurs faiblesses sans les mépriser ou sans les craindre. La première des choses à laquelle il devra faire face est la solitude, vivant seul dans de grands espaces avec trop peu d'amis. Et même ces amis ne manqueront-ils pas de devenir fâcheux ou embarrassants, puisque tous veulent le salut. Tout le monde voudra d'une manière ou d'une autre quelque chose de lui. Peu à peu il se rendra compte avec amusement à quel point est sans fin ??? leur désir d'obtenir des *choses*. Peu importe *ce qu'ils* veulent. C'est le « je veux » et le « j'obtiens » qui importe. Il sera bien conscient du prix qu'on lui paie pour cette acquisition : une vide admiration. Il évitera donc d'être la proie, comme si souvent les politiciens, de la tentation de s'imbiber de cette admiration comme une éponge.

Le nouveau leader devra se passer de la plupart des avantages qui dédommagent en général les leaders des inconvénients de leur métier. Il ne goûtera pas plus que cela la facilité avec laquelle, par habitude, les liesses se

déploient avec tant de facilité à sa louange. Il devra toujours avoir à la conscience que ce qui compte, ce n'est pas ce qui plaît au leader, mais ce qu'il établit, dit et propose. Il aura appris de l'histoire récente que le sacrifice de l'essentiel de ses durs travaux sera le prix payé pour la poursuite d'un succès officiel. En un mot, il aura toujours à la conscience la tendance bien cachée des gens à ne voir les choses que dans un miroir, à s'emparer des grandes choses à seule fin de les rendre impuissantes, à chercher dans l'autre plutôt un objet d'admiration que ce qu'il a à offrir, à se mettre en foule autour du futile et à dévoyer les choses décisives vers l'impuissance. Ainsi, le nouveau leader se fera de nombreux ennemis. Car il aura dérobé à ces gens beaucoup de ce sur quoi ils prenaient leur appui, ils se sentiront comme des plants de haricot privés de leurs rames.

Le nouveau leader court le risque de rester ignominieux tout au long de sa vie. Mais il sera aussi certain qu'il est de loin meilleur pour sa cause et le bien public de rester seul plutôt que de voir le monde s'emparer de son bien pour en faire un usage *mauvais* et contraire à ses intentions, ou même le déformer au point qu'il ne puisse que tourner au désastre. Cette remarque s'applique en particulier à ce qui concerne la vie sexuelle. L'animal cuirassé ne peut que faire du phénomène remarquable de la puissance orgasmique une religion d'obscénité, de même qu'il a transformé en un système raffiné et infernal de pillage et de mouchardage *contre* la liberté, la bonne vieille conspiration des révolutionnaires combattant *pour* la liberté.

Le nouveau leader s'en consolera un peu par la conviction que la vérité et tout ce qui est vraiment utile au peuple, finira par l'emporter, fût-ce au bout d'un million d'années. Il ne fera rien *POUR* le peuple, il fera simplement les choses, et les fera bien. Une fois encore, *il laissera le peuple se sauver lui-même*. Il saura que personne ne pourra le faire à sa place. Simplement *il vivra en avance du peuple* et lui laissera le soin de se joindre à lui ou non. Il sera bien plus un guide qu'un leader. Le guide vous explique simplement comment atteindre sans danger le sommet d'une montagne. Ce n'est pas lui qui détermine la montagne que le promeneur désire gravir. Le nouveau leader pourrait fort bien diriger un monde entier sans savoir qu'il le dirige lui-même, ou bien le monde entier être inconscient d'être dirigé par *ce* leader. Le Christ était un tel leader. Il se pourrait que le mode de vie, les idées, la conduite et les objectifs du nouveau leader pénètrent imperceptiblement l'esprit du public, à l'insu de tous. On lui imputera peut-être des malversations qui ne seront pas de son fait, on l'accusera de méfaits qu'il n'a jamais proposés, et il finira peut-être par être mis en croix, comme le Christ, pour

ou mourir. Le nouveau leader saura que cela pourrait fort bien lui arriver. Il ne se sent pas responsable de ce que font les gens mais de ce qui se passe dans le monde, tout comme chaque simple citoyen du monde se sent responsable des événements qui s'y déroulent. C'est là encore un trait nouveau qui apparaît dans le rôle de leader : *la sensation de responsabilité de chaque citoyen du monde pour tout ce qui s'y passe, fût-ce aux quatre coins les plus extrêmes du globe*. Les bavardages, les flagorneries, les commérages, les mauvaises plaisanteries, les obscénités, le crâne vide de citoyens irresponsables d'un pays libre appartiennent au passé. Voilà qui est certain.

Le nouveau leader aura plus d'ennemis parmi ses amis intimes et moins dans la foule, mais ils seront plus dangereux. Chaque mystique schizophrène, chaque fanatique religieux, chaque politicien continuellement ivre de puissance, est son ennemi potentiel ou son assassin virtuel. Il n'adoptera pas la croyance au martyr. Il voudra *vivre*, et non pas mourir, pour sa cause. Et il se préparera prudemment contre un désastre. Il gardera dans sa maison une arme chargée et s'il le peut, il n'y laissera pas entrer qui veut. Il mènera une vie de solitaire et évitera autant que possible d'être un mondain vide, baragouineur et faux.

Bien que conservant ses distances, il n'éprouvera pourtant ni mépris ni inimitié envers les gens. Cela n'ira pas sans victoire dans de rudes batailles contre lui-même. Lorsqu'il se heurtera à l'ersatz admiration des gens, à leur fureur de vouloir *obtenir quelque chose pour rien*, il sera tenté de se joindre aux leaders conservateurs de la société qui, sachant que les gens ont toujours été ainsi, n'ont jamais songé à les changer. Il comprendra parfaitement la mentalité du pionnier industriel des années 1880, aux États-Unis. Mais il dépassera aussi « l'inertie » de l'industriel conservateur de 1960.

Comprendre les motivations du comportement du peuple sans davantage succomber à la tentation de le plaindre ou de le sauver, dans la droite ligne du colporteur de liberté, sera une autre tâche particulièrement importante qui demandera à être menée à bien sans faille. Comment peut-on procéder pour s'informer de la triste situation d'une paysanne, mère de dix enfants, et attendre d'elle qu'elle *ne se lance pas* dans le commérage, qu'elle parle franchement d'elle comme elle en ressent la profonde intuition ?

Le colporteur de liberté ne ferait que prolonger sa misère par l'effrayante « compréhension » qu'il aura de ces potins malveillants sur son voisinage ; ce qui reviendra à les *confirmer*. Le nouveau leader mettrait en quarantaine une femme malveillante, commère, par une proscription sociale. Le commérage est un meurtre et l'exact antipode de la libre opinion d'un homme

ou d'une femme libre.

Les colporteurs de liberté trouvent un appui auprès des automates dont l'intelligence cérébrale a pour exclusive fonction de maintenir en léthargie leurs organes génitaux. Ces intelligences cérébrales aux conversations stéréotypées forment le Conseil technique de la peste. Ils se font fort de faire disparaître devant vous montagnes et rivières par leur bavardage. Ils chassent par leur bavardage le parfum de chaque fleur, puisqu'ils sont les portavoix desséchés d'une vérité depuis longtemps périmée, dénués d'émotion et sans âme. Ils pullulent dans les administrations de bon nombre de gouvernements modernes et progressistes. Ils sont les talmudistes du credo marxien. Ils sont horribles. La moindre sensation vivante est tuée par leur simple présence. Ils sont incapables de pleurer et incapables de sangloter. Ils aiment avec leur cerveau et ils haïssent avec leurs organes génitaux. Avoir un comportement humain en leur présence est impossible. Pour eux, un homme ou une femme de peine sont les instruments « de la nécessité historique », rien d'autre. C'est pourquoi ils n'hésitent pas, sclérosés en toute sécurité dans leurs sanctuaires de Mandchourie, à envoyer des millions de pauvres gars chinois mis en uniforme, baptisés « volontaires », devant la gueule des canons états-uniens en Corée, simplement afin de prouver la « vigilance éternelle et le courage de l'avant-garde bolcheviste ». Ils sont les rejetons d'une époque mécanique dégénérée ayant fait une religion de leurs élucubrations intellectuelles. Tout cela, le nouveau leader devra le savoir.

Il saura aussi que ces mécanistes cérébraux, tandis qu'ils se débauchent à droite et à gauche, haïssent comme du poison l'amour authentique des corps et par conséquent s'opposent par le feu et l'épée à toute tentative de reconstruction de la structure caractérielle de l'homme. Ils subsumeront tous les problèmes humains sous un seul et unique aspect : l'estomac d'un chien sécrétant de la salive à l'audition d'un son de cloche qu'on a agitée en lui montrant un morceau de viande. C'est tout. N'est-ce pas là du matérialisme parfait ? Si. En parfait accord avec cette vue des problèmes humains, le cerveau de ces hommes secrète de l'intelligence lorsqu'ils sentent l'odeur du pouvoir. Voilà tout ce qui est advenu d'une grande théorie de l'émancipation humaine.

Le nouveau leader se trouvera exposé à nombre de dangers et de traquenards. Parmi eux, la peur qu'inspire aux gens la peste cancanière qui étouffe leur intelligence simple dans leur gorge serrée et effrayée. Il devra reconnaître les premiers signes de la présence d'une peste cachée. Il aura

appris qu'une seule personne pestiférée est capable de bouleverser l'ensemble d'une communauté paisible, tout comme une seule fausse note dans un orchestre peut perturber l'exécution de la plus belle symphonie. Il saura que la peste est contagieuse. D'une manière ou d'une autre, elle réussit à faire se manifester une peste latente chez des personnes les plus décentes, sans qu'on sache encore comment. Vous pouvez reconnaître cet événement au désordre qui brise soudainement, comme venu de nulle part, un groupe de personnes collaborant harmonieusement, lorsque se montre la seule présence d'un caractère pestiféré ; lorsque vous avez appris à la subodorer, elle est immédiatement reconnaissable à son odeur émotionnelle déterminée.

Notre nouveau leader rencontrera un autre fait curieux : les personnes paraissant les plus dévouées et sûres dans leur coopération avec la vivacité de la Vie, se rassembleront autour du centre à partir duquel la peste s'est déployée. Cela semble provenir du fait que la peste offre une *émotion* d'héroïsme dénuée de l'*effort* d'une héroïque ténacité. Elle semble protéger l'âme humaine de sa propre profondeur émotionnelle. Le processus de la restructuration caractérielle humaine a besoin, mieux, requiert des siècles d'efforts constants en vigilance et en énergie de la part d'un grand nombre d'éducateurs et de médecins de l'âme. L'éducateur pestilentiel se trouvera entouré d'un troupeau de gens pour la simple raison qu'il promet un système parfait d'éducation qui, sans effort, aboutira dans un mois. Envoyez-lui seulement vos enfants et vous le verrez à l'œuvre. Pourquoi, dès lors, mettre prudemment et adroitement au jour les implications dynamiques de la peste présente dans le propre système émotionnel d'une personne ? N'est-il pas des plus simple de se soumettre à un processus purement mental guérissant non seulement tous les maux d'un souffle, mais de plus rend l'âme si rapidement purifiée qu'elle se trouve à même de dispenser avec une promptitude identique un tel bienfait à une foule d'autres âmes malades ?

Comme la peste est la conséquence de la fuite devant la profondeur des choses et comme les gens sont en général effrayés par ce qui est profond, ils se jeteront sur la peste et abandonneront ce qui est laborieux, la tâche de longue haleine qu'exige tout travail sérieux. À moins de n'avoir correctement saisi cela, il est impossible de combattre avec efficacité la peste dans les domaines de l'éducation, de la médecine, de l'administration sociale et de l'hygiène publique.

Le nouveau leader gardera donc sous un contrôle attentif les diverses manifestations de la peste. Il apprendra à choisir le bon moment et la

bonne méthode pour attaquer l'obstructionniste tourmenté-par-la- peste qui s'oppose à tout effort humain fécond. La personne tourmentée-par-la- peste est creuse et par conséquent couarde. Elle cafarde au mieux la nuit, mais fond complètement sous l'effet de la pure et claire lumière du jour. Les libéraux vous expliqueront que la peste a, elle aussi, le droit à la libre parole. C'est vrai, mais en plein jour uniquement et non dans un coin obscur de mon arrière-cour, au milieu de la nuit, avec un couteau au poing, prête à me frapper dans le dos.

L'aide rendue à la peste par les âmes libérales est gigantesque. Le nouveau leader aura à cœur d'écarter les défenses que les âmes libérales érigent pour protéger la peste. Il leur reprochera leur excuse « qu'il en a toujours été ainsi » et qu'en conséquence tout peut continuer ainsi éternellement.

Le nouveau leader expliquera aux libéraux qu'attaquer sournoisement son prochain dans le sombre de la nuit, ou lui envoyer un bouquet de fleurs pour son anniversaire qui lui explose à la figure, n'est en rien l'expression d'une opinion rationnelle, mais la tentative de pleutres de tuer le Christ. Il aura beaucoup de mal à convaincre les âmes libérales que les menteurs, les assassins, les bavards, les détracteurs de l'honneur d'autrui sont des criminels qui compromettent les garanties de la liberté et du bonheur des hommes, des femmes et des enfants. Finalement, il devra réussir à convaincre le monde autour de lui que l'on doit commencer par apprendre à lire l'honnêteté ou la malhonnêteté inscrite sur la figure d'un envoyé asiatique, européen ou états-unien et distinguer entre la canaillerie d'un espion et un représentant d'une administration sociale.

Le dédain pour la psychologie appliquée et les réticences face à l'étude des manifestations du caractère ont coûté au monde occidental les secrets de son armement atomique qu'il a si ardemment tenté de protéger. Les bombes, bien sûr, ne changeront jamais le monde. Mais amener à l'action les qualités vivantes les plus intimes des hommes le changera. Et la protection contre la peste est possible par la lecture de l'expression de crapule inscrite sur le visage d'un envoyé diplomatique ; cela participe à l'actualisation des qualités vitales des hommes.

C'est ici que le libéralisme des âmes et leur soumission deviennent particulièrement dangereux. Faibles jusqu'à la moelle des os, sans aucune perspective d'avenir devant eux, s'accrochant à la grande doctrine humaniste qui avait connu de meilleurs jours, ils ont livré la société allemande aux nazis et réussiront peut-être à livrer la société états-unienne aux inéluctables espions de l'Empire russe réactionnaire. Ces libéraux sont profondément

impressionnés, quoi que sans le ressentir ou sans s'en rendre compte eux-mêmes, par l'habileté et les manifestations du pouvoir des généraux de la peste organisée ; ils succombent à la tentation, comme des vierges fragilisées du fait de leur abstinence, succombent au chevalier à l'armure étincelante. Méfiez-vous des âmes qui se montre sans cesse soumises et mielleuses, qui n'élèvent jamais la voix pour se mettre en colère ou se révolter contre le mal. Parmi elles beaucoup sont sournoises, prêtes à trahir pour trente deniers le Christ présent dans nos enfants. Elles ne s'intéressent qu'à leurs propres émotions à honnêteté trompeuse. Pendant que certaines protègent un assassin de Christ, elles oublient que des milliers pourraient être sauvés du mal. Elles octroient une procuration indirecte à la peste pour accomplir ce qu'elles-mêmes sont incapables d'accomplir. Leurs entrailles sont remplies de haine fielleuse et de soif de meurtre. Elles sont ce qu'il y a de plus dangereux en ceci qu'elles mettent à profit les rêves les plus paisibles et les plus innocents des gens pour perpétrer leurs forfaits.

Apprenez à soutenir l'homme et la femme qui sont francs et directs dans l'expression de leurs opinions, qui savent opportunément quand il faut aimer et quand il faut haïr, ce qu'il faut protéger et ce qu'il faut laisser faire ; qui connaissent et vivent l'amour du corps et le chagrin de l'âme, qui savent ce que signifient les pleurs dans le silence de la nuit. Ils sont les bêtes noires des automates dotés d'un cerveau à la conversation stéréotypées, des imposteurs qui rabâchent des paroles de miel contenant subrepticement des poisons pour terrasser leurs victimes mystifiables.

Le nouveau leader prendra garde au chevalier de carnaval, de la tête creuse qui saute dans votre voiture chargée à profusion de la riche moisson de votre dur travail pour s'en éclater la panse à seul fin de vous donner ensuite un coup de poignard, ou pour être plus gros que vous et, sans remuer le petit doigt, sucer le pouvoir que vous avez acquis sur les gens, pouvoir provenant de *vos* efforts vigoureux. Méfiez-vous de celui qui n'ose vous regarder droit et simplement dans les yeux, qui détourne toujours de vous son visage de crainte que vous ne puissiez le reconnaître et le comprendre. Il sera le prochain président de votre organisation et il prendra tout en main pour vous botter en touche, sans considération de l'importance du bien-fait que vous lui ayez apporté pour lui-même. Il ne prendra aucune considération de ce qui vous aura tourmenté au fil des ans. Il désire seulement remplir son ego vide, éternellement, sans effort. Le pire dans cela est qu'*il ne sait pas plus que cela qu'il est en train de vous trahir !* Selon ses arguments, toute chose n'arrive-t-elle pas d'elle-même jusqu'à lui ? Cela ne serait-il pas

du fait que sa mère l'a frustré d'une tétée, et qu'ainsi il a maintenant le parfait droit de vous sucer jusqu'à vous tarir, sec et vide, et ensuite de vous poignarder dans le dos ? Évidemment, il a ce droit, et il ne comprend pas davantage que vous remettiez en question ce droit qu'il ne prend que de lui-même. Il est l'un de ceux qui ont déformé l'amour combatif du Christ pour l'humain à travers l'idée nuisible selon laquelle l'humain se doit de faire don de tout ce qu'il possède afin que Modju puisse se l'approprier à bon compte.

Ainsi, plus d'un de ces néfastes libérateurs débarquent d'une telle enfance frustrée ; mais qu'importe leur enfance. Inquiétez-vous des enfants à naître.

Le conducteur de peuples honnête se heurtera à la remise en doute de ses entreprises parce que ces sangsues ont gorgé le monde de leur sournoisie et de leur meurtrière succion du pouvoir, de la connaissance, de l'amour, du respect de soi-même, du rang social et de l'honneur, de ceux qui ont en abondance ces dons naturels. Ils n'ont jamais pu reproduire et nourrir ces dons et donc se trouvaient dans l'obligation d'anémier d'autres victimes tout au long de leur vie. On passera l'honnêteté au crible de la méfiance parce que la société humaine s'est accoutumée aux conduites malhonnêtes. Si vous donnez honnêtement, sans attendre de contrepartie, vous serez suspectés de tricherie. Si vous donnez votre âme à vos élèves pour qu'ils deviennent des hommes de connaissance et d'action, le monde demandera « où est l'arnaque ? ». Et il en est ainsi à cause des sangsues qui ont rendu le monde exsangue.

Le nouveau leader apprendra à donner avec sagesse et circonspection. Sinon, il sera pris pour un écornifleur et, avec un profond mépris pour ses entreprises, on en fera un fou. Il sera salué comme la « poule aux œufs d'or » pour être englouti dans des estomacs vides. À moins que vous ne soyez préparé à rencontrer le pire de ce que vous n'avez jamais osé imaginé, ne tentez jamais de sauver des vies ou de protéger des enfants. Vous passerez aux yeux de beaucoup de juges pour un fou, ou pire, pour un criminel. « Ce sont des choses à ne pas faire ». L'amour désintéressé est tout simplement déplacé dans ce monde ; mais le nouveau leader devra rassembler par l'amour. Car l'amour a perdu droit de cité dans une époque sans amour, où les politiques détiennent le haut du pavé. Tout cela, le nouveau leader devra le savoir et en souffrir les conséquences.

Le vide se fera autour de lui lorsque les gens sentiront qu'il représente la Vie et qu'il est un dispensateur de Vie. Il se sentira blessé, et il connaîtra le

supplice de devoir souffrir d'être haï pour des actes d'amour ; et il sera lui-même tenté de haïr à son tour à cause de si pendables tours. La méfiance des gens et le besoin de vengeance menaceront d'empoisonner son âme. Beaucoup succomberont à la tentation et cesseront ainsi d'être des leaders. Les gens eux-mêmes auront provoqué cette réaction chez leurs leaders, qui se sentiront comme des rats pris au piège, comme des insensés, des bons à rien. Très peu survivront à cet enfer.

Le peuple isolera et mettra en quarantaine le leader de plusieurs façons. Une manière est, en l'acculant à la solitude, de l'aduler, de l'entourer, de se suspendre à ses lèvres pour s'abreuver du moindre de ses propos. Quelques leaders aiment ça. D'autres prennent la fuite lorsque cela leur arrive. Ils se sentent comme des animaux dans un zoo observés par la foule qui s'étonne que ces animaux n'aient pas développé de honte pour leurs parties génitales. Les gens sont prêts à déshabiller le leader lorsqu'ils s'agglutinent autour de lui pour découvrir chacun du moindre de ses secrets : combien de femmes il dévore au dîner, s'il pratique la natation, s'il joue au bridge, s'il a des enfants illégitimes, si sa femme a un amant.

La foule finira par isoler et tuer le leader en dirigeant sur sa personne le feu des projecteurs, au sens propre comme au sens figuré. Elle l'éblouira et le rendra impuissant par la critique du moindre de ses gestes sans lever elle-même le petit doigt dans la plus petite action pratique. La constitution ne garantit-elle pas la liberté de parole ? Et ne sont-ils pas de libres gens dans un pays libre ? Peu importe le pays ; ils se sentent toujours libres, ou bien ils viennent d'être libérés, ou bien ils sont à point pour un bond vers la liberté. Et ce qu'ils entendent par-là est de sauter hors de la camisole de force du mariage pour juste une nuit, partir en vacances, dormir pendant que les autres travaillent dans un bureau un jour d'été étouffant dans l'étuve d'une grande ville.

Tout cela serait admissible si cela ne tuait pas chaque mouvement de la pensée vraiment libre. Afin de survivre, le leader devra erster à l'écart de ces regards, de ces critiques, et ne rien avoir à faire de ces bavardages et ces obscénités. Et peu à peu, en la constatant avec douleur, il apprendra à voir la totale vacuité des gens qui s'écrient à grand bruit à seule fin de se distraire de la sensation rongéante de cet absolu néant. De ce néant ne peut croître que la méchanceté. Le leader en aura conscience et il se sentira comme quelqu'un en train de se noyer dans un océan de tâches impossibles à accomplir.

L'isolement dont il souffrira d'être enfermé par le peuple sera une menace

pour sa santé et son habilité au travail. Il perdra le droit de mener une vie normale au milieu de ses concitoyens. Alors que les gens se montrent parfaitement compréhensifs pour les secrets des couples mariés ou non, ils se formaliseront de ce que le leader change de partenaire ou ne conforme pas sa vie à la panoplie des nuisances de la vie standard. Le leader apprendra bientôt qu'il lui est dénié ce qu'on concède dans le cas d'un citoyen moyen. Il trouvera de plus en plus de difficulté à se mouvoir librement avec ses partenaires. Il devra commencer à se cacher. Et à force de se cacher il écartera de lui plus d'un compagnon qui aimerait parader parmi la foule avec l'amant, qui se trouve être un « leader ».

De telles avanies menacent la structure entière des tâches incombant au leader. Il risque de sombrer dans la méditation morose ou de broyer du noir, incapable de concevoir des pensées constructives, en passe de devenir un Caligula ou un prolétaire gobant les slogans des colporteurs de liberté. LES CONDUCTEURS DE FOULE DOIVENT VIVRE UNE PLÉNIÈRE, SAINTE ET GRATIFIANTE VIE AMOUREUSE AVEC DES FEMMES SENSIBLES AUX CHEMINEMENTS DE LA VIE. Si être un chef signifie être à la hauteur de sa tâche, il devra se tenir à l'écart des démêlés d'une vie de famille ennuyeuse et bruyante. En ceci, il sera être en phase avec le Christ lorsqu'il abandonna sa famille et demanda à ses disciples d'agir de même. Mais il ne prêchera en aucune circonstance, comme les colporteurs de liberté le prônent, la dissolution de la famille. Il aura des enfants et les aimera, les siens et ceux des autres. Il saura que ce qui est valable pour sa propre vie ne l'est pas toujours pour ce qui est de la vie de tous. À tous niveaux le nouveau leader veillera à maintenir un *système émotionnel pur*, et il fera tout pour éviter la salissure de l'âme qui accompagne la famine sexuelle. Ses sens et ses pensées doivent rester au large des ravages de l'abstinence par un amour corporel gratifiant.

Il gardera constamment le cœur de son être vivant en parfait état de fonctionnement ; il sera capable de passer au travers du commérage, des *tea-parties*, des manifestations mondaines, des tapes dans le dos, des mauvaises plaisanteries et des obscénités des hommes et des femmes, dans la rue et dans les palais, dans le cœur de leurs émotions vivantes. Il pourra lui arriver de réussir à découvrir pourquoi tant de gens dotés de toutes sortes de potentialités, tôt ou tard, tombent dans l'ornière d'une vie morose. Pourquoi y a-t-il tant de pensées et d'actions émanant du peuple et si peu productives ; comment toute fertilité que contient le peuple est tuée de tant de manières, si tôt dans la vie, parfois même dès son émergence du giron maternel ?

Les gens n'apprécient guère qu'on les conduise au contact de leurs très vivantes sources d'émotions bouleversantes ; non pas sur un écran de cinéma, mais par la vue d'un enfant que l'on bat dans un parc ; non pas dans la foule qui danse, se bouscule, halète, se frotte, sue, mais dans les bidonvilles des régions appauvries des nations et des grands centres urbains où des prolétaires blancs tuent des prolétaires noirs. En bref, la tâche des futures générations de leaders sera de trouver les moyens d'*empêcher les humains de fuir devant l'essentiel* et d'empêcher le frisson bon marché à la vue de visages en bouillie dans un match de boxe.

Tout comme l'attention émotionnelle des gens en général doit tourner ou être tournée vers *l'essentiel* de crainte que tout s'effondre, le nouveau leader devra aussi porter ses efforts sur *l'orientation du flux de l'attention sur ce qui est essentiel dans la vie humaine*, au lieu de le consacrer au fatras stupide, insensé, désuet des dessous de table des affaires publiques. *La fuite devant l'essentiel* suit les ornières dessinées par le caractère vague et ambigu général qui règne dans la société, qui a installé au cours des âges, à partir des questionnements décisifs de la vie, des centres puissants de distractions équipés d'importants moyens de se maintenir eux-mêmes éloignées des intrusions d'un Christ sous quelque forme qu'il apparaisse. Pour s'en convaincre, il n'est que de lire les manchettes de tous les quotidiens.

Le nouveau leader expliquera aux hommes que voter ne suffit pas, qu'exhorter les citoyens à prendre une part active au gouvernement ne suffit pas non plus. Tout s'initiera dans l'ambiance de la prime enfance, dans les crèches, dans les jardins d'enfants et dans les écoles. Les directeurs d'école courageux et bien informés bénéficieront d'un appui actif contre les enseignants ossifiés. Les méthodes et les procédés de la peste, qui écarte des écoles la vivacité de la Vie, seront dépistés et combattus tout autant que sont aujourd'hui dépistés et combattus le larcin de haut vol et le meurtre.

Une fois que l'attention aura été focalisée sur cette grande fuite de l'essentiel comme étant l'ennemi le plus dangereux du genre humain, on découvrira aussi le moyen de la tuer ? la fuite, non le fuyard ? où qu'on la rencontre. Ce n'est pas le problème à résoudre qui constitue le problème ; le problème, c'est cette fuite particulière devant tout problème important.

Beaucoup de leaders authentiques devront faire face à la mort ou à des disparitions, d'une manière ou d'une autre. La peste se déchaînera comme jamais auparavant. Mais que l'on traîne à la fraîcheur de l'air libre, dans la claire lumière du jour, la laideur et la mauvaise pousse des méfaits monstrueux et des pensées pernicieuses qui a perduré à travers les âges, et ces

dernières commenceront lentement à fondre comme neige au soleil. Simultanément, la Vie amorcera sa marche en avant.

Il est inutile de se préoccuper des formes que la Vie choisira dans sa marche pour son existence. Quoi qu'il en soit, elle procédera à un choix ; une fois libérée du chronique Meurtre du Christ, elle choisira ce qui lui convient et elle apprendra de sa propre expérience ce qu'elle doit abandonner. La Vie est productive, la Vie est souple, la Vie est décente. Ne vous faites donc pas de souci pour ce que la Vie choisira de faire. Ce qui devra être préoccupant c'est de savoir comment la garder libre dans son action contre le meurtre du Christ, de savoir comment la protéger de ceux qui ont perdu la sensation de la Vie dans leurs corps.

Ni coups de tonnerre ni tremblement de terre n'accompagneront le réveil de la vitalité de la Vie dans vos enfants. Elle apparaîtra dans un lent processus de croissance, droit et clair si l'on réussit à couper les jarrets à la peste, pénible et plein d'obstacles, si la peste échappe à sa *totale* extinction. Il est tout à fait certain que, dans aucun cas, la Vie ne voudra ni ne pourra choisir une forme d'existence qui serait une anti-Vie, qui contrarierait les enfants, la vérité, la joie d'une existence heureuse, l'accomplissement ou la pleine floraison de l'initiative innée dans chaque porteur de l'étincelle de Vie. Laisser circuler la Vie librement, débarrassée des distorsions qui la rendent laide et meurtrière, sera le premier pas vers la liberté, de la paix sur terre. Ce simple aperçu qui en est donné est en lui-même une étincelle de liberté en marche. Le souci du bien-être de l'enfant nouveau-né qui porte en lui le Christ descendu directement du ciel sur la terre est parfaitement universel et l'emporte sur tout sur terre ; il se révélera une force aux dimensions gigantesques, outrepassant tout ce qu'un méchant ait pu un jour essayer d'inventer pour pousser à l'assassinat de la Vie.

Émergera un nouveau type d'homme qui transmettra ses nouvelles qualités, qui sont celles de la Vie sans restriction, à ses enfants et aux enfants de ses enfants. Personne ne saurait dire à quoi cette Vie ressemblera. Peu importe la forme qu'elle prendra, elle sera *elle-même*, et non pas le reflet émanant d'une mère malade ou les nuisances d'un parent pestilentiel. Elle sera ELLE-MÊME et portera la puissance nécessaire à son épanouissement et saura corriger ce qui entrave son développement.

Notre tâche consiste à mettre ce processus à l'abri de la peste malfaisante, à en sauvegarder la croissance, à apprendre à discerner à temps ce qui distingue un enfant qui grandit suivant les prescriptions de la Vie, d'un autre, élevé dans l'intérêt de telle Culture, de tel État, de telle Religion, de telle

Coutume, de telle idée aberrante d'une vie de prescription. Si cela ne peut se faire, il n'y aura aucun espoir qui soit de mettre un terme au carnage de masse.

En un mot, le nouveau leader refusera de marcher sur Jérusalem pour y conquérir l'ennemi. Il se tournera vers le flux de la Vie, qui est Dieu, dans le petit corps des enfants non encore nés, fils et filles de l'humain. C'est sur eux que reposera sa résolution de *ne pas se rendre à la tentation* du peuple de devenir un leader perpétuant leur mode de vie devenu rassis ; de ne pas se soumettre aux gens dont il faut changer la vie de fond en comble, en permettant aux enfants de grandir comme le Dieu de Vie les a créés.

LA CULTURE ET LA CIVILISATION NE SE SONT PAS ENCORE MANIFESTÉES. ELLES SONT SUR LE POINT D'ENTRER SUR LA SCÈNE SOCIALE. C'EST ICI QUE DÉBUTE L'EXTINCTION DU MEURTRE DU CHRIST.

Bibliographie

1. Akhilananda, Swami : Hindu View of Christ, New York, Philosophical Library, 1949.
2. Aquin, S. Thomas (d') : Somme théologique de saint Thomas d'Aquin, Draguignan, impr. de P. Gimbert, 1868.
3. Arnim, L. A. (d') et Brentano, Clemens : Le cor magique de l'enfant, Paris, Michel Lévy, 1856.
4. Asch, Sholem : Le Nazaréen, Paris, Nagel, 1947.
5. Augustin, Saint: The Basic Writings of Saint Augustine (Les a'uvres les plus importantes de saint Augustin), Vol. I, II, New York, Random House, 199.
6. Bachofen, Johann Jacob: Du règne de la mère au patriarcat, pages choisies Adrien Turel-Vendôme, Paris, Imprimerie des Presses universitaires, Paris, F. Alcan, 1938.
7. Batelja, Michael J. : Value of the Holy Bible, Published by the author, Portland, Oregon, 1951.
8. Bernard, Theos : Hindu Philosophy, New York, Philosophical Library, 1947.
9. Bernfeld, Siegfried: Das jüdische Volk und seine Jugend, Vienne/Berlin, R. Lowit Verlag, 1920.
10. Bethge, Hans : Chinesische Flote, Leipzig, Im Inselverlag, 1918.
11. Holy Bible: New Analytical Bible and Dictionary of the Bible, Authorized King James Version, James A. Dickson Publishing House, Chicago, 1950.
12. Holy Bible and Concordance: Scofield Reference Edition, New York, Oxford University Press, 1909.
13. Die Bibel : Britische und Ausländische Bibelgesellschaft, Berlin, 1910. 14. New Testament: Revised Standard Edition, New York, Thomas Nelson & Sons, 1901.
15. World Bible, Edited by Robert O. Ballou, The Viking Press, New York, 1948.
16. Blanshard, Paul: American Freedom and Catholic Power, Boston, The Beacon Press, 1949. –
17. Bonhoeffer, Dietrich: De la vie communautaire, Neuchâtel, Paris, Delachaux et Niestlé, 1947.
18. Burnham, J ames: Pour vaincre l'impérialisme soviétique, Paris, Calmann-Lévy, 1950. –

19. Burnham, James: Les Machiavéliens (défenseurs de la liberté}, Paris, Calmann-Lévy, 1949.
20. Caldwell, Erskine : Le Petit arpent du Bon Dieu, Paris, Gallimard, 1954. 21. Carson, Rachel L. : Cette mer qui nous entoure, Paris, Delamain et Boutelleau, 1952.
22. Carus, Paul: The Bride of Christ, Chicago, The Open Court Publishing Co., 1908.
23. Carus, Paul: God, La Salle, Ill., The Open Court Publishing Co., 1943.
24. Carus, Paul: The Gospel of Buddha, Chicago, The Open Court Publishing Co., 1915.
25. Cervantès, Miguel (de) : Don Quichotte, Paris, A. Ha-' tier, 1954.
26. Cladel, Judith: Rodin, Paris, Editions Aimery Somogy, 1948 (Cv. planche 35, « Le Baiser ~).
27. Claudel, Paul: Partage de midi, Paris, Mercure de France, 1948.
28. Grossman, Richard, Editor : The God That Failed, New York, Harper & Bros., 1949.
29. Dasgupta, S. N. : Hindu Mysticism, Chicago, The Open Court Publishing Co., 1927.
30. Dante, Alighieri: La Divine Comédie, Paris, Edit. établie par Alexandre Masseron, Le livre club du libraire, 1958.
31. Dante, Alighieri: The Divine Comedy, New York, Modern Library, 1932. 32. Da Vinci, Leonardo : The Drawings of Leonardo Da Vinci, New York, Reynal & Hitchcock, 1945.
33. Da Vinci, Leonardo : Les Carnets de Léonard de Vinci, Paris, Gallimard, 1942. –
34. De Coster, Charles: La Légende d'Ulenspiegel, Paris, A. Lacroix, Verboekhoven et Cie, 1868.
35. De Coster, Charles: Tyl Ulenspiegel, New York, Pantheon Books, Inc., 1943.
36. De Poncins, Gontran: Kabloona, Garden City, New York, Garden City Publishing Co., 1943.
37. Dostoïevsky, Fedor : L'Idiot, Paris, Gallimard, 1952. r 38. Driesch, Hans : La Philosophie de l'organisme, Paris, Marcel Rivière, 1921.
39. Farrar, Frédéric W. : Vie de Jésus-Christ, Paris, Grassart, 1888. ...-
40. Forel, August : La Question sexuelle exposée aux adultes cultivés, Paris, G. Steinheil, 1906.
41. Fosdick, Harry Emerson: The Man from Nazareth, New York, Harper & Bros., 1939.
42. France, Anatole : Le Puits de sainte Claire, Paris, le Livre contemporain, 1908.
43. Francis, St : The Little Flowers of Saint Francis, etc., New York, Everyman's Library, E. P. Dut ton & Co., 1950.

44. Frazer, Sir James George: The Worship of Nature, New York, V. I. The Macmillan Co., 1926.
45. Gedat, Gustav : Ein Christ erlebt die Probleme der Welt, Stuttgart, Verlag von T. F. Steinkopf, 1935.
46. Gelber, Karl von: Galileo Galilei und die Romische Curie, Stuttgart, Verlag der F.O. Gotta'schen Buchhandlung, 1876.
47. Gibran, Kah1il : Jesus, New York, Alfred A. Knopf, 1928.
48. Gollancz, Victor: Man and God, Boston, Houghton Mifflin Co., 1951.
49. Gouzenko, Igor : The Iron Curtain, New York, E. P. Dutton & Co., Inc., 1948.
50. Graves, Robert : King Jesus, New York, Creative Age Press, 1946.
51. Grimm, Georg : La sagesse de Bouddha, Libr. Orientaliste Paul Geuthner, 1931.
52. Gunther, John: Derrière le Rideau de fer, Paris, Gallimard, 1951.
53. Hall, G. Stanley: Jesus, The Christ, in the Light of Psychology, New York, Vol. I, II. Doubleday, Page & Co., 1917. '-
54. Heiden, Konrad : Adolf Hitler, Paris, Bernard Grasset, 1936.
55. Hersey, John: La Muraille, Paris, Gallimard, 1952.
56. Hitler, Adolf : Mon combat, Paris, F. Sorlot, 1938.
57. Hoel, Sigurd : Sünder am Meer, Bremen, Carl Schünemann Verlag, 1932.
58. Hoensbroech, Graf von: Das Papsttum, Leipzig, Drück und Verlag von Breitkopf und Hartel, sans date.
59. James, William: L'Expérience religieuse, essai de psychologie descriptive, Paris, F. Alcan, 1906.
60. Johnston, James A., Warden : Alcatraz [sland Prison, New York, Charles Scribner's Sons, 1949.
61. Jones, James: Tant qu'il y aura des hommes, Paris, Le club du livre du mois, 1954.
62. Journal of Clinical Pastoral Health, n° 4, Winter 1948, Council for Clinical Training, Inc., New York.
63. Kaye, James R. : A Systematic Study of the New Ana. Iytical Bible, Chicago, John A. Dickson Publishing Co., 1951.
64. Kempis, Thomas A. : L'[mitation de Jésus-Christ, R. P. de Gonnellieu, 1761.
65. Klausner, Joseph: From Jesus to Paul, Londres, George Allen & Unwin, Ltd., 1946. ...;
66. Koestler, Arthur: La Lie de la terre, Paris, Charlot, 1946.
67. Krimsky, Joseph Hayyim : Jesus and the Hidden Bible, New York, Philosophical Library, 1951.
68. Lagerkvist, par: Barabbas, Paris, Delamain et Boutelleau, 1950.
69. Lewis, Joseph: [n The N'ame of Humanity !, New York, Alfred A. Knopf, Inc., 1928.

70. Levi, Carlo : Le Christ s'est arrêté à Eboli, Paris, Gallimard, 1948.
71. Lewis, Joseph: [In The Name of Humanity ! New York, Eugenics Publishing Co., 1949.
72. Ley, Willy: The Days of Creation, New York, Modern Age Books, 1941.
73. Liebman, Joshua Loth: Peace of Mind, New York, Simon & Schuster, 1946.
74. Lindsey, Ben B. et Evans, Wainwright : Die Revolution der modernen Jugend, Stuttgart, Berlin et Leipzig, Deutsche Verlags-Anstalt.
75. London, Jack: Martin Eden, New York, The Macmillan Co., 1938. –
76. Mailer, Norman : Les Nus et les morts, Paris, A. Michel' 1950.
77. Malinowski, Bronislaw : La Sexualité et sa répression dans les sociétés primitives, Paris, Payot, 1932.
78. Meade, Margaret et Jjateson, Gregory : Balinese Character, The New York Academy of Sciences, Special Publications, Vol. II, 1942.
79. Michener, James A. : Retour au paradis, Paris, Flammarion, 1954.
80. Morgan, Lewis H. : Die Urgesellschaft, Verlag von T. H. W. Diek Nachf, 1908.
81. Nietzsche, Friedrich: Ecrits autobiographiques dans l'Œuvre complète de Frédéric Nietzsche, Paris, Société du c Mercure de France ~, 1903.
82. Nietzsche, Friedrich: Ainsi parlait Zarathoustra, Paris, Gallimard, 1936.
83. Northrop, F. S. C. : The Meeting of East and West, New York, The Macmillan Co., 1946. ""
84. Oursler, Fulton: La Vie passionnée du Galiléen, Paris, Seghers, 1955.
85. Papini, Giovanni : Histoire du Christ, Paris, Payot, 1922.
86. Prescott, William H. : Conquest of Mexico, Blue Ribbon Books, 1943.
87. Pronunziamento XIV, AMORC, The Rosicrucian Order.
88. Raknes, Ola : Motet med det Heilage.
89. Rodin, Auguste: Phaidon Publishers, Inc., Distributed by Oxford University Press, New York (cv. planche 6768 c The Eternal Idol ~).
90. Renan, Ernest : Vie de Jésus, Paris, Calmann-Lévy, 1915.
91. Rolland, Romain : Mahatma Gandhi, Paris, Delamain et Boutelleau, 1952.
92. Rousseau, Jean-Jacques : (Euvres complètes, Paris, Gallimard, 1959.
93. Rousseau, Jean-Jacques : Du contrat social, Paris, Garnier frères, 1954.
94. Rutherford, J. F. : Was ist Wahrheit ? Internationale Bibelforschervereinigung, Brooklyn, New York, 1932.
95. Schoen, Max: The Man Jesus Was, New York, Alfred A. Knopf, 1950.
96. Schnitzler, Arthur: La Ronde, Paris, Stock, Delamain et Boutelleau, 1931.
97. Schweitzer, Albert: Die psychiatrische Beurteilung Jesu, Tübingen, Darstellung und Kritik, J. C. B. Mohr, 1913.
98. Serge, Victor: L'affaire Toulacév, Paris, Edit. du Seuil, 1949.
99. Sheen, Fulton: La Paix de l'âme, Paris, Editions Corrêa, 1952.
100. Silone, Ignazio : Le pain et le vin, Paris, Le club français du livre, 1950.

101. Silone, Ignazio : Die Schule der Diktatoren, Zürich/ New York, Europa-Verlag, 1938.
102. Silone, Ignazio : Fontamara, Paris, B. Grasset, 1949.
103. Singer, Dorothea Waley : Giordano Bruno, his Life and Thought (with Annotated Translation of His Work One the Infinite Universe and Worlds), New York, Henry Schuman, 1950.
104. Singer, Jacob: Taboo in the Hebrew Scriptures, Chicago, The Open Court Publishing Co., 1928.
105. Smalley, Beryl : The Study of the Bible in the Middle Ages, New York, Philosophical Library, 1952.
106. Smith, Preserved : History of Christian Theophagy, Chicago, The Open Court Publishing Co., 1922.
107. Smith, Walter Bedell : My three years in Moscow, Philadelphia/New York, J. B. Lippincott Co., 1950.
108. Sperry, Willard L. : Jesus Then and Now, New York, Harper & Bros., 1949.
109. Spinoza: Ethique..., Paris, Garnier frères, 1920.
110. Spitteler, Carl: Imago, Iena, Verlegt bei Eugen Diederichs, 1910.
111. Spitteler, Carl: Le Printemps olympien, Paris, Revue de l'enseignement des langues vivantes, 1918.
112. Steig, William : Till Death Do us Part, New York, Duell, Sloan & Pearce, 1947.
113. Steinbeck, John: La Perle, Paris, Gallimard, 1950.
114. Stendhal (Henri Beyle) : De l'Amour, Paris, H. et E. Champion, 1926.
115. Stimer, Max: L'Unique et sa propriété, Paris, P.-V. Stock, 1900.
116. Trotsky, Léon: La Révolution trahie, Paris, B. Grasset, 1937.
117. Valtin, Jan: Sans patrie ni frontières, Paris, D. Wapler, 1947.
118. Van Paassen, Pierre: Why Jesus Died, New York, Dial Press, 1949.
119. Wagenknecht, Edward, Editor : The Story of Jesus in the World's Literature, New York, Creative Age Press, Inc., 1946.
120. Wedekind, Frank : Die Büchse der Pandora, Munich, Georg Müller Verlag, 1919.
121. Wedekind, Frank: Franziska, Munich, Verlag von Georg Müller, 1912.
122. Wedekind, Frank: Frühling's Erwachen, Munich, Georg Müller Verlag, 1919.
123. Whitman, Walt : Leaves of Grass, New York, Aventine Press, 1931.
124. Wildgans, Anton : Die Sonette an Ead, Leipzig, Verlag von L. Staackmann, 1913. ~
125. Wright, Richard: Black Boy (Jeunesse noire), Paris, Gallimard, 1947. (Coran: plusieurs traductions.)

Table des matières

Introduction	7
1. La trappe	9
2. Le royaume des cieux sur la terre	31
3. L'étreinte génitale	43
4. La séduisante fonction de chef	53
5. La mystification du Christ	63
6. Le grand brèche	79
7. La marche sur Jérusalem	103
8. Judas Iscariote	121
9. Paul de Tarse	125
10. La protection des assassins du christ	135
11. Le meurtre du Christ en Giordano Bruno : Mogenigo	141
12. Vers Golgotha	149
13. Le sommeil des disciples	163
14. Gethsémani	169
15. La flagellation	175
16. « C'est toi qui le dis »	183
17. La silencieuse luminescence	189
18. Crucifixion et résurrection	197
Des lois pour la protection de la vie dans les nouveau-nés et de la vérité	213
Appendice : l'arme de la vérité	215
1. La signification bioénergétique de la vérité	217
2. Vérité et contrevérité	229
3. Le parallèle du simple d'esprit	235
4. Qui est l'ennemi ?	239
5. Déformations odieuses de la vérité orgonale	245
6. Les fondements rationnels de la « résurrection »	253
7. La signification de la contrevérité	261
8. Le nouveau leader	265
Bibliographie	289